Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
254
3 D
18

1
A
48

1 — A — 31

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLE EXPLICATION

DE

L'APOCALYPSE.

Digitized by Google

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu
17. C

Propriété de l'Éditeur.

IMPRIMERIE DE F. LAINÉ, A CHOLET.

NOUVELLE EXPLICATION

DE

L'APOCALYPSE

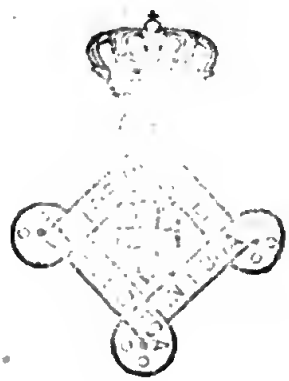
OU

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA GUERRE ENTRE LE BIEN ET LE MAL,

Par un Abbé de la Trappe.

I.



A CHOLET,
CHEZ F. LAINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Grande Rue.

1844.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum et Spiritus-Sanctus, et hi tres unum sunt. Et tres sunt qui testimonium dant in terrâ : Spiritus et Aqua et Sanguis, et hi tres unum sunt.

1. Epist. Joan. 5. 7. 8.

Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, l'Eau et le Sang; et ces trois sont une même chose.

Les saints Pères et les interprètes catholiques ont généralement regardé l'Apocalypse comme renfermant l'histoire de l'Église. Saint Denys d'Alexandrie enseigne que *le Saint-Esprit y a renfermé une intelligence admirable, mais très-cachée de ce qui arrivait tous les jours en particulier;* et saint Augustin : *qu'elle renferme tout le temps qui s'est écoulé depuis l'Ascension de Jésus-Christ jusqu'à son dernier avènement.* Personne n'ignore aussi la célèbre comparaison que fait ce dernier Père en divers endroits, mais particulièrement au chapitre

vingtième de la Cité de Dieu, entre *Babylone* qui signifie *confusion*, et *Jérusalem* qui veut dire *vision de paix*, entre *le Monde* et *l'Église;* comparaison qu'il donne comme une explication du texte même de l'Apocalypse. Or ce n'est pas de la prédication de l'Évangile, mais bien de la naissance même du monde que datent ces deux sociétés. Elles ont commencé avec Caïn et Abel, ont été continuées par Esaü et Jacob, et continueront jusqu'à la consommation des siècles sous Jésus-Christ et Bélial.

C'est donc entrer dans la pensée du grand évêque d'Hippone, que de considérer ce livre divin comme l'histoire générale de la société que Dieu a daigné former avec les hommes, pendant tout le temps qu'elle doit exister sur la terre. Tel est aussi le point de vue sous lequel nous envisageons l'Apocalypse. Nous le croyons d'autant mieux fondé, que la lettre même du texte y conduit infailliblement, comme nous le verrons tout-à-l'heure.

Nous ne chercherons point à vous dissimuler l'obscurité toute mystérieuse de ce livre incomparable. Saint Jérôme, que ses longues et profondes études, son immense érudition, et le don particulier qu'il avait reçu d'interpréter les prophéties rendaient si bon juge en cette matière, disait que celle-ci renferme *autant de mystères que de mots : Tot habet sacramenta quot verba.* Quelque forte que soit cette expression, le saint docteur n'en est point satisfait : *Je dis trop peu,* ajoute-t-il, *parùm dixi; ce livre admirable est au-dessus de tout éloge : non, il ne contient aucune parole sous laquelle*

il ne se trouve plusieurs sens cachés. Les plus saints et les plus savants personnages en ont porté à peu près le même jugement; mais ils se sont bien gardés d'en conclure avec les esprits superficiels et légers, qu'il est donc inutile de lire cette prophétie, puisque personne ne l'entend.

Ils comprenaient trop bien l'amour de Dieu envers nous, pour le payer de tant d'ingratitude. Ils comprenaient parfaitement aussi que, toutes nos maladies venant de l'orgueil, nous avons besoin sur toutes choses de l'humilité pour nous guérir, et dans cette obscurité sainte des divines Écritures, ils trouvaient de fort belles leçons d'une vertu si nécessaire. Que les hommes qui pensent autrement sont injustes et déraisonnables! Si le Saint-Esprit leur tient un langage simple et clair, ils le dédaignent ou tout au moins ils en font un aliment de leur paresse naturelle; s'il leur parle en énigmes, ils se dépitent et se révoltent.

Mais laissons ces malades fâcheux ou imprudents qui refusent tous les remèdes ou abusent de ceux qu'on leur présente; ne parlons qu'aux infirmes de bonne volonté qui désirent sincèrement leur guérison. Vous ne devez point vous étonner, mes chers frères, de trouver beaucoup d'obscurités dans des livres qui ne nous parlent que de Dieu et de ses œuvres presqu'aussi incompréhensibles que lui, mais vous devez être bien moins surpris encore d'en rencontrer de plus profondes dans l'Apocalypse qui est un abrégé prodigieusement court du passé et une prophétie générale de l'avenir. Des ténèbres mystérieuses entourent comme nécessai-

rement toute prédiction avant l'évènement, et même dans le temps qu'elle s'accomplit. Ce n'est qu'après son entier accomplissement qu'une prophétie peut avoir toute la clarté dont elle est susceptible; mais aussi plus cet accomplissement s'avance et se perfectionne, plus elle devient claire. Voilà pourquoi plus nous approchons de la fin des temps, plus l'Apocalypse doit paraître intelligible et plus doit être facile le succès des interprètes.

Pour nous qui ne devons pas plus nous flatter de ce succès que le désirer, nous nous bornerons à vous communiquer nos faibles pensées sur ce livre divin qui depuis quelque temps a fixé plus particulièrement notre attention. Notre méthode sera simple et facile. Nous allons préalablement essayer d'éclaircir quelques difficultés dont la parfaite solution aiderait assurément beaucoup à l'intelligence du livre, et exposer le plan qui nous paraît avoir été celui du Saint-Esprit. Nous donnerons ensuite le commentaire littéral, dogmatique, moral et historique de chaque verset de la Prophétie, et nous présenterons enfin tout son ensemble dans une analyse générale.

Première Question. Quel est l'objet de l'Apocalypse?

D'abord quel est l'objet précis de cette révélation? Pour répondre à cette demande il suffit de bien entendre le titre du livre; il en dit plus que nous ne pourrions exprimer, puisque *l'Apocalypse de Jésus-Christ* ne signifie dans la langue originale qu'une révélation de Jésus-Christ. Mais ces deux mots réunis ensemble ex-

priment deux idées bien différentes; savoir : une révélation faite par Jésus-Christ en personne, et une révélation de la personne de Jésus-Christ et de ses mystères. Or nous prétendons qu'il faut donner l'un et l'autre sens à cet auguste titre pour entrer pleinement dans celui du Saint-Esprit.

Nulle difficulté par rapport au premier, puisqu'il est formellement exprimé dans le texte, et il ne nous paraît pas difficile de justifier le second. N'est-il pas certain en effet, n'est-il pas incontestable et ne devrait-il pas être évident pour tout chrétien, que Jésus-Christ est l'objet de la révélation entière. Toutes les prophéties, toutes les figures, tous les personnages de l'ancien et du nouveau Testament ne se rapportent-ils pas à lui plus ou moins directement? Moïse et les autres prophètes, David et Salomon, Abraham, Isaac et Jacob, Joseph et ses frères, annoncent-ils autre chose que le vrai Emmanuël, le Messie Fils du Dieu vivant? Les apôtres et leurs successeurs prêchent-ils autre chose que Jésus de Nazareth et Jésus crucifié? En un mot, l'esprit de prophétie tout entier ne consiste-t-il pas à rendre témoignage à Jésus? Aussi voyons-nous que saint Jean qui a reçu l'esprit de tous les prophètes, fait entrer et fond, pour ainsi dire, toutes leurs prédictions dans son Apocalypse.

Il chante avec Jacob le triomphe du lion de Juda; avec Moïse le cantique d'actions de grâces pour la délivrance du peuple saint. Comme Isaïe et Jérémie, il décrit les plaies de la nouvelle Babylone et les gémissements profonds mais stériles que le monde étonné

de sa chute ne cesse de pousser sur ses ruines. Il forme la nouvelle bête, l'empire persécuteur du nouveau peuple, des quatre bêtes sous les figures desquelles Daniel avait représenté tous les persécuteurs de l'ancien. Il nous montre dans Ezéchiel toutes les richesses du nouveau temple, c'est-à-dire de l'église et du ciel. Enfin, dit Bossuet, à qui nous empruntons ces pensées, » Toutes les consolations, toutes les promesses, toutes » les grâces, toutes les lumières des livres divins se » réunissent en celui-ci. Tous les hommes inspirés de » Dieu semblent y avoir apporté tout ce qu'ils ont de » plus riche et de plus grand pour y composer le plus » beau tableau qu'on pût jamais imaginer de la gloire » de Jésus-Christ, et on ne voit nulle part plus claire- » ment qu'il était vraiment la fin de la loi, la vérité de » ses figures, le corps de ses membres, et l'âme de ses » prophéties. »

En faudrait-il davantage pour nous convaincre, mes frères, que l'Apocalypse est véritablement par excellence la révélation, ou plus clairement encore, la manifestation de Jésus-Christ et de son église en ce monde et en l'autre? Mais cette vérité vous deviendra de plus en plus sensible, nous l'espérons, à proportion que vous avancerez dans la lecture attentive de cette explication.

Avant la création, le Verbe était en Dieu, comme son Fils unique et son image parfaite; par la création il se peignit dans ses ouvrages, et c'est la première révélation qu'il ait faite de lui aux hommes. Elle leur eut suffi, sans doute, s'ils avaient conservé leur droiture et leur justice originelles, puisqu'ils auraient

connu et aimé l'ouvrier dans ses œuvres; mais s'étant séparés de Dieu par le péché, ils méconnurent celui que la pureté de cœur ne leur montrait plus. Il était donc dans le monde, non seulement en qualité de type et de créateur de tout ce qu'il a fait, mais encore comme l'auteur et l'objet de la foi au Messie promis, comme victime immolée dans la personne d'Abel, comme la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et pourtant le monde ne le connut point.

Il vient ensuite dans son héritage, il se choisit un peuple particulier, fait alliance avec lui, renouvelle les anciennes promesses qu'il exprime par une multitude de cérémonies prophétiques, et c'est la seconde révélation du Verbe faite à un peuple d'esclaves qui ne le reçut point; *et sui eum non receperunt.* La loi et les prophètes publiaient cependant partout les merveilles de la création et les espérances de la rédemption. Toutes ces lumières devenues beaucoup plus vives n'empêchèrent pas le très-grand nombre de rejeter le Sauveur, mais tous ceux qui crurent en lui reçurent l'adoption divine.

Enfin le Verbe s'est fait chair, s'est montré lui-même en personne; ses vertus, ses enseignements et ses œuvres nous le montrent partout *plein de grâce et de vérité.* Jésus-Christ prouve qu'il est le Fils unique de Dieu, celui que représentaient toutes les figures de la loi et qu'annonçaient tous les écrits des prophètes. Il forme son Église, lui prédit son état futur, expire sur la croix, ressuscite et monte au ciel. Les évangélistes et les apôtres continuent son témoignage, et nous

découvrent partout celui qu'il a reçu des saints personnages de l'ancien testament.

Mais il était réservé au disciple bien-aimé de nous montrer Jésus-Christ tout à la fois, et dans le sein de son père avant l'incarnation, et dans les ouvrages de la création, et dans les figures et prophéties de la loi, et dans son Église, et jusque dans son règne glorieux. C'est ce qu'il fait dans toute l'Apocalypse, avec ce genre de sublime qui naît de la simplicité même, et avec une vivacité de couleurs que l'on ne peut comparer qu'à l'énergie de son pinceau. C'est donc avec raison que Bossuet l'appelle le plus beau tableau que l'on pût jamais imaginer de la gloire de Jésus-Christ. Or tout tableau contient nécessairement deux choses ; la figure et les ombres. La figure de celui-ci est l'Agneau avec son épouse ; ses ombres sont le dragon et sa prostituée. Le peintre divin nous présente alternativement ces deux objets dans tout son ouvrage, mais en commençant toujours par le premier.

Telle n'était point la marche de la nature usurpatrice, ni même celle de la loi, destinée à montrer, et non à corriger le désordre. Caïn précède Abel dont il devient le meurtrier ; Ismaël est l'aîné d'Isaac qu'il persécute ; et le farouche Esaü voit le jour avant le tendre Jacob. Mais Jésus-Christ qui devait renouveler toutes choses, les a remises dans l'ordre primitif. Ayant passé toute la nuit dans une oraison divine, et le jour étant venu, dit saint Luc, il choisit douze apôtres, à la tête desquels, après avoir perdu jusqu'à son nom, fut placé Simon fils de Jean, quoique venu à Jésus-Christ

après André son frère qui l'y avait conduit ; et afin que la restauration fut encore plus sensible, Judas Iscariote, *qui fut le traître*, occupa la dernière place dans le collége apostolique.

On peut donc, pour user toujours de la même comparaison, regarder toute la révélation comme un vaste tableau dont le sujet est unique. La nature en a été l'esquisse, la loi en est l'ébauche, et l'évangile le fini. Toute la différence, c'est que les ombres paraissent d'abord sur le devant, et qu'elles sont reléguées ensuite au fond. En d'autres termes, c'est que le tableau recevait d'abord le jour par derrière, et qu'il le reçoit aujourd'hui par devant. L'Apocalypse en sera, si l'on veut, la miniature, mais une miniature si parfaite, qu'elle réunit les plus grands traits à la plus petite étendue possible. Ainsi, Jésus-Christ et son Église, le démon et tous ses partisans, représentés sous les symboles et les couleurs qui conviennent aux deux sociétés, voilà le double objet, l'objet immédiat et précis de notre merveilleuse révélation ; voilà ce qui la distingue essentiellement des autres prophéties qui ne se rapportent que médiatement au Sauveur ou à son adversaire. Il n'est ici question ni d'Isaac, ni de Salomon, ni de Joseph, mais uniquement de celui dont ils étaient la figure. Il ne s'agit pas non plus de Caïn, de Nabuchodonosor ou de Pharaon, et si l'on nous y parle de l'ancien serpent, c'est en nous déclarant qu'il n'est autre chose que Satan lui-même. Jésus et le démon sont directement aux prises, et continuent de lutter, pour ainsi dire, corps à corps, de même qu'au désert. La lettre des mystères

est accomplie dans la loi, il ne reste plus qu'à en pénétrer l'esprit sous l'évangile. Aussi l'ange envoyé au disciple bien-aimé pour l'introduire dans les profondeurs de l'écriture, ne manque-t-il point de l'assurer qu'il tient sa mission du Dieu des esprits des prophètes, qui n'ont pu parler que de Jésus-Christ, puisque l'esprit de prophétie consiste à lui rendre témoignage.[a] Mais quel est cet ange si privilégié?

Deuxième Question. L'ange de l'Apocalypse est saint Jean-Baptiste.

Cette question pourra vous paraître minutieuse, peut-être même indiscrète et plus propre à satisfaire la curiosité, qu'à fortifier la foi. Je ne suis pas de cet avis; je la crois même très-utile pour l'intelligence de plusieurs passages des livres saints. Je ne ferai qu'exposer ici une opinion dont j'espère donner ailleurs des preuves plus étendues. Je l'ai empruntée à l'ingénieux auteur qui a fait sur l'Apocalypse un commentaire estimable, intitulé: Histoire générale de l'église chrétienne, et qui a cru reconnaître le saint Précurseur dans l'ange que Jésus-Christ envoie à son bien-aimé disciple.

J'avouerai en toute simplicité que cette pensée me parut d'abord tout-à-fait arbitraire, et ne la trouvant pas appuyée de preuves satisfaisantes par l'auteur, je la négligeai absolument; mais y revenant plus tard je la trouvai fort heureuse, et je tâchai de me la développer de mon mieux. La conception, la naissance, la vie et la mission de Jean-Baptiste sont certainement pleines de merveilles toutes plus étonnantes les unes

[a] Apocal. 22. 6. Id. 19. 10.

que les autres, me disais-je à moi-même; pourquoi donc celle-ci ne serait-elle pas ajoutée à tant d'autres? Il paraît avoir été seul envoyé de Dieu pour rendre témoignage à la lumière avec laquelle il avait tant de ressemblance qu'on faillit le prendre pour celui qui en est la source. *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium ut testimonium perhiberet de lumine.* S'il est comme le seul héraut de son maître; s'il est la voix qui crie partout où le Sauveur porte ses pas : *Préparez les voies au Seigneur;* s'il est l'ange qui doit marcher devant sa face, pourquoi ne serait-il pas encore celui qui parle si souvent de sa venue dans l'Apocalypse?

Nous savons en outre que parmi tous les enfants des femmes, il n'y en a point de plus grand, c'est-à-dire, comme je l'entends, de plus ancien que Jean-Baptiste. Il est donc, pour ainsi dire, contemporain d'Adam qui seul n'est pas né d'une femme. Or, si sa mission remonte jusqu'au commencement du monde, pourquoi ne se prolongerait-elle pas jusqu'à la fin? Mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à dire là-dessus. Examinons actuellement s'il est possible de soulever un coin du voile dont sont couverts les nombres qui figurent le plus merveilleusement dans l'Apocalypse. Que signifient, par exemple, les nombres trois, sept, douze et quelques autres?

Troisième Question. Que signifient les nombres de l'Apocalypse?

Des chrétiens qui font profession de croire un seul Dieu en trois personnes, ne devraient être ni étonnés

de rencontrer partout ce mystère, ni surpris de son incompréhensibilité, puisque saint Paul nous enseigne que Dieu s'est peint lui-même dans ses ouvrages. En effet un ouvrier si habile et si sage n'a pu travailler sans modèle, mais où aurait-il pu en trouver un hors de lui? D'un autre côté, tout ce qui est en Dieu n'est-il pas Dieu lui-même? Il est donc évident qu'il a dû se révéler dans la création, et d'invisible qu'il était en soi, se rendre visible dans ses œuvres. Or, il est tout à la fois triple en personne et unique en nature; on doit donc retrouver quelque chose de semblable dans tout ce qu'il a fait.

Aussi est-il impossible d'observer sérieusement les œuvres du Créateur, sans être frappé de l'unité parfaite qui les caractérise, aussi bien que de la multiplicité qui s'y trouve partout ramenée à certains nombres évidemment mystérieux. Nous ne saurions nous représenter aucune portion de matière, pour petite qu'elle soit, sans y reconnaître les trois dimensions des géomètres, longueur, largeur et profondeur, et sans pouvoir trouver autre chose dans les plus énormes masses.

Toute la nature sensible paraît d'abord partagée en trois classes bien tranchées que les naturalistes appellent règnes, et qui comprennent les minéraux, les plantes et les animaux. Mais s'agit-il de les distinguer absolument? leurs limites échappent aux plus soigneux et aux plus habiles observateurs.

La durée se partage bien clairement en trois époques, mais qui pourrait saisir le présent qui sépare l'avenir

du passé? Dans la famille, on voit le père, la mère et les enfants; dans la société, le chef, les ministres et les sujets; dans la religion, Dieu, le pontife et le peuple; dans tous les entretiens que les hommes peuvent avoir entre eux, on ne distingue proprement que trois personnes.

Nous avons des preuves invincibles de la simplicité de notre âme, et le sentiment fort distinct de son existence et de ses facultés qui se rapportent toutes à l'intelligence, la volonté et la liberté. C'est donc un fait incontestable pour quiconque ne peut se résoudre à nier la plus claire, la plus générale et la plus constante expérience, que partout dans la nature, dans l'ordre physique, intellectuel et moral, on trouve une espèce de trinité dans l'unité la plus exacte.

Il n'est pas moins certain qu'abandonné à ses propres ressources, le génie le plus pénétrant ne saurait rendre aucune raison de ce phénomène. Mais ce qui ne peut que divertir ou tout au plus étonner l'homme, édifie le chrétien en le fortifiant dans sa croyance. Il admire cette inépuisable beauté qui s'est peinte elle-même dans toutes ses œuvres, et met tout son bonheur à l'y adorer, en attendant qu'il puisse la contempler face à face. C'est la foi, dit saint Paul, qui nous fait comprendre l'ordre que Dieu a établi dans le monde, et comment les choses cachées en lui sont devenues visibles et intelligibles pour nous.

Le saint prophète David a entendu le cœur de Dieu s'entretenir avec son fils bien-aimé, et lui raconter les merveilles de ses ouvrages sur lesquels il l'a établi roi.

Cet entretien ineffable des deux adorables personnes se passe tout entier dans leur amour mutuel qui n'est autre chose que le Saint-Esprit, lequel étant consubstantiel au Père et au Fils, complète l'incompréhensible Trinité. Aussi, lorsque Moïse nous raconte les prodiges de la création, a-t-il bien soin de mettre trois fois seulement le même mot dans la bouche du Créateur. Le premier *fiat* produisit la lumière, qui est spécialement l'ouvrage du Père, appelé pour cela *le Père des lumières* visible et invisible. Le second fit paraître le firmament nommé le ciel, au milieu des eaux qu'il partagea en supérieures et inférieures. Sa formation est surtout attribuée au Fils, cette adorable sagesse dont il est dit qu'*elle s'est bâti une maison*, parce que le firmament est la demeure de la lumière. Enfin le troisième *fiat*, qui est prononcé au pluriel pour la production du soleil et de la lune, figures de Jésus-Christ et de son église, convient particulièrement au Saint-Esprit qui est l'union du Père et du Fils, et qui forme le corps naturel du Sauveur, comme il engendre tous les membres de son corps mystique.

Nous ne savons quelles sont ces eaux supérieures au firmament ni même s'il faut les prendre à la lettre ; mais ce que nous ne devons pas ignorer, puisqu'il a plu au Saint-Esprit de nous l'apprendre, c'est que les eaux figurent les peuples : *Aquæ populi sunt.* Or il n'y a proprement que deux peuples : les anges et les hommes. Les uns et les autres ont été mis à l'épreuve après leur création. Les premiers, placés dans le ciel ou les hautes régions du firmament où saint Jean voit leur combat,

se partagèrent en deux classes : les uns, sous la conduite de saint Michel, s'attachant à Dieu de toute la plénitude de leur être, s'élevèrent au-dessus de leur état, furent confirmés en grâce et admis à la vision béatifique. Voilà les eaux que le roi prophète engage à bénir le Seigneur au-dessus des cieux. Les autres, suivant les perfides suggestions de Lucifer, voulurent se glorifier eux-mêmes en se rendant semblables au Très-Haut. Par cette audace insensée, ils méritèrent d'être précipités du ciel sur la terre qu'ils couvrirent de ténèbres bien autrement affreuses que celles qui étaient répandues sur la surface de l'abîme avant la création de la lumière : telles sont les eaux inférieures confondues souvent avec l'abîme dans les livres saints, parce qu'elles étaient figurées par les eaux qui le formaient et ensevelissaient la terre jusqu'au troisième jour.

Quand aux épreuves de nos premiers parents, notre expérience ne nous fait, hélas, que trop sentir quelles en furent les déplorables suites ! Entraînés dans l'effroyable chute des anges prévaricateurs, ils eussent à jamais partagé leur sort, si Dieu, dans son infinie miséricorde, ne nous eût préparé une ressource dans la promesse d'un sauveur. Il y a donc eu quelque ressemblance entre l'état de probation qu'ont subi les anges et celui auquel ont été assujétis les hommes, mais avec les différences qu'exigeait la condition des uns et des autres. Or, il importe infiniment de bien saisir ces principaux rapports, car sans cela, nous n'aurons jamais que des idées confuses, je ne dis

pas des objets, mais du simple langage de la foi.

Créés indépendants les uns des autres et dans le plein exercice de leurs facultés, les anges n'eurent besoin que d'un temps fort court pour la décision de leur sort éternel. On sent qu'il en est tout autrement des hommes. Dieu accorda-t-il plus ou moins de temps aux anges rebelles pour se reconnaître? Sa souveraine sagesse a trouvé bon de nous le laisser ignorer. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les saints anges ont été rendus impeccables en récompense de leur fidélité, que les démons sont devenus incapables d'aucun bien en punition de leur révolte, et que les plus insignes scélérats parmi les hommes peuvent se convertir, tant qu'ils conservent l'usage de leur raison en cette vie, au sortir de laquelle notre sort est irrévocablement décidé.

De même donc que tous les anges ont habité le ciel ou firmament tandis qu'ils ont été voyageurs, de même aussi tous les hommes appelés à la foi doivent demeurer dans l'Église jusqu'à la mort qui est le terme de leur voyage. Comme le ciel a été le lieu où la séparation des anges de lumière et des anges de ténèbres s'est faite, de même encore l'Église est la société dans laquelle les bons se séparent des méchants, les justes des pécheurs, les élus des réprouvés. De là, l'usage si fréquent dans l'Écriture, de comparer l'Église au ciel et de la nommer *le royaume des cieux*, parce qu'en effet elle les renferme tous dans son immense étendue. Elle compose tout l'héritage de Jésus-Christ qui embrasse les anges et les hommes, le ciel et la terre. Partout les livres saints supposent plusieurs cieux,

Digitized by Google

sans qu'aucun texte nous ait donné la raison de ce mystère, si ce n'est le dernier verset du premier chapitre de l'Apocalypse.

Dès le commencement du second chapitre de la Genèse, Moïse nous dit que les cieux et la terre ont reçu toute leur perfection en six jours. Quoiqu'il ne nous ait parlé que d'un ciel unique dans le premier, il croit l'analogie assez frappante pour que des esprits attentifs puissent la saisir. Les astres et les nuées éclairent et fécondent la terre; les prophètes et les prédicateurs de la sainte parole dissipent les ténèbres de l'esprit et purifient les cœurs. C'en est assez, les uns sont la figure des autres. Dès lors le second ciel a, comme le premier, son soleil qui s'obscurcit, ses étoiles qui tombent, etc. Un nouveau ciel suppose une nouvelle terre qui éprouve aussi ses secousses et ses tremblements, qui produit son fruit, dont la face se renouvelle, etc.

Tous les hommes inspirés ont compris et développé ces rapports selon les lumières qu'ils recevaient d'en haut, mais aucun assurément n'en a reçu d'aussi vives ni d'aussi étendues que le saint Évangéliste du Verbe éternel. Ce qu'il en écrit dès l'entrée de son Évangile qu'il commence par le premier mot de la Genèse, confirme parfaitement toutes les observations que nous venons de présenter.

Si saint Jean n'avait voulu que prouver la divinité du Verbe, il se fut contenté de dire : *au commencement le Verbe était*; car s'il est antérieur au temps, il est certainement éternel et par conséquent Dieu. Notre saint apôtre est trop exact, trop laconique pour dire trois

fois la même chose en termes différents. Mais voulant imiter Moïse qu'il explique, il marque comme lui le nombre et l'égalité des personnes divines en répétant trois fois les expressions *Dieu*, *Verbe* et *était*. Il répète cette dernière une quatrième fois pour annoncer l'Incarnation qui rend le Verbe médiateur entre Dieu et les créatures. Aussi se hâte-t-il d'ajouter que *tout a été fait par lui* et que *rien n'a été fait sans lui*, c'est-à-dire sans qu'il en fût le principe et le modèle.

Nous avons ainsi trois personnes divines, Père, Fils et Saint-Esprit, dans une seule et même nature; en Jésus-Christ trois substances, la divine, la spirituelle créée et la corporelle, dans une seule et même personne; enfin dans toutes les créatures, la Trinité dont elles sont capables à leur manière. Cette triple Trinité ne serait-elle point la raison pour laquelle il est impossible, selon l'ingénieuse remarque de l'auteur *de la Philosophie du Verbe*, de multiplier neuf par quelque chiffre que ce soit, sans le reproduire exactement dans l'addition des nombres qui proviennent de cette multiplication? comme si Dieu avait voulu nous rendre sensible par là l'impossibilité de le séparer du moindre de ses ouvrages, ou d'y trouver autre chose que lui en les supposant multipliés autant qu'on le voudra. Quoiqu'il en soit de cette remarque, à laquelle nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne convient, toujours est-il que nous sommes environnés de mystères et investis de toutes parts de l'infinité du Dieu qui nous a faits : tant il est vrai que nous ne saurions avoir ni *vie*, ni *mouvement*, ni *être* hors de lui.

Dieu s'est peint dans la matière et dans les esprits qu'il a créés; il s'est comme multiplié lui-même, quelque simple qu'il demeure toujours. Mais par quel nombre s'est-il multiplié de la sorte? Par celui qui représente son Verbe sans lequel rien n'a été fait. Le Verbe occupe le second rang dans l'adorable Trinité; trois multiplié par deux produira donc la durée de la création qui s'est opérée en six jours, et dont l'homme, spécialement créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, est un merveilleux abrégé par la réunion de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière dans une même personne. Mais comme l'action est en quelque sorte un état violent pour Dieu dont la nature est le repos, et qu'il n'a donné l'être à ses créatures que pour leur communiquer sa tranquille béatitude, il a perfectionné son ouvrage par la cessation du travail. *Complevit opus suum die septimo et requievit.* Or le centre de son repos c'est son Fils unique et bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances, un autre lui-même.

La Sagesse éternelle, après avoir multiplié la Trinité, s'est multipliée elle-même, pour ainsi dire, par elle-même, en doublant le nombre propre à la place qu'elle occupe dans l'auguste Trinité. A sa nature et à sa personne divine elle a hypostatiquement uni la sainte humanité composée d'une âme et d'un corps. Ces quatre choses représentent fort bien les différentes vies de Notre-Seigneur, dont la première est divine et éternelle dans le sein de son père; la seconde naturelle en son humanité sainte; la troisième mystique, laquelle s'opère dans l'âme des justes par la foi; et la quatrième eucha-

ristique dans le sacrement de l'autel. Elles sont de plus comme les quatre façades de la nouvelle Jérusalem dont Jésus-Christ est le fondateur, le roi, le pontife et le législateur. Sur chacune de ces façades, qui répondent à toutes les parties de l'empire que le Père éternel a donné à son Fils, sont placées trois portes formées chacune d'une seule perle, pour marquer l'unité de personne en Jésus-Christ, de nature en Dieu, de foi et de ministère dans l'Église. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.*

Ainsi tout se rapporte à Jésus-Christ qui, en consommant la parfaite union entre Dieu et ses créatures, devait procurer à celles-ci tout le bonheur dont elles étaient capables. Mais le péché étant venu troubler cette admirable harmonie et rompre cette unité parfaite, les coupables devaient demeurer à jamais sous le plus horrible anathême ou mériter leur pardon par une satisfaction convenable, laquelle n'était possible qu'à la divine miséricorde. Dieu daigna réparer le mal par une création nouvelle. Doublant donc les six jours qui renferment tout le produit de la première, la souveraine Sagesse exprima la perfection de son enseignement et l'universalité des ministres qu'elle voulait y employer dans les deux alliances, par le nombre *douze*. C'est pourquoi vingt-quatre vieillards environnent le trône de l'Agneau pour en recevoir l'intelligence et la communiquer aux autres lorsqu'il se dispose à ouvrir le livre des mystères et des préceptes divins. C'est ainsi que les douze tribus d'Israël campaient autour du tabernacle dans le désert, et que l'on vit souvent les douze

apôtres se presser autour de Notre-Seigneur pour recueillir les paroles de vie éternelle qui sortaient de sa bouche.

Chargés de les transmettre à tous les siècles, ils se sont fidèlement acquittés de leur mission. Après la descente du Saint-Esprit ils sortent de Jérusalem par ses douze portes pour se répandre dans toutes les parties de l'univers ; ou plutôt, devenus eux-mêmes autant de portes de la nouvelle cité, ils la fondent partout où ils vont, et s'efforcent d'y faire entrer tout le monde. Héritiers des Patriarches et des Prophètes, ils ont porté la faux dans la moisson d'autrui et recueilli ce qu'ils n'avaient pas semé. Ils font partager toutes ces richesses à leurs enfants spirituels qu'ils chargent de les transmettre de même à ceux qu'ils engendreront à Jésus-Christ. Ainsi s'exerce de vive voix et par écrit le saint et redoutable ministère renfermé tout entier dans les douze apôtres, et consacré par leurs noms gravés comme autant de sceaux inviolables sur les douze portes de l'Église.

Le but et le résultat de cette divine mission est de rassembler les enfants de Dieu dispersés sur toute la terre, et dont l'universalité est exprimée par le nombre *cent quarante-quatre*, produit de la multiplication de douze par lui-même. Ainsi s'accroît, se perfectionne et s'achève cette immense et magnifique cité de Dieu, qui a douze mille stades de circuit, et dont le mur s'élève à cent quarante-quatre coudées de hauteur ; ainsi porte ses fruits l'arbre de vie qui en donne douze chaque mois ; ainsi sont marqués du sceau divin les cent

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

quarante-quatre mille élus des douze tribus d'Israël.

Cette manière d'éclaircir la signification toute merveilleuse de ces nombres est simple et ne peut être ni arbitraire ni dangereuse, puisqu'elle est entièrement fondée sur la foi.

Nous trouvons donc dans le mystère de l'adorable Trinité, le prototype, la racine génératrice et le multiplicateur général, non seulement de tout les nombres, mais encore de toutes les créatures existantes ou possibles. Nous ne pouvons sans doute que le croire pendant cette vie, ce profond mystère, mais les preuves que nous en avons sont si irréfragables, qu'il faut de toute nécessité les admettre, ou renoncer à se connaître soi-même, à rien entendre aux œuvres de Dieu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, et même se résoudre, si l'on est conséquent, à tomber dans le scepticisme absolu, c'est-à-dire dans la folie la plus complète. La croyance de cette vérité, au contraire, devient une source de lumière qui rejaillit sur toutes les autres.

L'Apocalypse en est une preuve sensible. Le Saint-Esprit y revient sans cesse sur les nombres dont nous parlons. Dès le commencement, saint Jean souhaite la grâce et la paix aux sept Églises de la part de celui *qui est, qui était et qui doit venir, des sept Esprits qui sont devant son trône, et de Jésus-Christ le témoin fidèle*. Voilà Dieu désigné sous trois expressions différentes du même verbe qui exprime l'existence; toutes les Églises et tous les anges réunis dans le nombre sept; et Jésus-

Christ placé après eux à cause de ses abaissements : voilà le Créateur et son ouvrage qui forment les deux extrémités de l'échelle, et le médiateur qui les réduit à l'unité, renfermant tout en sa personne.

Plus loin le saint apôtre reçoit l'ordre d'écrire *ce qu'il a vu, ce qui est et ce qui doit arriver ;* paroles qui ayant un rapport frappant avec les précédentes, comprennent tout le sujet de son livre et en forment la division naturelle. Nous verrons ainsi constamment que *trois* marque les attributs de Dieu auxquels se rapportent les obligations de l'Église envers lui ; *sept* l'universalité des grâces qu'elle a reçues dans la création, et de ses devoirs envers elle-même et envers ses enfants; et *douze* la fécondité et le fruit de sa doctrine et de son ministère.

De là deux ordres bien distincts de vérités ; l'un religieux, l'autre social ; de là l'usage de compter diversement les années religieuses et les années civiles. De là aussi peut-être, l'occasion de l'erreur, aussi grave qu'elle est devenue commune, de séparer la religion de la société ; comme si Dieu n'était pas l'auteur de l'une et de l'autre ; comme si la religion devait réprouver la société, ou que la société pût vivre sans la religion : prétention toute aussi absurde que le serait celle de partager l'homme en deux êtres vivants, parce qu'il est composé d'un corps et d'une âme.

Tous les attributs de Dieu se réduisent à sa charité qui est comme son essence, à sa vérité qui le rend infaillible, et à sa patience qui souffre tout pour un temps. L'Église doit aimer sa charité, croire sa vérité, imiter

sa patience. Mais l'Église renferme essentiellement deux parties : l'une qui enseigne, conduit et corrige; l'autre qui écoute, se soumet et obéit. L'enseignement, la soumission et l'obéissance sont pour tout le monde, pour le pontife et le prêtre encore plus que pour les simples fidèles; mais avec les différences convenables à chacun. Fille de la charité, dont elle est aussi la mère, l'Église doit observer tous les commandements du Seigneur, et pratiquer toutes les vertus dont Jésus-Christ son Dieu, son docteur, son époux et son frère lui a donné l'exemple. Elle doit combattre et repousser courageusement tous les vices contraires. Elle doit croire et enseigner tous les mystères, toutes les vérités qu'il lui a révélées soit par lui-même, soit par ses apôtres, et détester toutes les erreurs opposées. Enfin elle est obligée d'accepter comme lui le calice que lui présente son Père céleste, de subir toutes les épreuves qu'il lui réserve, et de souffrir toutes les persécutions qu'il permet. Or tout cela ne nous est pas seulement enseigné mais encore peint au naturel dans l'Apocalypse.

Nous y voyons sous les noms des sept Églises, les vertus enseignées et les vices repris par le saint prophète avec toute l'autorité qui convient à un apôtre de Jésus-Christ. Il avertit avec bonté, encourage avec charité; mais il menace avec force. Sous l'emblême du premier sceau, la vérité paraît dans tout son éclat et poursuit ses conquêtes à travers tous les obstacles que lui oppose l'esprit d'erreur et de mensonge représenté par les six autres. Enfin les sept trompettes annoncent à l'Église toutes les persécutions qu'elle doit

craindre de la séduction et de la violence, ainsi que les victoires qu'elle doit attendre des promesses de Jésus-Christ.

Mais les vertus, les vérités et les épreuves ne demeurent pas toujours au même degré dans l'Église militante. La charité ne peut s'y éteindre, mais elle se refroidira dans le cœur du plus grand nombre. Jamais la foi ne s'y perdra non plus, mais elle deviendra fort rare en certain temps. Elle aura toujours à subir des épreuves, mais non pas également rudes. Or le prophète réduit toutes ces alternatives au nombre de sept pour toute la durée des siècles, et c'est ce que l'on appelle généralement *les âges de l'Église*, parce qu'ils se succèdent à peu près comme l'enfance, la maturité et la vieillesse. L'Église les éprouvera, toutes ces variations, dans son état intérieur et extérieur, dans son âme et dans son corps, dans l'intensité de son amour, dans la vivacité de sa foi, et dans la pratique de sa patience. *Nunquam in eodem statu permanet.*

Mais ces sept âges se répètent en entier dans chacune des trois grandes périodes qui partagent la durée du monde, et qui sont marquées par la loi de nature, celle de Moïse, et l'Évangile. Cette triple répétition forme les vingt et un jours de combat que soutint l'ange de Daniel contre les ennemis de son peuple, c'est-à-dire, tout le temps de la vie présente, et exprime fort bien les trois vertus théologales, les trois principaux mystères de la religion, et les trois plus grandes épreuves de l'Église.

Ainsi, au ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité, dans les esprits et dans les corps, dans la

famille et dans l'état, parmi les vertus, les mystères et les souffrances, la Trinité domine partout, préside à tout. Que l'unité et la perfection soient représentées par *un*, par *sept*, par *neuf* ou par *douze*, nous trouvons toujours un seul Dieu en trois personnes ; les sept esprits qui se tiennent incessamment en la présence de Dieu, et les neuf chœurs angéliques avec les trois archanges Michel, Gabriel et Raphaël si célèbres dans l'Écriture ; les sept dons du Saint-Esprit, avec la foi, l'espérance et la charité ; les trois grands préceptes qui regardent Dieu, et les sept qui concernent le prochain ; les douze articles du symbole des apôtres qui se rapportent à la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption ; les douze patriarches, dont Abraham le père des croyants, Isaac l'espérance des nations, et Jacob le bien-aimé du Seigneur sont les plus illustres; parmi les douze apôtres, Pierre, Jacques et Jean qui sont les plus privilégiés ; sept sacrements, dont le baptême, l'ordre et le mariage sont essentiels à la perpétuité de l'Église; enfin sept demandes dans l'oraison dominicale, dont les trois premières regardent Dieu, et les quatre autres l'Église. Tant il est vrai que la vie éternelle tout entière consiste à connaître le Père céleste comme le vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé.

Maintenant, si nous additionnons trois et sept, nous trouverons que le nombre dix, formé de cette addition, n'est pas moins étonnant que ceux que nous venons d'exposer. Peut-être même est-il le plus mystérieux de tous, en ce que, composé de l'unité qui exprime la perfection et d'un *zéro* qui n'a aucune valeur par lui-même,

il est très propre à représenter Dieu qui est tout, et son ouvrage qui n'est rien sans lui.

Ce ne serait pas une objection bien sérieuse de dire que les anciens ignoraient le *zéro*, car il s'ensuit seulement qu'ils manquaient d'un chiffre dont tout l'usage est de donner de la valeur aux autres; mais ils n'en connaissaient pas moins le calcul décimal qui consiste à former de chaque dizaine autant d'unités.

Dix multiplié par quatre donne quarante, qui est encore un des nombre les plus mystérieux des livres saints. Il suffira de se rappeler le partage de la vie de Moïse en trois périodes de quarante ans chacune, et les trois jeûnes de quarante jours et quarante nuits, pratiqués, le premier par ce saint législateur avant la réception de la loi, le second par Élie sous la loi même, et le troisième par Jésus-Christ entre son baptême et sa prédication.

Mais les mêmes nombres doivent nécessairement représenter des choses différentes et souvent tout-à-fait contraires, puisque le vice se multiplie comme la vertu, et la folie aussi bien que la sagesse. Mais d'où la créature séparée de Dieu pourrait-elle tirer quelque valeur? d'elle-même? elle n'est rien puisqu'elle n'a qu'un être d'emprunt; de Dieu? elle ne le connaît pas. Or, si elle n'a nulle valeur, elle ne saurait avoir aucune représentation réelle, car le néant n'en a pas.

C'est donc par une nécessité inévitable et non par un choix dont sa vanité seule le rendrait incapable, que nous voyons dans toute l'Écriture le démon réduit à singer les œuvres du Très-Haut auquel il veut être sem-

blable. Il procède comme la Sagesse, par *trois*, par *deux*, par *sept* et par *dix*. Si nous trouvons dès le commencement de notre prophétie, Jésus-Christ, son Ange et son Église ; nous y trouvons plus tard le dragon, la bête et son prophète.

Toute la conduite de Dieu est marquée au coin de la puissance et de la sagesse; Satan n'emploie alternativement que la finesse du serpent et la violence du lion. L'agneau a sept cornes, le dragon, sept têtes. Les vices, comme les vertus, se résument dans le nombre dix : pour celles-ci, les trois vertus théologales avec les sept dons du Saint-Esprit; pour ceux-là, les trois concupiscences avec les sept péchés capitaux. En tête de la foi paraissent trois mystères principaux auxquels se rapportent tous les autres; de même parmi les fausses religions, qui sont innombrables, il s'en trouve trois qui les comprennent nécessairement toutes comme nous le verrons plus tard.

Mais si l'on observe quelque ressemblance entre les qualités du dragon et les attributs de l'agneau ainsi qu'entre leur œuvres, on y trouve beaucoup plus de différence encore. L'un a sept cornes sur une seule tête, ce qui annonce la force et la sagesse réunies ensemble; l'autre a sept têtes sur le même corps, marque infaillible du désordre et de la confusion. Jésus-Christ réunit tout sans rien confondre et se rapporte tout entier avec son Église à la gloire de son père : voilà pourquoi il ne met point le nombre dix dans ses attributs, quoiqu'il lui convienne parfaitement. Il se contente de prouver qu'il le mérite, parce que le moment de faire voir Dieu

toutes choses en tous n'est par encore venu. Le démon au contraire, comme un usurpateur sacrilège, porte dix cornes sur un horrible corps de dragon. Jésus-Christ, ayant bien fait toutes choses, termine son ouvrage au septième jour, symbole de la perfection et du repos. Sorti de la vérité et n'y pouvant plus rentrer, le père du mensonge ne saurait rien faire de bien ni jouir de la paix.

Nous trouvons dans l'Écriture trois repos différents: l'hebdomadaire, le sabbatique et le jubilaire. Le premier convenait aux patriarches qui ne recevaient la foi que par tradition; le second appartenait aux enfants de Jacob qui étaient instruits de vive voix et par écrit; le troisième est propre aux chrétiens qui en jouissent appuyés sur la tradition de l'ancien et du nouveau Testament auquel la charité est attachée. Tous les justes qui sont morts dans ces trois différentes périodes, sont déjà parvenus ou parviendront un jour au grand repos de l'éternité qui est la béatitude de Dieu même; mais les pécheurs obstinés sont constamment demeurés dans le travail et les souffrances; ils y demeureront même éternellement avec Satan leur modèle: c'est pourquoi le nombre du repos et du bonheur est exclu du nom de la bête qui est *six cent soixante-six*.

Quatrième Question. Que signifient les Coupes?

Disons maintenant un mot de la signification des sept coupes, et pourquoi elles sont séparées des sept églises, des sept sceaux et des sept trompettes. D'abord elles ne regardent point proprement l'Église, mais ses

ennemis. Le vin pur de la colère de Dieu qu'elles renferment est destiné aux esclaves et non aux enfants. Ces fléaux tombent sur les opiniâtres qui s'endurcissent sous les coups et se révoltent contre la main qui les frappe. Les uns blasphèment, les autres se mangent la langue de dépit et de rage, mais aucun ne songe à se convertir; et c'est une seconde raison de renvoyer cette description de châtiments horribles à la troisième partie, où se trouvent dépeints les hideux objets du dragon et de la bête, avec la violence des persécutions qu'ils exercent contre l'Église.

Cinquième Question. D'où vient que le Saint-Esprit parle si diversement de la durée?

Rien n'est plus frappant dans les livres saints que les diverses manières dont ils parlent du temps. Tantôt c'est une suite de siècles entassés les uns sur les autres qui semblent ne devoir jamais finir, et tantôt ce n'est qu'un jour, ou même quelques heures dont la dernière commence avec l'Évangile. *Novissima hora est.* Cette dernière heure est sans aucun doute la dernière des trois grandes périodes dont nous avons parlé plus haut, et qui se trouvent fort bien représentées dans les actes des apôtres par les trois heures écoulées entre le châtiment d'Ananie et celui de sa femme complice de son crime. Rien en effet ne nous rappelle plus naturellement l'anathème dont fut frappé le père du mensonge dans le paradis terrestre, et celui qui est réservé à la grande prostituée dans les plaines d'*Armagedon*. Cette société impie, s'obstinant toujours à fermer les yeux à

la lumière et les oreilles à la foi, ne saura pas plus ce qui est arrivé au démon son chef que Saphire ne connaissait le malheur de son mari. Quoiqu'il en soit, cette diversité de langage, loin d'être une contradiction, doit paraître toute naturelle dans la bouche du Verbe fait chair dont toute l'Écriture est la parole. Anéanti jusqu'à la forme d'esclave, il daigne bégayer avec nous conformément à nos idées. Mais comme il ne s'est revêtu de nos faiblesses que pour nous instruire des plus hautes vérités et nous élever comme insensiblement jusqu'à sa divinité, il doit aussi nous parler au moins quelquefois avec toute la dignité et la grandeur qui lui sont naturelles. Alors le ciel, la terre, la mer et toutes les créatures disparaissent devant leur Créateur, dont les paroles, les exemples et les mystères portent l'empreinte de la divinité. Si nous en étions remplis, vivement frappés, fortement persuadés, que dirions-nous, que penserions-nous du temps, qu'un philosophe chrétien a si justement défini : *un point entre deux éternités*.

Cet aperçu nous paraît suffisant pour comprendre le plan que nous croyons découvrir dans l'Apocalypse et qu'il est temps de résumer.

C'est une révélation manifeste et générale que Jésus-Christ fait de lui-même, et qu'il charge saint Jean-Baptiste de transmettre à toute son Église par le ministère de l'apôtre saint Jean. Ces deux grands saints, que le Sauveur rend ainsi dépositaires de tant de merveilles, représentent tous les membres et tous les temps de l'Église. Ils sont patriarches, prophètes, sacrificateurs, apôtres, évangélistes et fidèles : voilà pour l'Église de

la terre. Mais ils représentent aussi celle du ciel ; car ils sont anges, martyrs, pontifes, docteurs, confesseurs et vierges. Jésus-Christ leur montre dans le passé tout ce qui existe dans le présent, car *il n'y a rien de nouveau sous le soleil*, comme parle la sainte Écriture, *et personne ne peut dire ceci est récent :* et par une raison toute semblable, le passé et le présent prédisent l'avenir.

Qu'est-ce en effet que tout ce qui a été, sinon ce qui doit arriver encore ? *Quid est quod fuit? ipsum quod futurum est.* Si nous demandons à saint Paul l'explication de ces paroles si simples en apparence, et réellement si profondes, il nous répondra : *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui et il sera le même dans les siècles des siècles.*

Ainsi Jésus-Christ dans le sein de son père comme sa pensée éternelle, son image consubstantielle et le prototype parfait de toutes les créatures soit spirituelles soit corporelles : voilà ce qui était *hier*. Jésus-Christ sorti de son repos, premièrement par la création qu'il complèta en sept jours, secondement par l'alliance avec Abraham et sa postérité dont l'histoire se partage en sept époques, troisièmement par l'Incarnation qui le place à la tête du nouveau peuple dont l'existence se divise aussi en sept portions inégales : voilà ce qui est *aujourd'hui*. Jésus-Christ rentré dans le sein paternel comme auteur et consommateur de toutes choses, comme rémunérateur de son Église et comme juste vengeur de ses ennemis : voilà ce qui sera *dans le siècle futur*.

Telles sont l'origine et la cause du partage du monde et de l'Église en trois périodes et en sept âges, ainsi

que de la division de l'Apocalypse en trois parties qui répondent au passé, au présent et à l'avenir, et en sept visions principales, comme la suite le fera voir. Le prophète reçoit en effet l'ordre d'écrire *ce qu'il a vu, ce qui est et ce qui doit arriver*. Or il a vu dans les sept chandeliers d'or, dans les sept étoiles et dans la ressemblance du Fils de l'homme, tout le passé de l'Église dont l'état présent se trouve dans l'explication qu'on lui donne de cette vision merveilleuse, puisque les sept chandeliers sont les Églises et les sept étoiles les Pasteurs qui les gouvernent. Ainsi rien de nouveau sous le soleil : tout ce qui a été n'est que ce qui doit arriver encore ; ce qui ne veut pas dire toutefois qu'il faille confondre l'ombre avec la figure, ni préférer celle-ci à la réalité. Or la réalité de l'Église d'après saint Paul, c'est la Résurrection de Jésus-Christ, qui est elle-même dans le présent par rapport aux apôtres : ce seul mystère fait toute leur espérance ; il est le fondement de leur prédication.

Première Partie.

C'était donc par le présent que l'historien de l'Église devait commencer sa narration. Aussi, après une courte préface renfermée dans le premier chapitre, s'empresse-t-il de décrire l'état actuel des sept Églises, dans le second et le troisième qui forment la première partie de son livre. Il y montre et déroule avec une pénétration infinie tout l'avenir de l'Église universelle, pour le temps et pour l'éternité, à l'entrée de laquelle nous conduit la série des sept Églises. La différence de leurs

noms, de leurs situations intérieures et extérieures, des caractères de leurs évêques, expriment naturellement les variations que doit éprouver l'Église militante.

Mais si la sainte épouse a quelque chose de l'inconstance humaine, si elle est assujettie au changement parce qu'elle est sans cesse obligée de se dépouiller du vieil homme pour se revêtir du nouveau, elle tient aussi de l'immutabilité de Dieu même, puisque la charité qu'elle pratique et la foi qu'elle enseigne ne changent pas plus que lui.

Deuxième Partie.

Cette vérité nous est démontrée dans la seconde partie de l'Apocalypse, qui s'étend du chapitre quatrième au onzième inclusivement. Jésus-Christ y paraît assis sur le trône de sa gloire et tout ensemble poursuivant ses conquêtes. Son humanité sainte jouit du triomphe; mais il combat toujours pour son Église contre les vices, les erreurs et les persécutions figurées par les sept têtes du dragon, par les sept sceaux et les sept trompettes. Les séries de ces deux derniers emblêmes aboutissent chacune à l'éternité, comme celles des Églises. La première détermine la durée des principaux évènements qui composent les sept âges; la seconde fait connaître les diverses épreuves de l'Église. Ces deux premières parties regardent spécialement la société chrétienne qui a commencé à Jésus-Christ. Avant son Incarnation le Sauveur avait des fidèles et des adorateurs sur la terre, car il était dans le monde avant d'être homme; mais il n'avait proprement ni frères ni membres. Il fallait

que son corps naturel fût formé avant son corps mystique, afin qu'il tînt toujours le premier rang en tout et partout.

Troisième Partie.

Or ce sont toutes ces vérités que saint Jean nous peint admirablement dans sa troisième partie, laquelle unit au Christianisme tous les siècles qui l'ont précédé, et remplit la seconde moitié de l'Apocalypse. Nous y voyons avec la rapidité de l'éclair, l'état d'innocence, la chute de l'homme, ses châtiments, sa rédemption par le Verbe, qui descend graduellement depuis le sein de son Père jusqu'au tombeau, d'où il sort avec toute la gloire dont il éclate à l'ouverture du premier sceau. Ainsi cette troisième partie qui paraît d'abord si obscure et si impénétrable, s'éclaircit d'elle-même quand on se place au point de vue du prophète, et jette un jour merveilleux sur les deux autres. Celles-ci ont un rapport plus immédiat au corps de l'Église; celle-là regarde plus directement son esprit.

La première nous montre sa formation sur la terre en Orient où sont situées les sept Églises; la seconde, sa propagation dans tout l'univers: la troisième nous découvre son origine dans le ciel et jusque dans le sein du Père éternel.

Voilà le tableau abrégé et comme l'esquisse de la société sainte. Mais n'oublions jamais, en étudiant l'Apocalypse, que ce livre merveilleux contient aussi l'histoire de la société réprouvée. L'une et l'autre a son esprit et son corps, sa vie et ses couleurs. La première

est animée de la charité, éclairée de la foi, soutenue de l'espérance. La seconde est brûlée par la concupiscence de la chair, aveuglée par l'orgueil de la vie, dévorée par la concupiscence des yeux. Celle-là semble porter successivement les noms mystérieux des sept Églises, qui lui annoncent la variété de sa discipline en son corps, le refroidissement de sa charité, l'obscurcissement de sa foi, l'hésitation de son espérance. Celle-ci paraissant aussi varier sans cesse, meurt et ressuscite sans jamais disparaître entièrement. Nous verrons donc dans la première partie de cette longue histoire, la charité toujours aux prises avec la cupidité; dans la seconde, la foi combattue par l'hérésie; dans la troisième, les œuvres du Saint-Esprit contrariées par celles du dragon.

Quoique tous ces objets soient représentés successivement, ils n'en sont pas moins inséparables. En matière de vertu ou de vice il n'y a de succession que dans leur plus ou moins de force. Le concours de ces divers emblêmes avec les évènements qu'ils annoncent est également simultané : les sept églises, les sept sceaux, les sept trompettes et les sept coupes se correspondent de manière que la première église, le premier sceau, la première trompette et la première coupe composent le premier âge, et ainsi des autres jusqu'à la fin.

D'après cette correspondance des quatre séries entre elles, il paraîtrait plus naturel de les placer immédiatement à la suite les unes des autres dans le commentaire; mais le Saint-Esprit connaît mieux que nous le rang qu'il convient d'assigner aux vérités dont il veut

nous instruire, et si nous considérons soigneusement l'ordre dans lequel il les place, nous reconnaîtrons sans peine que déranger un des cheveux de l'épouse serait ternir l'éclat de sa beauté.

Terminons par une observation qui n'est pas sans utilité. C'est qu'il en est des âges de l'Église comme des générations humaines; ils ne peuvent se former ni s'éteindre le même jour ni la même année. La fin de l'un est nécessairement plus ou moins mêlée au commencement de l'autre. Leurs limites sont souvent imperceptibles, et il ne faut pas se mettre beaucoup en peine de leur assigner une démarcation précise. Nous espérons au reste que toutes ces réflexions préliminaires s'éclairciront suffisamment par l'ensemble des détails où nous allons entrer.

Digitized by Google

NOUVELLE EXPLICATION

DE

L'APOCALYPSE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

V. 1. *Apocalypsis Jesu Christi, quam dedit illi Deus palàm facere servis suis quæ oportet fieri citò; mittens per Angelum suum servo suo Joanni.*

« La révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donné de » découvrir à ses serviteurs, laquelle doit s'accomplir en peu » de temps, et il l'a fait connaître en envoyant son Ange à » Jean son serviteur. »

V. 2. *Qui testimonium perhibuit Verbo Dei, et testimonium Jesu Christi, quæcumque vidit.*

« Qui a rendu témoignage à la parole de Dieu, et de tout ce » qu'il a vu de Jésus-Christ. »

Ce début simple et sublime est digne du sujet qu'il annonce. La vérité n'a qu'à paraître pour se faire respecter et aimer. Sa divine lumière ne demande qu'une vue saine et un cœur droit. Quelque vif que soit son éclat, il ne saurait blesser que

les yeux faibles ou malades, et les âmes corrompues. Le plus sûr moyen de pénétrer dans les profondeurs de ce livre mystérieux et divin, c'est d'en peser soigneusement toutes les expressions, et de les prendre toujours à la lettre, lorsqu'elle n'est contraire ni à la foi, ni à la morale, ni à l'évidence. Cette règle regarde, sans doute, toute l'Écriture sainte, où l'*iota* ne se trouve jamais sans raison ni importance; mais bien plus spécialement encore, l'Apocalypse, qui en est un admirable commentaire et l'abrégé historique. C'est une manifestation générale, précise et aussi claire que le permet l'état de la foi, de ce qu'a été Jésus-Christ dans tous les temps qui ont précédé sa naissance, et une prophétie de tout ce qui doit arriver à son Église jusqu'à la consommation des siècles. Il nous les communique par l'entremise des deux plus merveilleux personnages de l'ancien et du nouveau Testament, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Apôtre. Personne ne conteste plus l'intervention de ce dernier; mais celle de l'autre paraîtra peut-être contestable à bien du monde : il est donc important de la prouver. Voilà, dit le Seigneur, par la bouche de Malachie, que j'envoie mon Ange préparer la voie devant ma face : or, la face de Dieu c'est son Fils unique et bien-aimé, la splendeur de sa gloire et le caractère de sa propre substance. Aussi, Notre-Seigneur, qui ne croit pas faire injure à son Père en s'égalant à lui, interprétant ce passage avec l'autorité qui lui convient, s'en fait-il d'abord l'application à lui-même, et ensuite à son saint Précurseur. Or, il est constant que, dans un sens très-véritable, Jésus-Christ est né dès le commencement du monde dans tous les justes qu'il a régénérés par sa grâce. On peut donc dire que Jean-Baptiste l'a précédé dans le même sens. Aussi, l'évangéliste du Verbe incarné ne manque-t-il point de donner cette étendue à sa divine mission. Il y eût, dit-il, un homme envoyé de Dieu, nommé Jean, qui vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous reçussent la foi par son ministère. Mais comment tous les hommes pourraient-ils croire par lui, si sa mission ne datait que du temps où il a paru? Quel sens pourrions-nous encore donner aux paroles du Sauveur qui déclare que, depuis les jours de Jean-

Baptiste, le royaume des cieux souffre violence, et qu'on ne peut le ravir qu'en se la faisant à soi-même? Serait-il vrai que la pénitence n'aurait été nécessaire que depuis la prédication de Jean-Baptiste, jusqu'à celle de Jésus-Christ? N'est-ce pas, au contraire, un point incontestable de notre croyance, et une vérité évidente, même aux yeux de la raison, qu'elle a toujours été essentielle à la réconciliation du pécheur avec Dieu? Les jours de Jean-Baptiste dont parle Jésus-Christ remontent donc jusqu'à la chute de l'homme; car, c'est depuis cette lamentable époque que le bien ne peut plus se faire sans efforts, et qu'une violente inclination au mal nous est devenue comme naturelle. Il faut donc prendre à la lettre ce que le saint Précurseur dit de lui-même : [1] qu'il est la voix de quiconque crie dans le désert, dans le silence et le détachement du cœur : Rendez droits les sentiers du Seigneur ; abaissez les montagnes et comblez les vallons. L'apôtre saint Jean confirme cette vérité en disant que Jean-Baptiste rend, et non pas rendait ou a rendu témoignage du Verbe fait chair. C'est surtout dans l'Apocalypse qu'il continue à rendre cet éclatant témoignage; mais n'insistons pas plus long-temps sur une vérité que nous aurons occasion de rendre encore plus frappante, à mesure que nous avancerons.

Nous comprenons déjà comment cet homme de prodiges a connu et annoncé son maître, avant leur naissance à tous deux; et pourquoi il l'a fait connaître à sainte Elisabeth, dont la stérilité représentait celle de la synagogue qui ne pouvait être féconde que par la grâce anticipée de Jésus-Christ, figurée par la signification et l'origine céleste du nom de Jean. Celui qui reçoit, pour tous ses frères, cette importante et heureuse communication, ne prend que le titre de serviteur, comme il convenait à son état, ou mieux, à son rôle, s'il était permis d'employer un terme aussi profane dans une œuvre si sainte. Il y joint cependant les fonctions apostoliques et la qualité de confesseur, en ajoutant qu'il a rendu témoignage à la parole de Dieu, et à Jésus-Christ son Verbe éternel.

[1] Joan. 1. 23. Isaï. 40. 3.

V. 3. *Beatus qui legit et audit verba prophetiæ hujus, et servat ea quæ in eâ scripta sunt : tempus enim propè est.*

« Heureux celui qui lit et écoute les paroles de cette pro-
» phétie, et garde les choses qui y sont écrites : car le temps
» est proche. »

Le bonheur n'est point promis précisément à celui qui comprend cette prophétie, mais au disciple fidèle qui la lit attentivement, écoute avec respect et met en pratique tout ce que le Saint-Esprit daigne lui en apprendre, soit par son inspiration, soit par les explications qu'en fait l'Église, qui seule a le droit d'interpréter les livres saints. N'est-ce pas une consolation bien douce, en effet, de méditer pendant les jours de notre exil, les paroles de cette prophétie, qui est l'abrégé de toutes les autres, et renferme tous les mystères de l'Homme-Dieu ? Ce serait donc un préjugé bien dangereux et bien contraire à l'intention de l'Esprit-Saint, que celui qui nous ferait envisager l'Apocalypse comme un livre énigmatique et absolument inintelligible. Le meilleur usage que nous puissions faire du temps qui s'écoule avec tant de rapidité, est bien plutôt de méditer sans cesse les mystères qu'elle renferme. La parole sainte est le pain de vie, la vie même de nos âmes. Ah ! si nous avions faim et soif de cette divine nourriture, que nous en serions bientôt rassasiés !

Durant même la vie de saint Jean, les évènements annoncés s'accomplissaient. La réprobation des Juifs se consommait tous les jours, et la vocation des gentils se manifestait de plus en plus. Ceux qui n'ont pas encore reçu leur accomplissement continueront à le recevoir de siècle en siècle, jusqu'à la fin du monde. Ainsi on peut toujours dire que leur temps est proche.

V. 4. *Joannes septem Ecclesiis quæ sunt in Asiâ. Gratia vobis et pax ab eo qui est, et qui erat, et qui venturus est; et à septem spiritibus qui in conspectu throni ejus sunt.*

« Jean aux sept Églises qui sont en Asie : La grâce et la
» paix soient avec vous, de la part de celui qui est, qui était

» et qui doit venir, et de la part des sept esprits qui sont devant
» son trône. »

Par ce salut ordinaire aux apôtres qui le tenaient de Jésus-Christ même, et que la tradition conserve précieusement dans le *Dominus vobiscum* des prêtres, et le *pax vobis* des prélats, saint Jean commence à remplir la mission dont il est chargé près des Églises d'Asie, qui représentent l'Église universelle depuis la Résurrection de Jésus-Christ jusqu'au jugement dernier. Elles sont au nombre de sept, parce qu'en mémoire de la création qui s'est opérée en six jours suivis du repos au septième, toute la durée de l'Église en ce monde, est partagée en sept époques nommées généralement les âges de l'Église. Les noms mêmes de ces Églises sont mystérieux, aussi bien que leur situation en Asie, qui est la partie du monde où le genre humain a pris naissance, pour se répandre de là dans tout l'univers, et dont le nom qui signifie *bourbeux* exprime fort bien la marche pénible de l'Église, au milieu du monde, où elle est obligée de combattre et de se purifier sans cesse. Cette division septénaire est fondée sur l'Écriture, et empreinte dans toute la tradition des Juifs, d'où elle a passé dans l'Église chrétienne, avec plusieurs de leurs usages. Nous en avons, entre mille autres exemples, un bien frappant dans le double mariage de Jacob, lequel figurait évidemment les deux alliances, l'ancien et le nouveau Testament. Le saint patriarche servit son beau-père quatorze années entières; sept pour chacune de ses alliances. La figure est sensible, et l'application facile. Il faut seulement remarquer que l'Église, qui est essentiellement une dans son origine, sa durée et sa fin, est variée à l'infini dans ses opérations et ses moyens. Autre, sans doute, elle fut sous la loi de nature, autre sous la loi de Moïse, et autre elle est sous la loi de grâce; mais, pendant chacune de ces grandes périodes, on distingue facilement sept époques, produites par des changements plus ou moins sensibles, que nous aurons occasion de remarquer dans le cours de notre explication.

Le prophète souhaite la paix d'abord de la part de Dieu

qui en est le principe, et qui étant en lui-même avant la création, est maintenant avec Jésus-Christ dans son Église, pour sanctifier les hommes qu'il viendra juger au dernier jour; en second lieu, de la part des esprits célestes qu'il réduit à sept, à cause de l'Église qu'ils doivent protéger et défendre dans le cours des sept âges qu'elle doit durer; enfin, de la part de Jésus-Christ, nommé après les Anges, parce qu'il a été placé pour un temps au-dessous d'eux, quoiqu'ils aient reçu l'ordre de l'adorer et de le servir tant en sa personne que dans ses membres.

V. 5. *Et à Jesu Christo, qui est testis fidelis, primogenitus mortuorum, et princeps regum terræ, qui dilexit nos, et lavit nos à peccatis nostris in sanguine suo.*

« Et de la part de Jésus-Christ qui est le témoin fidèle, » le premier né d'entre les morts, et le prince des rois de la » terre, qui nous a aimés et nous a lavés dans son sang. »

Notre-Seigneur est le témoin fidèle de tout ce qu'il a vu dans le sein du Père, et qu'il enseigne aux intelligences créées dont il est le seul maître et la lumière. Il est le premier né d'entre les morts, parce qu'il est le principe de la régénération des âmes et de la résurrection des corps, étant lui seul la résurrection et la vie, et par conséquent, le souverain arbitre des rois de la terre aussi bien que des autres mortels. Il nous a aimés jusqu'à verser pour nous son sang précieux qu'il a offert comme un sacrifice d'expiation pour nous purifier de nos péchés, nous rendant ainsi la vraie liberté; il établit son règne dans nos cœurs, nous communique son sacerdoce royal, et nous immole comme des hosties vivantes et spirituelles à la gloire de son Dieu et de son Père qui est aussi le nôtre.

V. 6. *Et fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo : ipsi gloria et imperium in sæcula sæculorum. Amen.*

« Et nous a fait le royaume et les sacrificateurs de Dieu et » de son Père : à lui soient la gloire et l'empire dans les siècles » des siècles. *Amen.* »

La gloire appartient à Dieu seul, et il ne la donnera pas plus à un autre qu'il ne cédera son empire sur toutes ses créatures. L'*Amen* est une confirmation en forme de serment, qui marque l'importance de la vérité qu'on enseigne.

V. 7. *Ecce venit cum nubibus et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt. Et plangent se super eum omnes tribus terræ. Etiam. Amen.* (Is. 3. 13.)

« Le voilà qui vient avec les nuages, et tout œil le verra, » et même ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la » terre se frapperont la poitrine en le voyant. Certainement. » *Amen.* »

Cette manière de parler, en mêlant le présent au futur, est toute mystérieuse. L'usage constant des livres saints est de ne point séparer les deux avènements du Sauveur : saint Jean, chargé de nous en expliquer le langage, emploie la même méthode, et nous découvre l'accomplissement des prédictions dans la pratique de la foi. Après avoir montré les effets de la naissance, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, il passe aussitôt à son retour sur la terre, pour nous marquer la liaison qui se trouve entre tous ses mystères. C'est qu'en effet, la mission de Jésus-Christ est unique. Elle commence et finit par une apparition personnelle ; mais elle ne cesse de se perpétuer invisiblement pendant tout l'intervalle qui sépare ces deux époques. Il remonte au ciel sans quitter la terre, et réside tout à la fois à la droite de son Père et au milieu de son Église, enseignant toutes les nations jusqu'à la consommation des siècles. Jamais il n'abandonne son peuple qu'il éclaire de sa parole, qu'il nourrit de sa chair, et qu'il purifie tous les jours dans son sang par le ministère de ses envoyés. Mais la faiblesse de notre foi est si grande, et l'empire de nos sens si fort, qu'il nous semble que Dieu ne nous visite qu'autant qu'il opère des effets sensibles de sa miséricorde ou de sa justice parmi nous ; et, par condescendance pour nos faibles conceptions, le Saint-Esprit daigne parler comme nous pensons. Long-temps avant le déluge, le saint prophète Hénoch

disait, au rapport de l'apôtre saint Jude : [1] Voilà le Seigneur qui vient dans ses mille saints. C'est qu'en effet, le Seigneur vit et vient toujours dans ses saints, qui, comme des nuées bienfaisantes, répandent la rosée du ciel sur la terre, et couvrent l'action de sa providence aux yeux des incrédules, dont ils ne cessent de condamner les œuvres par la fidélité de leur conduite. Leur exemple est une protestation perpétuelle contre tous les scandales, et un jugement prononcé d'avance contre les méchants. Les enfants de Dieu comprennent parfaitement ce langage prophétique. Lorsque les pécheurs se convertissent, ils voient réellement par les yeux de la foi celui que leurs péchés ont percé et attaché à la croix, quoique l'on puisse dire, en toute vérité, qu'il vient à eux environné de nuages. La foi seule le découvre en cet état; mais, au jour de son triomphe, toutes les tribus de la terre le verront et se frapperont la poitrine, en signe de douleur et de repentir.

V. 8. *Ego sum alpha et omega, principium et finis, dicit Dominus Deus, qui est, et qui erat, et qui venturus est, omnipotens.*

« Je suis l'*alpha* et l'*oméga*, le commencement et la fin, dit » le Seigneur-Dieu, qui est, qui était et qui doit venir; le » Tout-puissant. »

Le plus essentiel des attributs de Dieu est la nécessité même de son existence qui nous oblige de reconnaître en lui le principe et la fin de toutes choses, la souveraine perfection étant inséparable de l'idée que nous avons de l'Être nécessaire. Le saint prophète ne pouvait donc publier plus hautement la divinité de Jésus-Christ, dont il continue à parler, qu'en lui attribuant cette perfection infinie. Comment se fait-il donc que tant d'hommes qui osent encore se dire chrétiens, et qui ne manquent, d'ailleurs, ni de science ni de bons sens, ne craignent point de nier publiquement la divinité de Notre-Seigneur? Hélas! c'est que la science qui n'est pas accom-

[1] Jud. 14.

pagnée de la charité, enfle le cœur, et donne un nouvel essor à l'orgueil; c'est que la sagesse humaine, bien loin d'être favorable à la foi, en est l'irréconciliable ennemie. Il faut l'anéantir pour croire à la charité du Père céleste, qui aime le monde jusqu'à lui sacrifier son Fils unique et consubstantiel. Tel est pourtant le fondement de la foi de Pierre, que la prière de Jésus-Christ a pour jamais affermi. Tel est le rocher contre lequel viendront se briser tous les flots et toutes les tempêtes des passions humaines, soutenues et fortifiées de toutes les puissances de l'enfer.

V. 9. *Ego Joannes frater vester; et particeps in tribulatione, et regno et patientiâ in Christo Jesu, fui in insulâ quæ appellatur Pathmos, propter Verbum Dei et testimonium Jesu.*

« Moi Jean, votre frère, qui ai part à la tribulation, et au » règne et à la patience de Jésus-Christ, j'ai été dans l'île » nommée Pathmos, pour la parole de Dieu, et le témoignage » que j'ai rendu à Jésus. »

Ce n'est point sans mystère que le bien-aimé disciple se nomme trois fois dans son introduction. En inspirant de la confiance à ses frères il veut imiter le saint Précurseur, qui trois fois différentes rendit aussi témoignage à son Maître. Il veut nous apprendre que, comme Jean-Baptiste représentait la loi, les prophètes et tous les justes de l'ancien Testament, il représente lui-même tous les saints du nouveau. Il est tout à la fois disciple et apôtre, évangéliste et prophète, martyr, confesseur et vierge. Aussi, doit-il, selon la mystérieuse parole de son adorable maître, demeurer sur la terre aussi longtemps que l'Église même. Il est seul donné pour fils à la sainte Vierge; mais il tient lieu de tous les autres. Il parle de lui à mots couverts, selon sa coutume, lorsqu'il dit que deux des disciples de Jean-Baptiste suivirent Jésus-Christ; mais il a bien soin de nommer André qui conduisit au Sauveur Simon son frère, parce que les mystères qu'il voulait nous apprendre l'exigeaient ainsi. Jean-Baptiste représentait donc le double ministère qui s'exerçait avant Notre-Seigneur, savoir : les

fonctions extérieures par son baptême, et les opérations du Saint-Esprit dans les âmes par l'origine et la signification du nom de Jean, qui veut dire *grâce*. Il fallait donc qu'il rendit tout à Jésus-Christ à qui tout appartient, comme au seul docteur du genre humain, et qui devait continuer à instruire et à sanctifier les hommes par lui-même, pendant sa vie, et par ses apôtres, après sa résurrection. Il reçoit par le témoignage de son saint Précurseur, le ministère dont il est chargé par son Père, et dans lequel il ne doit point s'ingérer de lui-même. C'est Jean-Baptiste qui l'y introduit, pour ainsi dire, en lui adressant ses disciples, et en lui rendant hommage au nom de Moïse et d'Aaron. Aussi, le Sauveur, en établissant Simon chef du nouveau ministère, a-t-il bien soin de nous apprendre qu'il est fils de Jean Barjona. Il ne veut pas nous laisser ignorer non plus, que, sous la nouvelle comme sous l'ancienne loi, c'est toujours à son Saint-Esprit qu'il est réservé d'agir sur les cœurs. Dans la première mission qu'il donne à ses disciples, il les envoie deux à deux, dans tous les lieux où il doit se rendre lui-même, pour leur rappeler qu'ils ne peuvent rien sans lui, et que leurs paroles, prononcées même en son nom, ne font que préparer les voies aux opérations de sa grâce. Pour nous rendre cette vérité plus sensible, il a voulu séparer en quelque sorte ces deux ministères, en conférant l'un à Pierre, et faisant représenter l'autre par Jean. Il donne ses dernières instructions au prince des apôtres en marchant devant lui, et le faisant suivre de Jean. Ils comprirent fort bien la leçon l'un et l'autre après la descente du St-Esprit; ils nous en ont laissé une preuve bien remarquable dans le premier miracle qu'ils opérèrent en commun, à la porte du temple. Pierre porte seul la parole; mais c'est avec Jean qu'il tient les yeux fixés sur le boiteux auquel il ordonne formellement de les regarder tous les deux ensemble. Telle est la foi qui sauve et opère les miracles au nom de Jésus de Nazareth. Du reste, comme l'Apôtre des nations, le bien-aimé disciple ne se glorifie que dans la croix de son Maître. Les faibles auraient pu s'imaginer que les faveurs extraordinaires et les témoignages d'affection qu'il en avait reçus, l'auraient

mis à l'abri des persécutions et des souffrances, mais il se hâte de leur montrer que les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes, et que les âmes qu'il favorise le plus sont celles précisément qu'il réserve aux plus rudes épreuves. Disciple de la croix et enfant de l'Église jusqu'à la fin, il est le représentant de tous ceux que leur constante piété en Jésus-Christ exposera toujours à la persécution des méchants. Tous les frères de Jean doivent donc s'attendre à partager la tribulation aussi bien que le règne de Jésus-Christ; mais ils doivent aussi compter assez sur sa miséricorde et sa bonté pour être assurés que sa patience ne leur manquera pas.

« J'ai été dans l'île nommée Pathmos, pour la parole de » Dieu, et le témoignage que j'ai rendu à Jésus. »

Le saint apôtre ne veut pas qu'on ignore le motif de son exil; son zèle à prêcher l'Évangile, et le témoignage qu'il a rendu à Jésus-Christ le lui ont procuré. Voilà la récompense que doivent attendre les plus fidèles ministres de l'Église militante, si bien représentée par l'île de Pathmos dont le nom signifie *mortel*. Ce fut après lui avoir fait souffrir à Rome le martyre de l'huile bouillante, que le cruel Domitien le condamna à ce rude exil, comme nous l'apprennent Tertullien et saint Irénée.

V. 10. *Fui in spiritu in dominicâ die, et audivi post me vocem magnam tanquàm tubæ.*

« Un jour de dimanche je fus ravi en esprit, et j'entendis » derrière moi une voix éclatante comme une trompette. »

C'est dans la tribulation, et un jour consacré à Dieu par la dévotion publique, c'est le jour du Seigneur, selon la force du grec et du latin, que notre saint prophète reçoit la plus parfaite connaissance de Jésus-Christ. On ne lui parle plus, comme à ses devanciers, dans des songes nocturnes, mais au grand jour et au flambeau le plus lumineux de la foi. Son ravissement fut sans doute une extase qui laisse à l'âme toutes ses facultés, et leur donne même une activité merveilleuse en les fixant à l'unique objet des communications divines. Aussi,

quelle impression ne font-elles pas sur celui qui les reçoit! Quelle force, quel retentissement dans la voix qu'il entend au fond de son âme, et dans la parfaite attention qu'il y donne! Le prophète l'entend ici derrière lui, par la raison que nous allons voir plus bas.

V. 11. *Dicentis : quod vides, scribe in libro; et mitte septem Ecclesiis quæ sunt in Asiâ, Epheso, et Smyrnæ et Pergamo, et Thyatiræ, et Sardis, et Philadelphiæ, et Laodiciæ.*

« Qui disait : Écris dans un livre ce que tu vois, et envoie-le » aux sept Églises qui sont en Asie, à Éphèse, à Smyrne, » à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à » Laodicée. »

L'ordre d'écrire dans un livre marque le soin avec lequel on doit conserver cette précieuse révélation, et celui de l'envoyer aux sept Églises d'Asie, nous montre qu'elle regarde toutes les Églises du monde. Saint Jean les a déjà saluées de la part de Dieu, des Anges et de Jésus-Christ, mais il ne veut pas nous laisser ignorer que c'est par ordre exprès qu'il leur adresse son livre, et que leurs noms, tous mystérieux, lui sont formellement désignés. D'abord en général, pour indiquer ce qu'elles ont de commun dans l'histoire qu'il va écrire, et ensuite en particulier, pour marquer à chacune ce qui la concerne spécialement.

V. 12. *Et conversus sum, ut viderem vocem quæ loquebatur mecum : et conversus vidi septem candelabra aurea.*

« Je me tournai pour voir quelle était la voix qui me parlait; » et en même temps je vis sept chandeliers d'or. »

Les prophètes eux-mêmes entendent avant de voir, parce que la foi que nous recevons par l'ouie, et dont nous devons vivre en ce monde, précède la vision intuitive réservée pour l'autre. L'objet que voulait voir le prophète devait être placé derrière lui, autrement il n'eût pas eu besoin de changer de position pour cela. On lui ordonne d'écrire ce qu'il voit;

pourtant il ne voit encore rien. Ce n'est qu'au verset suivant qu'il aperçoit quelque chose, et il se donne bien de garde de changer de position avant que la voix ait cessé de se faire entendre. En effet, lorsque saint Jean emploie la conjonction *et* au commencement d'une phrase, elle annonce toujours un repos bien sensible, et un ordre de choses successif. Nous pourrions en citer de nombreux exemples; mais, comme le plus sensible est celui qui se trouve dans ce qu'il dit aux Églises, nous nous contenterons de l'indiquer, et l'on verra qu'il répète ce même mot avant le nom de chacune, excepté celle d'Éphèse.

La foi et la docilité du saint prophète sont bien récompensées, car il se tourne enfin, et il a bien soin de nous faire observer que ce n'est qu'alors qu'il voit : *Et conversus vidi.* Profitons de cet avertissement, et soyons convaincus que c'est dans cette même situation qu'il va écrire tout son livre. Il ne saurait en être autrement, puisqu'il s'agit pour lui de voir dans le passé, le présent et le futur; le nouveau Testament dans l'ancien; l'établissement actuel et l'avenir de l'Église chrétienne dans la synagogue. Que voit-il en effet? Assurément la plus éclatante comme la plus précieuse de toutes les figures que renfermât l'ancien Testament concernant le nouveau. Le chandelier à sept branches, fait par l'ordre de Moïse, et placé à l'entrée du Saint des Saints, où il éclairait l'autel des parfums et la table des pains de proposition, annonçait sans cesse aux ministres du Seigneur, qui seuls pouvaient pénétrer en ce lieu, l'esprit de prière dont ils devaient être animés, ainsi que les lumières et toutes les vertus dont leur esprit et leur cœur devaient être remplis. Le poids énorme d'or massif et pur dont il était fait, la place qu'il occupait, l'usage auquel il était destiné, tout était de la plus importante instruction dans ce merveilleux ouvrage. Quel emblême donc plus naturel, plus simple et tout à la fois plus noble et plus magnifique de Jésus-Christ, le Saint-Esprit pouvait-il placer à la tête de la manifestation que cet adorable Sauveur daigne nous faire de lui-même? N'est-il pas la vraie lumière que doivent porter jusqu'aux extrémités du monde les chandeliers au milieu desquels nous le voyons? Mais direz-vous, n'est-ce point dans

votre imagination que vous avez pris cette éclatante figure? Car il ne s'agit pas ici d'un seul chandelier, puisque le prophète en voit sept. Il est vrai, mes frères, mais c'est parce que saint Jean voit la réalité dans la figure. Il convenait à l'ancienne loi de n'avoir qu'un seul chandelier parce qu'elle n'avait qu'un seul temple; mais il devait en être autrement de la nouvelle, destinée à éclairer l'univers. Des Églises innombrables devaient, pour ainsi dire, couvrir la terre, et pourtant n'en composer qu'une seule, dont la durée et la perfection devaient être consacrées dans le nombre sept, désigné par les branches du chandelier unique. En regretterez-vous le pied? ô non, certes, il est trop dignement remplacé par le représentant du Fils de l'homme, dont on va nous faire un si noble portrait.

Ce n'est encore que sa ressemblance, car l'état de la foi ne nous permet de le voir que dans ses envoyés; et sa révélation face à face est réservée pour la bienheureuse éternité. Saint Jean, chargé de nous expliquer la loi et les prophètes, en voit donc ici toute la substance. Il saisit l'esprit qui vivifie, et abandonne aux âmes charnelles la lettre qui tue.

V. 13. *Et in medio septem candelabrorum aureorum similem Filio hominis, vestitum podere, et præcinctum ad mamillas zonâ aureâ.*

« Et au milieu des sept chandeliers d'or, quelqu'un qui » ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe, et » ceint sur les mamelles d'une ceinture d'or. »

La signification des chandeliers nous sera donnée au verset vingtième. Nous devons seulement nous souvenir ici que le personnage que voit le prophète qui l'instruit et le dirige dans tout son ravissement n'est point le Fils de l'homme en personne, mais bien son Ange, comme il est dit, et que nous l'avons expliqué au premier verset. Du reste, la ressemblance est si frappante, que saint Jean, le plus familier de ses disciples, le mieux instruit de ses apôtres, s'y trompe complètement, et veut plusieurs fois rendre à l'ambassadeur des hommages que le roi seul peut recevoir. Méprise admirable,

Digitized by Google

qui nous peint si parfaitement l'identité de la mission du Fils de Dieu et de celle de ses envoyés, et nous apprend quelle conformité et quelle ressemblance les ministres du Fils de l'homme doivent avoir avec leur Maître.

« Vêtu d'une longue robe, et ceint sur les mamelles d'une « ceinture d'or. »

Tout ce portrait de Notre-Seigneur est tiré de Daniel, que saint Jean abrège et explique à sa manière ordinaire, en nous montrant le véritable objet de sa prophétie. Jésus-Christ est au milieu des Églises dont il est le chef et le pontife éternel. Aussi est-il revêtu des marques de sa dignité, figurée par sa longue robe et sa ceinture d'or, qui sont des ornements sacerdotaux et les emblêmes des plus sublimes vertus.

V. 14. *Caput autem ejus et capilli erant candidi tanquàm lana alba et tanquàm nix; et oculi ejus tanquàm flamma ignis.*

« Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine » blanche, et comme de la neige; et ses yeux paraissaient » comme une flamme de feu. »

Dieu, dit saint Pierre, est la tête, le principe, le chef et le Père de Jésus-Christ, qui est lui-même la tête de son Église. Or, comme le Père et le Fils sont une seule et même chose, et Jésus-Christ avec son Église un seul et même Christ, cette double unité nous est fort bien représentée par la tête et les cheveux de Notre-Seigneur. Saint Jean lui applique, en cet endroit, les traits sous lesquels un prophète avait peint l'Ancien des jours, qui est évidemment Dieu, et par cette application, il nous montre sa parfaite égalité avec son Père, auquel nous sommes unis nous-mêmes par la sainte humanité de Jésus-Christ dont nous sommes les membres. Comme les cheveux dépendent de la tête, de même les fidèles, fondés et enracinés dans la charité, obéissent à Dieu, qui est leur nourriture et leur vie. C'est ainsi qu'ils participent à sa perfection et à sa sainteté figurée par la couleur blanche; mais l'Église de Jésus-Christ se compose de deux parties essentiellement différentes, des anges qui n'ont jamais failli, et des hommes

qui sont tombés. Les premiers sont blancs comme de la neige, et les seconds, comme la laine; et cette différence nous en découvre une autre bien remarquable entre les cheveux de l'époux, qui sont noirs comme le corbeau dans le Cantique. Pauvre créature dégradée, et si indignement défigurée, reconnais ici ce que tu dois à ton Sauveur qui t'a lavée et purifiée dans son sang. Les cheveux expriment, entre Jésus-Christ et ses membres, une foule d'autres rapports que chacun peut étudier selon ses goûts et les lumières qu'il plaira au Saint-Esprit de lui communiquer. Leur peu d'utilité, par exemple, leur petitesse, leur mobilité, nous apprennent la faiblesse, l'impuissance de la créature, et le besoin continuel qu'elle a de Dieu. Nous voyons dans leur tendance à pénétrer dans la tête, et à s'allonger sans mesure, l'obligation de nous attacher à Jésus-Christ, et de croître sans cesse dans son amour. Leur multitude nous rappelle ces millions de myriades d'esprits célestes, et cette foule innombrable prosternée devant le trône de l'Agneau, et occupée à chanter éternellement ses louanges.

Tous les fidèles ne peuvent pas être les yeux, la bouche ou les pieds du corps mystique du Sauveur; mais tous doivent être de ses cheveux.

Ses yeux sont comme une flamme de feu, brillants, terribles, pénétrants. C'est par ses regards qu'il sonde les cœurs et les reins.

V. 15. *Et pedes ejus similes aurichalco, sicut in camino ardenti; et vox illius tanquàm vox aquarum multarum.*

« Ses pieds étaient semblables à l'airain fin quand il est » dans une fournaise ardente, et sa voix égalait le bruit des » grandes eaux. »

Ses pieds étaient fermes, lumineux et éclatants. Ils signifient ses divers avènements, les consolations qu'il apporte aux ames qu'il daigne visiter, selon cette parole d'Isaïe : [1] « Que

[1] Isaï. 52. 7.

» les pieds de ceux qui nous annoncent la paix sont agréables. »
« Sa voix égalait le bruit des grandes eaux. »

C'est la prédication de l'Évangile annoncé dans le cours de tous les siècles par une multitude d'hommes, représentés en général par les eaux.

V. 16. *Et habebat in dexterâ suâ stellas septem; et de ore ejus gladius utrâque parte acutus exibat; et facies ejus, sicut sol lucet in virtute suâ.*

« Il avait dans sa main droite sept étoiles; et de sa bouche » sortait une épée à deux tranchants, et bien affilée : et son » visage était aussi brillant que le soleil dans sa force. »

Les étoiles marquent les ministres de l'Église, comme il est dit au verset vingtième; et ce glaive à double tranchant est la parole même de Dieu, selon l'interprétation de saint Paul, laquelle nous frappe des terreurs et des châtiments de sa justice, et blesse nos cœurs par les bienfaits et les amabilités de sa miséricorde.

« Son visage était aussi brillant que le soleil dans sa » force. »

Ce vif éclat annonce la gloire dont jouit la sainte humanité de Jésus-Christ, vrai soleil de justice, et la splendeur de son Père.

V. 17. *Et cùm vidissem eum, cecidi ad pedes ejus tanquàm mortuus, et posuit dexteram suam super me, dicens : Noli timere; ego sum primus et novissimus.*

« Au moment où je l'aperçus, je tombai comme mort à » ses pieds; mais il mit sur moi sa main droite, et me dit : » Ne craignez point; je suis le premier et le dernier. »

Si le disciple que Jésus aimait, si l'apôtre de la charité est tellement effrayé à la vue de la simple ressemblance de son Maître, quelle sera l'épouvante des pécheurs, ou même des justes imparfaits, lorsqu'ils paraîtront au tribunal de ce Dieu sauveur? Cependant, si la majesté du Dieu terrible doit nous

glacer d'effroi, que la bonté du Dieu sauveur nous rassure : c'est ce qu'il veut nous inspirer lui-même par ces paroles pleines de tendresse : Ne craignez point, etc.

Dans Isaïe, c'est le Seigneur des armées, Rédempteur d'Israël, qui dit les mêmes paroles de lui-même. Il ajoute qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. Jésus-Christ s'attribue donc ici, comme en mille autres endroits, l'essence divine; et, après des termes si clairs et si précis, ne faut-il pas être dans un profond aveuglement ou d'une insigne mauvaise foi, pour révoquer en doute sa divinité. Il n'y a évidemment qu'un Dieu sauveur qui puisse dire, en toute vérité, qu'il est le premier et le dernier.

V. 18. *Et vivus; et fui mortuus, et ecce sum vivens in sæcula sæculorum, et habeo claves mortis et inferni.*

« Et celui qui vis; j'ai été mort, mais voilà que je vis » dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et » de l'enfer. »

Il vit de toute éternité dans le sein de son Père, et il est ressuscité d'entre les morts pour ne plus mourir; et parce qu'il a vaincu la mort et l'enfer en ressuscitant, il en est le maître. Il laisse sous l'empire de son ennemi, et en délivre qui lui plaît.

V. 19. *Scribe ergò quæ vidisti, et quæ sunt, et quæ oportet fieri post hæc.*

« Écris donc les choses que tu as vues, celles qui sont et » celles qui doivent arriver ensuite. »

Saint Jean avait déjà reçu l'ordre d'écrire un livre dont il nous donne ici la division; car il doit écrire et les choses qu'il a vues, et celles qui sont actuellement, et celles qui doivent arriver après lui : ce qui embrasse évidemment le présent, le passé et l'avenir. Il voit dans le chandelier d'or à sept branches, toutes les lumières intérieures avec les vertus, et dans le digne représentant du Fils de l'homme, toutes les

instructions et les enseignements que les hommes ont reçus ou recevront dans la suite au nom de Jésus-Christ. Il reconnait l'accomplissement de tout ce qu'annonçaient et les actions mystérieuses des patriarches, et les prédictions des prophètes, dans l'établissement et les succès de l'Église chrétienne. Il prévoit, dans les mêmes sources, son état futur qu'il annonce dans sa prophétie. Il embrasse donc tous les temps à la fois, et distinguant d'un même coup d'œil les vertus que les anciens justes ont pratiquées, et les vices qu'ils ont évités, les vérités qu'on leur a enseignées et les erreurs contraires, les persécutions et les violences qu'ils ont souffertes depuis Abel jusqu'à Jean-Baptiste, il nous présente les trois grands objets de l'histoire de l'Église, qui font tout le sujet de l'Apocalypse, laquelle, pour cette raison, se divise en trois parties.

La première comprend les trois premiers chapitres, et contient les exhortations, les avis et les réprimandes que le saint apôtre adresse aux pasteurs et aux fidèles, pour les former aux vertus de leur état, et leur faire éviter les défauts contraires.

La seconde s'étend depuis le quatrième jusqu'au onzième chapitre inclusivement, et renferme la promulgation, l'enseignement et l'interprétation de la loi, avec toute l'autorité nécessaire pour punir les personnes et détruire les erreurs qui s'y opposent. On y voit aussi les épreuves que doivent subir les prédicateurs et les disciples de la vérité.

Enfin, la troisième embrasse les onze derniers chapitres, qui ne sont qu'un tableau des espérances et des craintes, de la patience et des persécutions de l'Église.

Nous ne pouvons douter que le prophète ne soit parfaitement entré dans les vues du Saint-Esprit, mais il ne les remplit pas dans l'ordre qui semble s'offrir d'abord. Il commence par décrire l'état de la charité et de la foi, depuis la résurrection de Notre-Seigneur jusqu'à son second avènement : ce qui renferme le présent et l'avenir, ainsi que les deux premières parties du livre. Revenant ensuite brièvement sur le passé, dans la troisième il fait voir l'espérance des saints dans tous les temps, appuyée sur la résurrection de Jésus-

Christ qui est le rétablissement de notre justice, comme sa mort a été la destruction de nos péchés.

V. 20. *Sacramentum septem stellarum quas vidisti in dexterâ meâ, et septem candelabra aurea : septem stellæ, Angeli sunt septem Ecclesiarum; et candelabra septem, septem Ecclesiæ sunt.*

« Voici le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma » main droite, et des sept chandeliers d'or : les sept étoiles » sont les anges des sept Églises, et les sept chandeliers sont » les sept Églises. »

D'après les réflexions précédentes, il nous sera facile de comprendre l'explication que Notre-Seigneur daigne nous donner lui-même de ce mystère, beaucoup plus profond qu'il ne pourrait le paraître à la première vue. Le magnifique portrait que le Saint-Esprit vient de nous tracer est celui du divin original montré à Moïse, et sur lequel tout a été formé dans l'ordre naturel, aussi bien que dans celui de la foi; parce que la création et la rédemption sont également son ouvrage, dans lequel il a peint ses adorables perfections. Quelque brillante et parfaite que puisse être la figure, elle demeurera toujours infiniment au-dessous de la réalité. Le feu le plus actif et la flamme la plus vive n'approcheront jamais de la pénétration et de la vivacité des regards du Fils de l'homme, comme le soleil en son plus grand éclat sera toujours d'une lueur bien pâle devant son adorable face; mais il n'en est pas moins vrai que la perfection de l'ouvrage tient à celle de l'ouvrier. Les corps y participent à leur manière, et les esprits doivent y tendre sans mesure et sans bornes. [1] Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. C'est ce que nous montre ici l'or de la charité dans les chandeliers, et la lumière de la vérité dans les étoiles. C'est là comme la dot de l'époux céleste. Il en avait merveilleusement enrichi son épouse aux jours de son innocence. Si elle avait conservé

[1] 5. 48.

soigneusement son inestimable trésor, elle eût été, comme les Anges fidèles, admise à la bienheureuse éternité, sans jamais connaître la mort que le Seigneur n'a point faite. Il n'y aurait eu, pour éprouver la fidélité des anges et des hommes, qu'un seul et même ciel qui aurait formé comme un temple immense, dont le paradis terrestre eut été le sol, et auquel le firmament eut tenu lieu de murs aussi bien que de voûtes. La raison et la foi, parfaitement d'accord, se fussent prêté un mutuel appui, et d'une voix unanime elles n'auraient cessé de bénir et d'adorer leur auteur. Mais, dit saint Paul, le monde n'ayant point connu Dieu par le bon usage qu'il aurait dû faire de la sagesse; [1] il a plu au Seigneur de sauver par la *folie* de la prédication, ceux qui auraient la foi.

Ayant donc abusé de ses lumières, de sa raison et de sa liberté, jusqu'à vouloir usurper la gloire de son Créateur, l'homme méritait bien de perdre tous ces avantages. Voulant être, comme Dieu, sa propre sagesse, ne dépendre que de lui-même, et trouver son bonheur en soi, il est devenu insensé, esclave et malheureux. Le comble de sa misère, c'est de l'aimer et de refuser opiniâtrement d'en sortir. Il ne peut même la reconnaître ni la confesser utilement sans la grâce du Sauveur. Malade en délire, il s'imagine être plein de santé; esclave volontaire, il publie partout sa liberté; et plus il est pauvre, plus il admire ses richesses. Ce n'est pas que tout ce qui l'environne ne soit bien propre à le désabuser, mais de quoi sert la lumière aux aveugles? Dieu ne veut pas cependant la mort du pécheur, il lui a préparé une ressource dans son malheur. Il se propose de ramener ce voyageur égaré dans la voie qu'il n'aurait jamais dû quitter; mais ce sera par des moyens qui nous paraîtront bien étranges. Il éclairera cet aveugle en lui mettant de la boue sur les yeux; il rassasiera cet amateur insatiable de plaisirs et de gloire, en le plongeant dans les plus profondes humiliations et les plus amères douleurs. Tels sont les remèdes qu'il a plu au céleste médecin d'employer à la guérison de nos maux. Le seul usage que nous

[1] 1. Cor. 1. 21.

puissions faire, avec sa grâce, de nos facultés naturelles dégradées, c'est de reconnaître le besoin indispensable que nous avons de lui, et de nous abandonner totalement à sa conduite.

Véritable lumière, il dissipe nos ténèbres; puissance infinie, il fortifie notre faiblesse. Sa parole nous instruit par la bouche de ses ministres; et l'onction de son Saint-Esprit touche, meut et purifie nos cœurs. Voilà pourquoi nous le voyons ici sous les traits de son envoyé, au milieu de son Église qu'il ne cessera d'instruire, d'assister et de gouverner jusqu'à la consommation des siècles, par les anges visibles et invisibles qu'il saura toujours bien lui adresser dans les moments opportuns. Ils sont représentés par les étoiles, comme lui-même par le soleil; parce qu'ils sont pour elle ce qu'est le ciel pour la terre qu'il éclaire, arrose, échauffe et féconde. Voilà donc deux cieux bien distincts qui publient la gloire de Dieu; le troisième la montre : deux espèces de jours et de nuits qui se correspondent parfaitement. Les anges de lumière et les anges de ténèbres combattent chacun pour leur prince. Jésus-Christ a ses pontifes et ses prêtres; Satan, ses émissaires. Ceux-là prêchent la charité qui édifie, et ceux-ci, la science qui enfle. Ah! mes bien-aimés, s'écrie la tendre sollicitude de saint Jean, [1] gardez-vous donc de croire à tout esprit; mais éprouvez-les, et examinez bien s'ils sont de Dieu : car un grand nombre de faux prophètes parcourent le monde! Or, voici une marque infaillible à laquelle vous les reconnaîtrez : Tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est pas de Dieu; c'est l'Antechrist même. Aussi, voyez comme notre saint prophète réunit tout en Jésus-Christ, bien loin de le diviser. Il ne se contente pas de nous enseigner qu'il est l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toute chose; partout il nous rend cette vérité sensible. C'est par son adorable nom qu'il commence et termine sa révélation, et nous le retrouvons au commencement et à la fin de chacune des trois parties qui la composent. Dès la préface, dont nous nous occupons mainte-

[1] I. Joan. 4. 1.

nant, il nous le montre tout entier, avec son épouse dans les sept chandeliers d'or, les sept étoiles et la ressemblance du Fils de l'homme. Le chandelier à sept branches, placé dans le temple de Salomon, près du voile qui devait se déchirer à la mort du Sauveur, représentait les lumières et les opérations de la grâce dans tous les justes qui ont cru au Messie, et ont observé fidèlement la loi, soit naturelle, soit écrite, depuis le commencement du monde, et que leur foi a conduits à l'Évangile, figuré par le sanctuaire. [1] Le prophète Zacharie vit un autre chandelier, dont la ressemblance avec celui de Moïse est frappante, et confirme merveilleusement la signification que nous attribuons à ce dernier. Il était aussi d'or pur, et avait également sept lampes alimentées par une huile provenant d'une bouteille unique, et qui coulait dans chacune par autant de canaux. Qui ne reconnait pas ici Jésus-Christ dont le nom [2], comme dit saint Bernard, est une huile répandue qui éclaire, nourrit et guérit toutes les âmes? Toutefois, notre mystérieux chandelier ne figura ces merveilles que jusqu'à la venue du saint Précurseur, qui fut comme substitué à toutes les prophéties et à la loi même, pour en faire hommage à son Maître, parce qu'il fallait qu'à eux deux ils remplissent toute justice. L'Époux adopta et consacra les deux noms de son ami, quoique le premier fût seul d'origine céleste, parce qu'ils étaient nécessaires pour faire mieux entendre le double ministère qu'il représentait. Mais c'est à la naissance de Jean que tous les prophètes et la loi, qui jusque là n'avaient fait que prophétiser, c'est-à dire, *planter* et *arroser*, reçurent leur accroissement.

Baptiste lui-même n'était que la voix qui criait dans le désert, comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. C'était à Jean qu'il appartenait de nous montrer Jésus-Christ dans la loi et les prophètes; et c'est ce qu'il fait admirablement en apportant l'Apocalypse au disciple bien-aimé, qui la reçoit au nom de toute l'Église chrétienne, à laquelle il est chargé

[1] Zach. 4. 2.

[2] Bern. in Cant. Serm. 5.

de la transmettre. [1] Nous recevons ainsi grâce pour grâce; car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité nous ont été apportées par Jésus-Christ, à la plénitude duquel nous participons tous.

Nous voyons donc dans ce premier chapitre, qui est la préface et l'abrégé du livre, toute l'Église représentée par son chef glorieux, et ses deux plus illustres membres après la Vierge-Mère. L'un est le hérault et comme la bouche de son Maître : *Vox clamantis;* l'autre, comme son cœur et son amour personnifié : *Quem diligebat.* Le premier frappe les oreilles, effraie, épouvante le pécheur par le bruit et l'éclat de son tonnerre; le second le rassure, le gagne par l'onction de sa charité toute divine. Hénoch, Noé, Abraham et tous les patriarches, Moïse et tous les prophètes, Simon-Pierre, avec ses successeurs et tous leurs collègues : voilà le Précurseur. Abel et tous les justes qui ont vécu avant la loi, Isaac et tous les héritiers de la promesse, Jean avec tous les enfants de Marie : tel est le disciple que Jésus aimait. C'est au milieu de ces nuées bienfaisantes, et environné de ses mille saints, que nous apparaît ici le Fils de l'homme, au nom duquel ses deux envoyés parlent aux sept Églises expressément désignées, et qui comprennent toutes celles des temps passés, présents et à venir.

Le nombre sept est répété six fois dans ce verset, parce que toute la perfection de l'Église qu'il renferme, va nous être développée dans sept visions principales, dont la dernière n'est pas exprimée pour des raisons que nous expliquerons plus tard.

Nous le prévoyons sans peine, on pourra nous contester l'extension que nous donnons aux sept Églises, en les faisant représenter celles de tous les temps. On aura bien, du moins, le droit de nous demander compte de nos motifs; c'est pourquoi nous allons en exposer de suite les principaux.

1° Le sens littéral ne suffit pas pour expliquer solidement ce qui est adressé à chacune, comme on le verra clairement dans

[1] Joan. 1. 16.

le détail; il faut donc en chercher un autre qui satisfasse pleinement au texte.

2° Tout est certainement mystérieux et prophétique dans l'Apocalypse, qui, de l'aveu de tout le monde, aujourd'hui surtout, renferme l'histoire de l'Église : pourquoi donc et le nom, et les avis, et les réprimandes de ces Églises particulières ne le seraient-ils pas, comme tout le reste?

3° Si, dans tout cela, le Saint-Esprit n'a point prédit l'avenir, comment arrive-t-il que l'application qu'on en fait aux évènements des différents siècles, s'y adapte si parfaitement? Comment encore parle-t-il longuement des œuvres extraordinaires de la quatrième Église, qui est précisément la plus inconnue de toutes? Est-il vraisemblable que, s'il y avait eu à Thyatire, du temps de saint Jean, une Église aussi célèbre que le suppose le discours qu'il lui adresse, nous n'en trouvassions absolument rien dans les actes ni dans les épîtres des apôtres, ni dans les ouvrages des pères.

4° Dans le sens prophétique que nous attribuons aux sept Églises, elles cadrent parfaitement avec le plan général dont elles forment comme la base; au lieu qu'en les bornant au sens littéral, elles ne sont plus qu'un hors-d'œuvre qu'il est impossible de faire entrer dans le reste de l'ouvrage. Toutes ces raisons nous ont paru plus que suffisantes pour justifier la pensée que nous développons, et qui nous paraît d'autant mieux fondée et plus heureuse qu'elle ne nous appartient nullement. C'est le bienheureux Holzhauser qui, je crois, l'a émise le premier, et a jeté, par là, un grand jour sur l'ensemble de l'Apocalypse. Croyons donc, sans hésiter, que les sept Églises représentent toutes celles de la gentilité. Ce sont les sept femmes dont parle Isaïe, lesquelles réclament l'assistance d'un seul homme, Jésus-Christ, pour être délivrées de leur opprobre, savoir : l'idolâtrie. Tous leurs noms sont grecs, parce que constamment, d'après saint Paul, ce peuple qu'il oppose partout à celui de Dieu représente tous les gentils qui, en se convertissant, ne demandent que le bonheur d'invoquer le nom du Sauveur : *Tantùm modò invocetur nomen tuum super nos.* Le débonnaire Jésus fait plus, il daigne prendre le leur.

A son nom juif, d'où vient le salut, il joint celui de Christ qui est grec, et signifie onction, grâce, miséricorde. Des deux peuples il en forme un nouveau qui n'est plus ni juif ni gentil, et renouvelle ainsi toutes choses.

Nous allons d'abord expliquer le texte en entier, et dans l'ordre des chapitres; nous présenterons ensuite l'ensemble de la prophétie dans une analyse générale, qui embrassera toutes les visions renfermées dans le dernier verset du chapitre que nous terminons ici.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Église du premier âge qui renferme les trois premiers siècles.

V. 1. *Angelo Ephesi Ecclesiæ scribe : Hæc dicit qui tenet septem stellas in dexterâ suâ; qui ambulat in medio septem candelabrorum aureorum.*

« Écris à l'ange de l'Église d'Éphèse : Voici ce que dit celui » qui tient les sept étoiles dans sa main droite, et qui marche » au milieu des sept chandeliers d'or. »

Saint Jean vient de nous manifester la personne même de Jésus-Christ; il va nous montrer maintenant son corps mystique, et d'abord l'état intérieur ou spirituel, les différentes vertus de l'Église pendant sa durée en ce monde; et pour nous mieux faire comprendre la parfaite union entre le chef et les membres, il reprend les divers traits du tableau qu'il nous a tracé de Jésus-Christ, et les applique à chacune des Églises auxquelles il s'adresse.

C'est aux anges des Églises, c'est-à-dire à ses chefs, ses pasteurs, ses évêques, qui, d'après le prophète Malachie, sont vraiment les anges du Seigneur des armées, qu'il parle ; mais il ne faut pas croire que les défauts qu'il nous fait remarquer en eux leur soient propres. Le Saint-Esprit désigne l'Église par le pasteur qui y préside, et dans lequel, pour cette raison, elle est comme renfermée tout entière. Il veut aussi que les pasteurs qui voient de nombreux défauts dans leur troupeau, les imputent à leur négligence, et s'humilient en priant pour leurs ouailles. Les étoiles et les chandeliers sont

les Pasteurs et les Églises comme il est expliqué plus haut. Tenir les étoiles dans sa main, c'est former, enseigner et envoyer les ministres de l'Évangile; et se promener au milieu des chandeliers, c'est demeurer avec eux : ce qui convient parfaitement à l'Église du premier âge, qui reçut sa mission de Jésus-Christ immédiatement, pour la transmettre aux autres, avec la promesse qu'il ne l'abandonnerait jamais.

V. 2. *Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos; et tentâsti eos qui se dicunt Apostolos esse, et non sunt; et invenisti eos mendaces.*

« Je sais tes œuvres et ton travail et ta patience, et que tu » ne peu supporter les méchants ; tu as éprouvé ceux qui se » disent apôtres et ne le sont point, et tu les as trouvés » menteurs. »

Pour bien saisir les rapports des avertissements avec les besoins spirituels des Églises, il faut se souvenir de l'histoire de chaque époque. Or, quelles œuvres, quel travail et quelle patience l'Église ne nous montre-t-elle pas dès son berceau. La foi y fait les plus rapides conquêtes malgré les plus violentes persécutions. Ayant tous les obstacles à vaincre, sans autres armes que la prière et la patience, elle vient à bout de conquérir tout l'empire romain, c'est-à-dire tout le monde alors connu. Combien donc ne dut pas être chère à Jésus-Christ l'Église de ces premiers temps, désignée sous le nom d'Éphèse, qui signifie *désir* ou *affection*. Oh! que la volonté du Seigneur était en effet bien accomplie dans ces heureux temps où la prédication des apôtres produisait des fruits si abondants et si magnifiques! C'était l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : [1] O nouvelle Jérusalem, épouse de l'Agneau, vous ne serez plus appelée abandonnée et délaissée, comme au temps où la synagogue, votre orgueilleuse rivale, triomphait insolemment. Votre nom sera désormais ma volonté, mes affections; toutes mes complaisances sont en elle : prophétie qui

[1] Isaï. 62. 4.

rapporte tout à l'Église chrétienne, et dont la vocation gratuite vient de la charité prévenante de Dieu.

« Et que tu ne peux supporter les méchants. »

C'est une grande vertu que la haine des méchants, qui ne procède que de l'amour, bien entendu, de Dieu et du prochain, qui ne punit les coupables que pour leur épargner de bien plus terribles châtiments, et ne blesse les corps que pour guérir les âmes. C'est ce saint zèle qui porta saint Paul à livrer à Satan l'incestueux de Corinthe, afin qu'il ne périt point au jour du Seigneur.

« Tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont » point. »

Ces paroles confirment parfaitement nos réflexions précédentes : car c'est un mérite, sans doute, d'avoir démasqué et confondu les faux apôtres; mais il n'était pas particulier à l'évêque d'Éphèse : les autres n'avaient pas moins de lumières ni moins de zèle pour les confondre. Mais ce qui est propre à l'Église du premier âge, c'est qu'elle a été la seule à même de combattre les imposteurs qui prétendaient avoir reçu une mission de Jésus-Christ.

« Et tu les as trouvés menteurs. »

Apôtres du mensonge, vrais ministres de Satan qui les excitait à courir par tout le monde, sur les pas de ceux de Jésus-Christ.

V. 3. *Et patientiam habes, et sustinuisti propter nomen meum et non defecisti.*

« Tu es patient, et tu as souffert pour mon nom sans te » décourager. »

Quelle patience en effet, que celle des apôtres et des martyrs, qui ne se démentit jamais dans une suite de dix persécutions, et qui finit par lasser les bourreaux, après trois siècles de souffrance!

V. 4. *Sed habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti.*

« Mais j'ai à te reprocher que tu es déchu de ta première » charité. »

Il s'en fallait bien en effet, que les successeurs immédiats des premiers chrétiens imitassent parfaitement cette vie si pure et si pleine de charité, dont saint Luc nous a laissé un tableau si touchant. La seule épitre de saint Paul aux Corinthiens nous fait voir déjà bien des misères, et dans la suite de ce premier âge, les saints Pères nous apprennent que les intervalles de relâche entre chaque persécution, occasionnaient des affaiblissements dans la ferveur des fidèles. C'est donc avec raison que Jésus-Christ poursuit :

V. 5. *Memor esto itaque unde excideris; et age pœnitentiam, et prima opera fac : sin autem, venio tibi, et movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris.*

« Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, » et reprends tes premières œuvres; sinon, je viendrai bientôt » à toi, et si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa » place. »

Souvenir bien amer, mais indispensable pour apaiser la justice de Dieu, et l'empêcher de nous retirer ses grâces et ses bienfaits.

« Sinon je viendrai bientôt à toi, et si tu ne fais pénitence, » j'ôterai ton chandelier de sa place. »

Il ne dit pas je briserai ton chandelier; mais je le transporterai ailleurs. La lumière évangélique fait le tour du monde, mais ne s'éteint point : elle passe seulement d'un peuple à l'autre.

V. 6. *Sed hoc habes, quia odisti facta Nicolaïtarum quæ et ego odi.*

« Tu as toutefois cela de bon, que tu hais les actions des » Nicolaïtes, comme je les hais moi-même. »

C'est encore un des traits caractéristiques de ce premier

âge, puisque ce fut au temps même des apôtres que se forma cette secte qui prétendit faussement avoir pour auteur Nicolas, l'un des sept premiers diacres, dont elle abusa de quelques termes équivoques que le lévite entendait dans un bon sens.

V. 7. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei.*

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux » Églises : Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de » l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu. »

C'est par ces paroles remarquables que notre saint prophète termine tous les avis qu'il donne à chaque Église en particulier. Nouvelle preuve qu'ils ne la regardent pas elle seule, mais bien toutes celles de son temps; et il les répète à chaque Église, parce qu'ils conviennent effectivement à tous les siècles, dont les fidèles doivent voir la vérité et l'étendue de ces paroles de Notre-Seigneur : [1] « Je vous annonce tout » cela avant qu'il arrive, afin qu'après l'accomplissement, » vous croyiez. » Quelle douce consolation pour les disciples de Jésus-Christ de pouvoir s'affermir journellement dans la foi, par l'accomplissement de tout ce qu'a prévu et annoncé leur adorable Maître dès le commencement de l'Église.

« Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de l'arbre, » qui est dans le paradis de mon Dieu. »

Ces consolantes promesses regardent, sans doute, l'Église de tous les temps et de tous les pays ; car il y a toujours eu partout des persécutions à soutenir, et des tentations à vaincre; mais on peut dire néanmoins que, comme au premier âge du monde le fruit d'un arbre nous avait donné la mort, qui ne pouvait être détruite que par celle de Jésus-Christ, il était convenable d'annoncer les fruits de sa conquête au premier âge de l'Église : d'ailleurs, la victoire consistant alors à mourir pour la foi, il était naturel que l'on promit aux victorieux la

[1] Joan. 14. 29.

jouissance de la glorieuse immortalité : cette promesse était, de plus, très conforme aux genres de supplices qu'enduraient les martyrs, souvent tourmentés de la faim et de la soif dans les prisons et les cachots. Telle est l'histoire abrégée que fait d'avance le Saint-Esprit du premier âge de l'Église. Nous y voyons un rapport frappant avec les œuvres du premier jour de la création. Alors on vit briller la lumière naturelle, comme à la formation de l'Église parut Jésus-Christ, la vraie lumière du monde, auquel il se manifesta par la prédication de son Évangile dans tout l'univers. Dieu sépara la lumière des ténèbres, et Jésus-Christ fit sur la croix le discernement des élus et des réprouvés, en faisant miséricorde au pénitent, et justice au pécheur endurci. Le premier fait de la loi de nature, qui figurait aussi le premier âge de l'Église, c'est Abel persécuté et mis à mort par Caïn, mais remplacé par Seth, comme Jésus-Christ immolé par les Juifs, fut en quelque sorte remplacé sur la terre par son Église représentée par saint Jean qu'il donna pour fils à la sainte Vierge au pied de la croix. Le premier état du peuple de Dieu nous représente encore très-naturellement celui de l'Église au premier âge. Abraham, Isaac et Jacob sont errants et sans rien posséder dans la terre qui leur est promise. Ils y souffrent plusieurs persécutions, et leurs descendants finissent par devenir les esclaves des Égyptiens. Quelle force, quelle patience ne fallut-il point à Moïse pour les tirer de cette dure captivité? De même le premier attribut de l'Agneau est la vertu, sa puissance intérieure, qui éclate plus visiblement à cette époque qu'à aucune autre. Le premier des dons du Saint-Esprit est la sagesse, qui éclate particulièrement dans le choix des moyens que Jésus-Christ sut prendre pour opérer une œuvre si admirable. C'est alors aussi que le saint nom de Dieu fut connu et honoré des gentils, conformément à la première demande de l'oraison dominicale : *Sanctificetur nomen tuum.*

Nous ne faisons ici qu'indiquer des rapports que chacun pourra découvrir facilement, selon sa piété et les lumières qu'il recevra d'en haut.

Église du second âge qui embrasse le quatrième siècle avec la première moitié du cinquième.

V. 8. *Et Angelo Smyrnæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit primus et novissimus, qui fuit mortuus, et vivit.*

« Écris à l'Ange de l'Église de Smyrne : Voici ce que dit » celui qui est le premier et le dernier; qui a été mort, et » qui est vivant. »

Cette Église, par son nom seul, représente fort bien le second âge de l'Église universelle : car, ce mot de Smyrne signifie *myrrhe*. Quelle joie dans toute l'Église, au moment où la paix lui fut donnée sous Constantin! C'est Israël qui vient de passer la mer Rouge, qui se voit délivré de ses cruels persécuteurs, et qui fait retentir les airs de ses joyeux accents : [1] « Chantons au Seigneur, car il a signalé avec gloire la puis- » sance de son bras; il a précipité dans la mer le cheval et le » cavalier. » Mais il reste un affreux désert à traverser, et l'on ne tarde pas à rencontrer les eaux amères. Les réjouissances de l'Église furent bientôt converties en amertume, figurée par la myrrhe. Quelle désolation, en effet, quand l'hérésie arienne vint troubler et comme détruire cette paix dont on commençait à peine à goûter les premiers fruits!

« Voici ce que dit celui qui est le premier et le dernier; » qui a été mort, et qui est vivant. »

Nous avons déjà fait observer que, par ces paroles, Notre-Seigneur se déclare évidemment Dieu et homme tout ensemble : car il ne saurait réunir, sans cela, des qualités aussi opposées que le sont celles et de mourir et d'être le principe de toutes choses. Mais ce n'est pas sans dessein qu'elles sont répétées ici, puisque c'est précisément l'époque où l'impie et insolent Arius doit lui disputer sa divinité. Il est vivant maintenant, parce qu'il s'est ressuscité par sa propre puissance.

V. 9. *Scio tribulationem tuam, et paupertatem tuam, sed*

[1] Exod. 15. 1.

dives es, et blasphemaris ab his qui se dicunt Judæos esse et non sunt; sed sunt synagoga Satanæ.

« Je sais ton affliction et ta pauvreté; tu es toutefois riche, » et tu es calomnié par ceux qui se disent juifs, et ne le sont » pas, mais qui sont la synagogue de Satan. »

Ce fut une chose bien étrange que la confusion où se trouva l'Église après le concile de Rimini, dont les Pères avaient été partie séduits, partie trompés par les fourbes ariens. Tout l'univers, dit saint Jérome en son style hyperbolique, fut étonné de se trouver comme entaché d'arianisme. Le venin de cette hérésie avait gagné, dit l'illustre Vincent de Lérins, [1] non plus quelque partie de l'Église, mais presque la terre entière : villes, peuples, provinces, nations, en un mot, tout l'empire. Elle était donc pauvre alors et dans la tribulation, l'Église du second âge; mais elle ne laissait pas que d'être riche : car il lui restait en orient l'incomparable et invincible Athanase; en occident, saint Hilaire, deux trésors d'un prix infini, deux boulevards inexpugnables, sans parler d'un grand nombre d'autres docteurs. Quelles richesses encore que les trois cents dix-huit Pères de Nicée, qui affermirent pour jamais la foi de la divinité du Verbe! Aussi est-il bien remarquable que, malgré les scandales qui désolèrent cette Église, elle est néanmoins la seule, avec celle de Philadelphie, qui ne reçoive aucun reproche du Saint-Esprit. On ne répond point, en effet, des scandales qu'on n'occasionne pas, et auxquels on résiste courageusement.

« Tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs, et ne le sont » pas, mais qui sont la synagogue de Satan. »

Ce ne fut pas une légère calomnie, en effet, que de venir accuser l'épouse du Verbe d'idolâtrie, après trois siècles de combats contre les abominations du paganisme. Et ce qui dut lui être plus sensible, c'est que les calomniateurs sortirent de son sein. Ils prétendaient au glorieux titre de dis-

[1] Vincentii Lerin. Commoni. §. IV.

ciples de Jésus-Christ, et ils ne voyaient pas qu'ils en faisaient un imposteur digne de l'exécration de tous les siècles, en justifiant tous les blasphèmes que les Juifs avaient osé proférer contre lui. Cependant, dit l'Esprit-Saint, ils ne sont pas juifs, mais une vraie synagogue de Satan. Pour entendre ces paroles, il faut se souvenir que, dans le style des prophètes, la maison de Juda représente l'Église catholique, et la maison d'Israël, les hérétiques, depuis la séparation des dix tribus. Ils ne sont donc pas de vrais juifs, c'est-à-dire enfants d'Abraham, ceux qui ne conservent pas la foi du Père des croyants. Or, c'est à Juda qu'est promise la persévérance. Sa tribu est la seule qui doive conserver le sceptre jusqu'à la venue du Désiré des nations. Quiconque se séparera de lui, n'aura plus de part aux promesses, et deviendra comme un sarment sec et aride retranché du cep; or, cette promesse ne regarde pas seulement l'ancien peuple, elle s'adresse bien plus spécialement au nouveau. C'est bien en vain que les hérétiques se glorifient du beau nom de chrétiens, qu'ils déshonorent si indignement. Leurs noms et leurs titres, au jugement de Jésus-Christ, sont d'être la synagogue de Satan : voilà ce qui convient à tous les schismes et à toutes les hérésies : mais comme celle d'Arius était la plus audacieuse, et renfermait toutes les autres, elle était bien digne de les caractériser toutes.

V. 10. *Nihil horum timeas quæ passurus es. Ecce missurus est diabolus aliquos ex vobis in carcerem ut tentemini; et habebitis tribulationem diebus decem. Esto fidelis usquè ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.*

« Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. *Tes maux seront » grands, mais mon pouvoir l'est bien davantage.* Le diable » mettra bientôt quelques-uns de vous en prison, afin que vous » soyiez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. » Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de » vie. »

C'est une suite des paroles précédentes; puisque les persé-

cuteurs hérétiques sont la synagogue de Satan, il est juste d'attribuer leurs œuvres au chef qu'ils se sont choisi. Les faibles succombent aux épreuves, mais les vrais soldats de Jésus-Christ n'en deviennent que plus courageux.

« Et vous aurez à souffrir pendant dix jours. »

C'est-à-dire pendant un temps court, mais indéterminé, dont je me réserve la connaissance, et de régler la durée. Cette tribulation marque particulièrement la persécution de Julien, qui ne fut pas longue, mais qui fut des plus dangereuses et des plus séduisantes.

« Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne » de vie. »

Voilà la condition essentielle que le souverain Maître met à la récompense de ses serviteurs. Ce n'est point assez d'avoir travaillé la plus grande partie de la journée, puisque le denier n'est accordé que le soir.

V. 11. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Qui vicerit, non lædetur à morte secundâ.*

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit » aux Églises : Celui qui sera victorieux ne souffrira rien de » la seconde mort. »

Promesse qui convient d'une manière spéciale au second âge dont nous parlons, parce que la victoire ne consiste pas précisément à donner sa vie pour la foi comme au premier, mais, à ne point se laisser infecter de l'hérésie, qui donnait une mort bien autrement terrible que celle du corps. Ne quittons point cette heureuse Église de Smyrne, sans faire remarquer les rapports qui se trouvent entre les combats qu'elle a eus à soutenir, et le second attribut de l'Agneau, sa divinité, aussi bien qu'avec le don du Saint-Esprit qu'elle a reçu, l'intelligence, puisque ce fut alors que l'on vit briller les Athanase, les Hilaire, les Ambroise, les Augustin, les Basile, les Grégoire et tant d'autres illustres docteurs si abondamment pourvus de ce don précieux, et que le Saint-Esprit éclairait de ses plus vives lumières. Ce fut au second jour de

la création que Dieu étendit, comme un pavillon magnifique, le firmament au milieu des eaux qu'il divisa ainsi en supérieures et en inférieures, et qui, d'après notre saint prophète, marquent les peuples. Ce fut de même au second âge dont nous parlons, que l'Église fut affermie sur sa véritable base, étendue et pacifiée sous l'heureux règne du grand Théodose, et qu'elle tira, pour jamais, la ligne de démarcation entre ses vrais enfants et ceux qui en usurpent sacrilègement le titre, en professant si clairement et si hautement la divinité de son Époux. De même Moïse instituait dans le désert les cérémonies de la loi, que ne craignaient point de violer et de profaner les orgueilleux Coré, Dathan, et Abiron, dignes précurseurs des enfants rebelles à l'Église. Ce fut dans cet âge encore que s'accomplit, d'une manière particulière, la seconde demande de l'oraison dominicale, par l'affermissement du règne de Jésus-Christ et de son Père : *Adveniat regnum tuum.*

Église du troisième âge depuis la moitié du cinquième siècle jusqu'aux premières années du septième.

V. 12. *Et angelo Pergami Ecclesiæ scribe : Hæc dicit qui habet rhomphæam utrâque parte acutam.*

« Écris à l'ange de l'Église de Pergame : Voici ce que dit celui » qui porte l'épée à deux tranchants. »

L'Église de Pergame, dont le nom signifie *élévation*, comprend le troisième âge. Dans le précédent, l'épouse de Jésus-Christ avait pu prendre quelque confiance dans les princes de la terre. Plusieurs empereurs la protégèrent puissamment; mais dans celui-ci, l'empire inondé de barbares, humilié et renversé par eux, elle est avertie d'élever au ciel toutes ses pensées, et de mettre tout son refuge dans le Très-Haut. Aussi le Sauveur lui présente-t-il l'épée qu'il ne porte point en vain, et dont il se sert pour protéger ses enfants, et renverser ses ennemis. Sa miséricorde et sa justice sont les deux tranchants de son glaive.

V. 13. *Scio ubi habitas, ubi sedes est Satanæ, et tenes nomen meum, et non negâsti fidem meam. Et in diebus illis Antipas testis meus fidelis, qui occisus est apud vos, ubi Satanas habitat.*

« Je sais que tu habites où est le trône de Satan, et que tu » as conservé mon nom, et tu n'as pas renoncé ma foi, » malgré les persécutions que tu as souffertes, et tous les » désordres dont tu es témoin. Tu imites, en cela, Antipas, » mon témoin fidèle, qui, en ces jours mauvais, a souffert » la mort au milieu de vous, où Satan habite. »

Pour pénétrer le sens de ces paroles dont l'obscurité paraît fort grande au premier aspect, il faut supposer une vérité qui est incontestable, mais que nous ne verrons bien clairement qu'au sixième chapitre, savoir : que l'ouverture du second, du troisième et du quatrième sceau nous montre trois sortes de religion, qui renferment toutes les erreurs que l'Église doit avoir à combattre, et que c'est au troisième âge de sa durée qu'il est réservé de soutenir les attaques du paganisme. Cette dernière proposition vous surprendra peut-être, mes frères, mais ne la condamnez pas, je vous prie, avant d'en avoir pesé les preuves; et, en l'admettant, vous n'aurez plus aucune peine à comprendre comment l'Église de Pergame se trouve placée où est le trône de Satan; car cette expression convient parfaitement à l'idolâtrie qui doit fondre sur elle de toutes parts.

« Et que tu as conservé mon nom, et tu n'as point renoncé » ma foi, malgré les persécutions que tu as souffertes, et tous » les désordres dont tu es témoin. Tu imites, en cela, Antipas, » mon témoin fidèle, qui, en ces jours mauvais, a souffert la » mort au milieu de vous, où Satan habite. »

Cette répétition suppose deux habitations, deux royaumes. C'est qu'en effet, Mahomet, destiné à fonder l'empire antichrétien, qui est par excellence le siège de Satan, doit paraître pour remplacer le paganisme, dans le troisième âge, et qu'avant qu'il soit écoulé, on pourra dire, en toute vérité, qu'il occupe déjà une partie des régions orientales

qu'il arrachera au catholicisme. Aussi, n'est-ce plus simplement le trône, mais bien la personne même de Satan, suivie de toute son infernale cohorte, qui habite ces malheureux pays.

V. 14. *Sed habeo adversùs te pauca; quia habes illic tenentes doctrinam Balaam, qui docebat Balac mittere scandalum coràm filiis Israël, edere et fornicari.*

« Mais j'ai quelque chose à te reprocher, c'est que tu » souffres qu'on enseigne la doctrine de Balaam qui apprenait » à Balac à jeter des pierres de scandale devant les enfants » d'Israël, afin qu'ils mangeassent et qu'ils tombassent dans la » fornication. »

Allusion à l'indigne conduite du faux prophète qui bénissait malgré lui le peuple de Dieu, et enseignait à ses ennemis l'art infernal de le corrompre.

V. 15. *Ità habes et tu tenentes doctrinam Nicolaïtarum.*

« Tu souffres qu'on enseigne la doctrine des Nicolaïtes, » qui, à l'imitation de Balaam, enseignaient aux chrétiens à participer aux fêtes, aux sacrifices et aux débauches des païens.

V. 16. *Similiter pœnitentiam age : si quominùs veniam tibi citò, et pugnabo cum illis in gladio oris mei.*

« Fais pareillement pénitence, sinon je viendrai bientôt à » toi, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche. » Je me chargerai de les punir par moi-même; mais aussi ne crois pas que je manque de te corriger : plus tu m'es cher, moins je t'épargnerai, parce que celui qui aime bien châtie de même.

V. 17. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis : Vincenti dabo manna absconditum; et dabo illi calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit, nisi qui accipit.*

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux » Églises : Je donnerai au vainqueur la manne cachée ; je lui » donnerai une pierre blanche et un nom nouveau écrit sur la » pierre, lequel nul ne connaît que celui qui le reçoit. »

La manne est la nourriture dans le désert, et la secrète consolation dont Dieu soutient ses enfants dans le pélérinage de cette vie, dit saint Ambroise. Celui qui méprisera les appas des sens sera digne d'être nourri de la céleste douceur du pain invisible, ajoute le vénérable Bède. Le texte sacré peut désigner aussi les Manichéens, qui avaient retenu une grande partie de la doctrine des Nicolaïtes, et y en avaient ajouté un grand nombre d'autres des plus abominables. Les vigilants pasteurs les découvraient ordinairement par le moyen de la sainte Eucharistie, à laquelle ces derniers hérétiques ne voulaient point participer à cause de leur horreur pour le vin, qu'ils regardaient comme créature du mauvais principe. Dans cette hypothèse, la vraie manne des chrétiens était le prix que recevaient les vainqueurs, tous ceux qui détestaient les infamies des séducteurs : c'est-à-dire les vrais fidèles, que l'on distinguait ainsi des abominables sectateurs de Manès.

« Je lui donnerai une pierre blanche et un nom nouveau » écrit sur la pierre, lequel nul ne connaît que celui qui le » reçoit. »

C'était une pratique ancienne d'absoudre dans les jugements, et d'adjuger la victoire dans les jeux publics, avec une pierre blanche. Ainsi Jésus-Christ promet de faire goûter à ses vrais serviteurs, dans le bon témoignage et la paix de la conscience, une certaine assurance de la rémission de leurs péchés, et le prix de la victoire remportée sur la chair et le sang. Le nom écrit sur la pierre, c'est que nous soyons appelés et que nous soyons, en effet, les enfants de Dieu. [1] Nul ne connaît combien notre Père céleste est doux, que celui qui en fait l'heureuse expérience.

L'Église du troisième âge eut cruellement à souffrir de

[1] Joan. 3. 1.

toutes ces nations sauvages, que saint Jérôme appelle les loups du nord. Il est vrai qu'ils n'attaquaient pas directement les chrétiens, et que c'était l'empire romain qu'ils voulaient dévorer, mais l'Église n'en était point alors séparée, et, dans la pensée de ces barbares, les disciples de Jésus-Christ se trouvaient confondus avec le nom romain. Ce ne fut que vers la fin de cet âge que furent distingués l'état et l'Église, comme au troisième jour de la création la terre avait été séparée des eaux. Elle produisit alors les arbres et les plantes qui en font l'ornement et la joie. L'Église du troisième âge ne laissa pas d'être aussi bien féconde, au milieu de tous les maux auxquels elle était en proie. Elle conquit ses persécuteurs mêmes, et planta, pour ainsi dire, dans son jardin, ces sauvageons qui, entés sur l'olivier franc, portèrent dans la suite des fruits en abondance. Ainsi au troisième âge du monde le pieux Enos enseignait le vrai culte du Seigneur à ses frères, et leur apprenait à se séparer des méchants. Tout ce que l'Église eut à souffrir de la confusion et des désordres dont le saint docteur que nous avons cité fait un long et déchirant tableau, nous avait été figuré sous la loi de nature par la conduite des géants, et sous la loi écrite, par les combats que le peuple de Dieu eut à livrer et à soutenir pour la conquête de la terre promise, et par l'anarchie qui suivit la mort de Josué. De temps en temps Dieu suscitait un Aod, un Gédéon, un Jephté pour délivrer son peuple de l'oppression de ses ennemis; mais bientôt de nouvelles infidélités ramenaient de nouveaux vengeurs. De même au temps dont nous parlons on voyait paraître, parfois, quelque vaillant capitaine qui relevait un peu l'espérance de l'empire, et en chassait momentanément les oppresseurs; mais ces fléaux de Dieu, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, ne tardaient pas à reparaître. Les enfants de Dieu avaient donc bien besoin de résignation et de patience, pour profiter de si nombreuses et si longues tribulations. Aussi la troisième demande de l'oraison dominicale leur est-elle particulièrement applicable : *Fiat volontas tua.* La prudence et la sagesse ne leur étaient pas moins nécessaires, pour éviter les pièges de toute espèce qu'ils ne manquaient pas de

trouver dans leurs relations volontaires ou forcées avec ces ennemis de Dieu et des hommes. Mais le Saint-Esprit les assistait de ses conseils, et l'Agneau leur communiquait sa sagesse.

Église du quatrième âge depuis le sixième jusqu'au seizième siècle.

V. 18. *Et angelo Thyatiræ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit Filius Dei, qui habet oculos tanquàm flammam ignis; et pedes ejus similes auricalco.*

« Écris à l'ange de l'Église de Thyatire : Voici ce que dit le » Fils de Dieu, qui a les yeux comme une flamme de feu, et » les pieds semblables à l'airain fin. »

Cette Église est la moins connue des sept auxquelles saint Jean adresse son livre. On a même douté qu'il y eut de son temps une Église à Thyatire, et saint Épiphane semble se décider pour la négative ; preuve que le Saint-Esprit attachait beaucoup plus d'importance aux noms qu'à la célébrité des Églises qu'il désigne à son prophète. Thyatire, composé de deux mots grecs, peut signifier *sacrifice parfait* : signification bien justifiée par ce grand nombre d'ordres religieux qui illustrèrent l'heureuse époque où nous entrons, et où tant de riches et de grands du siècle sacrifiaient à Dieu leur brillante fortune, et foulaient aux pieds toute la gloire du monde. Les saints abondaient alors dans l'Église; aussi les plus magnifiques éloges sont-ils adressés à celle de Thyatire.

V. 19. *Novi opera tua, et fidem, et charitatem tuam, et ministerium, et patientiam tuam, et opera tua novissima plura prioribus.*

« Je sais tes œuvres, ta foi, ta charité, le soin que tu prends » des pauvres, ta patience et tes dernières œuvres plus abon- » dantes que les premières. »

Voilà bien les vertus qui font les grands saints : une foi

vive, et certes le moyen âge n'en a pas manqué; une ardente charité, qui est le lien de la perfection et la plénitude de la loi; le service des pauvres, et l'aumône qui rachète les péchés; la patience qui produit l'abondance des fruits : et tout cela couronné par des œuvres plus brillantes encore. Ce fut, en effet, après la moitié de cet âge, le plus long de l'Église jusqu'à nos jours, que parurent ces hommes puissants en paroles et en œuvres, qui enfantèrent, pour ainsi dire, des peuples de saints. Les Odon, les Romuald, les Norbert, les Bernard, les Bruno, les Robert d'Arbrissel; plus tard, les Dominique et les François d'Assise furent l'honneur, la joie et la bénédiction de l'Église, comme la bonne odeur de Jésus-Christ dans tout le monde chrétien. Mais après des éloges si bien mérités, viennent quelques reproches qui ne le paraissent guère moins.

V. 20. *Sed habeo adversùs te pauca; quia permittis mulierem Jezabel, quæ se dicit prophetem, docere et seducere servos meos, fornicari, et manducare de idolothytis.*

« Tu permets que Jézabel, cette femme qui se dit prophé-
» tesse, enseigne et séduise mes serviteurs, afin de les faire
» tomber dans la fornication et de leur faire manger de la
» viande immolée aux idoles. »

C'est sous le nom de l'ancienne Jézabel, dit Bossuet, quelque femme considérable, vaine et impie, qui appuyait les libertins de ce temps-là, comme la reine d'Israël favorisait les adorateurs de Baal. Ne semble-t-il pas que ce grand homme ait caractérisé d'une manière frappante, toutefois sans y penser, cette infâme Théodora avec sa fille impudique, qui scandalisèrent tout le monde chrétien, et disposèrent si longtemps du trône pontifical? N'étaient-ce pas elles, en effet, aussi bien qu'une multitude de mégères, qui ameutaient la canaille, et qui criaient à la nouveauté, au rigorisme, presqu'au scandale, lorsque les saints évêques voulaient astreindre les prêtres à remplir leurs obligations les plus sacrées et leurs engagements les plus inviolables? N'était-ce pas là exercer une espèce de fonction, tout à la fois prophétique et sacrilège,

et prétendre faire la loi à l'Église elle-même? L'audace et l'orgueil pouvaient-ils marcher plus effrontément? l'Église grecque se relâcha tristement à cette époque sur le célibat ecclésiastique. Le luxe et la corruption des mœurs avaient pénétré jusque dans le sanctuaire, et débordaient de toutes parts; et ce qu'il y avait de plus désolant, c'est qu'on ne manquait pas de faux prophètes, de ministres corrompus pour justifier d'aussi horribles scandales! N'était-ce pas là sacrifier aux idoles, non plus de vils animaux, mais bien la chair et le sang de l'Agneau sans tache, que des ministres impurs ne craignaient point d'immoler chaque jour, pour avoir le droit de vivre de son autel? Les saints gémissaient de semblables désordres. Notre saint Bernard, en particulier, ne cessait d'avertir, comme une sentinelle vigilante, non seulement les prêtres et les évêques, mais les papes eux-mêmes, et de crier, pour ainsi dire, au feu! comme ferait un enfant qui verrait la maison paternelle tout embrasée. Un illustre cardinal, qui vint ensuite, représentait à Eugène IV que si l'on ne réformait promptement le clergé, surtout en Allemagne, il en résulterait des maux affreux pour toute l'Église. Il osait même prédire qu'on allait voir s'élever une nouvelle hérésie bien plus terrible que les précédentes.

« [1] Je vois, disait-il, la cognée à la racine; l'arbre penche, » et au lieu de le soutenir comme nous le pourrions encore, » nous le précipitons.... Dieu nous dérobe la vue de nos dan- » gers, ainsi qu'il a coutume de faire à ceux qu'il veut frapper » dans sa fureur. Le bûcher est allumé devant nous, et nous » y courons.... »

C'est ainsi que Noé menaçait de la prochaine arrivée du déluge les incrédules qui méprisaient ses charitables avertissements, et se riaient insolemment de ses prédictions. C'est ainsi que les prophètes, sous les derniers rois de Juda, annonçaient à la sourde Jérusalem, et l'arrivée des Chaldéens, et la désolation qui allait fondre sur elle, et la captivité de Babylone, figure du cinquième âge. Aussi quels terribles effets

[1] I. Epist. Juliani. card. ad Eugen. IV.

ne produisit pas le mépris que faisait cette orgueilleuse Jézabel des ordres réitérés du Seigneur.

V. 21. *Et dedi illi tempus ut pœnitentiam ageret et non vult pœnitere a fornicatione suâ.*

« Je lui ai donné du temps pour faire pénitence, et elle ne » veut point se repentir de sa prostitution. »

Obstination déplorable, mais justement méritée par de si horribles profanations.

V. 22. *Ecce mittam eam in lectum, et qui mœchantur cum eâ, in tribulatione maximâ erunt, nisi pœnitentiam ab operibus suis egerint.*

« Je la jetterai dans le lit, et ceux qui commettent l'adul- » tère avec elle seront dans une grande affliction, s'ils ne font » pénitence de leurs œuvres. »

Le plus terrible châtiment que la justice de Dieu puisse exercer sur le pécheur, c'est de le laisser s'enfoncer de plus en plus dans son sommeil de mort : et quel remède peut-il y avoir, en effet, pour un malade dont l'obstination a forcé le médecin à se retirer de lui pour toujours. Le seul moyen d'éviter des menaces si foudroyantes serait de recourir à la pénitence, mais le pécheur endurci n'en veut pas entendre parler : [1] *impius cùm in profundum venerit, contemnit.*

V. 23. *Et filios ejus interficiam in morte, et scient omnes Ecclesiæ quia ego sum scrutans renes et corda; et dabo unicuique vestrûm secundùm opera sua. Vobis autem dico.*

« Je frapperai ses enfants de mort, et toutes les Églises » reconnaîtront que je suis celui qui sonde les reins et les » cœurs; et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres. » Mais je vous dis. »

[1] Prov. 18. 3.

Dieu ne veut point la mort de l'impie, mais il le laisse mourir dans son impiété lorsqu'il a abusé de toutes les grâces que sa miséricorde lui avait préparées. Les justes sont intéressés à connaître les punitions des méchants, afin de trembler pour eux-mêmes, et de laver ainsi leurs mains dans le sang des pécheurs. Tout le monde sait que les reins sont le siège des passions, comme le cœur celui des affections. Sonder les cœurs et les reins, c'est donc découvrir jusqu'aux plus secrètes voluptés et jusqu'aux désirs les plus cachés. Justice pleine et entière à chacun : le verre d'eau froide ne perdra point sa récompense, comme la parole inutile aura son châtiment. « Mais » je vous dis. »

V. 24. *Et cæteris qui Thyatiræ estis : Quicumque non habent doctrinam hanc, et qui non cognoverunt altitudines Satanæ, quemadmodùm dicunt, non mittam super vos aliud pondus.*

« Et aux autres qui sont à Thyatire, à tous ceux qui ne » tiennent point cette doctrine, et qui, comme ils disent, » ne connaissent point les profondeurs de Satan : Je ne mét- » trai point d'autres poids sur vous. »

Qui, comme ils disent, ne connaissent point les profondeurs de Satan par une funeste expérience, en se laissant séduire par la profonde malice dont ils cherchent sans cesse à tromper les hommes, en se transformant en ange de lumière, et en couvrant d'honnêtes dehors les plus grossières comme les plus dangereuses erreurs.

« Je ne mettrai point d'autres poids sur vous. »

Admirable attention de la divine sagesse, qui ne permet point que ses enfants soient tentés au-dessus de leurs forces.

V. 25. *Tamen id quod habetis tenete donec veniam.*

« Toutefois gardez fidèlement ce que vous avez, jusqu'à » ce que je vienne. »

Il n'y aura que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé.

V. 26. *Et qui vicerit et custodierit usquè in finem opera mea, dabo illi potestatem super gentes.*

« Celui qui sera victorieux, et gardera mes œuvres jusqu'à » la fin, je lui donnerai puissance sur les nations. »

Tel est le fruit de la victoire remportée sur soi-même : on mérite alors de commander aux autres.

V. 27. *Et reget eas in virgâ ferreâ, et tanquàm vas figuli confringentur.*

« Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront » brisées comme un vase d'argile. »

Il les gouvernera avec un sceptre de fer, non point lourd et pesant, mais inflexible comme ce métal.

« Et elles seront brisées comme un vase d'argile. »

Quelle simplicité, quelle force dans ces paroles ! Mais aussi de quel courage n'eut pas besoin cette multitude de saints dont nous avons parlé plus haut ! La bonté de leur Père céleste y avait pourvu en les revêtant de l'esprit de force, quatrième don du Saint-Esprit, et quatrième attribut de l'Agneau. Jésus-Christ leur avait aussi appris, en la quatrième demande de son admirable oraison, à demander leur pain quotidien, c'est-à-dire lui-même véritable pain de vie, l'adorable Eucharistie, qui fut si scandaleusement combattue à cette époque par Béranger, et plus tard, par Wiclef et Jean Hus, dignes précurseurs des hérétiques que nous allons trouver dans l'âge suivant.

V. 28. *Sicut et ego accepi à Patre meo; et dabo illi stellam matutinam.*

« Tel est le pouvoir que j'ai reçu moi-même de mon Père ; » et je lui donnerai l'étoile du matin. »

« Tel est le pouvoir que j'ai reçu moi-même de mon Père. »

Jésus-Christ partage son règne avec ses saints qu'il fait asseoir sur son trône.

« Et je lui donnerai l'étoile du matin.

C'est lui-même, comme nous le verrons à la fin de notre prophétie : mais aussi que pourrait-il donner autre chose aux siens ? Quelle récompense veux-tu, Thomas ? Point d'autre que vous, Seigneur, répondit l'ange de l'école.

V. 29. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.*

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises.

Il y a ici une transpositiou que nous ne devons point laisser passer sans une attention particulière. Ce même avis donné aux trois Églises précédentes, leur est adressé avant la promesse qu'on leur fait, au lieu qu'il n'est placé qu'après, pour l'Église de Thyatire et les trois suivantes. Nous ne pouvons assurément pénétrer les secrets du Saint-Esprit ; mais ne voudrait-il point nous apprendre par ce changement, que ces derniers âges se souviendront beaucoup moins de ses promesses que les premiers ? Celui dont nous nous occupons fut abondant en fruits, sans doute, mais aussi que de ronces et d'épines dans le champ du Père de famille ! Que de scandales et de profanations jusque dans le sanctuaire même ! Le sixième, il est vrai, semble devoir être plus heureux, mais on ne laisse pas que de faire observer à l'Église de Philadelphie que sa vertu est modique. Pour celles de Sardes et de Laodicée il n'en faut rien dire, mais pleurer sur leurs malheurs. Ne quittons point cette chère Église de Thyatire, sans faire remarquer les admirables rapports qui se trouvent entre l'époque qu'elle remplit et les œuvres du quatrième jour du monde, où furent formés le soleil, la lune et les étoiles, non point seulement pour éclairer le monde, puisque la lumière existait dès le premier jour, mais, comme nous le lisons dans le texte sacré, pour régler les saisons, les jours et les années. Il y avait sans doute de grandes lumières dans l'Église avant le quatrième âge, mais il n'en est pas moins vrai que ce fut à cette époque qu'elle acquit cette autorité prépondérante qu'elle exerça si

long-temps sur les affaires de ce monde. C'est alors qu'elle commença, pour ainsi dire, à présider à tous les évènements de la vie, et à en être comme le type universel. Ce fut l'époque du règne temporel de Jésus-Christ.

CHAPITRE III.

Église du cinquième âge qui comprend les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.

V. 1. *Et angelo Ecclesiæ Sardis scribe : Hæc dicit qui habet septem spiritus Dei, et septem stellas : Scio opera tua; quia nomen habes quòd vivas, et mortuus es.*

« Écris à l'ange de l'Église de Sardes : Voici ce que dit » celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : Je » connais tes œuvres; tu as la réputation d'être vivant, mais « tu es mort. »

Remarquons d'abord qu'il n'y a que la moitié de ces paroles qui soient reprises du portrait de Jésus-Christ, et qu'ensuite, celles qui en sont tirées avaient déjà été appliquées à l'Église d'Éphèse, mais avec une différence bien sensible. Au chapitre premier le prophète s'énonce en ces termes : Voici ce que dit celui qui *tient* les sept étoiles dans sa main droite; au lieu qu'ici il dit simplement : Celui qui *a* les sept étoiles, pour nous apprendre, sans doute, que la première Église est l'objet des affections et des bénédictions particulières de son Époux, marquées par sa droite, dans laquelle il la porte et la gouverne comme il lui plaît, tant elle est docile à sa voix. Ici, au contraire, il possède seulement les étoiles; il a un droit inaliénable sur elles. Mais ne dirait-on pas que c'est d'un époux dédaigné, d'un roi méconnu, d'un père outragé que veut parler le saint prophète? Du reste, la réunion des sept esprits et des sept étoiles que nous voyons dans ce titre, nous montre fort bien

la liaison intime qui règne entre les anges tutélaires de l'Église et ses ministres qui en sont les anges visibles. Les premiers protègent, soutiennent et défendent les seconds. Ceux-ci invoquent les autres qui présentent leurs prières devant le trône de l'Agneau.

« Je connais tes œuvres; tu as la réputation d'être vivant, » mais tu es mort. »

Quel coup de tonnerre fait retentir ici la vérité éternelle aux oreilles des pasteurs de cette pauvre Église!... Tu es mort, non pas sans doute dans tous tes membres, car nous avons à ce sujet les promesses les plus formelles et les plus rassurantes, mais dans la plus grande partie de toi-même.

Peut-être que malgré cette restriction du reproche de Notre-Seigneur, en serez-vous encore surpris, mes frères; mais considérez d'abord que c'est celui qui sonde les cœurs et les reins qui parle de la sorte; et qui osera contester son témoignage ou l'accuser d'exagération? Je sais que les relâchements et les scandales sont une grande tentation pour les faibles; mais j'ose espérer que vous serez du nombre de ceux pour qui il n'y a point de scandale, parce qu'ils sont fortement attachés à la loi du Seigneur. Vous savez après tout qu'ils sont inévitables dans la maison de Dieu. Lorsque le vice se cache, la charité et la justice veulent qu'on le corrige, pour ainsi dire, à petit bruit; qu'on avertisse à l'oreille celui qui ne marche pas selon la vérité. Mais lorsqu'il ne craint pas de lever audacieusement la tête, ce n'est plus le temps de se taire ni de garder des ménagements coupables; le scandale consisterait alors dans le silence ou la dissimulation de ceux qui doivent le combattre.

Les reproches que reçoit l'évêque de Sardes sont réellement bien durs; mais hélas! ils n'offrent qu'une trop fidèle peinture des mœurs de l'époque. Ne caractérisent-ils point même assez visiblement la cour voluptueuse et demi-païenne de Léon X? On s'y occupait beaucoup de littérature, de poésie, de beaux-arts; mais l'Église romaine n'a reçu en dépôt ni Virgile, ni Homère; elle n'a entendu prêcher ni les plaidoyers de Cicéron, ni les harangues de Démosthènes. Jésus-Christ voulait avant tout un

digne successeur de Pierre sur la chaire immortelle. La doctrine pourtant, hâtons-nous de le dire, demeura saine, car elle est impérissable : mais la foi sans les œuvres est morte. *Nomen habes quòd vivas, et mortuus es.*

Quel devait donc être le peuple confié à de semblables pasteurs ? Quelques personnes à Sardes n'ont point souillé leurs vêtements : voilà tout l'éloge que le Saint-Esprit fait de ces beaux et heureux siècles tant vantés par les admirateurs de la science qui enfle, et dont nous verrons les fruits à l'ouverture du cinquième sceau.

V. 2. *Esto vigilans et confirma cætera quæ moritura erant. Non enim invenio opera tua plena coràm Deo meo.*

« Sois vigilant, et confirme les restes qui étaient près de » mourir ; car je ne trouve point tes œuvres pleines devant » mon Dieu. »

Le défaut de vigilance est bien répréhensible dans ceux qui ne sont établis que pour veiller sur le troupeau. La sollicitude de toutes les Églises était une des plus grandes souffrances de l'apôtre des nations. Répare donc tes négligences en fortifiant les faibles, en guérissant les malades, et préservant d'une mort inévitable ceux que tu vois dans la langueur.

« Car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon » Dieu. »

Ce ne sont point précisément les mauvaises œuvres, ni même la paresse qu'on reproche aux pasteurs, mais des œuvres imparfaites. Ils font encore le bien, mais pas entièrement ; et il n'en faut point davantage pour courir à sa perte, puisque celui qui aura violé un point essentiel de la loi sera condamné aussi bien que celui qui n'en aura gardé aucun.

Le propre des justes c'est de ne rien négliger pendant leur vie, et de mourir pleins de jours.

V. 3. *In mente ergò habe qualiter acceperis, et audieris ; et serva, et pœnitentiam age. Si ergò non vigilaveris, veniam ad te, tanquàm fur, et nescies quâ horâ veniam ad te.*

« Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et entendu, et » garde-le, et fais pénitence : car si tu ne veilles, je viendrai » à toi comme un larron, et tu ne sauras à quelle heure je » viendrai. »

Rien de plus capable de ranimer notre courage, et d'exciter notre reconnaissance, que le souvenir des bienfaits de Dieu. Mais quelle sagesse, quelle prévoyance, quelle bonté dans cet avis donné à l'Église, dans des circonstances où elle en avait tant de besoin! Ne fut-ce pas alors, en effet, que naquit ce funeste rationalisme qui apprit aux chrétiens à mépriser l'autorité de la tradition, et à ne s'appuyer que sur leur fausse sagesse. Oh! qu'il est donc important de conserver précieusement le dépôt que l'on a reçu! Il ne suffit pas non plus de ne plus faire le mal, il faut réparer celui qu'on a commis, il faut en faire pénitence.

« Car si tu ne veilles, je viendrai à toi comme un larron, et » tu ne sauras à quelle heure je viendrai. »

Le fruit de la négligence et de l'ingratitude, c'est d'ignorer les moments et la visite du Seigneur. Ce fut le crime et le malheur de l'ingrate et infortunée Jérusalem. Les mêmes menaces ne se sont que trop littéralement accomplies sur l'Église de Sardes, qui en est ici l'objet. La plus grande partie de ses membres ont ignoré la venue de ce voleur mystique, qui, en la dépouillant de ses biens sensibles, a fait connaître au monde entier sa pauvreté intérieure. Que sont devenues, en effet, ces Églises d'Angleterre, d'Allemagne, de tout le nord, si fières de leurs richesses et de leurs dignités? Notre chère Église gallicane ne fut-elle pas presque anéantie elle-même à la fin de cette lamentable époque?

Les ravages épouvantables du déluge qui fit périr tout le genre humain, à l'exception de huit personnes, sous la loi de nature, et la dure captivité de Babylone, cinquième époque du peuple de Dieu, figuraient parfaitement ces maux dont nous parlons. C'est au temps de Luther qu'ils ont commencé, comme nous le verrons à l'ouverture du cinquième sceau, et plus clairement encore au son de la cinquième trompette. Or, de

quel deuil n'a pas été couverte l'épouse de l'Agneau depuis l'apparition de ce fougueux hérésiarque? C'est à ses principes que nous sommes redevables de cette licence effrénée, ou plutôt de cette indépendance absolue dont se montrent si jaloux les hommes de notre siècle, parfaitement représentés par les œuvres que fit le Seigneur au cinquième jour, savoir : les oiseaux et les poissons également fiers de leur liberté. Elle avait donc bien des sujets d'adresser à Dieu la cinquième demande de l'oraison dominicale : *Dimitte nobis debita nostra*, etc., cette pauvre Église du cinquième âge! Mais, hâtons-nous de le dire, quelque générale que fût la contagion, bon nombre d'âmes en furent préservées par la miséricorde de Dieu, comme nous le voyons dans notre texte même.

V. 4. *Sed habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua; et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt.*

« Tu as toutefois quelques personnes à Sardes qui n'ont » point souillé leurs vêtements; ils marcheront avec moi re- » vêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes. »

Ce fut à leurs prières et à leurs instances que les pontifes dûrent l'avantage d'accomplir les ordres qu'ils ont reçus au second verset, et de fortifier par la convocation du concile de Trente leurs enfants chancelants dans la foi. Quel faisceau de lumières nous voyons briller dans cette auguste assemblée! Quelle précision, quelle sagesse dans l'enseignement du dogme! Quelle fermeté, quel zèle pour la réforme des mœurs et pour le maintien des saintes règles! Jamais, assurément, on ne vit dans aucun concile des connaissances aussi variées ni aussi générales! Nous ne devons pas en être surpris : c'était l'époque où le cinquième don du Saint-Esprit, qui est la science, devait spécialement porter ses fruits, et procurer à l'Agneau l'honneur qu'il mérite à si juste titre, et qui est le cinquième de ses attributs. Des biens immenses furent le résultat d'aussi saints enseignements. Outre les illustres pontifes qui furent la gloire comme les modèles de l'épiscopat, tels que

les saint Charles Borromée, saint François de Sales, Dom Barthélémi-des-Martyrs, et tant d'autres; que de saints prêtres fondèrent ou réformèrent des corps ecclésiastiques tout entiers! Tels furent en Italie saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Nérie; et en France, saint Vinçent de Paule, les Berulle et les Olier, sans oublier le modeste Instituteur des frères des Écoles chrétiennes. On vit, sous la conduite d'une partie de leurs enfants, s'élever de toutes parts ces pépinières du sacerdoce, connues sous le nom de séminaires, auxquels notre illustre Église de France est redevable d'une si grande partie de son éclat; tandis que les autres portèrent la connaissance du nom de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités du monde inconnu jusqu'alors. Certes, ils étaient bien dignes de marcher avec l'Agneau, vêtus de ses livrées, ces infatigables ouvriers évangéliques, dont un grand nombre scellèrent de leur sang leur foi et leur apostolat. C'est ainsi qu'ils triomphèrent, et furent revêtus de ces habits blancs, emblême de la sainteté....

V. 5. *Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis; et non delebo nomen ejus de libro vitæ, et confitebor nomen ejus coràm Patre meo et coràm angelis ejus.*

« Celui qui sera victorieux sera ainsi vêtu de blanc; et je » n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai » son nom devant mon Père et devant les anges. »

C'est ainsi que leurs noms ne furent point effacés du livre de vie, et qu'ils devinrent la joie et la consolation des Anges mêmes en recevant le glorieux témoignage de Jésus-Christ.

V. 6. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.*

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux » Églises. »

Église du sixième âge depuis les dernières années du dix-huitième siècle jusqu'à la mort de l'Antechrist.

V. 7. *Et Angelo Philadelphiæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit Sanctus et Verus, qui habet clavem David; qui aperit, et nemo claudit; claudit, et nemo aperit.*

« Écris aussi à l'ange de l'Église de Philadelphie : Voici ce » que dit le Saint et le Véritable, qui a la clef de David; qui » ouvre, et personne ne ferme; qui ferme, et personne » n'ouvre. »

C'est la première fois qu'on ne voit rien du portrait de Notre-Seigneur dans les qualités qu'il prend à l'égard de chacune des Églises, quoiqu'on en trouve le trait le plus saillant à la fin du même verset d'où est tiré le titre qu'il a pris envers l'Église de Sardes. Il paraissait donc naturel de l'employer ici. Maître de ses dons, qu'il dispense comme il lui plaît, il communique sa lumière avec des ménagements admirables. Peut-être aurait-elle paru ici avec trop d'éclat; peut-être aussi, indépendant comme il l'est, a-t-il voulu nous prouver qu'il sait, quand il lui plaît, s'affranchir de nos méthodes et minutieuses symétries auxquelles il daigne parfois s'assujétir, par égard pour notre faiblesse. Le Seigneur, en rappelant ici sa sainte vérité, ne semble-t-il pas craindre qu'on ne l'accuse de différer trop long-temps l'accomplissement de ses promesses et le parfait établissement de son règne ? Comme s'il disait : [1] Rassurez-vous, petit troupeau, celui qui a dit qu'il avait plu au Père céleste de vous donner son royaume n'est pas plus menteur que faible. [2] Il a toute la puissance promise à David dont il doit posséder le trône jusque dans l'éternité : puisqu'il est pour vous, qui sera contre vous ?

[1] Luc. 12. 32.
[2] Luc. 1. 32.

V. 8. *Scio opera tua. Ecce dedi coràm te ostium apertum, quod nemo potest claudere, quia modicam habes virtutem, et servâsti verbum meum, et non negâsti nomen meum.*

« Je connais tes œuvres; j'ai ouvert devant toi une porte » que personne ne peut fermer, parce que tu as peu de force, » et que toutefois tu as gardé ma parole, et que tu n'as point » renoncé mon nom. »

Une promesse si claire et si formelle est sans doute bien rassurante; mais aussi quels efforts, quelle rage ne suppose-t-elle pas dans l'ennemi qu'il faudra combattre! Nous en verrons les effets à l'ouverture du sixième sceau, où nous essaierons de fixer l'époque de ces terribles évènements. En attendant, il nous suffira de dire que nous ne doutons pas que cette porte dont il s'agit ici ne se soit ouverte dans les premières années du dix-neuvième siècle, lorsque l'Église a pu respirer un peu, après les violentes secousses qu'elle avait éprouvées à la fin du précédent. Déjà ses ennemis triomphaient insolemment, et semblaient assurés de sa perte irréparable. Son chef avait expiré dans les fers; il paraissait impossible de lui donner un successeur. Mais celui qui habite dans les cieux se rit de l'impuissante fureur de ses ennemis. Il fait entendre son sifflet à un prince qui ne le connaît pas, et dans un instant son héritage est balayé, et un des plus grands papes des temps modernes est placé sur le trône pontifical. L'œuvre faite, le glorieux vainqueur est battu et forcé de rentrer dans ses déserts glacés. Plus tard, l'espèce de géant qui faisait trembler l'Europe se croit le bras assez vigoureux pour fermer cette porte, mais le souffle du Seigneur anéantit dans un instant son armée presqu'innombrable, et invincible jusqu'alors; comme si Jésus-Christ avait voulu nous donner un faible échantillon de la dernière victoire qu'il remportera sur les ennemis de son Église, dans la destruction de l'Antechrist, dont, sous quelques rapports, cet homme extraordinaire pourrait passer pour l'un des précurseurs. Ne doit-on pas regarder encore comme un effet de cette porte ouverte, cette admirable et consolante association de la Propagation de la foi, qui semble faire

frémir de rage tous les démons de l'enfer? Mais ce ne sont là que les prémices des fruits qu'il t'est donné de produire; ô Église de Philadelphie! dont le nom d'amour fraternel exprime si bien ta destinée!... C'est donc à toi qu'il est réservé de voir se renouveler, comme celle de l'aigle, la jeunesse de la sainte épouse, et d'entendre comme ton heureuse sœur d'Éphèse, tes ennemis, témoins des œuvres de tes enfants, s'écrier : Voyez comme ils s'aiment!...

Une œuvre plus merveilleuse encore sera l'effet de tes prières et de cette admirable charité. C'est toi qui auras l'inexprimable consolation d'introduire ton époux dans la maison de ta mère, et de voir revenir enfin de leur longue et douloureuse captivité les malheureux enfants de Jacob dont la conversion doit être comme la résurrection de la mort à la vie. Tu verras aussi le retour de ce saint et zélé prophète, de l'incomparable Élie qui doit te diriger dans cette illustre conquête, et dont le souffle, comme embrasé, dévorera quiconque voudra nuire à tes enfants. Tant de merveilles ne doivent pas nous étonner, mes frères, elles nous sont annoncées et par le sixième jour de la création, auquel le Seigneur termine ses ouvrages par le chef-d'œuvre de ses mains; et par la sortie de l'arche, à la fin du déluge, le plus heureux des sept principaux évènements racontés dans la Genèse avant la vocation d'Abraham; et par la délivrance d'Israël de la captivité de Babylone, sixième époque de l'histoire et de la durée de l'ancien peuple, dans laquelle nous voyons la reconstruction du temple avec le rétablissement de la ville et des murs de Jérusalem. L'année sabbatique des Juifs était aussi une figure frappante des sept âges de l'Église. Or, la sixième des années naturelles qui la composaient était trois fois plus abondante que chacune des autres. Que dirons-nous encore et du sixième don du Saint-Esprit, la piété si utile à tous, et du sixième attribut de l'Agneau qui est la gloire?

« Parce que tu as peu de force, et que toutefois tu as gardé » ma parole, et que tu n'as point renoncé mon nom. »

Ce n'est donc point à son mérite, mais uniquement à la bonté de son Époux que cette Église doit attribuer ces grandes et signalées faveurs. Seulement elle a conservé la foi dont nous voyons ici la force et l'efficacité.

V. 9. *Ecce dabo de synagogâ Satanæ, qui dicunt se Judæos esse et non sunt, sed mentiuntur : ecce faciam illos ut veniant, et adorent antè pedes tuos; et scient quia ego dilexi te.*

« Je te donnerai quelques-uns de ceux de la synagogue de » Sâtan qui se disent Juifs et ne le sont point, mais qui sont » des menteurs : je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et » ils connaîtront que je t'aime. »

Promesse bien claire, bien formelle de la conversion des Juifs, qui, de l'aveu de toute la tradition, ne doit avoir lieu qu'à la fin des temps. Ce malheureux peuple est devenu la synagogue de Satan, depuis qu'à la cruelle et perfide suggestion de cet ennemi de tout bien il a renié et crucifié son Messie. Mais comment est-il menteur en se disant juif? C'est qu'il a renoncé à la promesse faite à Juda, et qu'il n'a pas suivi ce digne chef qui devait le conduire à la conquête du royaume des cieux. Ces rénégats sont donc les premiers des hérétiques, et bien dignes de figurer tous les autres qui peuvent avoir aussi leur part à la promesse qui suit :

« Je les ferai venir bientôt se prosterner à tes pieds, et ils » connaîtront que je t'aime. »

O Seigneur Jésus ! ce bientôt serait-il encore long ? Ceux *qui vous ont percé* tarderont-ils encore beaucoup à vous voir ? Qu'ils viennent, Seigneur, qu'ils viennent promptement se prosterner à vos pieds, et entraînent à leur suite toutes les nations de la terre ! Ne verrons-nous point du moins l'aurore d'un si beau jour?...

V. 10. *Quoniam servâsti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab horâ tentationis, quæ ventura est in orbem universum tentare habitantes in terrâ.*

« Parce que tu as gardé la parole de ma patience, et moi » je te garderai de l'heure de la tentation qui doit venir dans » tout l'univers éprouver ceux qui habitent sur la terre. »

Nous voyons dans ce verset l'admirable fruit de la patience,

et l'annonce de la plus terrible, de la plus cruelle, comme la plus générale de toutes les persécutions réservées à l'Église dans les décrets éternels. Et qu'on le remarque bien : ce n'est point contre les habitants de la mer, mais bien contre ceux de la terre qu'elle doit s'exercer. En un mot, c'est celle de l'Antechrist qui sera telle que les élus eux-mêmes y succomberaient, s'il était possible. Mais elle sera abrégée et fort courte en leur faveur. Ce sera donc alors que les fidèles devront prier plus que jamais, et répéter sans cesse la sixième demande de l'oraison dominicale qui les regarde tout spécialement : *Et ne nos inducas in tentationem* ; Ne nous laissez point succomber à la tentation.

V. 11. *Ecce venio citò : tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.*

« Je viendrai bientôt : garde ce que tu as, de peur que » quelqu'autre ne prenne ta couronne. »

Ce ne sera pas dès l'ouverture du sixième âge, mais seulement vers la fin que paraîtra l'homme de péché. Nous en trouvons la preuve dans ces paroles : *Je viendrai bientôt*, adressées à l'Église qui aura à le combattre. Ne te laisse point éblouir par les faveurs dont tu es comblé, ni par la grandeur de tes succès. L'humilité te sera d'autant plus nécessaire que tes triomphes seront plus éclatants. Ne laisse point échapper la couronne du glorieux martyre qui t'est réservé. Des âmes plus fidèles sont substituées à celles qui tombent, pour montrer que l'Église ne perd rien, et nous apprendre à opérer toujours notre salut avec crainte et tremblement.

V. 12. *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei, et foras non egredietur ampliùs ; et scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei novæ Jerusalem quæ descendit de cœlo a Deo meo, et nomen meum novum.*

« Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le » temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus ; et j'écrirai sur » lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu,

» de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de
» mon Dieu, et mon nouveau nom. »

Les simples fidèles sont les pierres dont se construit le temple éternel; mais les héros qui auront triomphé d'un si cruel et si puissant ennemi mériteront bien d'en être les colonnes et d'y être pour jamais affermis : ce qui ne s'entend pas seulement de ceux qui mourront sur le champ de bataille, mais aussi des confesseurs qui, ayant survécu à leurs souffrances, deviendront de puissants soutiens pour leurs frères qu'ils confirmeront dans la foi.

« Et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la ville
» de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel
» d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom. »

Il est d'usage parmi les hommes de mettre des inscriptions sur les colonnes, pour transmettre à la postérité la mémoire des faits importants; ainsi l'Église a écrit dans ses fastes et jusque dans son missel le nom de ses martyrs. Porter les noms de Dieu et de Jésus-Christ écrits sur le front, c'est le caractère distinctif des élus, comme nous le voyons au septième et au quatorzième chapitre de ce livre; et porter le nom de la ville de Dieu, c'est en être reconnu pour citoyen.

V. 13. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.*

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux
» Églises. »

Méditons et goûtons ces consolantes promesses.

Église du septième âge depuis la mort de l'Antechrist jusqu'à la fin du monde.

V. 14. *Et angelo Laodiciæ Ecclesiæ scribe : Hæc dicit Amen, testis fidelis et verus, qui est principium creaturæ Dei.*

« Écris aussi à l'ange de l'Église de Laodicée : Voici ce que » dit celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, » qui est le principe de la créature de Dieu. »

« Écris aussi à l'ange de l'Église de Laodicée. »

C'est la dernière des sept, et son nom seul annonce assez que nous sommes rendus au dernier âge de l'Église, car il signifie *jugement du peuple*; et je ne crois pas que nous ayons à redouter l'équivoque de ce terme, car assurément ni saint Jean, ni l'Esprit-Saint qui l'inspire, ne reconnaissent la souveraineté du peuple. Il n'est pas question ici d'un jugement qu'il doit rendre, mais bien de celui qu'il doit subir. On ne doit pas chicaner non plus sur le nombre singulier, ni prétendre que le pluriel conviendrait mieux; ce serait une erreur, car si aux yeux du Père céleste il n'y a qu'une seule famille dans le monde, il n'y a aussi qu'un seul peuple pour le monarque universel; et la cause de tous les hommes ressort de l'unique tribunal du souverain juge.

« Voici ce que dit celui qui est la vérité même, le témoin » fidèle et véritable, qui est le principe de la créature de » Dieu. »

Ce titre est parfaitement analogue au nom de l'Église à laquelle on parle, car le résultat de ce grand et redoutable jugement sera la manifestation claire et évidente de la vérité aussi bien que de la justice. Tous les saints répéteront d'une voix unanime l'*amen* qui parle ici; car telle est la force du texte qui porte littéralement : Voici ce que dit *amen*, expression si souvant répétée dans l'Évangile, surtout par notre saint apôtre, qui la fait ordinairement employer deux fois à Notre-Seigneur dans les paroles qu'il cite de lui. Comment donc ne serait-il pas le témoin fidèle, celui qui s'appelle la vérité, et qui seul a pu connaître tout ce qui est dans le sein du Père dont il est venu nous enseigner les commandements et nous apporter la grâce de les accomplir? Il est le principe de la créature de Dieu, puisque c'est par lui que tout a été fait au ciel et sur la terre. Il a tiré du néant tout ce qui a été fait, et donné la vie à tout être vivant. Comme il peut seul la conserver à ceux qui

la possèdent, seul aussi il peut la rendre à ceux qui l'ont perdue, soit qu'il s'agisse de la vie du corps ou de celle de l'âme, il est donc vraiment le principe de toute créature corporelle et spirituelle, de toute vie naturelle et surnaturelle.

V. 15. *Scio opera tua : quia neque frigidus es neque calidus : utinam frigidus esses, aut calidus!*

« Je connais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud : plût à » Dieu que tu fusses froid ou chaud! »

Caractère des âmes faibles qui ne sont bonnes à rien, dit Bossuet. Il y a plus à espérer de celles qui ont quelques forces, encore qu'elles se portent au mal. Les paroles suivantes confirment le jugement de ce grand homme : « Plût à Dieu que tu » fussés froid ou chaud! »

V. 16. *Sed quia tepidus es, et nec frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.*

« Mais parce que tu es tiède, et ni froid ni chaud, je te vo- » mirai de ma bouche. »

Ces tièdes que Jésus-Christ vomit, ajoute le même auteur, sont ceux qui marchent entre l'Évangile et le siècle, et ne savent jamais quel parti prendre. Le paresseux veut et ne veut pas, parce qu'il voudrait des choses contraires.

V. 17. *Quia dicis : Quòd dives sum, et locupletatus, et nullius egeo : et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus.*

« Tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien : » et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, » aveugle et nu. »

Comme le pharisien qui ne demande rien et rend seulement grâces à Dieu de son abondance dont il nourrit son orgueil, c'est une illusion bien dangereuse que de se croire innocent parce qu'on ne fait pas grand mal, ou qu'on fait même quelque

bien où l'on ne trouve pas de difficulté; comme si l'on n'était pas obligé de ravir le ciel par violence.

« Et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, » pauvre, aveugle et nu. »

Quel effrayant tableau de l'état de tiédeur !....

V. 18. *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum ut locuples fias, et vestimentis albis induaris, et non appareat confusio nuditatis tuæ, et collyrio inunge oculos tuos ut videas.*

« Je te conseille d'acheter de moi l'or éprouvé au feu pour » t'enrichir, et des habits blancs pour te vêtir, de peur que la » honte de ta nudité ne paraisse, et un collyre pour mettre sur » tes yeux afin que tu voies. »

Déplorable état d'une âme qui a, pour ainsi dire, forcé Dieu à ne lui donner plus que des conseils! Pourquoi, hélas! lui donnerait-il des ordres qu'elle n'accomplirait pas, parce qu'elle les trouverait toujours au-dessus de ses forces? Il essaie encore de tirer parti de sa faiblesse même; il veut, pour ainsi dire, intéresser jusqu'à son amour-propre. Rien de plus sensible pour les faibles que les humiliations; et les insensés s'exposent à une confusion irrémédiable et éternelle sans y penser!...

« Et un collyre pour mettre sur tes yeux afin que tu » voies »

Ta grande misère et ta nudité dont tu veux sans cesse détourner la vue.

V. 19. *Ego quòs amo, arguo et castigo. Æmulare ergo, et pœnitentiam age.*

« Je reprends et je châtie ceux que j'aime. Rallume donc » ton zèle et fais pénitence. »

Espèce d'adoucissement que Jésus-Christ apporte à la forte correction qu'il vient de faire à cette épouse indolente, de peur qu'un excès de tristesse ne la jette dans le désespoir.

« Rallume donc ton zèle et fais pénitence. »

Il continue à l'encourager, et la presse toujours par ses plus tendres invitations.

V. 20. *Ecce sto ad ostium, et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum.*

» Je suis à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma » voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai » avec lui, et lui avec moi. »

« Je suis à la porte et je frappe.

Remarquez, mes frères, cette différence de langage. Il a annoncé à l'ange de Philadelphie qu'il allait venir bientôt ; il dit à celui de Laodicée : Me voilà. Certes, l'instance est vive, il n'y a plus de temps à perdre, la dernière trompette va sonner.

« Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'en- » trerai chez lui. »

O bonté suprême ! vous tendez les bras au repentir jusqu'au dernier soupir du pécheur. Quelque courts que soient les moments, il ne doit jamais désespérer de vous fléchir. Qu'il mérite donc bien sa perte, celui qui s'obstine à périr. Vous saurez, Seigneur, entendre ceux qui vous invoqueront même au dernier des jours, quelque peu nombreux qu'ils soient.

« Et je souperai avec lui, et lui avec moi. »

C'est le repas du soir : car le monde, dont la durée est comme un jour devant le Seigneur, touche à sa fin. Quant à cette douce et mutuelle communication qui se fait au fond du cœur, c'est à ceux qui l'ont éprouvée de faire le commentaire de ces dernières paroles, selon la judicieuse remarque de notre grand Bossuet.

V. 21. *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus.*

« Celui qui sera victorieux je le ferai asseoir avec moi sur » mon trône, comme j'ai vaincu moi-même et me suis assis » avec mon Père sur son trône. »

Ne semblerait-il pas que le bon Jésus voulût faire tous les honneurs de la victoire à ce faible pasteur, comme s'il craignait de blesser jusqu'à sa fausse délicatesse? Du reste les derniers ouvriers recevront le même denier que les premiers, et malheur à ceux qui s'aviseraient d'en murmurer.

V. 22. *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.*

« Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit » aux Églises. »

Admirons encore en finissant cette première partie de notre explication, les merveilleux rapports qui se trouvent entre toutes les œuvres du Créateur. Au septième jour du monde, ayant mis la dernière main à son ouvrage il se reposa.

Pendant le septième âge de la loi de nature, il laissa les enfants de Noé marcher dans les voies qu'ils s'étaient faites, et ne parut plus s'occuper que d'Abraham et de sa postérité.

Au septième âge de cette famille privilégiée on ne voit plus de prophètes dans Juda, on n'entend plus d'oracles en Israël. Ce profond silence est enfin suivi de la foudre qui écrase Jérusalem, dont la ruine présente assurément la plus effrayante peinture du jugement dernier qui menace de si près le septième âge de la loi nouvelle.

Déjà ce faible pasteur n'entend presque plus la voix du Seigneur qui le reprend à peine, et ne lui donne plus que des avis. Nous ne chercherons point à deviner les détails de la conduite qui lui méritera son dernier châtiment; mais si vous voulez en pressentir quelque chose, vous n'avez qu'à vous rappeler celle que tinrent les descendants de Noé et ceux de Jacob à la fin de leur histoire.

Après la dispersion de Babel les premiers oublièrent la divine tradition qu'ils remplacèrent par des fables, et bientôt le monde entier fut idolâtre, comme ne le prouve que trop clairement ce qui se passe jusque dans la famille de Laban, tant sont manifestes la corruption et la folie de l'homme abandonné à lui-même! La conduite des Juifs depuis la mort de

Notre-Seigneur jusqu'à leur dispersion est assez connue par les actes des Apôtres et par l'historien Josèphe.

La septième demande de l'oraison dominicale implore l'assistance du Père céleste contre le méchant, c'est-à-dire contre l'esprit de malice, contre Satan lui-même. Dans quel temps aura-t-il jamais été plus redoutable que dans celui où le Juge suprême menace tous les prévaricateurs de les livrer à l'exécution de sa justice. Sa patience est longue, mais elle a ses bornes; il attend, il exhorte, il presse, mais il frappe enfin; et soit qu'il éprouve ou qu'il châtie, qu'il pardonne ou qu'il punisse, il est toujours également adorable. A lui donc, à ce doux et tendre Agneau qui a vaincu si glorieusement le loup infernal, salut et bénédiction éternelle. C'est le septième de ses attributs. *Amen.*

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.

Nous venons de considérer dans la conduite des pasteurs et autres ministres de l'Église, son état intérieur et moral depuis les temps apostoliques jusqu'à la fin du monde. Nous allons voir maintenant son état extérieur et comme la physionomie de son enseignement pendant la même durée. La différence entre les sujets de ces deux parties en produit une autre bien remarquable dans la manière dont elles sont écrites. Le style simple et naturel était comme indispensable à la première, qui, ne traitant que des vertus qu'on doit pratiquer et des vices qu'il faut fuir, regarde nécessairement tout le monde, les ignorants comme les savants, le peuple aussi bien que le pontife. La seconde au contraire, consacrée au dogme que les docteurs doivent spécialement expliquer, développer et défendre, demandait, ce semble, un langage plus élevé, plus conforme à celui des anciens prophètes, et par conséquent plus énigmatique. Il ne faut donc pas s'étonner d'y trouver de nouvelles obscurités. Mais elles se dissiperont bientôt au flambeau de la foi, pourvu que nous ayons soin de la consulter toute seule et d'imposer silence aux sens et à l'imagination. [1] La sagesse, ayant donc bâti sa maison, qui est son Église, et

[1] Prov. 9. 1.

taillé les sept colonnes, préparé tous les saints pontifes, docteurs et prophètes qui doivent la soutenir, appuyés qu'ils seront sur les exemples, les prières, les enseignements, les réprimandes et les encouragements du Sauveur, va nous la montrer enfin, et inviter tous les peuples à s'y rendre. Jésus-Christ instruit ses apôtres en particulier, et leur parle à l'oreille avant de les envoyer prêcher sur les toits. Il ne place sur le chandelier que des lampes *ardentes* et *luisantes*.

V. 1. *Post hæc vidi, et ecce ostium apertum in cœlo, et vox prima, quam audivi tanquàm tubæ loquentis mecum, dicens : Ascende hùc, et ostendam tibi quæ oportet fieri post hæc.*

« Après cela je regardai, et je vis une porte ouverte dans le « ciel, et la première voix que j'avais entendue, qui m'avait » parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, me » dit : Monte ici-haut, et je te montrerai les choses qui doivent » arriver ci-après. »

Cette porte ouverte dans le ciel annonce les profonds mystères, les grands secrets de Dieu, qui vont être manifestés aux hommes. Le Désiré des nations va enfin se faire connaître d'elles. Le juif et le gentil, le grec et le barbare vont disparaître; le loup et l'agneau pâturer ensemble. Ils ne formeront désormais qu'une seule et même bergerie, sous la houlette du bon Pasteur. Saint Jean a bien soin de nous avertir que la voix qui lui parle ici est celle qu'il a déjà entendue, car il n'y en a qu'une seule pour les hommes de Dieu, comme il n'y a qu'un esprit pour les inspirer et les conduire. Sans cesse ils élèvent leur cœur vers le ciel où ils habitent par avance, et où ils découvrent tout ce qui se passe sur la terre. Le temps est si peu de chose pour eux que l'avenir le plus éloigné leur est toujours présent. Du reste nous avons déjà expliqué leur langage à cet égard, aussi bien que le ravissement du saint prophète.

V. 2. *Et statim fui in spiritu; et ecce sedes posita erat in cœlo, et supra sedem sedens.*

« Je fus aussitôt ravi en esprit, et je vis un trône placé dans » le ciel et quelqu'un assis dessus. »

Le trône dans le ciel marque la royauté de Jésus-Christ, qui est le souverain de son Église aussi bien que des rois de la terre. Il n'exerce sensiblement son autorité sur ceux-ci en ce monde, qu'autant qu'ils se soumettent volontairement à son joug comme le reste des hommes; mais dans l'autre il n'y a plus de grandeur ni de puissance que la sienne. Maître absolu de ses créatures, il les domine toutes par sa justice ou par son amour. Cette détermination vague de quelqu'un assis sur le trône montre fort bien l'impuissance des prophètes eux-mêmes à décrire la gloire du Seigneur, et mieux encore notre incapacité d'y rien comprendre en cette vie. Mais ce n'est pas seulement un trône que voit le prophète, c'est aussi un tribunal sur lequel Jésus-Christ prend séance avec ses assesseurs, comme l'avait vu et annoncé Daniel. [1]

V. 3. *Et qui sedebat, similis erat aspectui lapidis jaspidis et sardinis : et iris erat in circuitu sedis, similis visioni smaragdinæ.*

« Celui qui était assis paraissait semblable à une pierre » de jaspe et de sardoine : et il y avait autour du trône un » arc-en-ciel, qui paraissait semblable à une émeraude. »

Faibles et assujettis aux sens comme nous le sommes, on ne saurait nous mieux faire comprendre les choses spirituelles les plus élevées, qu'en nous les présentant sous la forme des choses sensibles que nous estimons le plus. [2] Ainsi Moïse et les anciens d'Israël virent Dieu sur un marche-pied semblable à un ouvrage fait de saphir, et au ciel le plus serein. [3] Ézéchiel l'aperçoit sur un trône qui ressemble également au saphir. Ici la miséricorde et la justice de notre Sauveur nous sont fort bien

[1] Dan. 7.
[2] Exod. 24. 10.
[3] Ezech. 1. 26.

représentées sous la couleur du jaspe qui est fort douce, et sous celle de la sardoine qui ressemble au feu. L'arc-en-ciel et la couleur de l'émeraude qui est du vert le plus parfait, annoncent la paix et le bonheur qu'il nous a procurés en nous réconciliant avec Dieu son Père.

V. 4. *Et in circuitu sedis sedilia viginti quatuor; et super thronos viginti quatuor seniores sedentes, circumamicti vestimentis albis, et in capitibus eorum coronæ aureæ.*

« Autour du trône il y avait encore vingt quatre trônes, » et sur les trônes vingt quatre vieillards assis, revêtus d'ha- » bits blancs avec des couronnes d'or sur la tête. »

Voilà le monarque environné de ses ministres, et le juge de ses assistants. Ce sont tous les saints de l'ancien et du nouveau Testament, représentés par les douze patriarches et les douze apôtres qui en sont les conducteurs et les chefs. Ils sont tous de même dignité et de même âge, parce que leur mission a la même origine, et que la nouvelle alliance a commencé dans l'ancienne qu'elle accomplit parfaitement. Dieu, qui daigne associer ses saints à son ouvrage, veut aussi qu'ils règnent et jugent avec lui. Dépositaires de son autorité, et organes de sa parole sainte, les pasteurs demanderont compte à leurs ouailles des ordres, des instructions et des exemples qu'elles en auront reçus; mais aussi les disciples fidèles seront de bien terribles juges pour les maîtres prévaricateurs.

Les robes blanches dont ces vénérables vieillards sont revêtus, témoignent leur innocence; et les couronnes qu'ils portent sur la tête sont le prix des victoires qu'ils ont remportées sur les ennemis de Dieu et de son Christ.

Vous allez sans doute m'objecter ici, mes frères, que, selon mes principes, il devrait y avoir trente-six vieillards au lieu de vingt quatre, puisque je prétends que le ministère des apôtres, des prophètes et des patriarches est mystérieusement exprimé par le nombre douze, sous les trois lois qui régissent le monde dans toute sa durée.

Je pourrais répondre d'abord que tous les patriarches ayant

été prophètes, soit par leurs paroles, soit par leurs actions, il serait facile de les confondre dans un même ministère; mais j'aime mieux entrer franchement dans le fond de la difficulté qui mérite d'être éclaircie.

Je vous dirai donc tout crûment que la nature ne compte pour rien dans la régénération de l'homme. Il a plu à Dieu de le sauver par la folie de la foi uniquement. Avez-vous jamais fait attention que saint Matthieu, après avoir divisé en trois séries toutes les générations dont il parle dans la généalogie de Notre-Seigneur, et attribué positivement à chacune le nombre quatorze, n'en place cependant que treize dans la dernière: Dirons-nous que c'est une erreur? A Dieu ne plaise que nous pensions seulement à blasphémer contre le Saint-Esprit. Mais cela vient de ce que le saint évangéliste nous donne la généalogie du Sauveur selon la foi, à la différence de saint Luc qui la rapporte selon la nature. Voilà pourquoi ce dernier remonte par une marche simple et uniforme depuis Joseph jusqu'à Adam, au lieu que le premier commence par David, remonte à Abraham, et descend de là jusqu'à Jésus-Christ qu'il fait évidemment compter pour deux.

Cette méthode vous paraît-elle bien naturelle, et n'a-t-elle point excité quelquefois votre pieuse curiosité? Pour moi, qui ai la vue si courte, je crois y découvrir un mystère qui est la naissance et la vie de Notre-Seigneur par la foi : car ce n'est pas Adam, mais bien Abraham qui est le père des croyants.

Il y a évidemment un dessein prémédité dans tout cet arrangement. Plusieurs noms y sont si visiblement omis, que saint Luc en compte cinquante-cinq pendant le même laps de temps, et qu'il n'y est fait aucune mention d'Ochosias et d'Amasias qui, selon les rois, se trouvent entre Joram et Ozias. Mais saint Matthieu rejette-il donc la généalogie naturelle? Bien loin de là, mes frères, il la donne en partie et la suppose tout entière. Nous avons déjà observé que la génération de Jésus-Christ entre deux fois dans son calcul; mais il ne dit pas son secret; il se contente de l'indiquer par son allure. La marche de l'Écriture est partout la même à cet égard. Le Sauveur est prédit aussitôt la chute d'Adam; mais remarquez bien que ce n'est point

par forme de promesse ; la prophétie n'en est pas adressée à l'homme directement, elle n'est renfermée que dans les menaces contre le serpent. Il y eut sans doute bien des détails donnés, mais c'est le secret de Dieu.

Le fidèle Abraham, au contraire, est rendu dépositaire des oracles divins, et toute sa postérité après lui. Plus tard la gentilité est admise à y participer, mais par grâce et faveur spéciale. Contre l'ordre naturel, l'olivier sauvage est enté sur l'olivier franc. Sous la loi de nature le Seigneur avait des adorateurs en esprit et en vérité formés par anticipation, mais il n'avait point de peuple. Le ministère sacré était réuni à l'autorité paternelle. Par sa vocation Abraham ne renonça point aux véritables traditions qu'il avait reçues de ses pères, pas plus qu'à ses lumières naturelles; mais il soumit les unes et les autres à la sagesse et à la conduite de son Créateur : ainsi la nature reçoit le salut et ne le donne pas. Elle peut y être reçue, mais elle ne saurait y parvenir seule. N'allez pas en conclure qu'elle y est inutile, ou que la grâce lui est contraire : ce serait prétendre que les pierres ne servent de rien pour bâtir, et que le médecin est l'ennemi du malade. Non, certes, il n'en est pas ainsi. Le feu ne détruit pas le fer, il l'amollit et le rend propre à toutes sortes d'instruments. L'or ne s'anéantit pas, mais il se purifie dans le creuset. D'un autre côté, les pierres formeront-elles jamais un édifice sans architecte ? Le fer perdra-t-il sa dureté et l'or son alliage sans passer par le feu? Pas davantage. Disons donc, et disons-le hautement, car c'est la vérité, disons que la nature purifiée par la grâce est le fonds sur lequel bâtit le Rédempteur des hommes. Aussi voyez comme notre unique et adorable docteur profite des moindres objets créés pour nous élever à l'ordre surnaturel. Il choisit les aliments les plus communs pour emblêmes de sa chair qu'il nous donne à manger, et de son sang qu'il nous donne à boire. L'eau qu'il promet à la samaritaine rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Toutes ses paraboles sont prises dans les choses sensibles. Son Église est tantôt un champ, une vigne, une graine; et tantôt un royaume, une ville, une maison, ou même une simple pierre. Ouvrier suprême, il

conserve précieusement toutes ses œuvres et ne détruit que celles que ses créatures prétendent faire sans lui, c'est-à-dire le péché. Entre ses mains la raison humaine sert merveilleusement la foi. Quels services ne lui a-t-elle pas rendus, en effet, dans les Ambroise, les Augustin, les Bernard, les Thomas, les Bossuet? Elle n'est insensée et coupable qu'en visant à l'indépendance et en usurpant les droits de son auteur. Alors c'est une insolente Agar qui mérite d'être chassée honteusement par sa maîtresse. Telle on la voit dans notre premier père au milieu des délices du paradis terrestre, et telle elle demeurera dans l'opiniâtre postérité de Caïn pendant l'état de nature qui eut cependant ses élus particuliers, parce que les descendants de Seth, qui l'éclairaient, étaient hébreux avant la loi, comme ceux d'Isaac furent chrétiens avant l'Évangile. Ce jour fut même plus long que ne l'a été celui de la synagogue, mais aussi beaucoup plus obscur, parce que la lampe était alors tout-à-fait sous le boisseau, n'y ayant point encore de chandelier pour la recevoir. C'est pourquoi il est souvent supposé dans les livres saints qui en reconnaissent les justes, mais cela n'empêche pas qu'ils ne comptent jamais que deux peuples et deux alliances.

Vous devez comprendre maintenant, mes bien-aimés frères, pourquoi la nature n'a de trône ni au ciel ni sur la terre.

V. 5. *Et de throno procedebant fulgura et voces et tonitrua; et septem lampades ardentes ante thronum, qui sunt septem spiritus Dei.*

« Il sortait du trône des éclairs, des tonnerres et des voix, » et il y avait sept lampes brûlantes devant le trône, qui » sont les sept esprits de Dieu. »

Les éclairs, les tonnerres et les voix qui sortent du trône, sont les avertissements, les menaces et les châtiments dont Dieu use envers ses créatures et l'Église envers ses enfants. Les lampes qui se consument devant le trône sont tous les anges gardiens des fidèles, et réduits au nombre de sept pour les raisons que nous avons rapportées plus haut.

V. 6. *Et in conspectu sedis tanquàm mare vitreum, simile crystallo : et in medio sedis, et in circuitu sedis, quatuor animalia plena oculis antè et retrò.*

« Et devant il y avait une mer transparente comme le verre » et semblable à du cristal ; et au milieu du trône, et autour » du trône il y avait quatre animaux pleins d'yeux devant et » derrière. »

Cette mer n'est autre chose que le monde où les pêcheurs d'hommes vont jeter leurs filets. Si elle est transparente comme le verre et claire comme du cristal, c'est qu'elle se trouve devant le trône de celui qui pénètre les abîmes et sonde le cœur de tous les hommes, dont il sait bien découvrir les pensées à ses ministres lorsqu'il le juge à propos. Saphire et Ananie en sont un exemple bien mémorable pour tous les siècles.

Les quatre animaux mystérieux placés autour du trône représentent les quatre évangélistes, qui comprennent eux-mêmes tous les écrivains inspirés dont ils sont les principaux et les plus importants. « Les Pères, dit Bossuet qui les connaissait » si bien, ont cru que le commencement de chaque évangéliste » était marqué par chaque animal ; et cette tradition paraît » dès le temps de saint Irénée. » Ce n'est donc point ici une interprétation arbitraire de quelques particuliers, c'est une tradition générale et des plus anciennes de l'Église. Les yeux dont ils sont pleins devant et derrière marquent leur pénétration dans l'avenir qu'ils prédisent, et dans le passé qu'ils racontent ou interprètent d'une manière infaillible en l'appliquant au corps mystique de Jésus-Christ.

V. 7. *Et animal primum simile leoni, et secundum animal simile vitulo, et tertium animal habens faciem quasi hominis, et quartum animal simile aquilæ volanti.*

« Le premier animal était semblable à un lion, le second » à un veau, le troisième avait un visage comme celui d'un » homme, et le quatrième était semblable à un aigle qui vole. »

On attribue la figure du lion à saint Marc qui commence son

Évangile par la prédication de saint Jean-Baptiste, dont la voix retentissait comme le rugissement de cet animal dans le désert. On a désigné saint Luc par la ressemblance du bœuf, parce que son Évangile commence à la vision qu'eut saint Zacharie pendant qu'il offrait le sacrifice dont cet animal était une des principales victimes. La figure humaine représente saint Matthieu, parce qu'il a mis la généalogie du Fils de l'homme en tête de son Évangile. Pour saint Jean, il est reconnu par tout le monde sous la figure de l'aigle, dont l'œil perçant et le vol rapide désignent parfaitement la pénétration et la sublimité de ce prophète. Il ne place point les évangélistes comme ils sont dans le nouveau Testament, où ils n'ont sans doute de rang qu'à raison du temps où ils ont écrit. Mais saint Jean avait d'autres raisons pour leur donner celui qu'ils tiennent ici; car, voulant montrer sensiblement la vérité du témoignage du saint Précurseur qui enseignait que celui qui le suivait lui avait été préféré, il met d'abord les deux évangélistes qui commencent par l'annoncer, et le fait marcher ainsi devant Jésus-Christ qui lui est préféré par les deux derniers, dont l'un présente sa généalogie selon la chair, et l'autre remonte jusqu'à sa génération éternelle dans le sein de son Père. Ainsi sont réunies dans sa personne la nature divine et la nature humaine, qui le mettent hors de toute comparaison avec les simples créatures. Nous trouvons donc dans les quatre animaux comme dans les sept chandeliers, les sept étoiles et la ressemblance du Fils de l'homme, Jésus-Christ, et ses deux inséparables amis dont l'un le précède et l'autre le suit toujours.

V. 8. *Et quatuor animalia, singula eorum habebant alas senas; et in circuitu et intùs plena sunt oculis; et requiem non habebant die ac nocte dicentia : Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est.*

« Les quatre animaux avaient chacun six ailes, et à l'entour » et au dedans ils étaient pleins d'yeux, et ils ne cessaient de » dire jour et nuit : Saint, Saint, Saint le Seigneur Dieu tout- » puissant, qui était, qui est et qui doit venir. »

Ces animaux ont six ailes comme les Séraphins d'Isaïe ; car dans l'Église de la terre tout est calqué sur celle du ciel : ou plutôt c'est la même société qui se forme dans le temps et ne sera complète que dans l'éternité. Elle attire la protection de Dieu sur son peuple qu'il n'abandonne jamais, et produit les heureux effets de sa parole dans les âmes saintes qu'elle élève sans cesse vers le ciel. Le nombre six désigne le double enseignement du Saint-Esprit, sous la loi naturelle, sous la loi de Moïse et sous l'Évangile. C'est pourquoi les animaux d'Ézéchiel, qui ne figuraient que les deux premiers états, n'avaient aussi que quatre ailes. Les yeux dont ceux de saint Jean sont remplis à l'entour et au dedans, sont des marques sensibles des lumières que les écrivains sacrés répandent dans tout ce qui les environne, et de celles que les lecteurs pieux et attentifs retirent de leurs ouvrages. Ils ne cessent de répéter jour et nuit, dans les plus terribles épreuves comme au sein des consolations les plus abondantes, que le Seigneur est la sainteté et la justice même, et qu'il faut imiter ses divines perfections en se confiant en sa toute-puissance pour y parvenir. Nous avons expliqué le reste du verset au chapitre premier.

V. 9. *Et quùm darent illa animalia gloriam et honorem et benedictionem sedenti super thronum, viventi in sæculâ sæculorum.*

« Et lorsque ces animaux donnaient gloire, honneur et bé-
» nédiction à celui qui est assis sur le trône et qui vit dans les
» siècles des siècles. »

Les hommes de Dieu et vraiment apostoliques ne voient que lui, n'écoutent et ne prêchent que lui, rapportent tout à sa gloire, parce qu'il est seul auteur de tout bien, et que tout don parfait, descendant du Père des lumières, doit remonter à sa source.

V. 10. *Procidebant viginti quatuor seniores ante sedentem in throno, et adorabant viventem in sæcula sæculorum, et mittebant coronas suas ante thronum, dicentes.*

« Les vingt quatre vieillards se prosternaient devant celui

» qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans
» les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant
» le trône en disant. »

A la publication de l'Évangile, lorsque des peuples entiers, plongés depuis si long-temps dans les ténèbres de l'idolâtrie et assis à l'ombre de la mort avaient le bonheur d'être éclairés de ses lumières, de goûter et de comprendre les vérités du salut, quel concert de joie, de bénédiction, de reconnaissance et d'amour parmi eux ! Mais aussi quelle humilité dans les apôtres ! Quelle fidélité à tout attribuer à Jésus de Nazareth ! Trop heureux d'avoir été choisis pour être les instruments de sa miséricorde, ils étaient bien éloignés de se rien attribuer de ces heureuses et brillantes conquêtes de la grâce. Sachant que la cognée ne doit pas se glorifier dans les mains de l'ouvrier, plus leurs succès étaient éclatants, plus ils leur inspiraient la crainte [1] qu'après avoir prêché aux autres ils ne fussent eux-mêmes réprouvés. Ils ne pouvaient se rassurer qu'en déposant tout aux pieds de leur Maître, en se confiant en sa grâce toute-puissante. Le ciel, ravi de leur humilité, en faisait hommage à celui qui vit dans les siècles des siècles.

V. 11. *Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem : quia tu creâsti omnia, et propter voluntatem tuam erant, et creata sunt.*

« Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir
» gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé
» toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles étaient
» et qu'elles ont été créées. »

Voilà le titre de Jésus-Christ au souverain empire du monde : c'est qu'en exécution des décrets éternels il a créé toutes choses. Qu'il est donc grand, mes frères, le Maître que nous servons ! Qu'il est imposant le triple spectacle que la foi

[1] I. Cor. 9. 27.

nous présente dans ce seul chapitre, l'un des plus courts de notre saint livre!

1° Le monarque universel est assis sur son trône, au pied duquel sont placés ses secrétaires pour recevoir ses ordres et les transmettre aux ministres chargés de les exécuter. Ses états qu'il mesure d'un coup d'œil, et ses sujets dont ils pénètre toutes les affections et les pensées, sont réunis en sa présence. Le sénat le plus vénérable et le plus auguste l'environne, mais pour louer et admirer sa sagesse, et non pour lui donner des conseils. Ceux qui osent se révolter sont menacés du tonnerre, écrasés de la foudre. Certes, il serait bien digne de la prudence de ses ennemis d'y réfléchir sérieusement avant de vouloir se mesurer avec un pareil adversaire. Mais, hélas! c'est précisément le défaut de réflexion qui fait leur plus grand malheur.

2° Le juge suprême, le souverain arbitre des anges et des hommes, siège sur son tribunal et prononce ses arrêts auxquels tous ses assesseurs se hâtent d'applaudir, parce qu'ils sont tous aussi parfaitement justes qu'ils sont irrévocables. Il pardonne gratuitement aux plus grands coupables quand il lui plaît, et il condamne sans que personne ait le droit de se plaindre; car la sentence est toujours conforme à la plus rigoureuse équité. Placé au plus haut des cieux; il remet ou retient les péchés sur la terre, et ratifie tout ce qui s'y fait en son nom.

3° Seul et unique docteur de l'univers, il éclaire et enseigne toutes les intelligences créées. Sa main toute-puissante, qui les tira du néant, grava au plus intime de leur être, et en caractères ineffaçables, la loi de la plus exacte justice. Elles ont pu l'obscurcir ou la dégrader, mais non pas la détruire. Quand il lui a plu de réparer son ouvrage, il a fait entendre sa voix et confié ses promesses à Abraham et à sa postérité. Il enseigna dans la chaire de Moïse qu'il a infiniment perfectionnée par celle de Pierre, sur laquelle il continuera de rendre ses oracles jusqu'à la consommation des siècles. Il vient de nous montrer son trône, son tribunal et sa chaire; il va maintenant nous intimer sa loi.

CHAPITRE V.

V. 1. *Et vidi in dexterâ sedentis supra thronum, librum scriptum, intùs et foris, signatum sigillis septem.*

« Je vis ensuite dans la main de celui qui était assis sur » le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept » sceaux. »

Le trône que l'on continue de nous faire voir est sans aucun doute commun aux trois personnes divines. Le Père paraît ici comme principe, tenant dans sa main droite, signe de sa miséricorde, un livre qui contient sa parole sainte, son Verbe éternel, son Fils unique et bien-aimé, qu'il va révéler à ses créatures comme le plus beau et le plus riche présent qu'il puisse leur faire. En général, un livre ne saurait contenir qu'une doctrine vraie ou fausse, bonne ou mauvaise. Mais le livre divin doit être non seulement véritable et bon, mais encore la vérité et la bonté même : car il ne peut rien sortir de mauvais de la source de tout bien. Si la parole de Dieu est une semence, c'est assurément de toutes les vertus sans mélange d'aucun vice. Aussi le divin semeur, le Père éternel même, que son Fils ne croit pas déshonorer en le nommant laboureur, n'a-t-il semé dans son *champ*, le *monde*, son Église, tous ses ouvrages, que le plus pur froment; mais l'homme ennemi ne tarda pas à y jeter l'ivraie. Si cette herbe détestable prend assez d'accroissement pour que les hommes ne puissent plus l'arracher sans nuire au bon grain ; si le père du mensonge vient quelquefois à bout de le mêler si adroitement à la vérité qu'on ne puisse l'en séparer sans quelque danger

pour elle, Dieu, du moins ne saurait s'y méprendre. Incapable d'approuver jamais le mal le plus léger, il poursuit de toute la haine dont il est capable les moindres injustices. D'un autre côté, patient, parce qu'il est éternel, il tolère les erreurs, les schismes, les hérésies, jusqu'aux plus grands scandales dont il sait tirer sa gloire et le salut de ses enfants. Or, le langage ordinaire des livres saints, pour exprimer les choses que Dieu désapprouve et condamne, c'est de dire qu'il ne les connaît pas ou qu'elle sont comme hors de son domaine. Je ne sais qui vous êtes, répond l'époux aux vierges folles : [1] *Nescio vos;* et la grande malédiction des réprouvés, c'est d'être chassés loin de la présence de Dieu : *Discedite à me.* On peut fort bien dire, dans le même sens, que tout ce qu'il connaît, tout ce qu'il aime est écrit dans son livre, sa parole, ses décrets impénétrables; et que tout ce qu'il ignore, hait et repousse, est écrit dehors. Au dedans sont donc la vérité, la lumière et la justice ; au dehors, le mensonge, les ténèbres et l'iniquité. C'est absolument le même livre que celui d'Ézéchiel, écrit aussi des deux côtés, parce qu'il contenait les gémissements de la pénitence, un cantique de joie ou d'actions de grâces, et des malheurs : [2] *Lamentationes, carmen et væ.* Celui de saint Jean est de plus scellé de sept sceaux, pour nous apprendre que tout ce qu'il renferme est d'une autorité irrécusable, infiniment précieux et impénétrable. « [3] Dans le nombre de sept, » remarque Bossuet lui-même, on entend une certaine » perfection, soit à cause des sept jours de la semaine » marquée dès la création où la perfection est dans le sep- » tième, soit pour quelqu'autre raison. » Nous croyons en avoir indiqué une bien fondée dans les sept âges de l'Église, dont les sceaux nous montrent comme la physionomie; mais nous n'en devons pas moins profiter de la remarque du savant et illustre prélat pour nous convaincre de plus en plus que, si nous ne tenons continuellement les yeux fixés sur la fin des

[1] Matth. 25. 12.
[2] Ezech. 2. 9.
[3] Boss. Ap. 5. 1.

temps ou septième jour, nous n'entendrons jamais rien à la conduite de Dieu sur le monde et son Église : [1] *In omnibus respice finem.* Il n'y a que la croyance du jugement dernier qui puisse soulever pour nous un coin du voile mystérieux dont la divine providence a voulu s'envelopper jusque là.

V. 2. *Et vidi Angelum fortem prædicantem voce magnâ : Quis est dignus aperire librum, et solvere signacula ejus.*

« Et je vis un ange fort qui criait à haute voix : Qui est » digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux ? »

Cet ange ne serait-il point encore le même que celui qui conduit partout notre saint prophète ? Quelle voix, en effet, plus forte et plus terrible que la sienne contre les ennemis de la foi au Médiateur ? Il foudroie l'orgueil pharisaïque qui ne croit pas en avoir besoin. [2] *Race de vipères*, dignes enfants du père que vous avez choisi, qui mettez toute votre confiance en vous-mêmes, qui donc a pu vous apprendre à éviter la colère dont vous êtes menacés ? Vous ne pouvez ignorer l'état de dégradation profonde où le péché a plongé tous les hommes. L'histoire en est racontée au long dans la loi dont vous vous piquez d'être les plus fidèles observateurs. Vous connaissez aussi la promesse faite à nos pères de les sauver par les mérites du Messie que vous attendez. Mais si vous jugez de lui par les idées que vous vous en êtes faites, si vous prétendez qu'il autorise et flatte toutes vos passions au lieu de les détruire, vous le rejetterez certainement ; et alors quelle ressource vous restera-t-il contre la vengeance de Dieu que vous ne cessez d'irriter ? Il est évident que cet ange représente tous les hommes, soit patriarches, soit prophètes, qui étaient chargés de prêcher l'obligation de n'attendre le salut que du Messie promis. Or, c'étaient là les fonctions et le double ministère de Jean-Baptiste comme nous l'avons déjà vu clairement. C'est donc encore ici *la voix de celui qui crie dans le désert.*

[1] Imit. L. 1. C. 24. ℣. 1.
[2] Luc. 3. 7.

V. 3. *Et nemo poterat, neque in cœlo, neque in terrâ, neque subtus terram, aperire librum, neque respicere illum.*

« Et nul ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la » terre, ouvrir le livre ni le regarder. »

Il ne se trouve absolument personne, ni au ciel parmi les anges, ni sur la terre parmi les vivants, ni aux limbes parmi les morts, qui puisse seulement regarder ce livre tant l'aspect en est terrible!

Ils sont donc aussi insensés que téméraires ces innombrables docteurs du genre humain, qui, tout occupés de l'instruction des autres, ne s'instruisent jamais solidement eux-mêmes. La seule forme du livre que l'Agneau doit ouvrir semble donner la raison de l'absurdité et de la contradiction de leurs systèmes. Ils aperçoivent sur ce rouleau quelques erreurs plus grossières, plus révoltantes qu'ils sont forcés de désavouer sans savoir pourquoi; mais ils prennent toutes celles qui sont voilées de ses plis pour autant de vérités au moyen desquelles ils s'imaginent avoir déjà tout compris. Ils se moqueraient cependant, ou s'indigneraient avec raison de la conduite du charlatan qui prétendrait expliquer la lumière par les ténèbres.

O sagesse éternelle, lumière vivifiante! éclairez ces pauvres aveugles en leur faisant comprendre que chacun d'eux se condamne tous les jours lui-même de sa propre bouche : *Tu es ille vir.*

Adam fuit et se cache après son péché. Caïn veut d'abord dissimuler son fratricide, et ajoute l'insolence à l'hypocrisie. Convaincu de son crime, il se révolte contre la pénitence qu'il mérite. Judas se détruit après avoir livré Jésus à ses ennemis. O Dieu! qui donc nous mettra à couvert de votre justice? Le seul nom de Jésus est notre refuge; lui seul est notre lumière, notre sagesse et notre force. Les anges eux-mêmes ne comprendraient rien aux mystères de Dieu sans Jésus-Christ, puisqu'ils ne pourraient même pas les considérer attentivement.

V. 4. *Et ego flebam multùm : quoniam nemo dignus inventus est aperire librum, nec videre eum.*

« Je fondais en larmes de ce que personne ne s'était trouvé » digne d'ouvrir le livre ni de le regarder. »

La profonde douleur que manifeste saint Jean, et les larmes abondantes qu'il répand, nous rappellent les gémissements et les angoisses des anciens justes qui désiraient si ardemment la venue du Sauveur. Hélas! à quelles épreuves n'était pas mise leur foi, quelque peu développé qu'en fut l'objet! Pour un Abraham qui eut le bonheur de voir le jour de Jésus-Christ, de comprendre la suite de ses mystères, combien d'âmes saintes en ignoraient absolument tous les détails? Ne pouvant saluer que de loin le bonheur qu'ils attendaient, leur vie se passait dans les alarmes, et ils mouraient avec la certitude de descendre dans le séjour des ténèbres. Bienheureux donc, mes frères, bienheureux mille fois les yeux qui voient accomplis les mystères auxquels nous participons. Quant à ceux qui les ignorent ou qui ont le malheur de n'y pas croire, mon Dieu! qu'ils sont à plaindre et bien dignes des larmes de votre saint prophète!

V. 5. *Et unus de senioribus dixit mihi : Ne fleveris : ecce vicit leo de tribu Juda, radix David, aperire librum, et solvere septem signacula ejus.*

« Mais l'un des vieillards me dit : Ne pleurez point; voici » le lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu » par sa victoire le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en lever les » sept sceaux. »

Le propre des ministres du Dieu de miséricorde est de consoler les affligés, en leur rappelant surtout la charité infinie qu'il nous a témoignée en nous donnant son Fils unique. Le saint patriarche Jacob avait prédit la victoire de Jésus-Christ sur le démon sous la figure d'un lion, symbole de sa force invincible, qui devait sortir de la tribu de Juda et de la famille de David, d'après de nouvelles promesses faites au saint roi.

De là le titre de Fils de David donné si souvent à Notre-Seigneur dans l'Évangile. Vainqueur de la mort et de l'enfer, Jésus-Christ a mérité par cette victoire d'entrer dans tous les secrets de Dieu et de les révéler à son Église.

V. 6. *Et vidi; et ecce in medio throni et quatuor animalium, et in medio seniorum, agnum stantem tanquàm occisum, habentem cornua septem, et oculos septem, qui sunt septem spiritus Dei, missi in omnem terram.*

« Je regardai, et je vis au milieu du trône et des quatre » animaux, et au milieu des vieillards un agneau debout » comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont » les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre. »

Rien de plus contraire en apparence que les qualités du lion et celles de l'agneau : mais c'est le propre de l'Homme-Dieu de réunir les extrémités les plus opposées. Plus fort que les lions par sa toute-puissance, il surpasse le plus tendre agneau par sa douceur infinie. Il est au milieu des vieillards et des animaux, parce qu'il inspire, anime et soutient tous les écrivains sacrés et les prédicateurs de la sainte parole, qui n'annoncent que lui, qui ne parlent qu'en son nom, et qui s'efforcent de porter tous les hommes à son amour. Il est placé devant le trône comme notre avocat et notre médiateur pour empêcher les éclairs et les tonnerres qui en sortent de venir jusqu'à nous. Il s'y tient debout comme vivant maintenant et dans les siècles des siècles; et il paraît comme immolé, parce qu'il a été mort et qu'il conserve encore les cicatrices de ses plaies qui intercèdent en notre faveur. Ses cornes au nombre de sept, pour les raisons que nous avons exposées, marquent sa puissance; et ses yeux désignent les lumières et les dons de sagesse que les anges nous apportent en son nom comme ses messagers et ses ministres. Saint Paul attribue ces fonctions à tous les esprits célestes; nouvelle preuve que saint Jean les comprend tous ici dans le nombre sept. Il semble que les apôtres aient voulu nous représenter quelque chose de ce mystère dans l'établissement des sept diacres appelés communément

les yeux des évêques, et qu'un concile de Néocésarée défend de multiplier au-delà de ce nombre dans chaque Église, quelque considérable qu'elle fût : *Etiamsi sit magna civitas;* et cela, afin de garder la tradition apostolique.

V. 7. *Et venit; et accepit de dexterâ sedentis in throno librum.*
« Il vint, et il prit le livre de la main droite de celui qui était » assis sur le trône. »

En recevant le livre de la main de son Père, Jésus-Christ nous prouve sa mission près des hommes; car, pour lui, il n'ignorait rien de ce qui y est contenu; mais seul dépositaire des secrets divins, seul aussi il pouvait les faire connaître à son Église. Ce mélange d'états si différents dans lesquels nous sont présentés les mêmes objets, augmente singulièrement l'obscurité des visions prophétiques. On a peine à concevoir ici, par exemple, que le livre ne soit donné à l'Agneau qu'après son immolation, tandis qu'il l'a certainement reçu dès sa naissance. On est également étonné de voir saint Jean si affligé de ce qu'il ne se trouve personne qui puisse l'ouvrir, après qu'il a vu lui-même l'accomplissement de tous les mystères de Jésus-Christ. Votre étonnement cessera, mes frères, si vous vous rappelez l'observation que nous avons faite sur le douzième verset du premier chapitre, et si vous saisissez bien le point de vue du prophète. Souvenez-vous donc que les choses lui sont montrées comme elles étaient de son temps. Il voit Jésus-Christ ressuscité, mais au milieu de son Église et sous les traits de son ange; c'est-à-dire qu'il le voit en même temps dans le ciel, sur la terre et dans la loi. De même au chapitre que nous expliquons, il le contemple tout à la fois sous les figures de lion, d'agneau, de victime immolée, etc.; mais cette vue simultanée ne dérange nullement l'ordre successif dans lequel les mystères ont été annoncés et accomplis. Les explications et instructions qu'il reçoit partout, ne sont que des applications qu'on lui fait faire à Jésus-Christ des anciennes prophéties qui le concernent, et qui paraissaient autant d'énigmes avant sa résurrection.

V. 8. *Et quùm aperuisset librum, quatuor animalia et vigenti quatuor seniores ceciderunt coram Agno, habentes singuli citharas, et phialas aureas plenas odoramentorum, quæ sunt orationes sanctorum.*

« Et l'ayant ouvert, les quatre animaux et les vingt quatre » vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun » des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont » les prières des saints. »

Le texte grec porte : « L'ayant reçu, » et le chapitre suivant semble autoriser cette lecture : mais on peut dire aussi que l'Esprit-Saint indique d'abord en gros ce qu'il explique ensuite en détail. Nous voyons dans ce verset une parfaite et bien douce correspondance entre l'Église du ciel et celle de la terre. Les saints se prosternent devant l'Agneau pour l'adorer et le remercier du salut qu'il procure au monde. Ils lui présentent les prières que lui adressent les fidèles vivant ici-bas, qu'ils regardent tous comme leurs frères. Leurs instruments de musique annoncent la joie et le concert unanime de sentiments et de louanges qui règne dans la Jérusalem céleste ; et les coupes sont une explication de celles qui se trouvaient placées devant l'autel des parfums, dans le temple de Salomon. Elles sont d'or, parce que c'est la charité qui produit la véritable prière figurée par les parfums dont elles sont pleines. L'invocation des saints est donc une pratique pieuse et salutaire, malgré les blasphêmes des réformateurs du seizième siècle.

V. 9. *Et cantabant canticum novum, dicentes : Dignus es, Domine, accipere librum, et aperire signacula ejus : quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu et linguâ et populo et natione.*

« Ils chantaient un cantique nouveau, en disant : Vous êtes » digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en lever les sceaux, » parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous » avez rachetés pour Dieu par votre sang, de toute tribu, de » toute langue, de tout peuple et de toute nation. »

La nouveauté de ce cantique ne vient pas des paroles qui le composent, mais bien plutôt de ce qui en fait le sujet. Tous ceux que chantait l'ancien peuple se rapportaient sans doute à Jésus-Christ; mais ils avaient ordinairement pour objet immédiat quelque bienfait ou protection temporelle qui absorbait toute l'attention de la multitude. Ici rien de semblable; tout se rapporte directement au Médiateur, au Dieu-fait homme et anéanti pour nous. L'étendue de son amour s'y montre en ce qu'il ne nous a pas rachetés au poids de l'or le plus précieux, mais au prix de tout son sang qu'il a versé pour nous procurer l'adoption divine. Une charité si nouvelle méritait bien des actions de grâces extraordinaires. Le peuple nouveau ne se forme plus d'une seule famille, mais de toutes les nations de l'univers appelées au même bonheur.

V. 10. *Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes; et regnabimus super terram.*

« Et vous nous avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, » et nous régnerons sur la terre. »

Les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ partagent son sacerdoce et son royaume éternel, pourvu qu'ils participent à ses humiliations et à ses souffrances. Quel puissant motif n'ont-ils donc pas de se glorifier dans sa croix! Les saints règnent sur la terre par le triomphe de toutes leurs passions pendant leur vie, et par les honneurs qu'ils y reçoivent souvent après leur mort; mais ils sont redevables du tout à Jésus-Christ.

V. 11. *Et vidi, et audivi vocem angelorum multorum in circuitu throni, et animalium, et seniorum; et erat numerus eorum millia millium.*

« Je regardai encore et j'entendis autour du trône et des » animaux et des vieillards, la voix de plusieurs anges dont » le nombre allait jusqu'à des milliers de milliers. »

Cette troupe innombrable d'anges qui joignent leurs voix à

celles des saints nous montre qu'ils adorent Jésus-Christ aussi bien que nous, et qu'ils le reconnaissent pour leur médiateur et le Sauveur du genre humain. Ils lui donnent sept attributs qui ont rapport aux sept âges de l'Église, et renferment toutes les louanges qu'on peut lui donner.

V. 12. *Dicentium voce magnâ : Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem.*

« Qui disait à haute voix : L'Agneau qui a été égorgé est » digne de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, » l'honneur, la gloire et la bénédiction. »

La puissance par laquelle il a créé et il conserve toutes choses, opère tant de miracles et assujettit tous les peuples au joug de son Évangile; la divinité, parce que toute la plénitude en habite corporellement en lui, et qu'il mérite par conséquent d'être adoré comme vrai Dieu. Il est censé recevoir néanmoins la divinité lorsqu'elle est manifestée dans sa personne et qu'il est reconnu et glorifié comme Dieu. Il en est de même des autres attributs qu'il possède dans leur perfection depuis l'union hypostatique; par exemple de la sagesse qui éclate dans la beauté de ses ouvrages, et de la force par laquelle il a triomphé de tous ses ennemis. Enfin il est digne de recevoir l'honneur, la gloire et toutes sortes de bénédictions, parce que son excellence doit être reconnue et publiée partout à haute voix. Tel est l'unique objet de l'intérieur du livre qu'il a ouvert, et que l'Église est chargée de faire connaître au monde entier.

V. 13. *Et omnem creaturam quæ in cœlo est, et super terram, et sub terrâ, et quæ sunt in mari, et quæ in eo, omnes audivi dicentes : Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum.*

« Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, » sur la terre, sous la terre, et celles qui sont dans la mer, » et tout ce qui y est; je les entendis toutes qui disaient :

» Bénédiction, honneur et gloire et puissance soient à celui
» qui est assis sur le trône, et à l'Agneau dans les siècles
» des siècles. »

Toutes les créatures joignent leurs voix à celles des vieillards et des animaux, parce qu'elles louent Dieu à leur manière en faisant éclater plus ou moins ses divins attributs, et qu'elles attendent en gémissant, comme dit saint Paul, la délivrance et la gloire promise à ses enfants. Elles invitent à le louer et à le bénir toutes les intelligences, qui doivent leur servir d'interprètes. Aussi les quatre animaux qui représentent tous les écrivains sacrés, applaudissent-ils à toutes ces louanges, charmés qu'ils sont de voir ce concert parfait et unanime de toutes les créatures à bénir leur auteur.

V. 14. *Et quatuor animalia dicebant : Amen. Et viginti quatuor seniores ceciderunt in facies suas; et adoraverunt viventem in sæcula sæculorum.*

« Et les quatre animaux disaient *Amen*. Et les vingt quatre
» vieillards se prosternèrent sur le visage, et adorèrent celui
» qui vit dans les siècles des siècles.

Les saints terminent leur adoration par un prosternement profond et silencieux, comme pour témoigner leur impuissance à louer un être si parfait, qui sait tirer sa gloire et des adorations des saints au ciel, et des combats de l'Église militante sur la terre, et des tourments de l'enfer qui est au-dessous, et même des scandales et de tous les crimes du monde représenté par la mer.

CHAPITRE VI.

Pour comprendre plus aisément l'ouverture du livre mystérieux et des sceaux qui le ferment si bien, il faut se souvenir que les livres des anciens étaient de grands rouleaux de papier ou de parchemin que l'on étendait en les ouvrant. On peut donc se figurer celui-ci ou comme sept feuilles roulées l'une sur l'autre, ou comme sept larges bandes, tenant par l'une des extrémités à un dossier commun et placées au-dessus les unes des autres, dont chacune, se déroulant à l'ouverture de chaque sceau, laisse voir tout ce qu'elle contient. Ce sont autant de figures qui ont rapport aux doctrines que renferme le livre, et qui doivent se développer successivement pendant les sept âges de l'Église.

V. 1. *Et vidi quòd aperuisset Agnus unum de septem sigillis, et audivi unum de quatuor animalibus dicens, tanquàm vocem tonitrui : Veni, et vide.*

« Et je vis que l'Agneau avait ouvert le premier des sept » sceaux ; et j'entendis le premier des animaux qui dit avec » une voix comme d'un tonnerre : Viens et vois. »

Les écrivains inspirés, et surtout les évangélistes, sont chargés de nous faire connaître les exemples et les enseignements de Jésus-Christ. Mais pour remplir leur mission dans toute son étendue, il ne leur suffit pas de nous les montrer dans des écrits que chacun peut entendre et interpréter comme il veut. Ils doivent obliger les lecteurs et les interprètes à faire une attention sérieuse et pratique aux règles que le

docteur suprême a établies, et qui ne peuvent se maintenir que par une autorité fixe et traditionnelle, clairement marquée par cette voix de tonnerre qui est adressée à toute l'Église dans la personne de saint Jean. Il faut être conduit pour voir comme il faut : *Veni et vide*. Et afin que nous ne l'oubliions pas, on va nous répéter jusqu'à quatre fois les mêmes paroles. Malheur donc à l'imprudent qui voudrait marcher seul ; mais mille fois malheur aux guides aveugles, aux maîtres téméraires, qui prétendraient conduire et enseigner les autres d'après leurs idées.

V. 2. *Et vidi : et ecce equus albus ; et qui sedebat super illum habebat arcum, et data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret.*

« Je regardai et je vis un cheval blanc. Celui qui était » monté dessus avait un arc, et on lui donna une couronne, » et il partit en vainqueur qui va remporter victoire sur » victoire. »

Ce cheval blanc était la monture ordinaire des vainqueurs au jour de leur triomphe. Ce cavalier est Jésus-Christ victorieux, comme le prouvent sans réplique les versets onzième et treizième du chapitre dix-neuvième où il est appelé le Verbe de Dieu. Il porte un arc qui est une des armes avec lesquelles le représentent les prophètes. [1] Ses flèches sont pénétrantes et enflammées, dit David, et partout elles répandent la désolation et la terreur. Tous les peuples vous seront assujettis, lui dit-il ailleurs à lui-même ; car [2] vos flèches pénétrantes frappent au cœur les ennemis du roi. Son arc les atteint de loin, et son glaive les frappe de près. Il prend ici le premier pour lui, et laisse le second à ses apôtres. Il paraît seul, parce qu'il n'a aucun appui sur la terre où personne ne l'aide à vaincre : [3] *De gentibus non est vir mecum*. Nous le re-

[1] Ps. 119. 4.
[2] Ps. 44. 6.
[3] Isaï. 63. 3.

trouverons plus loin suivi d'une grande multitude ; mais elle est sa conquête plutôt que son armée. S'il a des soldats d'une bravoure et d'une fidélité éprouvée, c'est qu'il est lui-même leur force, leur courage et leur vie tout entière : [1] *Vivit in me Christus.* Il va leur préparer les voies parmi les gentils. [2] Habacuc l'a vu faisant marcher sa cavalerie au milieu de la mer. Ne serait-ce point pour fixer davantage notre attention sur cette figure prophétique, que le Sauveur a voulu faire marcher le prince des apôtres avec lui sur cet élément? Il a déjà la couronne sur la tête, tant il est assuré de vaincre. Les conquérants ordinaires vont à la rencontre de leurs ennemis; mais Jésus-Christ a dépassé tous les siens qui ne sauraient jamais l'arrêter dans sa marche. La blancheur du cheval et du cavalier est l'emblême de la vérité que les apôtres vont publier dans le monde, et qui est plus ancienne que toutes les erreurs qui vont suivre. C'est l'intérieur entier du livre qui vient de s'ouvrir pour être enseigné à tous les hommes, et à la tête duquel est placée la parfaite obéissance de Jésus-Christ. Sa résurrection, qui en est le fruit et la récompense, a détruit toutes les calomnies de ses accusateurs, en prouvant qu'il est la vertu même de Dieu et sa vérité éternelle. Il part donc en vainqueur de la mort pour continuer ses victoires qui ne finiront qu'avec le monde. Mais comme les plus éclatantes ont eu lieu dans les trois premiers siècles, cela suffit pour caractériser le premier âge. Nous allons voir paraître maintenant ce qui est écrit au dehors du livre.

V. 3. *Et quùm aperùsset sigillum secùndum, audivi secùndum animal dicens : Veni et vide.*

« A l'ouverture du second sceau j'entendis le second animal » qui dit : Viens et vois. »

Les amis et les défenseurs de la vérité doivent être attentifs à réprimer et à proscrire l'erreur et le mensonge. Déposi-

[1] Galat. 2. 20.
[2] Habac. 3. 15.

taires et gardiens de la saine doctrine, les pasteurs doivent en conserver précieusement jusqu'au langage, et bannir toutes les nouveautés profanes et les expressions équivoques dont ne manquent pas de s'envelopper les novateurs en attendant qu'ils puissent parler ouvertement.

V. 4. *Et exivit alius equus rufus; et qui sedebat super illum, datum est ei ut sumeret pacem de terrâ, et ut invicem se interficiant, et datus est ei gladius magnus.*

« Il partit aussitôt un autre cheval qui était roux, et il fut » donné à celui qui était monté dessus d'ôter la paix de dessus » la terre, et de faire que les hommes s'entretuassent, et on » lui donna une grande épée. »

La plus constante comme la plus criminelle des prétentions de Satan, c'est de vouloir ressembler en tout au Très-Haut : [1] *Similis ero Altissimo.* Il veut donc se faire adorer comme lui sur la terre; comme lui avoir ses prêtres, ses victimes, ses autels; en un mot, sa religion. Dans l'impuissance de réduire, comme le Créateur, tout à l'unité, il en approche le plus possible; et il sait fort bien que le meilleur moyen d'y réussir est de se cacher sous les œuvres les plus parfaites de Dieu même. Le Saint-Esprit veut bien nous peindre ici ses efforts et son adresse en ce genre. Les premiers assauts qu'il livre à son adversaire tendent à lui ravir ses disciples par le schisme et l'hérésie, fort bien représentés par la couleur rousse du cheval et du cavalier que nous voyons paraître dans ce verset. Ceux qui ont l'habitude des saintes écritures savent qu'ordinairement la vérité et la charité, qui en sont les deux caractères distinctifs, y sont représentées par le rouge et le blanc, dont le mélange produit la rousseur. Le zèle pour la gloire de Dieu, le bien de la religion, l'amour du prochain sont les prétextes que les réformateurs ne manquent jamais de mettre en avant; mais tous ces beaux dehors aboutissent toujours au

[1] Isaï. 14. 14.

renversement de l'ordre et de la paix, à une révolte ouverte et souvent aux guerres les plus sanglantes et les plus furieuses.

Zacharie, comme saint Jean, a vu l'ange de ténèbres se transformer en ange de lumière, mais avec la différence qui convenait au temps des deux prophètes. [1] L'un reçoit sa vision au milieu de la nuit et des ombres de la loi; l'autre a tout vu au grand jour : [2] *Die dominicâ.* Effrayé de l'apparition d'un cavalier monté sur un [3] *cheval roux* et suivi d'un grand nombre d'autres, Zacharie demanda à l'ange qui parlait en lui ce que cela signifiait. Je vous le dirai, répond son charitable guide : mais l'officieux cavalier, prévenant l'explication de l'ange, dit lui-même au prophète : *Ceux-ci,* que vous voyez, *sont ceux que le Seigneur a envoyés parcourir toute la terre;* et toute la cohorte s'empresse de confirmer le témoignage de son chef en disant : *Nous avons parcouru toute la terre qui est maintenant habitée et en paix.* Ce langage ne rappelle-t-il pas involontairement l'insolence avec laquelle le démon lui-même répond à Dieu au livre de [4] Job? Aussi la paix dont il s'agit, et qui plaît si fort aux esprits infernaux, n'est-elle guère du goût de l'ange du Seigneur qui s'en plaint à lui-même en ces termes : *Seigneur des armées, jusqu'à quand différerez-vous à faire miséricorde à Jérusalem et aux villes de Juda, contre lesquelles votre colère s'est émue?* Saint Jean, lui qui voit les choses comme elles sont, traduit en termes fort simples les équivoques de Satan, et nous explique clairement la nature de la mission dont il se glorifie avec ses émissaires et de la paix qui lui est chère : c'est qu'*il lui est donné d'enlever la paix à la terre qui représente l'Église, de faire que ses enfants s'entretuent, et qu'il est armé de la grande épée de la justice du Seigneur, dont la colère s'est émue contre Jérusalem et les villes de Juda, à cause des crimes de leurs habitants.* Que faites-vous donc par vos scandaleuses et interminables divisions, ô chrétiens? Vous forcez les vrais anges de paix à répandre

[1] Zach. I. 8.
[2] Apoc. I. 10.
[3] Zach. I. 8. 9. 10. 11. 12. 13.
[4] Job. II. 4.

des torrents de larmes, et vous réjouissez tout l'enfer. Mais, hélas! les hérésies sont, comme les scandales, inévitables : [1] *Oportet hæreses esse.* Il y en a eu dès le commencement de l'Église et il y en aura jusqu'à la fin. Mais celle d'Arius étant la plus fameuse parmi celles qui niaient la divinité de Jésus-Christ, unique fondement de la foi, méritait bien de les caractériser toutes, et d'en faire attribuer le nom au second âge de l'Église qui s'étend jusque vers la fin du cinquième siècle. Le premier ennemi qu'elle eut à combattre dans l'ordre des temps, fut donc l'esprit de division que le démon soufflait au dedans, tandis qu'au dehors il réunissait tout contre elle. A peine la trompette évangélique eut-elle retenti dans le monde, qu'une multitude d'apôtres du mensonge se pressèrent de toutes parts sur les traces de ceux de la vérité; et l'un des plus beaux éloges que mérite l'évêque d'Éphèse, c'est d'avoir su les démasquer et les confondre.

A l'ouverture du premier sceau, le Saint-Esprit veut fixer toute notre attention sur l'établissement de la vérité qu'il nous montre, et réserve à celle du second le commencement de la description de ses divisions intestines. On ne peut représenter que successivement des choses qu'il est facile d'apercevoir en même temps : de cette manière la doctrine des païens ne nous est représentée qu'au troisième sceau. C'est pourquoi nous avons dit qu'il était réservé à l'Église de Pergame de la combattre. Il y en a encore une autre raison bien sensible : c'est que toutes les hordes de barbares qui inondèrent l'empire et l'Église à cette époque, joignaient toutes leurs superstitions à celles des anciens grecs et romains. Il était donc bien naturel de les ranger toutes dans la même classe; d'ailleurs l'hérésie a combattu l'Église avant l'idolâtrie, comme Esaü avait persécuté Jacob long-temps avant Laban.

V. 5. *Et quùm aperuisset sigillum tertium, audivi tertium animal dicens : Veni, et vide. Et ecce equus niger; et qui sedebat super illum habebat stateram in manu suâ.*

[1] I. Cor. 11. 19.

« Quand il eut levé le troisième sceau, j'entendis le troi-
» sième animal qui dit : Viens et vois. Et je vis un cheval
» noir, et celui qui le montait avait en sa main une balance. »

A la seule couleur de ce cheval on reconnaît les innombrables absurdités du paganisme, qui ne laissaient plus apercevoir aucune trace de la vraie religion. Aussi est-il avec son cavalier l'emblême de la disette et de la plus horrible famine qui rend[1] tous les visages noirs comme des chaudrons noircis au feu, selon l'expression de Joël. Ce serait, en vérité, comprendre bien peu les vues de la foi, que de borner ce fléau à la faim qui ne tue que le corps. La seule famine vraiment redoutable pour des chrétiens ne doit-elle pas être la privation du pain de vie que toutes les fausses doctrines tendent à nous enlever, puisque les mauvais entretiens, qui en sont le fruit naturel, corrompent les bonnes mœurs. Que penser donc de ce ramassis d'impiétés grossières, d'oracles mensongers et d'abominations de toutes espèces dont se composait le paganisme ? Et que fut devenu l'héritage du Seigneur au milieu de tant d'attaques, si sa main toute-puissante ne l'avait protégé d'une manière toute spéciale ? Mais, malgré tous les ravages et la confusion que portaient de tous côtés la grossièreté et la fureur des barbares, l'erreur ne prévalut point.

V. 6. *Et audivi tanquàm vocem in medio quatuor animalium dicentium : Bilibris tritici denario, et tres bilibres hordei denario, et vinum et oleum ne læseris.*

« Et j'entendis une voix comme du milieu des quatre ani-
» maux qui dit : Le litron de blé se vend un denier, et les
» trois litrons d'orge un denier. Ne gâtez point le vin et
» l'huile. »

Dieu ne permit pas que son Église, si souvent représentée par la vigne et l'olivier, fût privée de sa nourriture spirituelle. Le vin et l'huile, figures de la force et de l'onction de sa

[1] Joël 2. 6.

grâce, furent conservés par un ordre exprès et formel d'en haut. La voix qui prédit ces malheurs se fait entendre au milieu des animaux, parce que ce sont les hommes inspirés qui annoncent et prédisent les châtiments dont le Seigneur punit les péchés de son peuple. L'Église fut en butte à ces terribles fléaux pendant une bonne partie du cinquième et presque tout le sixième siècle qui forment son troisième âge. A peine se vit-elle délivrée de si nombreux et si imminents dangers, qu'un ennemi plus furieux et plus redoutable encore se présenta, moins pour la combattre que pour la détruire, si la chose était possible à l'enfer.

V. 7. *Et quùm aperuisset sigillum quartum, audivi vocem quarti animalis dicentis : Veni et vide.*

« Lorsqu'il eut levé le quatrième sceau, j'entendis la voix » du quatrième animal qui dit : Viens et vois. »

V. 8. *Et ecce equus pallidus ; et qui sedebat super eum, nomen illi Mors, et infernus sequebatur eum, et data est illi potestas super quatuor partes terræ, interficere gladio, fame, et morte, et bestiis terræ.*

« Et je vis un cheval pâle, et celui qui était monté dessus » s'appelait la Mort, et l'enfer le suivait; et on lui donna puis- » sance sur les quatre parties de la terre, pour faire mourir » les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité et » par les bêtes de la terre. »

La pâleur du cheval et du cavalier marque une doctrine sans force, une religion sans caractère, qui enseigne quelques vérités mêlées d'une foule d'erreurs plus ou moins grossières. Tel est en effet le mahométisme, clairement désigné en cet endroit. On donne le nom de Mort à son fondateur : 1° parce que son caractère féroce menace et souvent frappe de son cimeterre exterminateur ceux qui refusent de partager son fanatisme ; 2° parce que, selon M. de la Chétardie [1], il est le

[1] De la Chétard. Exp. de l'Apoc. Ch. VI. ℣. 8.

signe de la destruction finale de l'empire romain, et par conséquent des approches de l'Antechrist, conformément à la prophétie de saint Paul. En effet, selon plusieurs interprètes respectables, l'apôtre prédit aux Thessaloniciens, en termes énigmatiques, que l'homme de péché ne paraîtra qu'après la destruction de l'empire. Il ne dit pas qu'il viendra aussitôt, mais seulement qu'il sera montré : [1] *Et tunc revelabitur* : ce qui s'est fort bien accompli dans Mahomet, qui est la figure la plus expresse que l'on ait encore vue de cet ennemi de Jésus-Christ. Aussi sont-ils, pour ainsi dire, confondus ensemble : leur empire est le même ; seulement il doit être beaucoup plus étendu sous l'Antechrist, auquel il sera donné pouvoir sur les quatre parties du monde ; expression bien remarquable pour le temps de saint Jean où l'on n'en connaissait que trois. Ce cavalier s'appelle la Mort, comme le plus directement opposé à Jésus-Christ qui est la vie. Les succès prodigieux qu'a déjà obtenus cet empire anti-chrétien, et l'effroi général qu'il a répandu jusque dans l'Europe à différentes époques, nous font pressentir aisément la rapidité et l'étendue de ses conquêtes lorsque les moments marqués par la providence seront arrivés. Satan, rendu à sa pleine liberté, semblera disposer à son gré de tous les éléments et de l'univers entier ; car le pouvoir lui a été donné, en punition de tous les crimes des hommes, sur les quatre parties qui le composent. La guerre, la famine, les divers genres de mortalité, les bêtes de la terre, qui sont les hommes-animaux vendus à l'iniquité, tout est mis à sa disposition. Il emploie la longue épée du second cavalier, la famine annoncée par le troisième, et le nom du quatrième. Le saint prophète pouvait-il nous montrer plus sensiblement l'union monstrueuse de cet empire composé de faux chrétiens, d'idolâtres et de mahométans, tous hommes charnels, devenus semblables au cheval et au mulet sans intelligence, véritables bêtes de la terre, qui ne connaissent d'autre dieu que leur ventre, à la tête desquels

[1] 2. 2. 8.

viendra se placer ce prodige de scélératesse, ce démon incarné qui en disposera à son gré.

Telles sont les fausses religions que le démon oppose à la vraie qui doit être essentiellement une. Dans l'impossibilité où nous sommes de nous figurer les innombrables opinions que l'esprit humain peut enfanter sur cette matière, le Saint-Esprit a voulu les réduire à trois chefs qui les comprennent toutes.

Quiconque, en effet, prétend avoir une religion en dehors du catholicisme, se propose nécessairement d'adorer ou le Père céleste sans écouter l'Église, ou une fausse divinité, ou le vrai Dieu sans médiateur; dans le premier cas il est hérétique, idolâtre dans le second, et dans le troisième il se place au même rang que Mahomet. Ainsi toutes les singeries diaboliques en fait de superstition, sont comprises sous les emblêmes des trois chevaux, roux, noir et pâle, avec leurs cavaliers et leurs partisans de mêmes couleurs. C'est pourquoi nous n'en voyons plus paraître de nouvelles à l'ouverture des trois derniers sceaux. Ce sont les saints qui gémissent, des étoiles qui tombent; et enfin règne un silence parfait. Remarquons encore avant d'aller plus loin, les rapports qui se trouvent entre les sept églises, les sept sceaux et les sept trompettes que nous verrons bientôt. Les Églises nous montrent les vertus et les vices; les sceaux, la vérité et le mensonge; et les trompettes annoncent les œuvres de l'Église et celles de ses ennemis. Ces trois symboles contiennent trois séries d'évènements successifs qui embrassent tous les temps. Ainsi la vérité ou la foi se trouve placée entre les vertus qu'elle enseigne en les faisant pratiquer, et les œuvres qu'elle donne la force et le courage de faire. De même les fausses doctrines soutiennent les vices qu'elles s'efforcent de justifier, et produisent les faits qu'elles opposent à l'Église. Il y a donc entre toutes ces choses une relation de causes et d'effets qui se soutiennent et se fortifient mutuellement. A l'ouverture du second, du troisième et du quatrième sceau, la cause est plus sensible; à celle des trois autres, ce sont les effets qui dominent. Nous avons déjà remarqué bien de la différence entre les quatre premières et les trois dernières

Églises, et nous allons en voir une plus grande entre les quatre premiers et les trois derniers sceaux. Mais la plus sensible se trouve entre les quatre premières et les trois dernières trompettes. Nous pourrons en voir la raison dans l'analyse; mais nous devons faire remarquer ici l'interprétation que le Saint-Esprit nous y donne de deux célèbres prophéties de Daniel touchant les quatre empires, qui ont si fort exercé la plume des savants.

Le roi de Babylone voit dans un songe qui lui est expliqué par Daniel, une statue énorme composée de quatre métaux; et le prophète voit lui-même quatre bêtes dont il reçoit l'explication par un ange.

Il ne saurait y avoir le moindre doute que ces deux visions ne figurent quatre royaumes, puisque Daniel en assure Nabuchodonosor touchant la statue, et que l'ange dit la même chose au prophète relativement aux bêtes. Mais quels sont ces empires? Les interprètes sont et doivent être unanimes sur le premier, puisque Daniel déclare que le roi de Babylone est la tête de la statue. On en conclut généralement que les trois autres sont ceux des Perses, des Grecs et des Romains. Le reste est abandonné à l'interprétation des hommes; c'est pourquoi ils sont si peu d'accord entre eux. Les uns veulent que ces deux visions signifient la même chose; les autres, qu'elles aient des objets différents.

Il serait peut-être plus facile qu'on ne pense de concilier deux prétentions si opposées. Mais persuadé comme nous le sommes que la vraie et solide interprétation des prophéties de l'ancien et du nouveau Testament doit se trouver dans l'Apocalypse, nous ne pouvons chercher ailleurs cette conciliation ni les autres éclaircissements nécessaires. Consultons donc le bienheureux confident de notre unique maître; il connaît tous les secrets, car il a reçu l'esprit de tous les prophètes qui ne parlent que de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Or, pour comprendre le disciple bien-aimé, il faut observer soigneusement ses actions, ses paroles, et jusqu'à son silence, souvent plus expressif que ses paroles mêmes. Que fait-il donc? Que dit-il? et qu'omet-il dans l'explication

qu'il nous donne des deux visions dont il s'agit ? Il commence par les réunir pour nous montrer leur ressemblance, puis il les éloigne fort l'une de l'autre pour nous apprendre qu'il y a une grande différence entre elles ; car il nous donne la première dans son sixième chapitre, et la seconde au treizième seulement.

Pour bien saisir sa pensée par rapport à la statue composée de quatre métaux bien désignés, il suffit d'observer la ressemblance qu'elle offre avec les quatre cavaliers de l'Apocalypse, dont le premier est blanc comme l'argent, le second roux comme l'argile, le troisième noir comme le fer, le quatrième enfin pâle comme l'or. Toute la différence, c'est que dans la statue l'or est le premier métal, au lieu que sa couleur désigne le dernier cavalier. Mais si cette inversion suffisait pour détruire toute ressemblance entre les deux visions, il faudrait renoncer aussi à trouver le moindre rapport entre les quatre bêtes de Daniel et l'unique de saint Jean, car il suit absolument la même marche dans l'un et l'autre endroit. Et pourtant quel homme de bon sens pourra jamais douter qu'il y ait similitude entre un lion, un léopard, un ours et une quatrième bête dont l'espèce est inconnue, et une seule bête dont la forme n'est déterminée que par celle d'un léopard, les pieds d'un ours, et la gueule d'un lion ? Aussi ne tarderons-nous pas à comprendre qu'il y avait de bonnes raisons pour opérer ce changement. Mais il est déjà clair que les deux visions de Daniel sont absolument les mêmes que celles de saint Jean. Le premier a vu une seule statue, mais composée de quatre métaux différents ; le second, quatre cavaliers, dont les couleurs sont celles des quatre métaux : celui-là a vu quatre bêtes, dont trois d'espèces déterminées ; celui-ci n'en voit qu'une, dont il nous fait connaître l'espèce en la composant des trois qui sont bien connues. Et puis on nous demandera sérieusement quel rapport il peut y avoir entre tout cela? En vérité ne serait-ce pas demander s'il y a ressemblance entre le soleil, la lune et les étoiles? Tirons donc sans hésiter les conséquences de l'interprétation de notre admirable saint Jean. Il en résulte clairement à mes yeux : 1° que les quatre royaumes représentés par la statue

colossale aux quatre métaux, ne sont qu'un seul et même empire formé de quatre immenses provinces; 2° que ces provinces n'étant malheureusement pas immobiles et inanimées comme la monstrueuse statue, saint Jean les représente par quatre cavaliers fort actifs et bien montés; 3° que les quatre bêtes de Daniel réduites à une seule par saint Jean, sont la vie, l'âme, l'esprit de cet empire, qui est immortel comme le prince de ce monde qui l'a fondé. Échu d'abord aux Chaldéens, il passe ensuite aux Perses; des Perses aux Grecs; des Grecs aux Romains; des Romains à Mahomet; de Mahomet à l'Antechrist; de l'Antechrist enfin il revient à Satan lui-même qui est le véritable roi de l'infâme Babylone; 4° que pour en découvrir le berceau il faut s'élever au-dessus de Nabuchodonosor et même de Nemrod; car c'est dans le livre de l'Agneau, et non pas dehors, que toute vérité est écrite. Oubliant donc les antiquités romaines, grecques, chaldaïques, égyptiennes et même chinoises, nous trouverons dans la Genèse l'origine de ce vaste et abominable empire, et dans la famille même d'Abraham sa division en quatre provinces. Nous y voyons en effet l'idolâtrie dans la branche de Nachor qui eut douze enfants, dont huit de Mèlcha son épouse et quatre d'une concubine ou femme du second ordre nommée Roma; l'islamisme dans celle du farouche Ismaël qui eut aussi douze enfants, appelés les princes de leurs tribus; l'hérésie dans la maison du profane Ésaü qui abandonne si dédaigneusement son droit d'aînesse, vit de son épée, et porte la couleur rousse du dragon. Mais que verrons-nous parmi les enfants de Jacob? un horrible mélange qui n'a véritablement de nom dans aucune langue : je veux dire des âmes indéfinissables qui ne savent jamais prendre un parti définitif en matière de salut; qui veulent et ne veulent pas; qui croient comme les saints et vivent comme les impies. Que voulez-vous que notre immortel peintre en fasse? S'ils avaient affaire à Pierre ou à Paul, apôtres de la foi des Juifs et des Gentils, l'un pourrait les foudroyer comme Ananie, l'autre les livrer à Satan comme l'incestueux de Corinthe : mais notre tendre saint Jean, qui est la charité personnifiée, souffre tout. Son

tableau n'a que deux parties : la figure et les ombres, la lumière et les ténèbres, Jésus-Christ et Bélial. Or, l'esprit de la quatrième bête, ses prétentions aussi insensées que ridicules sont de n'appartenir à aucun de ces deux maîtres. Elle ne veut ni du ciel ni de l'enfer; c'est la terre qu'il lui faut. Notre admirable apôtre est trop bon pour lui faire violence, trop charitable pour la découvrir. Il attendra qu'elle se manifeste elle-même ouvertement. Les enfants de perdition s'en iront en leur lieu, mais quand ils l'auront choisi eux-mêmes.

Vous aurez sans doute été frappés comme moi, mes frères, du rapprochement des trois tribunaux qui ont condamné Notre-Seigneur Jésus-Christ, et des trois fausses religions qui font la guerre à la sienne. Vous n'aurez pu vous empêcher d'y voir le lion, l'ours et le léopard de Daniel, réunis pour dévorer le doux Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. Vous auriez même pu y apercevoir la bête sans nom, sans forme, mais la plus cruelle et la plus puissante de toutes, puisque sans elle les orgueilleux pharisiens ne purent jamais exécuter leur horrible déicide. Judas Iscariote, en effet, Judas l'hypocrite, Judas le voleur, Judas le perfide n'était pas loin. Lui ne juge point Jésus-Christ, ne condamne pas Jésus-Christ; il ne peut même, tout monstre qu'il est, se résoudre à haïr Jésus-Christ, mais il en trafique, il le vend à vil prix, il le livre par un baiser..... O catholiques! O prêtres! O pontifes du Seigneur! O vous surtout, mes bien-aimés frères, n'allez pas aimer le monde ni rien de ce qui est dans le monde; fuyez, détestez, abhorrez l'esprit du monde, car il peut se glisser partout, puisque l'apostolat n'en est pas exempt!

Notre cinquième conséquence est un peu longue; mais il fallait bien aller à la chasse de cette quatrième bête et la forcer enfin à paraître une bonne fois. Disons maintenant, pour sixième et dernière conclusion, que du temps de Daniel, où le fier Nabuchodonosor parcourait tranquillement son vaste empire sans daigner jeter seulement un regard sur la solitude de Ilus, et disait insolemment à Dieu, en présence de ses anges, que tout reposait en paix, il était malheureusement trop vrai de lui dire : Vous êtes, ô prince, le roi des

rois. Le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force et la gloire.

Mais du temps de saint Jean, où ce vaniteux géant était renversé par l'humble berger de Bethléem, les choses avaient bien changé de face. Son empire était bouleversé de la tête aux pieds. Qui donc avait le droit d'empêcher notre saint historien de le représenter ainsi? Fallait-il qu'il laissât à l'esclave le pas sur son maître? Comment donc aurait-il pû dire avec la sainte épouse qu'il représentait si bien : Le Seigneur a enfin remis les choses à leur place : *Ordinavit in me charitatem?* Mes enfants ne seront plus esclaves des Babyloniens; un vainqueur plus puissant que Cyrus les en a délivrés pour jamais, et leurs cruels maîtres serviront à leur tour. Arrière donc Satan, la seconde place est encore trop pour toi.

Saint Jean la lui laisse cependant, car tel est l'ordre des décrets éternels; mais il annonce sa chute prochaine: A la destruction de l'empire romain, cinq des têtes de la bête seront tombées, et le dragon enchaîné pour mille ans. On ne devait donc plus attendre que Mahomet qui parut aussitôt, et l'Antechrist qui paraîtra en son temps. Son empire se composera, comme les six qui l'auront précédé, du corps de la bête, qui est la statue aux quatre métaux fondus dans les quatre chevaux, et sera animé de son esprit, qui comprend les quatre bêtes représentées par les cavaliers. Il ne manquera plus alors au complément de cette horrible société-bête que son vrai chef, le prince des ténèbres, le dragon même en personne. Il s'incarnera dans son enfant perdu autant que Dieu voudra bien lui permettre de contrefaire jusqu'à l'incarnation de son Fils; mais jamais, nous en avons l'heureuse confiance, non jamais il ne lui sera donné d'arriver à une imitation entière. L'union hypostatique est le privilége du Verbe incarné qui réunit tout en lui. Il n'y aura jamais rien de semblable entre de simples créatures. Aussi voyez avec quel soin notre saint prophète distingue la bête par excellence, le dragon infernal, de la bête terrestre et animale. Le nom de celle-ci, personnifiée dans l'Antechrist, est la mort; celle-là s'appelle l'enfer; c'est Satan lui-même qui prétendra commander à l'homme

de péché, comme le Père éternel commande à son Fils unique. Non, certes, jamais son orgueil ne renoncera à cette prétention aussi insensée que criminelle de ressembler au Très-Haut. C'est pourquoi il forme la huitième tête de son empire. Il fait néanmoins partie des sept premières, parce que, ressemblant à tous ses lieutenants par l'esprit qu'il leur souffle et la puissance qu'il leur donne, il en est fort différent par nature, n'étant pas plus homme que ses partisans ne sont anges. Aussi Notre-Seigneur n'a-t-il point dit aux plus orgueilleux des Juifs : Vous êtes des diables ; mais seulement : Vous venez du diable : *Vos ex diabolo estis*. C'est à l'Antechrist, confondu dans un même nom avec Mahomet et fort distingué de lui par l'étendue de sa mission, qu'il est donné pouvoir sur les quatre parties de la terre. Ce sera lui qui exterminera tout par le glaive, la faim, la mort et les bêtes de la terre. Il n'a pas plu au Saint-Esprit de nous désigner plus clairement l'espèce des victimes que doit immoler ce bourreau de l'enfer; mais il n'est que trop évident qu'il s'agit beaucoup plus des âmes que des corps. Il faut donc entendre par ce *glaive* l'hérésie, qui en a réellement un, puisqu'elle conserve la parole de Dieu, mais malheureusement elle ne l'entend plus que de l'oreille gauche, depuis que l'intrépide Simon Pierre a coupé la droite à son chef Malchus, dont le nom signifie *roi*.

Nous avons déjà vu l'idolâtrie représentée par la famine, et l'islamisme par la mort. Que de ressources pour le malheureux empire de Satan! Voyez quels immenses pays ravage la longue épée de l'hérésie! En Asie, presque toute l'ancienne Église grecque en est dévorée; au nord de l'Europe, le Jéroboam moderne ne cesse de faire pécher Israël, et il ne manque point de nouveaux Judas qui lui livrent Jésus-Christ, non plus pour trente deniers, mais pour les riches évêchés qu'ils en reçoivent. Nous avons le droit de les signaler à nos frères, puisqu'ils se sont démasqués eux-mêmes : *Prodierunt ex nobis.* Nous ne parlerons pas des autres pays de l'Europe ni de l'Amérique qui sont assez connus.

Entendez en Chine, au Tongking..... les gémissements ou plutôt les cantiques d'actions de grâces de nos nouveaux

martyrs, et dites si l'idolâtrie est plus douce et plus tolérante qu'autrefois; si les Nérons et les Dioclétiens de nos jours n'ont point même surpassé les raffinements de la cruauté des anciens. Mais aussi le bras de Dieu est-il raccourci? Le sang de Jésus-Christ est-il moins généreux qu'au commencement du christianisme?

Quand aux bêtes de la terre, vous ne devez pas être embarrassés pour les trouver depuis que Judas est sorti de son repaire pour livrer son Maître. La charité de saint Jean l'avait couvert jusque là, mais après qu'il a eu jeté le masque elle nous a fait connaître qu'il avait été avare et voleur avant sa trahison. Quels ravages, grand Dieu! n'a point faits l'imitation de ses crimes jusque dans les rangs du catholicisme! Mais cette partie est encore couverte sous le manteau de la charité. Soyons patients comme elle. Voilà, n'en doutez pas un instant, mes frères, les quatre parties de la terre abandonnées à celui qui n'a point d'autre nom que la Mort, comme diamétralement opposé à mon Maître qui est la Vie; voilà le monde figuré par le manteau de Jésus-Christ que quatre soldats de Satan se partagèrent avec avidité au pied de la croix: oui, encore une fois, voilà la riche pâture dont se repaîtra le septième et dernier des Nabuchodonosor terrestres, avec infiniment plus de délices que ce gros animal, qui eut l'honneur de servir si long-temps de trône au grand roi, ne broutait l'herbe des champs ou la bruyère des forêts de la Chaldée.

Les sept années pendant lesquelles il plut à Dieu d'humilier, de la manière qu'il sait, l'orgueilleux roi de Babylone, nous représentent les sept âges de son trop malheureux règne, qui s'étend depuis le roi des rois siégeant à Babylone, ou plus rigoureusement encore depuis le parricide et riche *Caïn* bâtissant son Hénoch, jusqu'au scélérat des scélérats exterminé à Armagédon.

Après ces observations, qui ne sont que les conséquences naturelles de l'interprétation que saint Jean nous donne des prophéties de Daniel, nous ne devons plus être étonnés de voir tous les élus et les réprouvés représentés comme des cavaliers, marchant les uns sous les étendards de Jésus-Christ, les autres

sous celui de l'Antechrist; représentation qui tient à la nature même de l'homme, composé d'une âme et d'un corps qui doivent être sauvés ou perdus ensemble. C'est pourquoi il est dit des Égyptiens : « Le Seigneur a précipité le cheval et le » cavalier dans la mer. » Ce sont les armées de deux empires irréconciliables : d'un côté est le fier Nabuchodonosor mettant toute sa confiance dans son innombrable cavalerie; de l'autre, le pauvre petit enfant de Bethléem avec son ânesse, se jouant entre *les pieds* du colosse transféré de l'ancienne à la nouvelle Babylone qui était évidemment Rome païenne. Il voulut bien se laisser écraser, comme Samson, sous les ruines; mais sa mort fut son triomphe et la défaite de ses ennemis. Par un pieux artifice de sa charité, le nouveau Jacob avait pris les mains d'Esaü, mais il garda toujours sa voix naturelle. Ainsi, revêtu de la peau de ses brebis, le bon Pasteur donna sa vie pour son troupeau; le doux Agneau de Dieu se laissa dévorer par le lion infernal qui rôda si long-temps autour de lui.

Mais avant d'expirer Jacob fit entendre sa voix; le lion de Juda poussa sur le trône de son amour un rugissement d'indignation si terrible, que le ciel, la terre et sans doute l'enfer lui-même en furent épouvantés. Or cela arriva sur le soir du sixième jour de la semaine et du sixième âge de la synagogue. Alors le mystère d'iniquité fut consommé contre le chef par la réunion de Caïphe, de Pilate, d'Hérode et de Judas. Il le sera de même contre les membres à la fin du sixième âge de l'Église, par l'amalgame, aussi inconcevable qu'impur, des hérétiques, des païens, des mahométans et des indignes catholiques. Mais avant que l'Agneau les eut ouverts, ces mystères étaient impénétrables. La mer placée devant le trône du Seigneur n'est devenue transparente que depuis cette époque.

O saint prophète du jugement de Dieu! je ne m'étonne plus de la religieuse frayeur que vous causait la vue de la quatrième bête, ni de la pieuse avidité que vous éprouviez d'en connaître le mystère! Vous saviez que Juda, quatrième fils de Jacob, était un lion qui devait ravir sa proie et conduire ses frères à la conquête de la terre promise. Vous ne pouviez ignorer non plus que ce même Juda si privilégié, si brave, et

porteur d'un nom qui ne respire que la louange, était néanmoins un incestueux et un homme sans courage. Il estimait trop le tendre et aimable Joseph pour consentir à tremper ses mains dans son sang, comme ses frères les parricides ; mais il leur propose de le vendre.

Vous saviez tout cela, ô Daniel ! mais toutes ces figures étaient pour vous et votre peuple autant d'énigmes avant leur accomplissement. Depuis que l'infâme Iscariote, ce hérault de la mort, selon l'énergique signification de ce nom exécrable, a vendu et livré le véritable Joseph à Caïphe qui le renvoya à Pilate, et Pilate à Hérode, le chaos s'est débrouillé et la prophétie n'est plus qu'une histoire. Votre digne interprète, ayant vu de près et profondément médité toute cette scène d'horreur, nous a expliqué ce que vous aviez vu et tout ce que vous désiriez savoir. Il met d'abord à la tête des tribus d'Israël celle de Juda, qui était la quatrième dans l'ordre naturel, et puis, divisant et réunissant en même temps vos deux visions dans les siennes, il nous fait toucher au doigt et à l'œil que les quatre empires qui s'y trouvent désignés sont les mêmes.

Faut-il en conclure avec plusieurs interprètes qu'ils n'ont aucune différence entre eux ? Non, assurément, car les vues et les motifs qui dirigent les états sont aussi différents des corps qui les composent que l'esprit l'est de la matière. On peut donc facilement concilier les commentateurs qui semblaient d'abord si opposés. On peut comprendre aussi pourquoi nos deux prophètes ont eu chacun deux visions séparées, dont l'une renferme quatre bêtes et l'autre une seule ; pourquoi Daniel n'a vu qu'une statue et quatre bêtes, et saint Jean, une seule bête et quatre cavaliers. C'est que leurs visions devaient être réunies, mais non pas confondues dans un seul et même tout. Or il est incontestable que ce tout est l'empire que nous avons signalé plus haut. Il ne l'est pas moins que cet empire, dont la tête est à Babylone et la queue à Armagédon, en suppose évidemment un autre qui est celui de Jésus-Christ auquel tout se rapporte. Ainsi le lion de Juda et celui de Babylone sont toujours en présence. Ce sont les

étendards des deux sociétés éternellement irréconciliables, et qui renferment, l'une les hommes spirituels, l'autre les hommes charnels; l'une les frères d'Abel, d'Isaac, de saint Jean et de Jésus-Christ, l'autre ceux de Caïn, d'Ismaël, d'Ésaü et de Judas Iscariote : car voilà les habitants de Jérusalem et les citoyens de Babylone, les enfants de l'Église et les amateurs du monde, les anges terrestres et les démons incarnés. Chaque société a son origine et sa fin, son législateur et sa loi. L'une céleste, spirituelle, toute divine, ne respire qu'en Dieu et pour Dieu; l'autre terrestre, charnelle, animale, ne vit que pour soi ; celle-là est animée de l'esprit de vérité, celle-ci de l'esprit d'erreur. Toutes les pensées, toutes les affections, toutes les œuvres de la première sont pures et saintes; toutes celles de la seconde sont plus ou moins souillées. Voilà ce qui est incontestable en principe; mais c'est aussi ce qui ne sera parfaitement connu en fait que dans l'éternité : car si les plus justes se prétendaient sans péché en cette vie, la vérité ne serait point en eux, comme au contraire les plus dépravés conservent toujours quelques traits de l'image de Dieu à laquelle nous avons tous été créés.

L'idée d'une monarchie universelle divisée en quatre parties est tellement empreinte dans les deux visions de Daniel, que les interprètes n'ont pu s'empêcher de l'y voir ; mais ils n'en trouveront jamais que l'ébauche dans le sens littéral. Voici les propres paroles du plus moderne que j'aie lu : « L'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse peuvent être regardées comme les quatre provinces d'un même empire, dit M. l'abbé Rohrbacher. Quelquefois elles formaient des états séparés; le plus souvent elles composaient une vaste monarchie dont le centre fut successivement Ninive, Babylone, Ecbatane et Persepolis, suivant que l'une des provinces venait à dominer. Les rois Assyrio-Babyloniens y apparaissent comme une première dynastie indigène; les rois Médo-Perses comme la seconde; Alexandre... et ses successeurs comme une dynastie étrangère. Cet empire est le berceau des conquérants ; de lui est sorti l'idée de domination universelle... Nous voyons un Nemrod, un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, des Nabuchodo-

nosors, des Cyrus, des Cambyses, des Darius, des Xerçès aspirer à la conquête de l'univers. Ces révolutionnaires en grand, ainsi que les Grecs et les Romains qui les surpassèrent, exécutaient sans le savoir le plan de la divine providence; ils fondaient en un même empire l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et préparaient ainsi le monde à l'empire pacifique du Christ. Aussi verrons-nous les prophètes de Dieu, en nous annonçant le conquérant de la paix, en nous traçant d'avance l'histoire de son Église, nous tracer en même temps l'histoire anticipée de cette monarchie universelle qui de Ninive devait passer à Rome. »

Nous ignorons si le savant historien partage nos idées sur l'Apocalypse; mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que de toutes les prophéties elle est la seule qui présente la réalisation complète de la pensée qu'il émet dans le passage qu'on vient de lire. La conquête de l'univers, la domination universelle n'ont jamais été et ne seront jamais que plus ou moins chimériques dans une tête humaine. Il ne sera jamais donné qu'à l'ancien serpent, qui séduit le monde entier, de régner sur les quatre parties de la terre. Mais comme son empire a les mêmes dimensions que celui de Jésus-Christ, parce que la terre a ses quatre angles, comme le ciel ses quatre points cardinaux, il est tout simple de voir les grandes monarchies mondaines, qui ne sont que des fragments de la sienne, revêtues des mêmes caractères plus ou moins saillants. Celles des Chaldéens, des Perses et des Grecs marquent plus visiblement la division des provinces; celle des Romains, au contraire, qui a été de beaucoup la plus étendue, désigne plus spécialement l'unité de l'empire, quoique toujours marquée au coin des provinces, ne fut-ce que par la place qu'elle occupait dans l'ordre chronologique. La quatrième bête qui la figurait était non seulement la plus extraordinaire et la plus cruelle de toutes, mais elle annonçait en outre une espèce d'existence perpétuelle que saint Jean nous a merveilleusement développée. Sa domination cesse peu de temps après qu'elle s'est assujetti la Judée, et qu'elle en a détruit ou dispersé les habitants; mais elle continue toujours de subsister en quelque sorte dans ses dix cornes, qui sont autant de rois

auxquels doit revenir sa puissance après elle, et qui doivent eux-mêmes la lui rendre un jour. Cette bête mystérieuse, qui est comme morte et vivante en même temps, forme évidemment la tête dont le retranchement fait une si profonde blessure à la bête universelle qui ne laisse pas d'en guérir. Tous ces mystères ont fait naître bien des idées confuses dans les pauvres têtes humaines; mais il s'y trouve certainement des vérités incontestables. Croyons-le bien; ce n'est point par un effet de ce que l'impiété appelle hasard que les anciens Romains qualifièrent leur empire d'éternel : que Charlemagne fut généralement regardé comme le successeur des empereurs d'occident; que ses prétendus droits à cette dignité furent toujours réclamés par les empereurs d'Allemagne; que le gentillâtre corse, devenu Napoléon-le-Grand, ayant aboli ce titre, prétendit remonter par la succession de Charlemagne jusqu'à celle des Césars; que le nom de ces derniers fut conservé par les souverains moscovites; que les empereurs de Constantinople ne cessèrent jamais de se regarder comme maîtres de l'ancienne Rome; qu'enfin l'empire du Croissant s'est établi dans la nouvelle.

Ou je me trompe fort, ou ces prétentions seront toutes renouvelées plus vivement et avec plus d'astuce que jamais par l'homme de péché. Quelque vaines, quelque ridicules, quelque absurdes qu'elles doivent paraître à tout homme raisonnable, elles ne laisseront pas d'éblouir les yeux des habitants de la terre, qui se demanderont dans leur enthousiasme hypocrite ou insensé : Qui donc est semblable à la bête? Ils diront très vrai en un sens, car il n'y aura jamais eu une pareille monstruosité d'orgueil, d'imposture et de scélératesse. Alors donc, mais seulement alors, sera à son point culminant la monarchie universelle de la terre, qui a son type dans celle du ciel : mais la folie et le crime de la bête, c'est de ne reconnaître qu'elle-même et de vouloir tout créer à son image. Aussi à peine les Romains furent-ils maîtres de la terre promise, figure de l'Église, qu'ils la divisèrent en quatre provinces de leur choix; de même au jour de l'Antechrist il faudra se laisser gouverner par ses tétrarques ou périr corps et biens.

V. 9. *Et quum aperuisset sigillum quintum, vidi subtus altare animas interfectorum propter verbum Dei et propter testimonium quod habebant.*

« A l'ouverture du cinquième sceau, je vis sous l'autel les » âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de » Dieu et pour lui rendre témoignage. »

La différence la plus remarquable entre la levée de ce sceau, aussi bien que des deux qui suivent et celle des précédents, c'est qu'il n'y a plus de voix qui se fasse entendre, plus d'avertissements extérieurs. Il semble même que le prophète ait voulu nous préparer graduellement à cette suppression, en disant formellement qu'il a entendu trois animaux crier; et le cri du premier était si fort qu'il ressemblait au bruit du tonnerre; mais qu'il n'entend plus que la voix du quatrième, comme si elle venait de loin.

C'est qu'en effet, déjà long-temps avant la fin du quatrième âge, il devait paraître bon nombre de raisonneurs qui oublaient la tradition. Les plus fameux sont Abailard, Bérenger, Wiclef et Jean Hus. Mais nous voici rendus à une époque où les novateurs n'en veulent plus entendre parler. Malgré la défense si formelle des livres saints de renverser les bornes placées par les anciens, ils les arrachent toutes, et détruisent le fondement posé par Jésus-Christ et les apôtres, et en établissent un nouveau. Ce n'est plus l'Église, mais l'esprit particulier, c'est-à-dire l'imagination, le caprice, la folie qu'il faut écouter dans l'interprétation de l'Écriture. On ne tarda pas à goûter les fruits de cette heureuse découverte. Jusque là tout le monde avait vu, dans le passage que nous expliquons, Jésus-Christ et ses saints représentés par les martyrs qui en sont les plus illustres. Ils ne composent tous ensemble qu'une même victime, un seul et unique sacrifice; mais chacun est à sa place. Les membres, bien inférieurs à leur chef, sont dominés par lui.

On croyait honorer le maître en invoquant les serviteurs. L'esprit particulier inspira bien d'autres pensées à ses disciples; et il y a certes de quoi provoquer l'indignation du ciel

et de la terre, dans la prétention aussi extravagante qu'impie, de vouloir prouver au monde entier, après quinze siècles révolus, que personne n'a encore bien compris la doctrine évangélique sur ce point, ou que Jésus-Christ lui-même n'a fait que changer l'objet de l'idolâtrie. Est-il donc étonnant d'entendre les martyrs se récrier si fort contre un pareil blasphème?

V. 10. *Et clamabant voce magnâ dicentes : Usquequò, Domine (sanctus et verus), non judicas, et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terrâ?*

« Et ils jetaient un grand cri en disant : Seigneur qui êtes » saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous à faire » justice et à venger notre sang de ceux qui habitent sur la » terre. »

Ils demandent vengeance du sang qu'ils ont répandu en témoignage de toutes les vérités qu'on attaque avec tant de mépris et d'insolence. Ils appuient leur prière sur la vérité de Jésus-Christ, parce qu'il nous assure que Dieu fera justice à ses élus. [1]

Ils savaient donc que cette promesse n'était point accomplie à leur égard; et, par conséquent, les saints n'ignorent pas ce qui se passe sur la terre. Il est inutile sans doute de vous prévenir, mes frères, que c'est le pur zèle qui les anime, et qu'ils sont bien incapables du moindre sentiment de haine personnelle : mais si l'amour des ennemis est un devoir, l'horreur du crime en est un autre. La juste et miséricordieuse vengeance des martyrs, selon saint Augustin, c'est que le règne du péché, qui leur a été si rigoureux, soit détruit.

V. 11. *Et datæ sunt illis singulæ stolæ albæ; et dictum est illis ut requiescerent adhuc tempus modicum donec compleantur conservi eorum, et fratres eorum, qui interficiendi sunt sicut et illi.*

« Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur

[1] Luc. 18. 7.

» fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps,
» jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu
» comme eux fut accompli, et celui de leurs frères qui de-
» vaient souffrir la mort aussi bien qu'eux. »

La blancheur de cette robe désigne particulièrement la gloire que les âmes bienheureuses reçoivent dans le ciel en attendant la résurrection des corps; mais elle exprime également celle dont elles jouissent ici-bas. Les vrais enfants de l'Église se sont plu à honorer spécialement les saints depuis que cette furieuse hérésie leur a déclaré la guerre. Leur culte n'en est devenu que plus pur et plus éclairé. Du reste, ils doivent attendre en repos les moments marqués qui ne sauraient être bien longs à venir, et le Seigneur, pour les consoler, veut bien leur découvrir les raisons de son conseil éternel. Les persécutions sont nécessaires pour accomplir le nombre prédestiné des martyrs, et Dieu les tolère jusqu'à ce qu'il soit accompli. Les arrêter auparavant serait empêcher son œuvre par excellence. La durée de celle-ci paraît déterminée par les dix mois accordés aux sauterelles pour tourmenter les hommes, et dont nous parlerons lorsqu'il s'agira de ce fléau qui est la cause de celui-ci. Mais nous pouvons assurer d'avance qu'elle est absolument passée, et que, s'il reste encore quelque chose du cinquième âge, c'est uniquement le fond de la coupe que nous verrons aussi en son lieu, s'il plaît au Seigneur.

Je ne doute point que nous ne soyons rendus à l'endroit de notre explication qui doit le plus vivement exciter notre intérêt, parce qu'il regarde le temps où nous vivons. Il est toujours utile, édifiant et très-consolant surtout de méditer l'accomplissement des prophéties en quelque temps qu'il arrive, rien n'étant plus propre à nourrir et fortifier la foi; mais il est surtout important de ne pas négliger de s'instruire de celles qui s'accomplissent sous nos yeux, pour ne pas mériter les reproches que Notre-Seigneur faisait aux Juifs, de ne point reconnaître les signes des temps que Dieu a marqués. Il a daigné nous prédire et nous faire annoncer par

ses apôtres les épreuves réservées à son Église, afin que, quand elles arrivent, nous nous souvenions qu'il les a prédites, et que nous ne soyons point scandalisés. Mais comment nous en souviendrons-nous, et comment éviterons-nous le scandale sans méditer les divins oracles, et sans chercher, du moins, à comprendre le temps où ils s'accomplissent ?

Nous allons voir d'abord l'annonce du sixième âge; nous tâcherons ensuite d'en fixer l'époque.

V. 12. *Et vidi quùm aperuisset sigillum sextum : et ecce terræ motus magnus factus est, et sol factus est niger tanquàm saccus silicinus : et luna tota facta est sicut sanguis.*

« A l'ouverture du sixième sceau, je vis qu'il se fit un » grand tremblement de terre; le soleil devint noir comme » un sac de crin; et toute la lune devint comme du sang.

Il est impossible de prendre à la lettre cette effrayante peinture, sans l'appliquer au dernier des jours, à la ruine entière du monde. Or ce n'est assurément pas l'intention du Saint-Esprit de décrire dans ce verset cette grande catastrophe, puisqu'à la tempête qu'il annonce doit succéder un calme parfait, comme on le voit à la levée du septième sceau. Quelle raison d'ailleurs pourrait nous obliger à entendre littéralement ce texte, tandis que le reste de la prophétie doit nécessairement s'interpréter dans un sens figuré? Qui s'est jamais attendu, par exemple, à voir courir dans le monde des chevaux et des cavaliers tels que ceux qu'on vient de nous montrer, ou à trouver tous les hommes et les animaux muets pendant ce grand silence qui suivra bientôt? Il faut donc entendre ici une commotion morale, une de ces grandes calamités publiques qui sont décrites dans les prophètes comme si c'était un renversement de toute la nature, selon les expressions de Bossuet. [1] Nous ne voudrions pas affirmer cependant qu'il ne pût arriver quelque signe extraordinaire dans le cours du sixième âge. La terre trembla et le soleil

[1] Boss. Apoc. 6. 12.

s'obscurcit réellement à la mort de Notre-Seigneur; et il ne serait point étonnant qu'il se passât quelque chose de semblable dans un temps qui doit avoir tant de rapports avec sa passion. Mais ces phénomènes extraordinaires annonçaient des malheurs bien autrement redoutables qui ne frappent point les sens, savoir : que le soleil de justice avait pour jamais disparu de l'ingrate et criminelle Judée, dont l'immense majorité des habitants allaient périr dans les ténèbres de leur aveuglement volontaire. Or chez l'ancien peuple tout se passait en figure de ce qui concerne le nouveau, et saint Paul prédit clairement le même malheur aux chrétiens qui imiteront l'ingratitude des Juifs. Si vous lisez attentivement le trente quatrième chapitre d'Isaïe, vous ne pourrez vous empêcher d'être frappés de l'application qu'en fait ici saint Jean. Jésus-Christ et son Église ne perdent jamais leur lumière, sans doute; mais il n'est malheureusement que trop facile de les obscurcir dans l'esprit des hommes. Cette terre qui tremble, ce soleil qui devient noir, ce sont les passions qui ont agité leur cœur, et éteint la foi dans leur esprit. La lune en sang est l'Église qui voit couler celui de ses enfants dans les persécutions.

V. 13. *Et stellæ de cœlo ceciderunt super terram, sicut ficus emittit grossos suos quùm a vento magno movetur.*

« Et les étoiles tombèrent du ciel en terre, comme lorsque » le figuier agité par un grand vent laisse tomber ses figues » vertes. »

Nous savons que les étoiles sont les pasteurs des Églises. Le grand nombre de celles qui tombent marque la violence de la persécution. Il ne faut en effet qu'un vent léger pour faire tomber les figues en maturité; mais il n'y a qu'une forte secousse qui puisse détacher de leurs branches jusqu'aux figues vertes.

V. 14. *Et cœlum recessit sicut liber involutus; et omnis mons, et insulæ de locis suis motæ sunt.*

« Le ciel disparut comme un livre roulé, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place. »

Le ciel est censé se retirer de nous lorsque les nuages et les brouillards nous en dérobent la vue; et, s'il se roule comme un livre, c'est par allusion à l'ancienne forme dont nous avons parlé plus haut. Ainsi la vérité se retire et se renferme en elle-même, lorsque notre cœur s'en dégoûte, et que notre esprit lui préfère les ténèbres du mensonge. Ce livre roulé de nouveau nous rappelle celui que l'Agneau vient d'ouvrir et que le dragon s'efforce de fermer : car à quoi tendent tous les blasphèmes, tous les libelles et toute la rage de ses suppôts et émissaires, sinon à nous replonger dans l'horrible chaos dont Jésus-Christ nous a délivrés.

Les montagnes désignent les royaumes et les puissances du siècle bouleversés dans cette tempête; et les îles sont les Églises particulières, et surtout les communautés religieuses placées dans le monde comme les îles au milieu de la mer.

V. 15. *Et reges terræ, et principes, et tribuni, et divites, et fortes, et omnis servus, et liber, absconderunt se in speluncis et in petris montium.*

« Les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre, » les riches, les puissants et tout homme esclave ou libre se » cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des mon- » tagnes. »

Tout le monde souffre dans un semblable bouleversement. Nous y voyons des rois détrônés, des princes dégradés, des grands abaissés, des riches dépouillés; les puissants, les particuliers et jusqu'aux esclaves réduits à se cacher dans les cavernes et le creux des rochers.

V. 16. *Et dicunt montibus et petris : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab irâ Agni.*

« Et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez

» sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est » assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau. »

[1] Ce sont des prophéties d'Isaïe et d'Osée que notre Seigneur applique lui-même à la ruine de Jérusalem, et dont saint Jean nous fait voir ici un second accomplissement en y ajoutant seulement le nom de l'Agneau, parce qu'il s'agit des chrétiens qui doivent le connaître, et que parmi ceux qui souffrent, il s'en trouvera sans doute beaucoup qui, touchés de repentir, auront recours à sa médiation et à sa miséricorde.

V. 17. *Quoniam venit dies magnus iræ ipsorum; et quis poterit stare?*

« Parce que le grand jour de la colère est arrivé; et qui » pourra subsister. »

Ces dernières paroles nous font voir que cette prophétie et toutes celles du même genre ne seront entièrement accomplies que par la ruine du monde. C'est pourquoi les prophètes y font ordinairement allusion dans la peinture des grandes calamités. Jésus-Christ a mêlé lui-même ce dernier évènement avec la destruction de Jérusalem qui en était la figure.

Tel doit donc être le commencement du sixième âge; car nul doute qu'il ne s'ouvre, comme les autres, à la levée du sceau qui le désigne. Mais à quelle époque doit-on fixer cette ouverture? C'est aux évènements historiques qu'il est réservé de résoudre cette question, comme toutes celles qui ont rapport à l'accomplissement des prophéties. [2] Rondet, après avoir cité la Chétardie qui prétend voir ici une anticipation des signes avant-coureurs du dernier avènement de Jésus-Christ, sans partager cette opinion, hasarde cette conjecture. « Ne pourrait-on pas dire que c'est une peinture » symbolique du fléau qui caractérisera le sixième âge;

[1] Isaï. 2. 19. — Osée. 10. 8.
[2] Rondet. 6. 12 et 17.

» fléau qui n'a pas encore paru, mais que M. de la Chétardie » lui-même croyait voir annoncé par la sixième trompette. » Pour la peinture symbolique pas de difficulté, non plus que dans la distinction de ces deux fléaux que l'estimable interprète fait avec beaucoup de raison. Mais quel est ce malheur annoncé? C'est sur quoi il ne pouvait avoir que des conjectures, puisque, comme il l'observe très-bien, il n'était point encore arrivé.

Si cet homme de bien avait eu la douleur de voir notre trop fameuse révolution, il aurait probablement tenu un autre langage; et je me trompe fort, si son esprit, attentif comme il l'était à tout ce qui se passait sous ses yeux, n'y avait pas découvert la réalisation de son doute. Quoiqu'il en soit, je ne puis, pour mon compte, m'empêcher de l'y reconnaître.

D'abord cet évènement extraordinaire a eu trop de rétentissement dans le monde, trop d'influence sur les affaires de l'Église et d'importance dans son histoire, pour n'avoir pas dû fixer un instant l'attention du saint prophète de Pathmos; et il n'y a certainement dans tout son livre aucun passage qui le caractérise aussi visiblement que celui-ci. Qui peut, en effet, se défendre de sentir ce tremblement de terre dans la commotion générale qui a tenu si long-temps toute l'Europe en haleine, et dont elle est loin d'être entièrement remise, dans cette marche et contre-marche continuelle d'armées innombrables qui se sont si souvent mesurées et détruites? Le soleil ne s'obscurcissait-il pas, et la lune n'était-elle pas comme en sang partout où l'impiété portait ses ravages en renversant les temples, dépouillant les Églises, massacrant les prêtres et supprimant partout les ordres religieux de l'un et l'autre sexe? Tout cela ne s'est-il pas fait publiquement dans tous les pays où dominait encore le catholicisme? Tous ces évêques intrus, tous ces prêtres mariés, tous ces moines apostats qui ont tant affligé l'Église et réjoui l'enfer, ne sont-ce pas autant d'étoiles tombées et d'astres obscurcis?

Ces montagnes et ces îles qui changent de place, ne sont autre chose que ces Églises particulières, et ces communautés si nombreuses, et ces états eux-mêmes que nous avons vus

bouleversés de fond en comble, en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Belgique et jusqu'au fond de la Russie. De là les plaintes et les gémissements des rois détrônés, des grands et des nobles dépossédés, des plus puissants seigneurs réduits à se cacher dans les antres les plus profonds, ou à traîner dans l'exil une existence obscure et souvent misérable. Si le disciple bien-aimé eût écrit leur histoire au lieu de la prédire, aurait-il pu nous la présenter plus sensiblement?

On dira que cela convient à toutes les révolutions. Oui, sans doute, plus ou moins, et c'est pourquoi il faut le leur appliquer dans la proportion convenable. Mais en trouvera-t-on beaucoup, en trouvera-t-on même bien une seule depuis les temps apostoliques jusqu'à nous, qui ait produit dans l'Église des changements aussi sensibles, aussi nombreux, aussi universels et aussi importants que la nôtre? C'est à ceux qui ont approfondi les détails et les mémoires historiques à nous le dire; mais, pour moi, je suis persuadé de la négative, et demeure bien convaincu que la révolution française nous est dépeinte ici avec ses incalculables conséquences. Nous ne prétendons pas toutefois que, quelque sombre qu'on en puisse rendre le tableau, il épuise absolument tous les traits de celui de saint Jean. Nous croyons même que plus d'un de ces coups de pinceau caractérisent particulièrement les épreuves annoncées par la sixième trompette; mais il n'en est pas moins vrai que ces deux évènements sont bien distingués dans le texte, et que l'on s'expose beaucoup à les confondre en refusant de reconnaître, dans le premier, notre funeste et criminelle révolution: car, dans l'état où se trouve le catholicisme, il ne paraît plus possible de lui en faire subir une aussi terrible avant l'arrivée du second.

Nous pouvons donc, nous devons même nous réjouir dans le Seigneur des consolantes promesses qui concernent le sixième âge si intéressant pour nous, puisque c'est celui où nous vivons; mais, plus ces magnifiques promesses nous regardent de près, plus il nous importe de ne pas nous méprendre sur la nature des biens qu'elles nous annoncent. Le plus sûr

moyen d'apprécier le présent et de présager l'avenir autant qu'il nous est donné de le faire, c'est de consulter le passé; car, s'il n'y a réellement rien de nouveau sous le soleil, ce qui arrive tous les jours et ce qui arrivera dans la suite, doit déjà avoir été. Tout ce que nous avons observé jusqu'ici entre les trois époques qui composent la durée des siècles en est une preuve sans réplique, à moins de penser que c'est par un effet du hasard, cette divinité imbécile et aveugle, que leurs différents âges se correspondent si parfaitement jusqu'aux temps où nous vivons. Il en sera donc de même à l'avenir. Or, qu'arriva-t-il au sixième âge du monde et au sixième de la loi, qui sont la sortie de l'arche et la délivrance de la captivité de Babylone ?

La fin du déluge dut être pour le juste Noé et sa pieuse famille une consolation ineffable. L'empressement avec lequel le saint patriarche témoigna sa reconnaissance à son libérateur, lui mérita de nouvelles bénédictions. Le Seigneur imprima de nouveau à toutes les bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel la crainte qu'ils devaient avoir de l'homme soumis à Dieu, et lui accorda le privilége, qu'il ne semble point avoir eu jusqu'alors, de se nourrir de leur chair comme de tous les légumes de ses jardins. Voilà, sans doute, un vaste domaine et de précieux avantages; mais aussi quel immense sujet de douleur ! Que la terre est différente d'elle-même ! Quel bouleversement ! Quelles traces ineffaçables de la justice de Dieu et du crime de l'impénitence ! Quelle tache ! Mais surtout quelle leçon pour le monde nouveau !

Sortant d'une terre étrangère, avec quels transports d'allégresse les enfants de Jacob ne durent-ils point détacher leurs lyres et leurs guitares des saules pleureurs qui ombragent les fleuves de Babylone, pour chanter de nouveau les cantiques de Sion ! Les plus empressés de revoir cette chère patrie arrivèrent en Judée au nombre de près de cinquante mille. Toute cette multitude était comme un seul homme, tant leur union était parfaite..... Mais dans quel état ils trouvent la ville sainte ! Le temple est détruit; plus d'autel, plus de sacrifices, presque plus de maisons. Leur courage toutefois ne se laisse point abat-

tre. A force de zèle, de soins et de travaux, ils relèvent l'autel des holocaustes et jettent les fondements du nouveau temple au milieu des réjouissances publiques, troublées néanmoins par les gémissements de ceux qui avaient vu l'ancien. La puissance et la jalousie de leurs ennemis les forcèrent d'interrompre l'ouvrage pendant assez long-temps; mais, soutenus et encouragés par les prophètes du Seigneur, ils le terminèrent enfin heureusement, ainsi que, plus tard, le rétablissement de la ville et des murailles, mais toujours au milieu des mêmes contradictions; en sorte que tous les travailleurs faisaient leur ouvrage d'une main et tenaient l'épée de l'autre.

Quelle joie ne causa point dans le monde catholique la fin du schisme et de la persécution de mil sept cent quatre vingt onze! Qu'on ne dise pas qu'il ne s'agissait que de la paix d'une Église particulière; car, sans parler de l'importance de l'Église gallicane qui suffisait bien à elle seule pour intéresser toute la catholicité, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et les Pays-Bas avaient assez souffert des fureurs républicaines pour partager notre reconnaissance. Mais cette joie publique fut mêlée de vociférations qui la troublèrent considérablement. L'impiété philosophique frémissait de rage à la seule pensée du rétablissement d'un culte qu'elle avait si hautement proscrit et si cruellement persécuté. Après avoir répété mille fois qu'il n'y aurait plus de pape, plus d'évêques, ni de prêtres, ni de moines, son orgueil ne pouvait souffrir un démenti solennel, ni voir qu'on en voulût revenir au point d'où l'on était parti. L'Église constitutionnelle mêlait ses cris d'alarme à ceux de ses patrons, et s'efforçait de se maintenir dans son intrusion républicaine. D'un autre côté, les pasteurs légitimes paraissaient fondés à soutenir que l'on ne devait pas traiter les affaires de leurs Églises sans leur participation. Cependant les fidèles étaient divisés, et l'on voyait partout autel contre autel. Un jeune guerrier, fier de ses succès inattendus, et despote impérieux, s'il en fut jamais, prétendait traiter les choses de la religion comme celles de la guerre et de la politique, en faisant dans l'Église, aussi bien que dans l'état, une fusion de tous les partis, afin de ramener tout à lui. En un

mot, de quelque côté qu'on tournât ses regards, on n'apercevait que des obstacles ou des abîmes. Si donc celui qui fait tout ce qui lui plaît au ciel et sur la terre n'y avait visiblement mis la main, le bras de fer, la profonde pénétration et tout le génie du grand homme eussent certainement échoué. Mais les jours de rigueur étaient passés et celui de la miséricorde commençait à luire. Le concordat fut conclu : Dieu sait comment il fut exécuté. Il sait encore de quelle ingratitude fut payée la condescendance du pieux et magnanime Pie VII, dont la captivité replongea bientôt l'Église universelle dans un nouveau deuil. Mais la patience des saints porte son fruit.

Une nouvelle protection, plus visible que la première, éclate sur l'Église et semble lui annoncer enfin une paix complète. Mais, ô mon Dieu ! notre ingratitude vous force à reprendre la verge. Vous la brisez de nouveau, et nous n'en devenons ni meilleurs, ni plus sages. Un éclat de tonnerre étourdit le monde entier et le rend stupéfait. En avons-nous profité ? En profiterons-nous ? Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; mais, encore une fois, jugeons de l'avenir par le passé.

Les descendants de Noé ne paraissent pas avoir tiré grand fruit de la terrible catastrophe du déluge. Ils étaient encore réunis dans les plaines de Sennaar, parlant tous la même langue, lorsqu'ils osèrent former cette entreprise insensée que Dieu confondit si solennellement. Ce fut là, pour ainsi dire, l'acte de divorce que le Seigneur mit entre les mains de ce peuple ingrat, en disant : Puisque l'infidèle veut se retirer de moi, qu'il s'en aille où bon lui semblera.

Depuis les heureux succès des Juifs à leur retour jusqu'au temps des Machabées, nous ne connaissons presque leur histoire que par celle de leurs voisins auxquels ils demeurèrent assujettis. Les Perses, les Grecs et les Égyptiens dominèrent alternativement la Judée. Le peuple de Dieu recouvra donc sa liberté sans retrouver son indépendance. Il revit le sol natal, mais non pas le glorieux règne de David, ni celui du pacifique Salomon. Le sceptre ne rentra même plus dans la famille royale. On rebâtit le temple, mais sans lui rendre son antique

splendeur. Et pourtant la gloire du second devait surpasser de beaucoup celle du premier. Ainsi les Juifs étaient avertis de ne pas attendre le principal accomplissement des prophéties sur la terre, mais de chercher des biens plus solides que ceux qui tombent sous les sens. La foule ne comprit point cette importante leçon qui aurait dû désabuser la nation entière.

Pour nous, mes frères, n'oublions jamais que tout était figuratif dans l'ancienne loi, et que ce qui est écrit l'a été pour notre instruction. Nous ne pouvons qu'effleurer ici cette matière intéressante, mais nous en disons assez pour vous engager à l'approfondir vous-mêmes par la méditation des livres saints. Tout étant jusqu'ici frappant de ressemblance entre les différents âges des trois époques, nous devons être persuadés qu'il en sera de même dans la suite des évènements. L'Église de Philadelphie a reçu la même protection et la même assurance que la famille de Noé au sortir de l'arche et celle de Jacob au retour de la captivité. Elle a partagé leur joie, leurs travaux, leurs contradictions et leurs succès. Nous sommes persuadés qu'elle n'a point encore obtenu tous ceux que lui annonçaient les heureux temps de Zorobabel et de Néhémias. L'élection, les divers concordats et la délivrance de Pie VII ont relevé le temple en sauvant l'essentiel de la religion; mais il reste toujours à réparer les murailles de Jérusalem, figure de la discipline de l'Église. La jalousie de nos ennemis et notre mollesse s'opposent encore à cette œuvre si désirable; mais espérons que des temps plus heureux succéderont aux nôtres.

Déjà toute l'Église américaine tient solennellement ses conciles, et celle de Belgique jouit de toute la liberté qui lui est due. Ce sont les premières lueurs de ce flambeau qui doit éclairer toute la terre, et le commencement du repos que nous attendons entre le premier et le second *væ*, c'est-à-dire entre la plaie des sauterelles et la grande tribulation sous l'Antechrist. Mais, hélas! ce repos est lui-même un grand travail. Souvenons-nous que chaque sceau représente l'état extérieur de l'Église pendant la durée de l'âge qu'il ouvre.

Digitized by Google

Le premier est tout rempli de ses conquêtes sur la gentilité et des persécutions qu'elles lui attirent; le second et le troisième, des troubles que lui causent l'hérésie et l'invasion des Barbares. Le mahométisme la tourmente durant tout le quatrième; et le cinquième est entièrement consacré aux gémissements des saints. Ce n'est point sans raison que la physionomie de ce dernier est beaucoup moins sensiblement dessinée que celle des autres. L'Église de Sardes ne devait point s'apercevoir de ses pertes, car c'était l'époque de la grande apostasie prédite en termes si mystérieux par saint Paul. L'orage se formait donc graduellement, et les seules âmes contemplatives l'entendaient gronder dans le lointain; mais les nuages s'amoncelèrent si fort, qu'il éclata visiblement dans l'effroyable tempête qui ouvre le sixième âge, et qui continuera de l'agiter plus ou moins violemment jusqu'à la fin, d'après l'analogie que nous venons de voir. Chaque chose a son temps marqué. Quoique les dons du Saint-Esprit et les attributs de l'Agneau soient inséparables, il n'en est pas moins vrai que chacun se manifeste plus spécialement dans l'âge de l'Église auquel il correspond. Or, ce sont les fruits de la piété que le sixième doit recueillir. Il n'est donc plus question d'étendre les domaines de l'Église : ce sont ses entrailles qu'il faut dilater. Aussi ne voyons-nous plus les têtes couronnées lui prodiguer leurs trésors, ni les grands seigneurs engager leurs terres pour voler à son secours; mais elle reçoit silencieusement le denier de la veuve et du pauvre. Des groupes de missionnaires vont ensuite, le bréviaire sous le bras et le bâton à la main, évangéliser les pauvres, éclairer les aveugles, arroser de leur sueurs et féconder de leur sang des régions inconnues. Des peuples assis dans les ombres de la mort voient une grande lumière se lever sur eux, tandis que des hommes, qui se croient les plus éclairés de l'univers, reprennent évidemment le chemin de la barbarie. Ainsi se renouvelle insensiblement la jeunesse de l'Église, tandis que la vieille et ingrate gentilité consomme sa réprobation. Ainsi sont brisées, les unes après les autres, les branches de l'olivier sauvage entées sur l'olivier franc, pour n'avoir pas profité des

avertissements et des menaces de l'apôtre. Ainsi se prépare le rétablissement des branches naturelles sur leur propre tronc, afin que tout Israël soit sauvé.

Daigne la divine miséricorde consoler et dédommager son Église, par sa prochaine et entière conversion, des pertes cruelles qu'elle ne cesse de faire depuis trois siècles! Celle de Philadelphie a reçu l'assurance de voir rentrer dans son sein plusieurs dissidents. L'évènement fera voir s'il s'agit des nations ou simplement des particuliers; mais, de quelque manière que doive s'accomplir cette consolante promesse, on ne sent que trop qu'elle ne se réalisera pas sans beaucoup de travail et de patience, au milieu des désordres où nous nous trouvons engagés. Les partis, les préjugés et les haines ne céderont pas le terrain sans le défendre; mais les hommes vraiment apostoliques, qui savent se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, ne sauraient se méprendre non plus sur le choix de leurs armes. Ils comprendront qu'il fut un temps où les richesses et les dignités du siècle pouvaient être un secours utile à leurs prédécesseurs, qui en usèrent avec la prudence du serpent et la simplicité de la colombe; que l'admirable berger de Bethléem, ayant terrassé le fier Goliath avec sa fronde et ses pierres, a pu se servir de l'épée du géant pour lui couper la tête; que la chaste et courageuse veuve de Béthulie, après avoir long-temps jeûné et prié, a pu quitter ses habits de deuil et se parer magnifiquement pour trouver grâce aux yeux du voluptueux Holopherne et le faire périr dans ses propres excès; mais ils comprendront aussi que, la famille de David ayant perdu le sceptre avec la couronne, et la mort de l'humble Judith ramené le deuil dans sa patrie, il faut prendre les temps comme la providence les a faits. Les ministres du sanctuaire en concluront que le règne temporel de l'Église étant passé, on doit en revenir absolument aux temps et à la pratique des apôtres; que, comme eux, nous ne devons plus connaître d'autre bonheur que celui de souffrir et de mourir pour le nom de Jésus-Christ, ni ambitionner d'autre gloire que celle de sa croix.

Continuons de rappeler le passé comme présage de l'avenir.

Les orgueilleux bâtisseurs de Babel se dirent l'un à l'autre : Faisons une ville et une tour qui s'élève jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant de nous disperser par toute la terre. L'homme abandonné à ses ténèbres ne trouve rien que de naturel dans ce langage qui est le sien ; mais Dieu, qui considère beaucoup plus les dispositions du cœur que les paroles de la bouche, y voit une indépendance absolue de son autorité, et par conséquent l'impiété et le blasphême.

Les mêmes crimes sont exprimés en termes beaucoup plus révoltants au livre des Machabées : Allons et faisons alliance avec les nations qui nous environnent ; car, depuis que nous nous en sommes séparés, nous nous trouvons accablés de maux... Ils allèrent trouver le roi (Antiochûs-Épiphane) qui leur donna pouvoir de vivre selon les coutumes des gentils.... Ils se séparèrent de l'alliance sainte et se vendirent pour faire le mal. On ne saurait mieux caractériser la plus révoltante apostasie.

Il n'a pas semblé bon au Saint-Esprit de nous faire connaître le langage que tiendront aux rois de la terre les trois esprits de démon qui leur seront envoyés, après le dessèchement de l'Euphrate, par le dragon, la bête et son prophète ; mais la triple école d'où ils sortent, et l'échantillon que nous en ont donné les hérésiarques du seizième siècle et les impies du dix-huitième, nous font assez pressentir qu'il sera digne de leur mission. Plus les enfants d'Adam s'avancent vers le terme de leur vie terrestre, plus leur orgueil grandit, plus leur ingratitude augmente, et plus ils provoquent par conséquent la colère du Seigneur.

Écoutons cette vérité annoncée d'une manière terrible par le prophète Ézéchiel, dans la comparaison qu'il fait de Sodôme, de Samarie et de Jérusalem. La première représente tous les hommes qui n'ont violé que la loi naturelle, n'ayant point eu de part à l'ancienne ni à la nouvelle alliance. La seconde est la figure de tous les apostats, les hérétiques et les schismatiques. La troisième enfin renferme tous les prévaricateurs, qui, sans rompre ouvertement avec l'Église, ne laissent pas que de satisfaire leurs passions. Or, c'est à ces derniers que

le Seigneur dit : Voici quelle a été l'iniquité de Sodôme votre sœur : elle et ses filles se sont élevées d'orgueil et rassasiées dans l'abondance et le repos... Elles ont commis des abominations devant moi, c'est pourquoi je les ai détruites comme vous avez vu.

« Samarie n'a pas fait la moitié du mal que vous avez commis. » Mais vous avez surpassé l'une et l'autre par vos excès ; vous » avez justifié vos sœurs par toutes vos abominations. » La raison de tous ces reproches est aisée à comprendre. Dans la vraie religion les secours sont plus multipliés et plus puissants, la bonté de Dieu et ses bienfaits plus manifestes : la résistance est donc plus criminelle. Mais, par un aveuglement d'autant plus déplorable qu'il est plus commun, l'insensé met sa confiance dans ce qui devrait l'effrayer davantage. Il se rassure parce que Dieu l'a souffert long-temps et comblé de toutes sortes de biens. Il ne saurait se figurer qu'il puisse jamais se perdre au milieu de tant de moyens de salut, et il s'obstine à périr précisément parce que Dieu ne veut point sa perte.

Quel sujet de douleur pour les enfants de Noé qui conservaient encore la piété et les traditions héréditaires, de voir leurs frères se livrer à une entreprise aussi vaine et aussi irréligieuse que celle de Babel ! L'alarme fut bien autrement vive et les gémissements plus profonds dans les tribus de Juda et de Benjamin, lorsqu'elles virent l'impiété marcher tête levée, et rétablir publiquement l'idolâtrie dans la ville sainte, qui fut bientôt envahie par les armées d'Antiochus. Le lieu saint fut profané, les vases sacrés brisés, les sacrifices abolis et le culte du Seigneur publiquement banni de Jérusalem. Or, si cette *racine de péché* produisit des fruits si amers, quels seront donc ceux de cet arbre maudit que saint Paul appelle enfant de perdition, et dont l'illustre scélérat de Syrie fut le plus insigne précurseur, lorsqu'il aura étendu ses branches sur toute la terre? Qui pourrait imaginer tous les maux qu'aura à souffrir notre chère Église de Philadelphie, lorsque le camp des saints sera environné de toutes parts, et la sainte cité de Dieu foulée aux pieds des nations pendant quarante deux mois? Toutefois le Seigneur n'abandonne jamais son peuple qu'il

saura bien défendre alors, comme il a toujours fait au milieu des plus grands dangers. On verra donc encore une fois, et plus clairement que jamais sans doute, de quoi sont capables des hommes qui se confient pleinement au Dieu des armées. On verra se renouveler les combats et les victoires des nouveaux Mathatias et des nouveaux Machabées. On verra Hénoch et Élie, suivis de leurs coopérateurs et de leurs généreux disciples, appuyés sur le seul bras du Seigneur, faire trembler et sécher de dépit tous les potentats de l'univers animés de la rage et armés de toute la puissance de l'enfer.

Ne recueillerions-nous point déjà quelques prémices de cette riche moisson dans tout ce qui se passe autour de nous? Je laisse à chacun le soin d'en juger; mais j'invite tous mes lecteurs à y réfléchir sérieusement.

CHAPITRE VII.

V. 1. *Post hæc vidi quatuor angelos stantes super quatuor angulos terræ, tenentes quatuor ventos terræ ne flarent super terram, neque super mare, neque in ullam arborem.*

« Après cela je vis quatre anges qui étaient aux quatre coins » de la terre, et en retenaient les quatre vents pour les em- » pêcher de souffler sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun » arbre. »

Après avoir montré aux chrétiens leurs devoirs dans la pratique des vertus, et les combats qu'ils ont à soutenir pour annoncer et conserver la foi, saint Jean va leur découvrir, dans ce chapitre, l'objet de leur espérance, le fruit de leurs travaux et les conditions de leur prédestination à la gloire. Il le place après le sixième sceau, parce que c'est dans le sixième âge que l'Église doit avoir à soutenir les plus terribles et les plus rudes assauts, et procurer le plus d'habitants à la Jérusalem céleste par la conversion des Juifs, et que toutes ces épreuves lui sont annoncées par les trompettes qui vont suivre immédiatement. Le saint prophète console ainsi, encourage et fortifie les élus de Dieu, qui fixent toute son attention dans la conduite de ce monde. C'est en leur faveur qu'il défend, qu'il arrête ou permet les persécutions, figurées par les vents retenus ou lâchés selon ses ordres. Ces quatre anges, placés aux quatre coins de la terre, représentent tous les justes, et particulièrement les pasteurs, dont les prières continuelles suspendent les effets de la colère de Dieu et ob-

tiennent le salut de ses enfants, la conservation de l'Église et même celle du monde entier.

Les arbres marquent les hommes bons ou mauvais qui portent des fruits chacun selon son espèce.

V. 2. *Et vidi alterum angelum ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi; et clamavit voce magnâ quatuor angelis quibus datum est nocere terræ et mari.*

« Je vis encore un ange qui montait du côté de l'orient » et portait le signe du Dieu vivant; et il cria à haute voix aux » quatre anges qui avaient le pouvoir de nuire à la terre et » à la mer.

Remarquez bien, mes frères, que de ce grand nombre d'anges employés pour le service de l'Église, celui-ci est le seul qui monte. La méthode constante de notre prophète est de nous instruire sensiblement des vérités et des mystères de la foi, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Il nous rappelle fort naturellement ici [1] que personne ne monte au ciel que celui qui en est descendu. Toute notre correspondance aux grâces de Dieu ne peut être que l'effet de son Saint-Esprit : mais malheureusement il s'en faut bien que nous répondions à toutes ses invitations.

Il était naturel de représenter cette double vérité par plusieurs ministres qui viennent à nous, et un seul qui nous conduise à lui. L'ange monte dès le lever du soleil, dès l'origine du monde, parce que, depuis que le juste Abel s'est rendu agréable au Seigneur, il a toujours eu des imitateurs qui n'ont cessé de prier pour leurs frères. Le signe du Dieu vivant dont l'ange est porteur, ne saurait être que le [2] *Thau* mystérieux qu'Ézéchiel reçut ordre d'imprimer sur le front de tous ceux qui gémissent sur les désordres de Jérusalem, et qui pouvait seul préserver de l'extermination. C'est une lettre de l'alphabet hébraïque, dont le nom même signifie

[1] Joan. 3. 13.
[2] Ezech. 9. 4.

mystère, et qui a la figure d'une croix, selon la remarque de saint Jérôme. Ce grand cri qu'il pousse fait voir le zèle et l'empressement qu'il met à remplir sa mission, comme un messager porteur d'une nouvelle importante élève fortement la voix dès qu'il est à portée de se faire entendre. Les quatre anges exterminateurs auxquels il s'adresse sont ceux que nous voyons liés sur l'Euphrate, et dont nous parlerons au chapitre neuvième. Remarquons seulement ici qu'ils sont nécessairement opposés aux quatre anges protecteurs, placés aux quatre coins de la terre, et qu'ils ont reçu l'ordre de frapper la terre et la mer, les enfants de Dieu indociles et les partisans du monde. Le Seigneur n'est que bonté de lui-même, dit saint Augustin, mais nos péchés le forcent à exercer sa justice : *De suo bonus, de nostro justus.*

V. 3. *Dicens : Nolite nocere terræ et mari neque arboribus, quoadusque signemus servos Dei nostri in frontibus eorum.*

« En disant : Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux » arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les » serviteurs de notre Dieu. »

Le Seigneur nous manifeste de plus en plus les raisons de sa conduite et de son conseil éternel. Les ennemis sont épargnés jusqu'à ce que les amis soient mis à couvert de tout danger. Les marquer au front, c'est leur obtenir, par une prière fervente et assidue, le don de la foi avec la persévérance finale dans l'amour et les saints gémissements de la pénitence qui leur fait répéter sans cesse : [1] *A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais en autre chose* que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il écrit lui-même sur eux le nom de son Dieu et son nouveau nom.

Tel est le fruit de cet arbre mystérieux que nous trouverons au vingt et unième chapitre. Ces conditions ont toujours été et ne cesseront jamais d'être nécessaires à l'élection divine, qui est assurément toute gratuite et un effet de la pure miséricorde,

[1] Gal. 6. 14.

mais qui n'en est pas moins accordée à cet esprit de grâce et de prière que Dieu répand sur son Église, et qui ne cesse d'intercéder pour nous par des gémissements ineffables. L'ange qui monte du côté de l'orient, d'où nous vient le salut, nous représente donc bien naturellement cet esprit divin, dont l'heureux effet est d'élever toujours l'âme vers le ciel, en lui faisant regarder la terre comme un exil insupportable. Il nous rappelle encore, si je ne me trompe, les enlèvements miraculeux d'Hénoch et d'Élie, dont les occupations consistent à prier pour l'Église, comme on le voit au chapitre onzième, et qui figuraient l'ascension de Notre-Seigneur qui nous déclare lui-même qu'en retournant à son Père il va nous préparer des places. Remarquons encore que ces trois évènements se sont passés à l'orient de Pathmos où saint Jean écrivait cette vision. C'est donc vraiment la prière qui obtient la prédestination et la persévérance des saints, et les marque ainsi à la bonne marque, selon l'expression de Bossuet [1].

V. 4. *Et audivi numerum signatorum, centum quadraginta quatuor millia signati, ex omni tribu filiorum Israël.*

« Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été mar-
» qués, était de cent quarante quatre mille de toutes les tribus
» des enfants d'Israël. »

Le nombre est fixe, et le prophète a bien soin de nous prévenir qu'il l'a entendu : *Audivi numerum.* [2] Faudra-t-il donc croire, demande Bossuet, qu'il y ait précisément dans chaque tribu douze mille élus, ni plus ni moins, pour compléter ce nombre total de cent quarante quatre mille? Ce n'est pas avec cette scrupuleuse petitesse d'esprit que les oracles divins doivent être interprétés, répond ce grand homme : il faut entendre dans les nombres de l'Apocalypse une certaine raison mystique, à laquelle le Saint-Esprit veut nous rendre attentifs. Le mystère qu'il veut ici nous faire entendre, c'est que le

[1] Boss. Apoc. 7. 3.
[2] Boss. id. 7. 14.

nombre de douze, sacré dans la synagogue et dans l'Église..., se multiplie par lui-même..., afin que nous voyions la foi des patriarches et des apôtres multipliée dans leurs successeurs, et, dans la solidité d'un nombre si parfaitement carré, l'éternelle immutabilité de la vérité de Dieu et de ses promesses. C'est pourquoi nous verrons ensuite ce même nombre comme consacré à représenter l'universalité des saints dont les Juifs sont la tige et le tronc béni sur lequel les autres sont entés.

L'illustre prélat aurait pu ajouter au texte de l'apôtre un passage de Moïse qui se rapporte encore plus clairement à celui que nous expliquons. « [1] Consultez les siècles anciens, » dit aux Hébreux le saint législateur, considérez ce qui » s'est passé dans la suite de toutes les générations; interrogez votre père, et il vous instruira; vos aïeux, et ils vous » diront : Quand le Très-Haut a divisé les peuples, quand » il a séparé les enfants d'Adam, il a marqué les limites des » peuples selon le nombre des enfants d'Israël. »

Saint Jean éclaircit parfaitement ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans les paroles de Moïse. Les descendants de Jacob ne sont pas seulement les dépositaires de la promesse du Rédempteur et de toutes les bénédictions que les autres nations ne pouvaient attendre que d'eux ; mais leur nombre même était, dans les desseins du Très-Haut, le type et la racine de celui des élus, et cela avant même qu'il eut appelé leur père Abraham : [2] *Quandò dividebat gentes; quandò separabat filios Adam.* Notre prophète ne pouvait donc nous enseigner plus formellement que le nombre des prédestinés est déterminé et bien connu de Dieu. C'est le nombre glorieux dans lequel l'Église demande pour tous ses enfants la grâce d'être compris. Mais, ne voulant pas nous laisser ignorer non plus qu'il ne l'est que de lui seul, il ajoute, plus loin, qu'il a vu une multitude que personne ne pouvait compter.

V. 5. *Ex tribu Juda duodecim millia signati; ex tribu*

[1] Deuter. 32. 7. et suiv.
[2] Deuter. 32.

Ruben duodecim millia signati; ex tribu Gad duodecim millia signati.

« Il y en avait douze mille de la tribu de Juda ; douze mille » de la tribu de Ruben, douze mille de la tribu de Gad. »

La tribu de Juda est nommée la première, tant à cause des prérogatives qui l'ont toujours rendue la plus illustre et ont fini par faire donner son nom à tout le peuple, que parce qu'elle avait reçu la promesse formelle que le Messie naîtrait de son sein, d'abord de la bouche de Jacob même dans la personne de son chef, ensuite de celle de Nathan dans la personne de David. Il n'y a plus rien à remarquer sur le reste du dénombrement, dit encore [1] Bossuet, sinon que Dan y est omis, et que Joseph y paraît deux fois, une en sa personne, et une autre en la personne de Manassé son fils. La raison de ce double partage de Joseph n'est pas difficile à comprendre : c'est qu'il devait avoir un préciput personnel dans l'héritage de son peuple, [2] et Jacob, en mourant, ayant adopté ses deux enfants Éphraïm et Manassé, avait égalé leurs droits à ceux de Ruben et de Siméon. C'est à quoi ne font point assez d'attention les interprètes qui prétendent expliquer l'omission de Dan par l'inadvertance des copistes qui auraient confondu la première lettre de son nom avec celle de Manassé. Mais cette omission paraît plus mystérieuse; et quelques Pères en ont conclu que l'Antechrist devait naître de cette tribu. La conclusion n'est sans doute pas rigoureuse; et, quand il arriverait qu'elle se vérifiât par l'évènement, on ne saurait la prouver, vu la confusion où sont depuis long-temps toutes les tribus d'Israël. Mais, en lisant avec soin la bénédiction que Jacob donne à son cinquième fils, on y remarque facilement une opposition fâcheuse entre les deux parties qu'elle renferme. Dan jugera son peuple, dit le saint vieillard, en faisant allusion à son nom, aussi bien que les autres tribus d'Israël : ce qui s'est accompli dans la personne de Samson;

[1] Boss. Apoc. 7. 5.
[2] Gen. 48. 5.

puis il ajoute : « [1] Que Dan devienne un serpent dans le » chemin, et dans le sentier un céraste qui mord le pied du » cheval afin que le cavalier tombe à la renverse. »

Quoique l'on puisse absolument donner un autre sens à ces paroles, il est néanmoins plus naturel d'y reconnaître l'ancien serpent qui ne cesse de tendre des embûches à la femme, et finit par mordre son fils au talon, et par conséquent une image de l'Antechrist qui est son principal ministre. Il n'est donc pas étonnant d'entendre saint Augustin dire : « [2] Que Jacob » parle à son fils Dan de manière à faire penser que l'Ante- » christ devait naître de cette tribu. » Le scandale qu'elle donna après le partage de la terre promise ne pouvait que confirmer ce jugement ; car, mécontente de son lot, quoiqu'il fût dans l'un des meilleurs cantons du pays, elle se révolta ouvertement, et s'empara à main armée de [3] Laïs, au pays de Nephtali, dont elle massacra tous les habitants, et y établit un culte schismatique que ne manqua point de fortifier, selon la méthode des sectaires, le malheureux [4] Jéroboam, dont il est si souvent répété qu'il fit pécher Israël.

Une pareille conduite rendait cette tribu bien digne de figurer le sacrilége usurpateur de l'héritage du fils de Dieu, et, par suite, d'en être exclue elle-même : ce qui ne signifie point nécessairement ni que l'Antechrist en naîtra, ni qu'elle n'a fourni aucun élu, mais simplement qu'elle était, comme Ésaü, une représentation des réprouvés.

Comparez, mes frères, la bénédiction de Dan avec celle de Juda, quatrième fils de Jacob ; continuez la comparaison entre les paroles que le Saint-Esprit adresse aux Églises de Thyatire et de Sardes, entre les évènements du cinquième et du sixième âge ; demandez-vous ensuite si les nombres sont indifférents dans les livres saints. Ces observations, je le sais, paraîtront minutieuses à bien des gens ; ce ne sont, en effet, que les

[1] Gen. 49. 16. et suiv.
[2] Augus. Quest. 22 in Josue.
[3] Jug. 18.
[4] III. Reg. 28 et suiv.

miettes qui tombent de la table du Père de famille; mais elles sont notre partage à nous autres qui tenons le dernier rang dans sa maison. Les pauvres ne vivent que du superflu des riches. Malheur à nous, si nous visions à de grandes choses après avoir embrassé un état d'abjection et de mépris! Ne rougissons donc point d'appliquer notre pauvre petit esprit à des minuties sur lesquelles notre grand Dieu n'a pas dédaigné d'abaisser ses regards : [1] *Humilia respicit.*

V. 6. *Ex tribu Aser duodecim millia signati; ex tribu Nephtali duodecim millia signati; ex tribu Manasse duodecim millia signati.*

« Douze mille de la tribu d'Aser; douze mille de la tribu de » Nephtali; douze mille de la tribu de Manassé. »

V. 7. *Ex tribu Simeon duodecim millia signati; ex tribu Levi duodecim millia signati; ex tribu Issachar duodecim millia signati.*

« Douze mille de la tribu de Siméon; douze mille de la tribu » de Lévi; douze mille de la tribu d'Issachar.

V. 8. *Ex tribu Zabulon duodecim millia signati; ex tribu Joseph duodecim millia signati; ex tribu Benjamin duodecim millia signati.*

« Douze mille de la tribu de Zabulon; douze mille de la » tribu de Joseph; douze mille de la tribu de Benjamin.

V. 9. *Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis et linguis : stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum.*

« Et après cela je vis une grande multitude que personne » ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de » tout peuple et de toute langue : ils étaient debout devant

[1] Ps. 112. 6. — 137. 6.

» le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches,
» avec des palmes à la main. »

Il est bien consolant de voir cette multitude innombrable de prédestinés, et de penser que si le nombre en est appelé petit, ce n'est que par comparaison à l'immense troupe des méchants. Ils ont tous la palme à la main, quoique ce soit le signe particulier des martyrs, parce qu'ils ont tous réellement triomphé de leurs ennemis.

V. 10. *Et clamabant voce magnâ dicentes : Salus Deo nostro qui sedet super thronum, et Agno.*

« Ils jetaient un grand cri, en disant : La gloire de nous
» avoir sauvés soit rendue à notre Dieu qui est assis sur le
» trône et à l'Agneau. »

La force et l'élévation de leurs voix annoncent la joie ineffable dont ils sont inondés à la vue des bontés de Dieu qui les a sauvés si gratuitement.

V. 11. *Et omnes angeli stabant in circuitu throni, et seniorum, et quatuor animalium; et ceciderunt in conspectu throni in facies suas, et adoraverunt Deum.*

« Et tous les anges étaient debout autour du trône, et des
» vieillards, et des quatre animaux; et ils se prosternèrent
» sur le visage devant le trône, et ils adorèrent Dieu.

Les anges se prosternent ici en disant *amen*, comme ont fait au cinquième chapitre les vieillards et les animaux. Cet *amen* repété par le chœur des anges, marque une éternelle complaisance de tous les esprits célestes dans l'accomplissement des œuvres de Dieu, dit [1] Bossuet. Plus le reste du chapitre est intelligible, plus il mérite d'être médité, pour se laisser pénétrer le cœur des bontés de Dieu et de la félicité de ses saints.

[1] Boss. Apoc. 7. 12.

V. 12. *Dicentes : Amen. Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum. Amen.*

« En disant : *Amen.* Bénédiction, gloire, sagesse, action de » grâces, honneur, puissance et force soient à notre Dieu » dans les siècles des siècles. *Amen.* »

Les anges donnent à Dieu sept attributs, comme à l'Agneau, parce qu'ils ne font qu'un et sont inséparables dans le gouvernement de l'Église. Tel est le cantique de louange et d'action de grâces dont les esprits bienheureux font continuellement retentir les voûtes célestes, en reconnaissance du salut des hommes appelés à remplir les sièges que leurs malheureux compagnons ont laissés vacants. Le retour des Juifs peut être indiqué ici comme un objet spécial de leur joie et de leurs actions de grâces.

V. 13. *Et respondit unus de senioribus, et dixit mihi : Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt ? et unde venerunt ?*

« Alors un des vieillards, prenant la parole, me dit : Qui » sont ceux-ci qui paraissent revêtus de robes blanches ; et » d'où viennent-ils ? »

La question du vénérable vieillard tend uniquement à instruire l'Église militante représentée par saint Jean, et il excite pour cela une curiosité sainte, comme fait le Saint-Esprit par la bouche de son prophète : « [1] Seigneur, qui habitera dans votre maison, et qui reposera sur votre sainte » montagne ? » Mais le bienheureux disciple est trop sage pour ignorer que la terre doit recevoir tous ses enseignements du ciel : il prie donc son interlocuteur de répondre lui-même, et la réponse qu'il en reçoit nous confirme dans la foi qui nous enseigne que les souffrances sont le chemin des véritables délices, auxquelles nous ne pouvons arriver que par de grandes et nombreuses tribulations.

[1] Ps. 14. 1.

V. 14. *Et dixi illi : Domine mi, tu scis. Et dixit mihi : Hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni.*

« Je lui répondis : Seigneur, vous le savez. Et il me dit : » Ce sont ceux qui viennent de souffrir de grandes afflictions, » et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.

V. 15. *Ideo sunt ante thronum Dei, et serviunt ei die ac nocte in templo ejus ; et qui sedet in throno, habitabit super illos.*

« C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le » servent jour et nuit dans son temple ; et celui qui est assis » sur le trône demeurera sur eux. »

Toutes ces expressions de trône, de temple, de demeure et autres semblables, signifient tout simplement que Dieu recevra ses enfants dans le sein de sa charité paternelle, et les consommera tous dans son unité parfaite : [1] *Ut sint consummati in unum.* Il est lui-même son trône, son temple, sa maison, où les bienheureux lui seront assujettis comme à leur roi, lui sacrifieront comme à leur Dieu, l'aimeront comme leur père, et se reposeront en lui comme dans le souverain bien pour lequel ils ont été créés. Ils y seront à couvert comme dans un asile inviolable et un sanctuaire sacré. Nourris de Dieu même, rassasiés de sa gloire, enivrés du torrent de ses délices, comment pourraient-ils manquer de quelque chose ?

V. 16. *Non esurient neque sitient amplius, nec cadet super illos sol neque ullus æstus.*

« Ils n'auront plus ni faim, ni soif ; et le soleil, ni aucune » autre chaleur ne les incommodera plus. »

Le soleil de la divine justice ne les brûlera plus, parce qu'ils sont sans tache devant lui. Le vent brûlant des tentations ne se fera plus sentir ; nulle ardeur criminelle ne pouvant se trouver où règne la plénitude de la paix et de la charité.

[1] Joan. 17. 23.

Il n'y aura plus ni affliction, ni division, ni persécution à craindre.

V. 17. *Quoniam Agnus qui in medio throni est, reget illos, et deducet eos ad vitæ fontes aquarum, et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.*

« Parce que l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur » pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes, » et Dieu essuiera de leurs yeux toutes les larmes. »

Amen : Fiat, fiat.

CHAPITRE VIII.

V. 1. *Et quùm aperuisset sigillum septimum, factum est silentium in cœlo, quasi mediâ horâ.*

« A l'ouverture du septième sceau, il y eut dans le ciel un » silence d'environ une demi-heure. »

Il serait téméraire, sans doute, de vouloir déterminer la durée de cette demi-heure; tout ce que l'on pourrait dire de plus probable sur un sujet que le Saint-Esprit laisse obscur à dessein, et que l'évènement seul éclaircira, c'est qu'elle comprendra environ la vingt quatrième partie du jour évangélique, que Notre-Seigneur semble avoir divisé comme le jour naturel quand il a dit à ses apôtres : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour? » En admettant que ce jour mystique dure environ deux mille ans, la demi-heure mystérieuse sera de quatre vingts et quelques années. Mais ne cherchons point à pénétrer le secret de Dieu.

Ainsi se termine la série des sceaux, qui nous conduit évidemment, comme celle des Églises, depuis la résurrection de Jésus-Christ jusqu'au jugement dernier, lequel est précédé de cette demi-heure de silence. Pendant ce calme profond, le Souverain semble occupé à tenir son dernier conseil avant de prendre sa résolution; le Juge suprême, à recueillir les avis du tribunal avant de prononcer son arrêt définitif, et notre incomparable Docteur, à faire la récapitulation de ses enseignements avant de donner au monde la dernière instruction qu'il doit recevoir.

Le prophète, laissant ainsi son tableau imparfait, va en

commencer un autre qui comprendra une troisième série d'évènements pendant la même époque. Il vient de nous offrir l'établissement et la prédication de la foi, avec les contradictions qu'elle ne cesse d'essuyer ; il va maintenant nous présenter les œuvres de l'Église combattues par celles de ses ennemis.

V. 2. *Et vidi septem angelos stantes in conspectu Dei; et datæ sunt illis septem tubæ.*

« Je vis sept anges qui assistent devant la face de Dieu, et » on leur donna sept trompettes.

Ces anges sont les ministres et surtout les premiers pasteurs de l'Église, qui, alarmés des dangers que courent les fidèles, élèvent la voix comme autant de trompettes éclatantes, pour leur découvrir les piéges de l'ennemi et les avertir de se tenir en garde contre la séduction. C'est ce que nous voyons dans l'histoire ecclésiastique de tous les temps, et particulièrement dans saint Cyprien. Ils se tiennent en la présence de Dieu, comme toujours prêts à combattre ses ennemis et à sacrifier leur vie même pour leur troupeau.

V. 3. *Et alius angelus venit, et stetit ante altare habens thuribulum aureum; et data sunt illi incensa multa, ut daret de orationibus sanctorum omnium super altare aureum quod est ante thronum Dei.*

« Alors il vint un autre ange qui se tint debout devant » l'autel, portant un encensoir d'or ; et on lui donna une » grande quantité de parfums, afin qu'il présentât les prières » de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône de » Dieu. »

Comme l'ouverture des sceaux a été précédée et accompagnée des gémissements de l'Église avec les prières des anges et des saints, pour obtenir l'avènement du règne de Dieu, et remercier sa miséricorde de l'avoir enfin établi, de même nous voyons ici des prières offertes pour sa conservation

et son parfait accomplissement. Elles le sont sur l'autel d'or, parce qu'il représente Jésus-Christ seul médiateur entre Dieu et les hommes, et seul digne d'offrir à son père l'hommage de toutes ses créatures ; mais aussi aucune demande faite en son nom n'est rejetée. C'est pourquoi celles-ci sont accueillies favorablement, comme le prouve fort bien le verset cinquième.

V. 4. *Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.*

« Et la fumée des parfums composés des prières des saints » s'éleva devant Dieu. »

V. 5. *Et accepit angelus thuribulum, et implevit illud de igne altaris, et misit in terram, et facta sunt tonitrua, et voces, et fulgura, et terræ motus magnus.*

« L'ange prit l'encensoir ; il le remplit du feu de l'autel et » il le jeta sur la terre ; et il se fit des tonnerres, des voix, des » éclairs, et un grand tremblement de terre. »

Toutes les grâces que nous recevons nous viennent de la charité de Jésus-Christ, marquée par le feu de l'autel. Les anges ne sont que nos intercesseurs auprès de lui, et comme les [1] administrateurs de sa miséricorde envers nous. « [2] Ainsi, » dit Bossuet, le ministère angélique, loin d'affaiblir celui de » Jésus-Christ, le reconnaît et l'honore. »

L'effet de prières si ferventes, présentées par un ange au nom de Jésus-Christ, est de faire descendre sur la terre le feu sacré, les lumières et la force du Saint-Esprit qui soutient ses fidèles dans toutes leurs épreuves. C'est ainsi qu'un roi sage, un général habile, n'envoie ses soldats au combat qu'après les avoir bien pourvus des armes et de toutes les munitions nécessaires.

Remarquez bien, mes frères, que ces tonnerres, ces éclairs,

[1] Hebr. 1. 14.
[2] Boss. Apoc. 8. 3.

et le tremblement de terre n'ont lieu qu'après la descente du Saint-Esprit : *Misit in terram, et factâ sunt*... Quel remuement, quelle commotion n'excita point dans le monde la prédication de l'Évangile? Et que n'eurent point à souffrir les apôtres et leurs disciples? Le Seigneur Jésus l'avait annoncé d'avance, afin que nous n'en fussions ni scandalisés ni surpris.

V. 6. *Et septem angeli qui habebant septem tubas, præparaverunt se ut tubâ canerent.*

« Aussitôt les sept anges qui avaient les sept trompettes se » préparèrent pour en sonner. »

Tout nous est montré et prédit avant même que les anges se préparent à sonner de la trompette.

V. 7. *Et primus angelus tubâ cecinit; et facta est grando, et ignis mista in sanguine, et missum est in terram, et tertia pars terræ combusta est, et tertia pars arborum concremata est, et omne fœnum viride combustum est.*

« Le premier ange sonna de la trompette ; il tomba sur la » terre de la grêle et du feu mêlés de sang ; et la troisième » partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute l'herbe » verte fut consumée. »

La grêle et le feu mêlés de sang signifient les persécutions que les chrétiens eurent à souffrir pendant tout le premier âge de l'Église, que représente ici la terre, par opposition à la mer qui figure le monde, comme nous l'avons déjà vu. Mais, de même qu'aux premiers jours de la création la terre était ensevelie sous les eaux, de même aux premiers âges du christianisme l'Église, étant comme perdue dans l'empire romain ou le monde, se confond quelquefois avec lui. Il est impossible de ne pas voir une affectation marquée dans cette répétition de la troisième partie dont il s'agit en ce chapitre et le suivant. Le tiers de la terre et des arbres est brûlé; le tiers de la mer changé en sang ; le tiers des fleuves infecté ; le tiers du soleil obscurci; et, ce qui paraît bien plus fort, le tiers des

hommes est mis à mort par l'armée de l'Antechrist. Faut-il donc entendre cette expression à la lettre ? Oui, sans doute, pourvu qu'on l'applique à son véritable objet. Mais pour le trouver remarquons : 1° que les épreuves désignées par les trompettes ne tombent jamais que sur les enfants de Dieu composant la vraie Église, à la différence des coupes réservées aux ennemis ; 2° que saint Jean fait évidemment allusion à la parabole de la divine semence, dans l'explication de laquelle Notre-Seigneur réduit tous les auditeurs de la parole de Dieu, prêchée dans le monde entier, à quatre classes dont la troisième renferme ceux qui conservent la foi sans en produire les œuvres, absorbés qu'ils sont par les soins qu'ils donnent aux affaires et aux biens de cette vie. Or, que sont en réalité tous ces semi-chrétiens, sinon des roseaux brisés et des mèches fumantes, qui ne peuvent résister à la main qui les touche, ou des sarments secs et arides que le feu de la tribulation dévore comme de la paille ? Voulant être riches et heureux en ce monde, ils ne peuvent éviter les filets du diable; en quelque nombre qu'ils soient, ils y sont tous pris au jour de l'épreuve. Voilà donc la troisième partie des hommes qui périssent, c'est-à-dire des catholiques, car l'ennemi n'en veut pas à d'autres. Voilà tous ceux qui sont frappés de la verge que la main du Seigneur brise et jette au feu après s'en être servi pour châtier les siens. La terre et les arbres brûlés sont les âmes terrestres et stériles pour le ciel; la mer changée en sang représente les chrétiens purifiés dans les eaux du baptême et redevenus charnels comme auparavant. L'eau amère est la nature qui a remplacé la grâce ; et le soleil obscurci marque l'extinction de la charité dans les cœurs. Le prophète confirme parfaitement cette interprétation, par la réunion de l'herbe verte et de l'herbe sèche toute consumée : car la première figure l'homme régénéré par la grâce, et la seconde le représente mort dans le péché : *Omnis caro fœnum.* Mais réunies ensemble, elles ne peuvent exprimer que l'idée d'une rechute, d'un sel affadi, d'une lampe éteinte : *Omne fœnum viride combustum est.* Les interprètes qui appliquent cela aux saints martyrs, ne font pas

attention que le feu ne consume que la rouille. Si les tempêtes arrachent quelques arbres, ce ne sont jamais que ceux dont les racines sont gâtées ou peu profondes. Si les épreuves sont des calamités, ce n'est pas pour ceux qui se réjouissent et se trouvent trop honorés d'avoir quelque chose à souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

V. 8. *Et secundus angelus tubâ cecinit; et tanquàm mons magnus igne ardens missus est in mare, et facta est tertia pars maris sanguis.*

« Le second ange sonna de la trompette; et il tomba sur la » mer comme une grande montagne brûlante, et la troisième » partie de la mer devint du sang. »

V. 9. *Et mortua est tertia pars creaturæ eorum quæ habebant animas in mari, et tertia pars navium interiit.*

« Et la troisième partie des créatures qui vivent dans la » mer mourut, et la troisième partie des navires périt. »

L'Église est comparée à la mer, non seulement pour la raison que nous venons de dire, et qui est appuyée sur l'Écriture, mais encore à cause de l'inévitable et toujours plus ou moins grande confusion qu'y jette toute hérésie, et dont celle d'Arius la remplit pendant toute la durée du second âge. Cette montagne de discorde porta le feu des dissensions par toute la terre, et alluma de tous côtés une guerre sanglante et cruelle. Le grand nombre d'âmes qui en furent infectées, est représenté par cette multitude de créatures qui sont frappées de mort au milieu des eaux dont elles vivaient auparavant; et les vaisseaux qui périssent sont les Églises particulières qui firent si malheureusement naufrage dans la foi.

V. 10. *Et tertius angelus tubâ cecinit; et cecidit de cœlo stella magna, ardens tanquàm facula, et cecidit in tertiam partem fluminum, et in fontes aquarum.*

« Le troisième ange sonna de la trompette; et une grande

» étoile ardente comme un flambeau tomba du ciel sur la
» troisième partie des fleuves et sur les fontaines. »

V. 11. *Et nomen stellæ dicitur Absinthium : et facta est tertia pars aquarum in absinthium ; et multi hominum mortui sunt de aquis, quia amaræ factæ sunt.*

« Le nom de l'étoile était Absinthe, et la troisième partie
» des eaux fut changée en absinthe ; et plusieurs hommes mou-
» rurent dans les eaux, parce qu'elles étaient amères. »

La montagne de feu dont on vient de parler s'élevait nécessairement de la terre, origine commune à toutes les montagnes, et signifie la même chose que la seconde bête dont il sera question au chapitre treizième. Mais ici le météore descend du ciel même, et nous rappelle par conséquent fort bien l'origine de cette monstrueuse diversité d'idolâtries qui nous ont été montrées à l'ouverture du troisième sceau, et qui avaient toutes commencé par l'adoration des astres. En tombant sur les eaux de la vérité et de la grâce, cette étoile malfaisante en a corrompu, non pas la source qui est inaltérable, mais bien une partie des fleuves et des fontaines : et ces hommes imprudents qui ont voulu se désaltérer dans les eaux devenues amères y ont trouvé la mort. Quel mal ne causèrent pas à une multitude de chrétiens faibles ou ignorants, les impiétés et les superstitions de ces nuées de Barbares qui fondirent sur les provinces romaines au temps dont nous parlons ! Quels efforts ne furent point nécessaires aux saints évêques et aux autres pasteurs pour en préserver leurs peuples !

On le comprendra sans peine, pour peu que l'on connaisse la violente inclination du pauvre cœur humain vers les choses sensibles, et tout ce que lui coûte un culte purement spirituel.

V. 12. *Et quartus angelus tubâ cecinit ; et percussa est tertia pars solis, et tertia pars lunæ, et tertia pars stellarum, ita ut obscuraretur tertia pars eorum, et diei non lucceret pars tertia, et noctis similiter.*

« Le quatrième ange sonna de la trompette; et la troisième » partie du soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, » et la troisième partie des étoiles; en sorte qu'ils furent obs- » curcis dans leur troisième partie, et que le jour perdit la » troisième partie de la lumière, et la nuit de même. »

Les maux de l'Église s'augmentent dans une proportion bien sensible, et le mystère d'iniquité s'accomplit avec une rapidité effrayante. Les vapeurs qu'exhalèrent ces eaux fangeuses produisirent une telle obscurité, que le soleil, la lune et les étoiles perdirent bientôt la troisième partie de leur lumière. A ce mélange de christianisme et d'erreurs païennes, vint se joindre l'alcoran, bien propre à le fortifier dans l'esprit des ignorants et grossiers Arabes. Le progrès de la nouvelle religion ne se borna pas au pays qui l'avait vu naître. Une grande partie de l'Asie et de l'Afrique en fut promptement infectée. Jérusalem même devint sa conquête. Enfin elle répandit la terreur dans tout l'occident pendant le quatrième âge de l'Église.

Nous ne refuserons point de reconnaître ici, avec plusieurs interprètes, le malheureux schisme des Grecs, et nous avouerons sans peine qu'il n'a pas peu contribué à ce terrible obscurcissement : mais il nous y est marqué beaucoup plus comme l'effet du mahométisme que comme une branche ou division du christianisme, étant déjà compris sous ce dernier rapport parmi les hérésies. Ce sont donc les ravages, les bouleversements et les désordres que les erreurs de l'alcoran produisirent parmi les chrétiens, qui nous sont décrits sous le symbole de cette quatrième plaie. Que de milliers d'âmes, en effet, n'ont-elles pas plongées dans les ténèbres de l'ignorance et du plus grossier fanatisme, en interceptant pour elles les rayons du soleil de justice et de vérité.

V. 13. *Et vidi, et audivi vocem unius aquilæ volantis per medium cœli, dicentis voce magnâ : Væ, væ, væ habitantibus in terrâ de cæteris vocibus trium angelorum, qui erant tubâ canituri.*

« Alors je regardai, et j'entendis la voix d'un aigle qui » volait au milieu de l'air et disait à haute voix : Malheur! » malheur! malheur aux habitants de la terre, à cause » des autres voix des trois anges qui doivent sonner de la » trompette. »

Cet aigle représente saint Jean lui-même, si souvent comparé à cet oiseau par les écrivains ecclésiastiques, et dont l'Apocalypse traverse le ciel de l'Église dans tout son passage sur la terre, lui annonçant toutes ses épreuves et ses combats dont les trois plus redoutables vont commencer; car ce triple *væ* nous prédit des malheurs beaucoup plus terribles que tout ce que nous avons encore vu jusqu'ici; et il y en a un particulier pour chacune des trois dernières trompettes. Nous sommes donc rendus à l'époque la plus désastreuse de notre histoire, et que Notre-Seigneur paraît avoir clairement désignée quand il disait aux apôtres : « [1] Lorsque vous entendrez » parler de guerre et de bruits de guerre, ne craignez point, » parce qu'il faut que cela arrive, mais ce ne sera pas encore » la fin; car on verra se soulever peuple contre peuple et » royaume contre royaume; et il y aura des tremblements de » terre en divers lieux, et des famines; et ce sera le commen- » cement des douleurs. »

Jésus-Christ annonce d'abord les faux Christs qui devaient paraître après lui, et séduire une foule d'imprudents qui les en croiraient sur parole. Il oppose ensuite à ces attaques de quelques particuliers contre la vérité, les guerres que des nations entières devaient lui déclarer en se divisant entre elles, et formant de tous côtés des peuples ennemis. Or, dans quel temps cette prophétie parut-elle jamais s'accomplir plus littéralement qu'au seizième siècle? Jusque là les hérésiarques et les schismatiques s'étaient contentés de nier quelques articles de foi, ou de combattre quelques points de discipline; mais les réformateurs d'alors ne prétendirent rien moins qu'établir une nouvelle croyance générale, et supprimer

[1] Marc. 13. 7. 8.

toutes les pratiques anciennes. Aussi allons-nous voir ouvrir le puits ou le fond même de l'abîme. Que ne va-t-il point sortir de ce lieu d'horreur? Ce ne seront plus simplement des individus; ce seront des peuples en masse, qui seront entraînés par les séducteurs, et déclareront la guerre à leurs frères avec lesquels ils vivaient en paix auparavant. Car il s'agit, sans doute, dans la prédiction de Jésus-Christ, de guerres spirituelles et qui concernent son Église. Celui qui nous déclare que [1] son royaume n'est pas de ce monde, ne prétend pas nous occuper des vains intérêts qui divisent les rois de la terre. Or, c'est au premier *væ*, dans lequel nous entrons, que les peuples chrétiens commencent à guerroyer entre eux : [2] *Surget gens contra gentem*. C'est alors qu'éclatent les séditions dont parle saint Luc, et qui sont, selon saint Grégoire, les révoltes des enfants de l'Église contre leur mère, par opposition au combat du dehors, *prælia*, que lui livrent ses ennemis.

[1] Joan. 18. 36.
[2] Luc. 21. 10.

CHAPITRE IX.

—

V. 1. *Et quintus angelus tubâ cecinit ; et vidi stellam de cœlo cecidisse in terram, et data est ei clavis putei abyssi.*

« Le cinquième ange sonna de la trompette, et je vis une » étoile qui était tombée du ciel sur la terre, et la clef du puits » de l'abîme lui fut donnée. »

La chute des étoiles annonce, comme nous l'avons déjà dit, la défection des pasteurs et des autres ministres de l'Église, qui, par leur dignité et leurs exemples, doivent être la lumière des fidèles, et leurs guides dans le chemin du ciel. Mais, lorsqu'ils perdent de vue le soleil de justice qui doit les éclairer eux-mêmes, ils deviennent des astres errants qu'on ne peut plus suivre, et un sel affadi que tout le monde devrait fouler aux pieds. Ils tombent du ciel, du rang le plus élevé dans l'Église, sur la terre, c'est-à-dire sur les classes inférieures et moins instruites qu'ils entraînent dans leur chute. Or, parmi les défections si multipliées et si scandaleuses du seizième siècle, il n'en est point qui soient mieux représentées par cette étoile que l'apostasie de Luther, prêtre et religieux augustin. Son orgueil, ses mœurs corrompues et ses emportements furieux, l'ont rendu bien digne de figurer au premier rang parmi les apôtres du nouvel Évangile. C'est donc ce fougeux hérésiarque qui reçoit la funeste clef du puits de l'abîme, d'où il va faire sortir tant d'erreurs et de désordres. Elle lui est donnée de préférence à ses dignes précurseurs Wiclef et Jean Hus, parce que les chrétiens de son temps avaient comblé la mesure de leurs péchés, et que les moments auxquels la pro-

vidence avait résolu de les punir étaient arrivés. Du reste, c'est lui-même qui ouvre librement et de grand cœur : *Et aperuit puteum abyssi.*

Le pouvoir que Dieu donne aux méchants n'est autre chose qu'une simple permission qui consiste à les laisser suivre les penchants de leurs cœurs corrompus. L'ambitieux Luther veut usurper tout pouvoir dans l'Église : ses péchés et ceux de ses malheureux frères méritent ce châtiment; le Saint-Esprit le leur inflige en livrant l'apostat à son sens réprouvé : Quoi de plus juste?

V. 2. *Et aperuit puteum abyssi; et ascendit fumus putei, sicut fumus fornacis magnæ : et obscuratus est sol et aer de fumo putei.*

« Elle ouvrit le puits de l'abîme; et il s'éleva du puits une » fumée comme la fumée d'une grande fournaise; et le soleil » et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. »

Un tourbillon de fumée noir et épais sorti de l'enfer, est l'image la plus naturelle que l'on puisse donner d'une grande et dangereuse hérésie, selon la pensée de notre illustre [1] Bossuet. Il est assez étonnant qu'après une réflexion si judicieuse, il n'en ait pas fait lui-même l'application au protestantisme qu'il connaissait si bien et qu'il a si souvent écrasé de son énorme massue. Mais le savant prélat avait d'autres vues dans son explication de l'Apocalypse.

Comme le soleil est l'image de la vérité qui éclaire toutes les intelligences, de même l'air, étant le principe de la vie organique, peut fort bien représenter la charité qui est la véritable vie des âmes. Cette fumée exprime donc fort naturellement l'esprit de séduction et de mensonge, dont les prétendus réformateurs s'efforcèrent d'obscurcir les dogmes les plus sacrés et les points les plus clairs de la morale, jusqu'à faire Dieu auteur du péché, et à rendre ses commandements impossibles. Cet enseignement aussi monstrueux qu'il était

[1] Boss. Apoc. 9. 2.

nouveau dans le christianisme, produisit bientôt une nuée de prédicants fanatiques fort bien représentés dans le verset suivant.

V. 3. *Et de fumo putei exierunt locustæ in terram, et data est illis potestas, sicut habent potestatem scorpiones terræ.*

« Et des sauterelles sorties de la fumée du puits se répan-
» dirent sur la terre, et il leur fut donné une puissance comme
» celle qu'ont les scorpions de la terre. »

« [1] Les hérétiques sont comparés aux sauterelles, dit saint
» Jérôme, parce que c'est une espèce d'insectes très nui-
» sibles aux hommes, et qui, gâtant la moisson, les arbres et
» les vignes, traînent la famine après elles. » Jamais assurément aucune secte n'a mieux justifié cette comparaison que les protestants. Ennemis de toute subordination et divisés jusqu'à l'infini entre eux, ils marchent, comme ces insectes, sans chef, sans ordre et dans la plus horrible confusion. Changeant et innovant sans cesse, sautillant, pour ainsi dire, d'une question à une autre, ils ont attaqué successivement toutes les vérités chrétiennes, et ruiné, de la sorte, toute la moisson spirituelle de l'Église.

Bien loin de s'affliger de ce désordre, le patriarche de la réforme s'en applaudit hautement. « Vous vous plaignez,
» disait-il à ses adeptes, que notre Évangile met tout le
» monde en trouble et en rumeur; et moi, je réponds : Que
» Dieu soit loué. Je voulais que cela fût ainsi, et malheur à
» moi s'il en était autrement. »

On reconnaît à ces paroles la fureur sortie de la fournaise infernale dont est transporté l'émissaire de Satan. Voilà le fruit de l'aveuglement où tombent les hérétiques en perdant le vrai soleil de justice, selon l'expression de saint Jérôme.

Ceux du seizième siècle reproduisirent toutes les erreurs, tous les mensonges et les blasphêmes de leurs devanciers,

[1] Hierom. in Cap. 13. Osée.

ensevelis depuis long-temps dans les gouffres de l'enfer. C'est donc à bien juste titre que le Saint-Esprit les compare aux scorpions, dont le venin, s'insinuant dans les veines des hommes qu'ils blessent, les met au désespoir et les rend furieux. On prétend que l'unique remède est d'écraser promptement cet animal venimeux sur la plaie même qu'il a faite. Du moins est-il certain que le moyen d'échapper aux derniers ravages de l'hérésie, c'est d'en détruire les premières atteintes dans son esprit et dans son cœur.

V. 4. *Et præceptum est illis ne lederent fœnum terræ, neque omne viride, neque omnem arborem : nisi tantùm homines qui non habent signum Dei in frontibus suis.*

« Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, ni » à tout ce qui était vert, ni à tous les arbres, mais seulement » aux hommes qui n'auraient pas le signe de Dieu sur le » front. »

La miséricorde de Dieu ne manque jamais de mettre des bornes au pouvoir que sa justice accorde au démon et à ses suppôts, soit pour châtier, soit pour éprouver ses enfants. Leurs ennemis peuvent exercer leur patience, mais ils ne sauraient leur nuire, parce que tout contribue à leur plus grand bien qui est le salut.

L'herbe sèche, dont il est parlé dans le texte latin, peut désigner les pécheurs dont la foi est sincère sans être vive. Ils sont comme une herbe fanée, mais dont la racine n'est point morte, et qui peut reverdir en son temps. La verdure annonce la justice avec la force; les arbres sont les pasteurs et les plus hauts dignitaires de l'Église.

Cette transition subite du sens figuré au naturel nous fournit une instruction importante, et nous montre combien se tromperaient ceux qui prétendraient pouvoir expliquer toujours l'Écriture à la lettre. En général, les sectaires ne peuvent séduire que les hommes qui ne sont point solidement affermis dans la foi et la pratique des bonnes œuvres, qui se laissent dominer par leurs passions, par le respect humain, par des

vues toutes naturelles et les plaisirs des sens. Tous ces gens-là n'ont pas la marque de Dieu sur le front. Ils sont sans courage au moment de la tentation et ils abandonnent lâchement la croix de Jésus-Christ, signe caractéristique du vrai chrétien, seul et unique étendard de la victoire, autour duquel les véritables soldats ne manquent jamais de se trouver réunis. Ils savent que l'on ne trouve point ailleurs la force de fouler aux pieds l'aspic et le basilic, les serpents et les scorpions de la terre.

V. 5. *Et datum est illis ne occiderent eos, sed ut cruciarent mensibus quinque; et cruciatus eorum, ut cruciatus scorpii quùm percuttit hominem.*

« Et il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tour-
» menter durant cinq mois; et le tourment qu'elles font souf-
» frir est semblable à celui que fait le scorpion quand il pique
» l'homme. »

Quelle confiance ne doivent pas nous inspirer cette puissance et cette bonté de notre Dieu, qui limite, comme il lui plaît, le pouvoir de nos ennemis.

Ce n'est point sans mystère que l'Esprit-Saint réunit la mer et le cœur de l'homme dans ce passage de l'Ecclésiastique : [1] *Abyssum et cor hominum investigavit.* Ce sont, en effet, deux abîmes dont l'un est la figure de l'autre, mais que pénètre également l'esprit du Seigneur. [2] Tu viendras jusqu'ici, dit-il à l'un et à l'autre, et là tu briseras l'orgueil de tes flots.

Dieu limite ici le pouvoir des hérétiques :

1° Par rapport aux sujets contre lesquels il leur est permis de l'exercer; ils ne peuvent nuire qu'à ceux qui n'ont point la marque de Dieu.

2° Par rapport à la nature des peines qu'il leur est permis d'infliger : ils peuvent tourmenter les hommes, et non pas les

[1] Eccles. 42. 18.
[2] Job. 38. 11.

faire mourir; ce qui dénote un pouvoir beaucoup moins physique que moral, auquel la volonté suffit pour résister : dans tous les cas, ils ne sauraient exterminer les catholiques.

3° Par rapport à la durée qui est de cinq mois : comme cent cinquante jours ne suffiraient certainement pas à l'accomplissement de tous les faits prédits dans notre texte, et que d'ailleurs nous trouvons des exemples de jours, de semaines et de mois d'années dans l'Écriture, il est naturel de compter cent cinquante ans pour la durée dont il s'agit. Mais à quelle année précise doit-elle commencer? C'est ce qu'il ne faut pas chercher à déterminer minutieusement. Tout ce qui est moral doit nécessairement avoir une certaine latitude. On peut toutefois en fixer les commencements vers le temps de la fameuse diète d'Augsbourg, en quinze cent trente, qui est le moment où les protestants devinrent plus redoutables en Allemagne. L'échéance des cent cinquante ans nous conduira ainsi vers l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, en mil six cent quatre vingt cinq, que l'on peut regarder comme le coup de grâce donné au protestantisme déjà extrêmement affaibli auparavant, comme le prouve cette mesure elle-même beaucoup mieux que tous les raisonnements possibles.

V. 6. *Et in diebus illis quærent homines mortem, et non invenient eam; et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.*

« En ce temps-là les hommes chercheront la mort et ne la » trouveront pas; ils souhaiteront de mourir et la mort fuira » loin d'eux. »

Ces expressions marquent des temps fâcheux où la vie même est ennuyeuse, presque insupportable. Et remarquez que le saint prophète parle des hommes en général. Dans l'agitation de l'hérésie tout le monde souffre. Les novateurs sont tourmentés par leur esprit inquiet, leur fatigante curiosité, leurs entreprises et leurs recherches laborieuses. Que de dépits secrets leur orgueil est obligé de dissimuler! Que de ménagements il faut avoir pour les patrons et les défenseurs de la secte! Que de remords à dévorer dans certains mo-

ments! Que d'actions dont on rougit en secret, et que le respect humain, l'orgueil, l'intérêt obligent à louer en public! Que de malheureux Mélanchton à la suite d'un fougueux Luther!

D'un autre côté, que n'ont pas à souffrir les défenseurs et les amis de la vérité? Ils sont las et dégoûtés de tant de malices, de dissimulations et d'hypocrisies couvertes du masque de la piété ou du zèle. Ils se voient pressés, accablés de disputes sans fin d'où la sincérité et la bonne foi sont bannies. Combien d'amis sincères de la religion se voient forcés d'être les témoins de scandales qu'ils se trouveraient heureux de pouvoir empêcher au péril de leur vie! Que de saints pontifes, que de zélés pasteurs sont réduits à déplorer la perte d'une grande partie de leurs troupeaux, pour lesquels ils voudraient se sacrifier sans réserve! Que dirons-nous de tant d'âmes religieuses qu'on arrache impitoyablement de leurs cloîtres, et qui demandent pour toute grâce à leurs persécuteurs d'être immolées dans leurs pieux asiles sans pouvoir l'obtenir? Enfin combien de chrétiens faibles ne voudraient renoncer ni à leur foi et à leur conscience, ni à leur fortune, à leur repos, à leur famille, à leurs amis?

Or, une mort naturelle et douce, telle qu'on aime à se la figurer dans les grandes afflictions, ne paraîtrait-elle pas mille fois préférable à cet état violent? Mais elle fuit tous les vœux et demeure sourde à tous les cris.

V. 7. *Et similitudines locustarum similes equis paratis in prœlium; et super capita earum tanquàm coronæ similes auro; et facies earum tanquàm facies hominum.*

« La figure des sauterelles était semblable à des chevaux » préparés au combat : elles portaient sur leurs têtes comme » des couronnes qui paraissaient d'or, et leurs visages étaient » comme des visages d'hommes. »

Nous avons vu, à l'ouverture des sceaux, que tous les ennemis de Jésus-Christ sont représentés comme des cavaliers qui le suivent, et qu'on n'en trouve point aux trois derniers, parce qu'il n'y avait plus de nouveaux adversaires à repré-

senter. Saint Jean nous rappelle ici la même pensée, suivant la même méthode. Parmi les caractères bizarres qu'il donne à ses sauterelles, il en est un qui les rend semblables à des chevaux préparés au combat. Il ne pouvait nous peindre plus naturellement l'humeur guerrière, la fierté et les disputes des hérésies, et surtout du luthéranisme, qui, selon les termes de la [1] Chétardie, naquit la rébellion dans le cœur et les armes à la main.

Jésus-Christ et ses saints ont des couronnes d'or véritable; mais celles de leurs ennemis n'en ont que l'apparence. Ce n'est qu'un faux brillant et une vaine imitation de la vérité. Leur doctrine, leurs vertus, leur langage, tout est faux dans les apôtres du mensonge; ils ont des visages d'hommes et des cœurs de démons.

V. 8. *Et habebant capillos sicut capillos mulierum; et dentes earum sicut dentes leonum erant.*

« Et leurs cheveux étaient comme ceux des femmes, et » leurs dents comme des dents de lions. »

Les cheveux de femmes caractérisent parfaitement la mollesse et le relâchement que n'ont cessé d'enseigner et de pratiquer tous ces hérétiques; et les dents de lions marquent leur fureur et leur acharnement contre l'Église dont ils s'efforcent de ravager tous les biens. Leurs morsures sont d'autant plus funestes qu'elles s'attaquent plus directement aux âmes.

V. 9. *Et habebant loricas sicut loricas ferreas; et vox alarum earum sicut vox curruum equorum multorum currentium in bellum.*

» Elles portaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, » et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de charriots à » plusieurs chevaux courant au combat. »

Ces cuirasses impénétrables comme le fer, expriment la

[1] La Chetard. Exp. Apoc. 9. 7.

dureté de leur cœur et leur opiniâtreté à défendre leurs sentiments. On peut en juger par ce petit échantillon tiré d'un livre de l'exécrable Luther :

« [1] Si on pend les voleurs au gibet, si on punit les brigands » par le glaive et les hérétiques par le feu, pourquoi n'em- » ployons-nous pas plutôt toute sorte d'armes pour attaquer » ces maîtres de perdition, ces cardinaux, ces papes et toute » cette canaille de la Sodome romaine, qui ne cesse de cor- » rompre l'Église de Dieu? Pourquoi ne lavons-nous pas nos » mains dans leur sang. »

Voilà comme ce nouveau docteur forme ses disciples à la douceur évangélique. Jésus-Christ envoie ses apôtres comme des brebis au milieu des loups; mais l'apostat saxon veut déchaîner tous les lions contre de pauvres agneaux. Tel est le bruit de ses ailes, qui mérite bien assurément d'être comparé à celui des charriots de guerre. Ce n'est pas dans les hauteurs de la contemplation, mais bien au fond de l'abîme qu'il a puisé une semblable doctrine.

V. 10. *Et habebant caudas similes scorpionum, et aculei erant in caudis earum; et potestas earum nocere hominibus mensibus quinque.*

« Leurs queues étaient semblables à celles des scorpions : » elles y avaient un aiguillon, et elles avaient pouvoir de nuire » aux hommes pendant cinq mois. »

Les queues de ces infernales sauterelles sont les suites désastreuses et les terribles effets qu'à produits leur révolte dans l'Église et tous les états qu'elle a infectés du poison de ses doctrines. Le point capital de ses enseignements, c'est de fonder, sous le beau et spécieux prétexte de *liberté* évangélique, l'indépendance absolue de toute autorité. Écoutez comme s'en explique le frénétique patriarche, en s'adressant à son plus ardent protecteur, le duc de Saxe, qui avait eu le malheur de le contrarier :

[1] Luther. Livre contre Sylvestre Pierac.

« [1] S'il m'est permis, par amour pour la liberté chrétienne, » non seulement de mépriser, mais même de fouler aux pieds » les décrets des papes, les canons des conciles, les lois et » les ordonnances de l'empereur même et de tous les princes, » pensez-vous donc que je respecte assez vos ordres pour les » regarder comme des lois. »

Adressant la parole à tous les souverains, dans un autre ouvrage, il leur dit en propres termes :

« Vous devez savoir, mes bons seigneurs, que, selon l'in- » tention de Dieu, vos sujets ne peuvent ni ne doivent souffrir » plus long-temps vos gouvernements tyranniques. » Nous avons vu de nos yeux les conséquences naturelles de ces principes ; et nous entendons retentir tous les jours à nos oreilles l'écho de la nouvelle trompette évangélique. N'en doutons point, mes frères, la désolante philosophie du dix huitième siècle et ses effroyables ravages, le matérialisme, le régicide, l'athéisme même qu'on a si long-temps et si hautement prêché dans les écoles publiques, voilà les véritables queues et les aiguillons de ces sauterelles que nous a si clairement prédites notre prophète. La queue est de la même longueur que le reste du corps et doit durer le même temps pour le malheur des hommes. Ainsi la justice divine a accordé à ces insectes si hideux, si ridicules et si nuisibles, un espace de trois cents ans pour confondre, punir et ravager le monde. Il semblerait que leur temps dût être bientôt expiré ; mais, hélas !... qui est entré dans le conseil du Seigneur ? Nous devrions nous occuper beaucoup plus à abréger les jours d'épreuves par une pénitence sincère et véritable, qu'à chercher à en découvrir le terme par des conjectures toujours hasardées et plus ou moins dangereuses.

Voici, du reste, un document que la providence a fait tomber entre nos mains, et qui nous fait connaître des détails curieux sur l'état actuel du protestantico-philosophisme ; car pour le protestantisme pur il n'en faut plus parler ;

[1] Luther contre Ambroise Catharin.

« Au berceau même de la réforme en Europe, dit un journal rédigé et publié par ses principaux ministres, ses progrès n'ont point répondu aux espérances nées de ses premiers succès. Plusieurs motifs en sont cause : la réforme s'est établie en présence d'un ennemi puissant, toujours persévérant, toujours actif. Les Églises protestantes furent bientôt désunies : les unes tombèrent dans l'hérésie ; plusieurs demeurèrent comme glacées par l'indifférence ; d'autres enfin se sont divisées sur des points secondaires de dogme et de discipline, et ont été en péril d'oublier le lien qui les unissait contre leur ennemi commun. C'est ainsi qu'un mal opiniâtre a fait de nouveaux progrès, et l'on a vu se multiplier les motifs d'aspirer à ces précieux trésors de la grâce divine qui finiront par triompher du péché.

» Dieu a donné dans les derniers siècles de sérieux avertissements aux Églises réformées, et il leur a surtout fait sentir le grand mal de leur désunion. Rome, au contraire, a eu dans sa lutte contre le protestantisme de grands avantages dont elle recueille maintenant les fruits ; et les protestants commencent enfin à sentir la nécessité d'un lien religieux plus fort et plus durable.

» Il est certain que depuis la mort de Louis XIV, en mil sept cent quinze, le catholicisme ne s'est jamais trouvé en plus belle position qu'aujourd'hui. En France, il commence à étudier sérieusement ; il tient la porte de ses grands et petits séminaires close, en dépit de l'université. Il a pour lui la loi de l'instruction primaire et presque toutes les écoles ; et la consommation des hosties a beaucoup augmenté dans les Églises de Paris depuis mil huit cent trente. En Angleterre, il siège au parlement ; et l'on sait ce qu'il tente en Irlande. En Hollande, il n'a jamais eu tant d'Églises et de prêtres ; en Belgique, il est souverain et tient les écoles presque sans exception sous son joug. En Piémont, il vient de renouveler un code draconien contre les protestants des vallées vaudoises ; en Autriche, à l'instigation des Jésuites, il ordonne des émigrations protestantes ; dans les provinces rhénanes, la Prusse n'est pas au terme de la lutte ; à Genève, le catholicisme a droit de cité ;

ça et là, en Allemagne, il ramène les jésuites... Certes, le moment est venu de crier : A vos tentes, Israël!... »

Nos ministres philantropes font très bien de ne plus crier aux armes, car assurément personne ne les écouterait aujourd'hui. Ils sont donc réduits à se retirer dans leurs pavillons, qui ne sont guère redoutables en vérité. Ce cri de détresse, où le dépit éclate presque à chaque mot, prouve que ces écrivains déclamateurs comprennent fort bien eux-mêmes leur triste position; mais il est plus facile de sentir la faiblesse d'une si mauvaise cause que d'y remédier. Il faut au cœur de l'homme autre chose que des vérités banales, exprimées avec plus ou moins d'esprit dans des écrits rédigés plutôt pour satisfaire sa curiosité et sa vanité que ses véritables besoins. Il nous faut des dogmes certains pour arrêter et fixer la mobilité de notre esprit; de grands exemples pour nous consoler dans nos peines, et par dessus tout un secours tout-puissant pour soutenir notre faiblesse. Il nous faut, en un mot, Jésus-Christ, mais Jésus-Christ tout entier et sans division; Jésus-Christ tel qu'il était hier, [1] qu'il est aujourd'hui et sera dans tous les siècles des siècles. Or, on ne le trouvera ainsi que dans l'Église catholique. Elle seule a un enseignement invariable, une tradition apostolique et une morale pure à offrir à tous ses enfants.

Cessez donc, bâtisseurs aveugles et insensés, de vouloir donner au sable mouvant la solidité du roc et de la pierre. Rougissez, à la bonne heure, de vos ancêtres et de vos prédicants fanatiques, des fureurs et de l'incontinence d'un Luther, de la fourberie hypocrite d'un Calvin; mais ne venez pas nous dire qu'en suivant leurs principes on peut faire mieux qu'ils n'ont fait. Ou rejetez leurs doctrines, ou subissez-en les conséquences. Remontez jusqu'à la véritable cause de votre défaite, et vous la trouverez dans ces paroles du Saint-Esprit : « Il leur a été donné de tourmenter les hommes » pendant cinq mois, et de leur nuire pendant le même espace » de temps. » Dieu a châtié son peuple par cette terrible

[1] Hebr. 13. 8.

verge qu'il a déjà brisée en grande partie et qu'il ne tardera plus guère à jeter au feu. La leçon est assez forte pour que vous en profitiez. N'obligez pas le Seigneur à vous traiter selon les dernières rigueurs de son implacable justice.

V. 11. *Et habebant super se regem angelum abyssi, cui nomen Hebraïcè Abaddon, Græcè autem Apollyon, Latinè habens nomen Exterminans.*

« Elles avaient au-dessus d'elles pour roi l'ange de l'abîme, » dont le nom en hébreu est *Abaddon*, et en grec *Apollyon*, et » en latin *Exterminans*. »

Voilà le portrait le mieux caractérisé que l'on puisse jamais faire du démon. Homicide dès le commencement, il poursuit avec une opiniâtreté incroyable le projet insensé de détruire l'œuvre de la rédemption des hommes. Tous ses efforts tendent à les empêcher de parvenir au salut ; et le moyen qu'il emploie le plus habituellement pour cela contre les fidèles, c'est de chercher à les séduire en imitant Jésus-Christ le mieux qu'il lui est possible.

Pour nous découvrir cette supercherie de notre ennemi et nous mettre en garde contre ses piéges, le Saint-Esprit nous le peint souvent sous des traits qui ont quelques rapports aux mystères de l'Homme-Dieu. C'est ainsi que dans ce verset il le représente comme un roi dont il exprime le nom dans les trois langues où se trouve consigné, de la manière la plus authentique, celui de Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Il est qualifié d'ange de l'abîme, parce qu'il y avait été renfermé après la chute de l'idolâtrie, et qu'il en est sorti pour exterminer le christianisme. Jamais il n'avait encore obtenu contre lui des succès aussi éclatants que depuis qu'il est à la tête de ses sauterelles. Mais nous ne devons point nous en effrayer ; ces cohortes infernales ne sauraient franchir les limites qui leur sont assignées, dit saint Paul : [1] *Ultrà non proficient*; et leur folie demeurera manifeste.

[1] II. Thimot.

Ce fier et orgueilleux usurpateur aura donc beau se glorifier de la foule innombrable et insensée qui le suit, il ne séduira jamais que des hommes corrompus et réprouvés selon la foi : [1] *Corrupti mente et reprobi circà fidem.* L'ancien serpent aura beau s'agiter dans tous les sens, il ne dévorera jamais que la poussière de la terre ; mais il n'en est pas moins vrai que les ravages de cet exterminateur sont terribles. Pour les mieux apprécier encore, il faut lire les deux premiers chapitres de Joël d'où cette peinture est tirée. Ce prophète décrit différentes espèces d'insectes qui se succèdent, et dont les uns dévorent le reste des autres; mais qui tous ont des dents de lion, la ressemblance des chevaux et la propriété de tourmenter les peuples.

Dans un premier sens, il s'agit des Assyriens qui devaient moissonner cruellement la Judée; mais l'application qu'en fait saint Jean nous montre sensiblement que les plus terribles ennemis du chrétien ne sont pas ceux qui lui enlèvent ses biens temporels et qui ne tuent que le corps; ce sont les ravageurs de sa moisson spirituelle. Or, qu'est-ce que les protestants y ont laissé d'intact? Dignes successeurs des Ariens, des Iconoclastes et des Albigeois, ils ont exterminé tout l'extérieur de la religion : ses cérémonies, ses sacrements, son sacerdoce, l'adoration de la croix, l'invocation des saints, etc; rien n'a été épargné, et ils ont posé des principes qui conduisent directement au déisme pur; et Socin, le plus audacieux, est en même temps le plus conséquent de tous.

Que nous serions donc heureux de pouvoir dire en toute vérité : *Væ unum abiit;* mais nous ne pouvons point encore nous en flatter. Nous verrons à l'effusion de la cinquième coupe nos espérances à cet égard ; mais remarquons, en passant, que le Saint-Esprit ne nous promet pas la destruction de nos ennemis. Il n'y a que leur pouvoir de nuire aux hommes qui soit borné à dix mois. Le parti philosophique subsistera, sans doute, comme son plus digne précurseur, jusqu'à l'arrivée

[1] II. Thimot. 3. 8

de l'Antechrist dont nous allons voir l'approche dans les versets suivants.

V. 12. *Væ unum abiit; et ecce veniunt adhuc duo væ post hæc.*

« Le premier malheur est passé, et voici deux autres mal-
» heurs qui viennent après. »

Nous sommes, assurément, bien éloigné de vouloir pénétrer dans l'avenir : mais, à en juger par les expressions du texte, il semble qu'il devrait y avoir quelque repos entre le premier et le second *væ*; car, celui-ci étant entièrement passé, en voici deux autres qui viennent; ils ne sont point encore arrivés, seulement ils menacent.

Après une aussi rude épreuve et trois cents ans de combats, il paraîtrait digne de la bonté de Dieu de consoler son Église pour la préparer à la grande tribulation qui l'attend vers la fin du sixième âge. Toutefois nous savons que les pensées du Seigneur ne sont pas les nôtres.

V. 13. *Et sextus Angelus tubâ cecinit; et audivi vocem unam ex quatuor cornibus altaris aurei quod est ante oculos Dei.*

« Et le sixième ange sonna de la trompette; et j'entendis
» une voix qui sortait des quatre coins de l'autel d'or, qui est
» devant Dieu. »

Cette voix est extraordinaire, en ce que, sortant de plusieurs points en même temps, elle ne forme cependant qu'un même son : *Unam vocem audivi.* De toutes celles qui se font entendre en si grand nombre dans ce livre, c'est la seule qui soit formée de la sorte. Il y a sûrement du mystère en cela ; mais il est plus facile de l'observer que de le découvrir.

Voici ce que nous croyons y voir :

D'abord, il est certain que l'autel représente Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses saints, comme nous l'avons vu plus haut. C'est donc lui-même qui ordonne enfin de venger leur sang

et de punir ses ennemis et les leurs par cette sixième plaie si effrayante. Les délais qu'il avait prescrits en faveur des élus sont expirés. L'ange qui montait du côté de l'orient a rempli son ministère : le froment est en sûreté ; la paille va être abandonnée aux flammes. Des quatre coins de l'autel, qui répondent aux quatre parties du monde où nous avons vu des anges tutélaires retenir la fureur des vents, partent à la fois les ordres de délier les quatre anges exterminateurs retenus sur l'Euphrate.

V. 14. *Dicentem sexto angelo qui habebat tubam : Solve quatuor angelos qui alligati sunt in flumine magno Euphrate.*

« Qui disait au sixième ange qui avait la trompette : Déliez » les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve de l'Eu- » phrate. »

Mais quel sera ce fléau, et d'où viendront ces anges exterminateurs? Ce sont des mystères de l'avenir, répond la [1] Chétardie. On ne peut assurément qu'admirer cette sage réserve dans un homme aussi éclairé ; mais elle prouve, du moins, qu'il était bien éloigné de croire que l'on dût borner ici, à la lettre, le nom de l'Euphrate, appelé si souvent le grand, ou même simplement le fleuve dans l'Écriture. Son nom qui exprime le plaisir, et sa position servant de limites à la Terre sainte du côté de l'orient, sont fort mystérieux. C'est évidemment lui que Job oppose au Jourdain dans ce passage où il dit que le démon, sous la figure de [2] Béhémoth, engloutira le fleuve entier; c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Grégoire, toute la race humaine qui suit ses inclinations naturelles ; mais qu'il attendra en vain que le Jourdain même coule dans sa gueule, parce que les eaux de ce dernier fleuve, étant plusieurs fois remontées vers leur source et ayant été sanctifiées par le baptême de Notre-Seigneur, représentent les hommes qui ravissent le ciel par violence.

[1] La Chetard. Apoc. 9. 14.
[2] Job. 40. 18.

D'après ces idées, toutes puisées dans l'analogie de la foi, l'Euphrate, qui arrose les murs de Babylone, sera toute la société des méchants répandus dans le monde entier et conjurés contre la Terre sainte, l'Église catholique. Les quatre anges liés sur ses bords seront tous les ennemis de cette même Église, prêts à la persécuter dans les quatre parties de l'univers, où ils n'attendent que le signal de leur chef. Si saint Jean ne le montre pas ici, c'est qu'il l'a suffisamment désigné plus haut ; car si l'ange de l'abîme n'a point dédaigné de diriger les attaques de misérables et ridicules sauterelles, avec quelle orgueilleuse complaisance marchera-t-il à la tête de cette brillante cavalerie. Si donc la voix du Seigneur part des quatre coins de l'autel en même temps, c'est pour nous mieux faire comprendre avec quelle force, quelle promptitude et quelle précision se font et s'exécutent les commandements du Très-Haut, et exprimer plus sensiblement qu'elle concerne les quatre anges qui occupent déjà les quatre parties de la terre.

V. 15. *Et soluti sunt quatuor angeli qui parati erant in horam, et diem, et mensem, et annum, ut occiderent tertiam partem hominum.*

« Et aussitôt furent déliés les quatre anges qui étaient prêts » pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer » la troisième partie des hommes. »

L'heure, le jour, le mois et l'année marquent les moments précis où la persécution commencera dans chaque pays. On conçoit que celui où se trouvera le chef suprême, l'Antechrist en personne, devra donner l'exemple et le mouvement à tous les autres. Ce pourraient fort bien être les environs de l'Euphrate même. L'attitude que prend la Russie et le rôle infâme que joue son gouvernement dans les affaires de la religion méritent toute l'attention du catholicisme. Si Dieu n'a pitié de ce malheureux peuple il sera sans doute le principal instrument de ses vengeances. Le sens littéral est souvent la base du sens figuré, mais il est loin de l'égaler en étendue.

Digitized by Google

La troisième partie des hommes veut dire la foule innombrable qui ne porte point le signe de Dieu sur le front.

V. 16. *Et numerus equestris exercitûs vicies millies, dena millia. Et audivi numerum eorum.*

« Et le nombre de cette armée de cavalerie était de deux » cents millions, car j'entendis dire le nombre. »

Nous voyons ici tous les adversaires de Jésus-Christ réunis pour en finir une bonne fois avec lui et son Église, et toujours sous le même symbole de cavaliers armés de toutes pièces. Voilà bien certainement la plus épouvantable armée que l'on puisse jamais s'imaginer ; le nombre en est presque incalculable, et sa marche doit répandre partout la terreur et l'effroi.

Notre saint prophète en a appris le nombre montant à deux cents millions, comme il a entendu celui des cent quarante quatre mille Israélites marqués du sceau de Dieu sur le front. Il se sert du même terme pour exprimer le rapport qu'ont entre elles deux vérités bien différentes : *Audivi numerum.* Ce qu'il y a de positif dans le nombre des élus, c'est qu'il est fixe et connu, mais de Dieu seul. De même sa science infinie ne peut ignorer le nombre de ceux qui se perdent, et il veut montrer sensiblement aux hommes qu'il est beaucoup plus considérable que celui des prédestinés, afin de les tenir toujours dans un saint tremblement et de les porter à *assurer leur vocation par leurs bonnes œuvres.* Il le fait par l'énorme différence qui se trouve entre les deux nombres qu'il fit entendre à son prophète. Quelque grand que soit le premier en lui-même, il n'est par rapport au second que comme peu à beaucoup : [1] *Multi sunt vocati, pauci verò electi.*

Les anges et les hommes sont destinés au bonheur par leur création; tous les disciples du Verbe incarné sont invités aux noces de l'Agneau par leur vocation, mais l'immense majorité refuse de s'y rendre : *Multi vocati, pauci electi.* Les cent

[1] Matth. 22. 14.

quarante quatre mille et les deux cents millions sont donc des nombres sacrés et mystérieux pour exprimer ces deux états, mais dont ni l'un ni l'autre ne doivent s'entendre à la lettre. La ressemblance qu'ils ont entre eux c'est que le prophète les a entendus fort distinctement : *Audivi numerum ;* mais il s'y trouve aussi une différence importante dont il ne sera pas inutile de dire quelque chose. Il commence par entendre le nombre des prédestinés qui est de cent quarante quatre mille ; mais il semble compter d'abord celui des réprouvés. Leur cavalerie se montait, dit-il, à deux cents millions ; j'en ai entendu le nombre.

Cette marche opposée nous fait entendre deux vérités également incontestables. La prédestination est une grâce que Dieu ne doit à personne ; il l'accorde ou la refuse à qui bon lui semble. Il prend et il laisse dans la masse de perdition ceux qu'il lui plaît, ne suivant en cela que sa pure miséricorde. Dieu compte donc lui-même tous ses élus, et les place dans son royaume selon son bon plaisir. L'orgueil s'en indigne et blasphême, je le sais, mais Caïn aura beau tuer son frère, et le mercenaire vigneron murmurer contre le père de famille, on leur fermera toujours la bouche en leur disant : Si vous faites bien n'en recevez-vous pas la récompense ? Si vous faites mal vous ne tarderez pas à en porter la peine. Quel tort vous ai-je fait ? Prenez donc ce qui vous appartient et retirez-vous. Mais la réprobation étant la plus cruelle de toutes les peines, Dieu ne peut l'infliger qu'à des criminels ; car sa justice souveraine ne lui permettra jamais de punir l'innocent, ni le pécheur plus qu'il ne mérite. C'est ce que nous montre ici son prophète qui est obligé de compter ou du moins de bien considérer les cavaliers avant d'en apprendre le nombre précis.

Elle était donc aussi fausse que cruelle, aussi contraire à la foi qu'au bon sens, cette doctrine des prétendus disciples de saint Augustin, qui osaient enseigner que Dieu ne prédestine pas moins au feu qu'à la gloire. L'Église n'a pas foudroyé, il est vrai, la réprobation négative, mais elle est d'une dureté qui paraît bien indigne de la charité de notre saint prophète.

V. 17. *Et ita vidi equos in visione : et qui sedebant super eos, habebant loricas igneas, et hyacinthinas, et sulphureas, et capita equorum erant tanquàm capita leonum ; et de ore eorum procedit ignis et fumus et sulphur.*

« Et les chevaux me parurent de cette sorte dans la vision : » ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, d'hya- » cinthe et de soufre, et les têtes des chevaux étaient comme » des têtes de lions ; et de leur bouche il sortait du feu, de la » fumée et du soufre. »

Plus l'appareil de cette armée est terrible, plus nous sommes avertis qu'elle doit ravager autre chose que des provinces et des royaumes. Le Saint-Esprit qui nous défend de craindre ceux qui ne tuent que le corps, ne s'avise guère de nous représenter comme un grand malheur la perte des biens temporels dont il ne nous inspire partout que le mépris. Aussi le prophète s'empresse-t-il de nous prévenir qu'il a aperçu tout cela dans une vision : *Vidi equos in visione*, c'est-à-dire sous des figures et des symboles qu'il faut entendre dans un sens spirituel.

L'Antéchrist aura sans doute les forces matérielles les plus formidables, et dans lesquelles il mettra toute sa confiance : [1] *Hi in curribus et hi in equis.* C'est pourquoi on nous expose tout l'étalage de sa pompeuse vanité : mais ce ne sera entre les mains du démon qu'un piége de plus pour séduire la pauvre espèce humaine et perdre les âmes. C'est donc sous la forme de combats réels que ce malheur est annoncé, et la description qu'on en fait convient parfaitement à la manière dont se fera la guerre à l'époque où elle éclatera. Les cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre, représentent à merveille le feu de la mousqueterie, qui est de couleur violette ou d'hyacinthe, et qui, dans la mêlée, paraît sortir de la bouche des chevaux, dont la tête, semblable à celle des lions, marque leur ardeur aussi bien que l'acharnement et la rage de leurs

[1] Ps. 19. 8.

cavaliers animés du même esprit que les sauterelles. [1] Le bouclier de ces braves est enflammé et les brides de leur chevaux sont toutes en feu, disait un prophète en prédisant la ruine de Ninive, figure de l'ingrate gentilité chrétienne.

V. 18. *Et ab his tribus plagis occisa est tertia pars hominum, de igne et de fumo et sulphure quæ procedebant de ore ipsorum.*

« Et par ces trois plaies, le feu, la fumée et le soufre qui » sortaient de leur bouche, la troisième partie des hommes » fut tuée. »

L'immense multitude que fait mourir cette armée est une nouvelle preuve qu'il s'agit beaucoup plus de la mort des âmes que de celle des corps; car il est plus que probable que l'homme de péché trouvera fort peu de résistance stratégique dans sa marche. Le feu des passions et la fumée des faux plaisirs feront bien plus de ravages que son artillerie volante, décrite dans le verset suivant.

V. 19. *Potestas enim equorum in ore eorum est, et in caudis eorum : nam caudæ eorum similes serpentibus, habentes capita; et in his nocent.*

« Car la puissance de ces chevaux est dans leur bouche et » dans leurs queues; parce que leurs queues ressemblent à » des serpents, et qu'elles ont des têtes dont elles blessent. »

Il est impossible, en effet, de ne pas reconnaître les canons dans cette description; toute la force de ces instruments meurtriers est dans la culasse qui renferme la poudre, et dans la bouche dont ils vomissent la mort. Rien de plus facile que de les confondre, quand ils sont sur leurs affûts, avec les chevaux qui les traînent, et auxquels on fait faire volte-face à tout moment. Ces évolutions fréquentes empêchent de distinguer facilement la tête et la queue des canons. Du reste,

[1] Nahum. 2. 3.

ils ont tant de ressemblance avec les serpents, qu'il y en a une espèce qu'on appelle coulcuvrines.

V. 20. *Et cæteri homines qui non sunt occisi in his plagis, neque pœnitentiam egerunt de operibus manuum suarum, ut non adorarent dæmonia, et simulacra aurea, et argentea, et ærea, et lapidea, et lignea, quæ neque videre possunt, neque audire, neque ambulare.*

« Et les autres hommes qui ne furent point tués par ces » plaies ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, » pour n'adorer plus les démons, les idoles d'or, d'argent, » d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni » entendre, ni marcher. »

Tels sont l'aveuglement et la dureté du cœur humain. Ceux qui échappent au malheur ne profitent nullement de celui des autres. Ils devraient reconnaître la cause de ces effroyables châtiments dans les crimes et les désordres auxquels se livraient leurs malheureux compagnons, et ils continuent à s'y livrer eux-mêmes.

Cet horrible détail des mœurs nous montre à quelle dégradation seront arrivées les nations chrétiennes à l'époque où éclatera ce fléau. O honte! ô douleur! n'y sont-elles point déjà rendues? On ne voit pas encore, il est vrai, d'idoles sur nos places publiques et sur nos grands chemins; on y souffre même encore, quoiqu'avec bien de la peine dans certaines contrées, l'image du Pendu, comme l'appellent ses infâmes persécuteurs; mais la soif de l'or, un luxe tout païen, l'amour effréné du plaisir, le plus dégoûtant égoïsme ne règnent-ils pas partout? Et qu'est-ce que tout cela, sinon l'idolâtrie rétablie dans les cœurs?

V. 21. *Et non egerunt pœnitentiam ab homicidiis suis, neque a veneficiis suis, neque a fornicatione suâ, neque a furtis suis.*

« Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, de » leurs empoisonnements, de leurs impudicités et de leurs » vols. »

Non seulement les plus grands crimes ne coûtent rien à des hommes sans foi et sans loi; mais bien loin de s'en repentir jamais, ils conservent les dispositions habituelles de commettre tous ceux qu'exigent leurs passions, qui sont des divinités auxquelles ils ne savent ce que c'est que de refuser le moindre sacrifice.

CHAPITRE X.

V. 1. *Et vidi alium angelum fortem descendentem de cœlo amictum nube, et iris in capite ejus, et facies ejus erat ut sol, et pedes ejus tanquàm columnæ ignis.*

« Je vis un autre ange fort qui descendait du ciel, revêtu » d'une nuée, et ayant un arc-en-ciel sur la tête; son visage » était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. »

Cet ange représente plus spécialement Jésus-Christ dans son dernier avènement, et le nuage dont il est couvert rappelle l'incarnation du Verbe, qui s'est enveloppé dans son humanité sainte comme d'une nuée bienfaisante. L'arc-en-ciel dont sa tête est surmontée, marque l'alliance de Dieu avec les hommes dont Jésus-Christ est le médiateur. Son visage, brillant comme le soleil, annonce la gloire dont jouit notre Sauveur; et ses pieds, semblables à des colonnes de feu, sont l'emblême du jugement dernier dans lequel éclatera le feu de la vengeance divine.

Ce n'est donc point sans raison que saint Jean nous dit qu'il vit un autre *ange fort;* c'est, en effet, le second auquel il attribue cette puissance : or, nous avons vu que le premier qu'il qualifie ainsi au chapitre cinquième, était le saint précurseur de Jésus-Christ dans son premier avènement. Il s'agit donc ici du prophète qu'il doit envoyer à son peuple avant le second : « [1] Je vous enverrai le prophète Élie avant que le » grand et épouvantable jour du Seigneur arrive. »

Nous ne pouvons, en effet, méconnaître ici le retour de ce

[1] Malach. 4. 5.

saint prophète, dont le nom exprime la force de Dieu même, et qui doit être l'un des témoins dont il sera parlé au chapitre suivant. Il vient exercer de nouveau son zèle brûlant contre les prophètes de mensonge et tous les ennemis du Seigneur. Placé à la tête des pasteurs et de tout le clergé fidèle, il s'opposera, comme un boulevard inexpugnable, à la séduction et à la violence de cette formidable armée que nous venons de voir.

Tout est mystérieux et extraordinaire dans ce que l'Écriture nous dit de cet homme de prodiges. La première fois qu'elle nous en parle, elle le produit comme un autre Melchisédech, sans rien dire de sa généalogie ni de sa vocation. [1] Il paraît devant le roi Achab pour lui reprocher son impiété, et lui annoncer les fléaux dont le Seigneur va frapper Israël prévaricateur; ministère parfaitement analogue à celui qu'il va remplir ici. [2] Car s'il vient apporter la paix aux tribus de Jacob et réconcilier les enfants avec leurs pères, il vient aussi dénoncer aux violateurs de la nouvelle alliance les châtiments qu'ils méritent et qui vont fondre sur eux.

V. 2. *Et habebat in manu suâ libellum apertum; et posuit pedem suum dextrum super mare, sinistrum autem super terram.*

« Il avait à la main un petit livre ouvert, et il mit son pied » droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre. »

Ce livre est le nouveau Testament qui abrège, explique et perfectionne l'ancien; ou, si l'on veut, c'est l'Apocalypse elle-même, qui est comme la quintessence de l'un et de l'autre, et dont l'Église n'aura peut-être une entière explication que par le ministère de l'incomparable Élie. L'Agneau a ouvert l'ancien Testament en accomplissant toutes les figures et les promesses qu'il contenait. L'éclat de ses vertus n'éblouira plus les faibles yeux d'Israël, parce que l'ange réconciliateur va les fortifier en déchirant le voile que ce malheureux peuple porte depuis si long-temps sur son cœur.

[1] III. Reg. 7.
[2] Eccl. 48. 10.

Le pied droit posé sur la mer, figure du monde, signifie la miséricorde que vont d'abord recevoir les Juifs, et qu'ils feront éprouver ensuite aux Gentils. Le pied gauche placé sur la terre qui représente l'Église, marque la justice qui va enfin éclater contre les chrétiens rebelles.

V. 3. *Et clamavit voce magnâ, quemadmodùm quùm leo rugit. Et quùm clamâsset, locuta sunt septem tonitrua voces suas.*

« Il cria à haute voix, comme un lion qui rugit; et après » qu'il eût crié, sept tonnerres firent éclater leurs voix. »

La force de sa voix, comparée au rugissement du lion, exprime un nouveau rapport entre Élie et Jean-Baptiste suscité dans sa vertu et son esprit, et dont la prédication est aussi comparée au rugissement du lion par saint [1] Marc, comme l'ont reconnu les Pères. Quelle frayeur ne causera point aux pécheurs cette voix formidable par laquelle il les pressera si vivement d'entrer dans les voies de la pénitence !

Les sept tonnerres annoncent tous les châtiments et les prodiges qui accompagneront sa prédication.

V. 4. *Et quùm locuta fuissent septem tonitrua voces suas, ego scripturus eram : et audivi vocem de cœlo dicentem mihi : Signa quæ locuta sunt septem tonitrua ; et noli ea scribere.*

« Et les sept voix des sept tonnerres ayant éclaté, je me » mis en devoir d'écrire; mais j'entendis une voix du ciel qui » me dit : Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres et ne l'écris » point. »

La répétition des sept tonnerres et des sept voix peut signifier que la grande tribulation réunira toutes les épreuves par lesquelles les justes auront passé, et tous les fléaux dont les méchants auront été accablés dans les âges précédents. Les enfants de Dieu, destinés à la subir, auront donc à combattre

[1] Marc. 1. 3.

les audacieuses calomnies du philosophico-protestantisme, et les perfides fourberies des Grecs schismatiques, et le violent fanatisme de Mahomet, et les oracles vrais ou faux du paganisme, avec toute la fureur des ariens et autres hérétiques de tous les siècles.

On frémit à la seule pensée d'un semblable fléau. Aussi les élus eux-mêmes seraient-ils séduits, si la chose était possible. Que peuvent donc devenir les autres? Les détails de ce malheur sont si effrayants que notre faiblesse ne saurait en soutenir l'ensemble. C'est pourquoi le Saint-Esprit ordonne à son prophète de les tenir secrets, et lui défend de les écrire.

Les malheurs des derniers temps, et en particulier la grande apostasie de la gentilité, nous ont tous été prédits par Jésus-Christ et ses apôtres, mais en termes si généraux et si mystérieux qu'il est évident qu'ils n'ont voulu en faire connaître les détails qu'aux fidèles qui en seraient les témoins. Ainsi tous les siècles sont avertis d'être attentifs à ce qui arrive, et chacun ne connaît bien que ce qui le concerne. La curiosité est réprimée et l'humilité satisfaite.

V. 5. *Et Angelus quem vidi stantem super mare et super terram, levavit manum suam ad cœlum.*

« Alors l'ange que j'avais vu se tenir debout sur la terre et » sur la mer leva la main au ciel. »

Cette attitude de l'ange annonce que sa mission regarde tout l'univers, et il en confirme l'importance par le plus redoutable serment.

V. 6. *Et juravit per viventem in sæcula sæculorum, qui creavit cœlum et ea quæ in eo sunt, et terram, et ea quæ in eâ sunt, et mare, et ea quæ in eo sunt : Quià tempus non erit ampliùs.*

« Et il jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui » a créé le ciel et tout ce qui est dans le ciel, la terre et tout » ce qui est dans la terre, la mer et tout ce qui est dans la » mer, qu'il n'y aurait plus de temps. »

Tout ce détail nous confirme dans la conviction qu'il s'agit ici de toutes les créatures ; car elles sont toutes intéressées au grand mystère qui se prépare, et qui n'est autre que la claire manifestation de la gloire de Dieu dans la glorification de ses saints et la réprobation de ses ennemis. La nature entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement, selon saint Paul, en attendant sa délivrance qu'on lui annonce enfin comme prochaine, puisqu'il n'y aura plus de temps désormais; et cette heureuse nouvelle lui est apportée par Élie, précurseur du grand et épouvantable jour du Seigneur, épouvantable pour les esclaves, mais fort désirable pour les enfants qui doivent se réjouir de leur rédemption.

V. 7. *Sed in diebus vocis septimi angeli, quùm cœperit tubâ canere, consummabitur mysterium Dei, sicut evangelizavit per servos suos prophetas.*

« Mais qu'au jour que le septième ange ferait entendre sa » voix, et qu'il sonnerait de la trompette, le mystère de Dieu » serait accompli, ainsi qu'il l'a annoncé par les prophètes ses » serviteurs. »

Quelle précision et quelle énergie d'expression dans ce verset ! Le son de la septième trompette annoncera le moment de la consommation des mystères de Dieu ; et à peine a-t-elle commencé à sonner, que déjà tout est fini : *Quùm cœperit, consummabitur.*

Le coup d'œil n'est pas plus rapide, ni l'éclair plus subit que ne le sera l'apparition du Fils de l'homme. Tel est l'enseignement, non de saint Jean seul, mais des prophètes en général : *Sicut evangelizavit per servos suos prophetas.*

V. 8. *Et audivi vocem de cœlo iterum loquentem mecum, et dicentem : Vade, et accipe librum apertum de manu angeli stantis super mare et super terram.*

« Et j'entendis la voix qui me parla encore du ciel, et me » dit : Va et prends le livre ouvert de la main de l'ange qui se » tient debout sur la terre et sur la mer. »

Nous voyons ici une belle et éclatante preuve de la nécessité d'une mission divine pour annoncer l'Évangile. C'est du ciel, d'où l'ange est descendu, que vient l'ordre de prendre le livre ouvert, de répéter un enseignement connu et approuvé de la tradition.

V. 9. *Et abii ad angelum, dicens ei ut daret mihi librum. Et dixit mihi : Accipe librum, et devora illum; et faciet amaricari ventrem tuum, sed in ore tuo erit dulce tanquàm mel.*

« Je m'approchai de l'ange, en lui disant qu'il me donnât » le livre. Et il me dit : Prends le livre et le dévore, et il te » causera de l'amertume dans le ventre, mais dans ta bouche » il sera doux comme du miel. »

Telle est la docilité des ministres légitimement appelés et fidèles à leur vocation. Ils exécutent sans réplique, sans observations, sans raisonnements les ordres qu'ils reçoivent, et leur obéissance attire les bénédictions du ciel sur leur saint et sublime ministère. Chargés d'annoncer et d'expliquer la loi aux autres, ils doivent s'en remplir eux-mêmes les premiers, et la dévorer, pour ainsi dire, par une lecture assidue et une méditation continuelle.

Rien de si consolant que la première vue des vérités saintes; mais il en est des grands et profonds mystères comme d'une nourriture succulente et substantielle dont la manducation est douce et la digestion pénible, souvent amère. Plus on les approfondit, plus on y trouve de sujets de frayeur.

Saint Paul en est une bonne preuve : quelle joie pour ce saint apôtre que la vocation des Gentils dont il est le principal instrument; mais quelle amertume, quels déchirements d'entrailles ne lui causait pas la réprobation de ses frères selon la chair.

Il en était de même d'Ézéchiel, qui reçut aussi l'ordre de dévorer, non pas un petit livre ouvert comme saint Jean, mais tout un volume : [1] *Cibavit me volumine istò*, parce

[1] Ezech. 3. 2.

que le temps de prêcher clairement les mystères n'était pas encore venu.

V. 10. *Et accepi librum de manu angeli, et devoravi illum : et erat in ore meo tanquàm mel dulce; et quùm devorâssem eum, amaricatus est venter meus.*

« Je pris le livre de la main de l'ange et je le dévorai ; il » était dans ma bouche doux comme du miel ; mais après » que je l'eus dévoré il me causa de l'amertume dans le » ventre. »

C'est une attention bien remarquable, que celle du Saint-Esprit à nous montrer dans toute l'Écriture, et la prompte obéissance des âmes qu'il conduit, et leur constante expérience qui leur fait toujours trouver les choses telles qu'on les leur annonce. Il fait ainsi de la vie des saints le modèle de la nôtre, et justifie pleinement la fidélité de Dieu dans toutes ses promesses. Les Juifs l'éprouveront eux-mêmes d'une manière bien surprenante dans leur retour au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. De quelle consolation ne seront-ils point inondés à la vue des grandes et magnifiques promesses faites à leurs pères, si littéralement accomplies dans l'Église chrétienne !

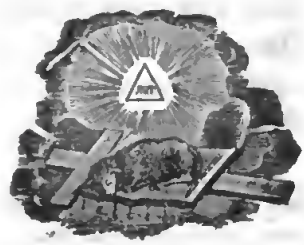
Mais d'un autre côté que de regrets, quelle douleur d'avoir été si long-temps dans l'illusion et l'aveuglement, d'avoir renié son Dieu, crucifié son Sauveur, et de voir tant de générations séduites par l'esprit de mensonge et moissonnées par la mort !

V. 11. *Et dixit mihi : Oportet te iterum prophetare Gentibus et populis et linguis et regibus multis.*

« Alors il me dit : Il faut que tu prophétises encore aux » nations, aux peuples, aux hommes de diverses langues, et à » plusieurs rois. »

Le Saint-Esprit représente, particulièrement dans cet endroit, les prédicateurs tirés d'entre les Juifs convertis, dont la

nation annoncera l'Évangile aux gentils pour la seconde fois. Il faudra qu'ils publient dans tout l'univers la justice, l'inviolable fidélité du Dieu de Jacob, et la grande miséricorde dont il use envers les restes d'Israël. C'est ainsi que leur retour deviendra la richesse des nations d'une manière bien autrement merveilleuse que ne l'a été leur chute.



Digitized by Google

CHAPITRE XI.

V. 1. *Et datus est mihi calamus similis virgæ, et dictum est mihi : Surge et metire templum Dei, et altare, et adorantes in eo.*

« On me donna une canne semblable à une verge, et il me » fut dit : Lève-toi et mesure le temple de Dieu et l'autel et » ceux qui y adorent. »

Cette verge est l'emblême de l'autorité dont Dieu revêt ses ministres, de la vérité qui doit éclairer toute leur conduite, et de la charité sur laquelle ils sont obligés de mesurer toutes leurs actions. Le temple de Dieu, c'est lui-même, comme il sera dit au chapitre vingt unième; c'est son propre sein où réside son fils unique et bien-aimé, Jésus-Christ, représenté par l'autel d'or sous lequel sont tous les adorateurs en esprit et en vérité, comme ses membres. Ainsi mesurer le temple, l'autel et ceux qui y adorent, c'est faire son occupation capitale de connaître Dieu, Jésus-Christ et son Église, en quoi consiste toute l'économie du salut. On concevra toute l'importance de cette noble occupation au temps dont il s'agit, car nous sommes rendus à la fin de la dernière heure annoncée par le son de la sixième trompette, puisque à la septième il n'y aura plus de temps.

Dieu fera donc clairement comprendre aux ouvriers nouvellement arrivés à sa vigne qu'il n'y a pas un moment à perdre, qu'il reste encore dans le ciel bien des places vacantes, que la plénitude du corps mystique est loin d'être parfaite, et qu'il y a encore grand nombre d'âmes à sauver.

De quel zèle, de quelles saintes ardeurs ne seront donc point embrasés ces nouveaux prédicateurs évangéliques? Avec quelle promptitude ils se lèveront, avec quelle rapidité ils courront mesurer le temple, l'autel et les adorateurs?

« Ceci regarde la société des élus, où tout est mesuré et » compté, parce que Dieu ne veut pas que rien y périsse, dit » [1] Bossuet; mais il n'y a point de mesure prise pour ce qui » est hors de cette société. »

V. 2. *Atrium autem quod est foris templum ejice foras, et ne metiaris illud : quoniam datum est Gentibus, et civitatem sanctam calcabunt mensibus quadraginta duobus.*

« Mais laisse le parvis qui est hors du temple, et ne le mesure » point, parce qu'il a été abandonné aux Gentils : et ils fou- » leront aux pieds la sainte cité pendant quarante deux mois. »

Le parvis se compose donc de tout ce qui est étranger au peuple de Dieu, de tous les hommes qui ne portent point écrit sur le front le signe du Dieu vivant. Voilà ceux qui sont vraiment livrés aux Gentils. Pour les autres, ils pourront les fouler, ils ne les écraseront jamais. Il y aura, sans doute, de nombreuses chutes et d'éclatantes apostasies dans cette épouvantable persécution; mais on nous montre ici que ce qui est parfaitement intérieur ne périt point.

« L'extérieur de l'Église sera abandonné à ses ennemis qui » y feront d'étranges ravages, dit encore [2] l'évêque de Meaux; » ne croyez pas que tout soit perdu quand vous en verrez la » profanation. On renversera les Églises matérielles; mais il » y a un sanctuaire qui n'est pas bâti de main d'homme, et » sur lequel aussi la main des hommes ne peut rien. Les » tourments feront tomber plusieurs chrétiens, mais le fon- » dement de Dieu demeure ferme. Les chrétiens seront sous » la tyrannie des infidèles; mais si les faibles tombent, » l'Église subsistera dans les forts. »

[1] Boss. Apoc. 11. 1.
[2] Boss. Apoc. 11. 2.

Après tout, les persécutions ont leur terme fixe et déterminé d'avance. La durée de quarante deux mois ou trois ans et demi, paraît consacrée pour exprimer les plus violentes. Celles d'Antiochus et de Julien l'apostat, qui sont les deux plus fameux précurseurs de l'Antechrist, y furent renfermées; et les historiens ont observé que dans les plus longues, il y avait toujours des intervalles qui les réduisaient à peu près à ce même laps de temps : nous en verrons, j'espère, la raison au chapitre suivant.

Remarquons encore ici que saint Jean exprime la même chose en trois manières différentes :

1° Par années, un temps, deux temps, et la moitié d'un temps;

2° Par mois, quarante deux;

3° Par jours, douze cent soixante, pour nous faire entendre que nous devons moins nous attacher aux expressions qu'au fond des choses; et que ce qui fait la justesse des prophéties, ce sont les grands caractères et non pas les minuties, selon la noble et judicieuse pensée de notre [1] Bossuet. Il peut fort bien se faire aussi que par ces différentes manières de s'exprimer, le Saint-Esprit ait voulu nous faire comprendre des temps plus ou moins longs, c'est-à-dire qu'il faudra entendre ici, par exemple, des mois d'années, comme au chapitre neuvième, et puis des jours naturels; en sorte que les quarante deux mois ou douze cent soixante ans, marqueraient la durée de l'empire anti-chrétien; et les douze cent soixante jours ou trois ans et demi, celle de la persécution de l'Antechrist. Il n'y aura que les évènements qui puissent faire admettre ou rejeter ces conjectures. Quant à la ville sainte, nul doute que ce ne soit l'Église catholique répandue dans le monde entier. Mais pour que la prophétie s'accomplisse, faudra-t-il qu'elle soit foulée partout en même temps? non, assurément. Il suffit qu'une partie plus ou moins considérable d'elle-même soit opprimée, pour qu'on puisse dire qu'elle l'est tout entière :

[1] Boss. 11. 3.

comme l'on dit fort bien qu'un corps souffre, quoique souvent il n'y ait qu'un seul de ses membres affecté.

Dans l'hypothèse que nous venons de proposer, l'oppression mahométane commencerait vers le milieu du septième siècle, et les quarante deux mois qui lui sont accordés s'étendraient jusque vers la fin du dix neuvième.

V. 3. *Et dabo duobus testibus meis, et prophetabunt diebus mille ducentis sexaginta, amicti saccis.*

« Et je donnerai à mes deux témoins; et ils prophétiseront » mille deux cent soixante jours, revêtus de sacs. »

Cette prophétie, qui consistera moins à prédire l'avenir qu'à consoler l'Église par une explication plus lumineuse que jamais de tous les prophètes de l'ancien et du nouveau Testament, aura précisément la même durée que la persécution de l'Antechrist; car douze cent soixante jours font quarante deux mois lunaires de trente jours, comme les comptaient les Juifs, au moins pour le sacré. Le Saint-Esprit a voulu nous le montrer expressément afin d'affermir notre foi, en nous assurant que son Église sera toujours visible, et que ses ennemis, quelque puissants et furieux qu'ils puissent être, [1] ne viendront jamais à bout de fermer la bouche à ceux qui louent le Seigneur.

Telle est la ressource qu'il réserve aux fidèles qui vivront alors, et que leur a préparée sa prévoyante et miséricordieuse bonté, en tenant cachés dans le secret de sa face les deux personnages mystérieux qu'on nous annonce ici, et dont l'un sera incontestablement Élie.

L'Écriture, en plusieurs endroits, prédit formellement son retour; et la tradition est unanime sur le temps et l'objet de sa mission. Il viendra pour combattre l'homme de péché et convertir les Juifs que cet impie aura probablement séduits auparavant. Or, c'est tout à la fin des temps, dans les dernières années du sixième âge, aux approches du jugement

[1] Esth. 13. 17.

général, que ces évènements doivent avoir lieu, selon tous les Pères; et c'est précisément l'époque dont parle notre prophète en cet endroit. Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute que le grand Élie ne soit l'un des deux témoins qui y sont annoncés.

Nous n'avons pas, à la vérité, la même certitude par rapport au saint compagnon de ses travaux; mais les Pères et les interprètes ont néanmoins désigné communément Hénoch pour deux raisons péremptoires : la première, c'est qu'il est le seul avec Élie que nous sachions avoir été enlevé de ce monde sans mourir; la seconde, parce que le Saint-Esprit déclare, dans l'Ecclésiastique, que ce saint patriarche est réservé pour prêcher la pénitence aux nations : [1] *Ut det pœnitentiam gentibus.*

Il en sera donc de ces deux prophètes à peu près comme de saint Pierre et de saint Paul; l'un sera spécialement envoyé pour les Juifs, l'autre pour les Gentils. Comme Dieu envoya contre Pharaon deux témoins dans Moïse et Aaron, dit saint [2] Prosper, et contre Néron deux témoins dans saint Pierre et saint Paul, il enverra pareillement contre l'Antechrist deux témoins, savoir : Hénoch et Élie.

La raison mystérieuse de cette conduite de la providence n'est pas difficile à pénétrer; Notre-Seigneur nous l'a découverte lui-même en invoquant le témoignage de Jean-Baptiste et celui de son Père céleste, manifesté par les miracles qu'il ne cessait de faire en son nom, et tout cela pour accomplir la loi qui veut que « [3] toute affaire soit décidée par le témoignage de deux ou trois témoins. »

Nos deux saints ne se contenteront pas de prêcher hautement la pénitence : les sacs dont ils sont couverts annoncent qu'ils en donneront eux-mêmes les plus grands exemples à tout le monde. La prédication est, en effet, bien peu efficace lorsqu'elle est démentie par une vie molle et sensuelle. Des prédicateurs de ce caractère seraient beaucoup mieux à leur place dans les palais des rois que dans les chaires chrétiennes.

[1] Eccles. 44. 16.
[2] Pros. in dim. temp. C. 18.
[3] Deut 19. 15.

V. 4. *Hi sunt duæ olivæ et duo candelabra in conspectu Domini terræ stantes.*

« Ceux-ci sont deux oliviers et deux chandeliers qui sont » dressés en présence du Seigneur de la terre. »

[1] Le prophète Zacharie, dont saint Jean emprunte et explique ici les paroles, désirait vivement connaître le mystère de ces deux oliviers. Il en demande jusqu'à trois fois l'explication à l'ange qui parlait en lui, comme il s'exprime. A la première son guide répondit : Voici la parole que le Seigneur adresse à Zorobabel : Vous ne mettrez votre confiance ni dans une armée, ni en aucune force, mais en mon Esprit, dit le Seigneur des armées. Qui êtes-vous, ô grande montagne, devant Zorobabel ? Soyez aplanie... Je lui dis encore, continue Zacharie : Que signifient ces deux oliviers? Ne savez-vous pas, me dit-il, ce que cela signifie? Non, mon seigneur ; et il me dit : Ces deux oliviers sont les deux oints, ou, selon l'expression latine, les deux enfants de l'huile, lesquels assistent devant le Dominateur de toute la terre.

Chacun sent que ces réponses étaient loin de satisfaire la sainte curiosité du prophète ; mais il fallut s'en contenter, parce que le temps n'était pas venu d'en savoir davantage. Tout ce qu'il apprit clairement fut que Zorobabel, dont le nom veut dire *étranger* à Babylone, était destiné à rebâtir le temple après la captivité; et que, malgré l'opposition des ennemis de son peuple, l'ouvrage serait heureusement terminé. Il était donc réservé à l'ange qui parle dans l'Apocalypse d'éclaircir ce mystère comme tous les autres, et il le fait avec son autorité et sa méthode accoutumée : ajoutant ou retranchant des expressions ou des figures, selon que le Saint-Esprit le trouve bon. [2] Zacharie n'a vu qu'un chandelier, parce que Dieu n'a voulu lui montrer que le ministère de la loi, représenté par Élie ; et saint Jean en voit deux, parce qu'il fallait que celui des patriarches figurât également ici

[1] Zach. 4.
[2] Zach. 4. 2.

dans la personne d'Hénoch. Voilà donc les deux véritables chandeliers et oliviers destinés à éclairer et à nourrir le peuple saint, au temps ou l'Antechrist s'efforcera de couvrir toute la terre des ténèbres de son infâme idolâtrie, et de répandre partout la plus terrible et la plus cruelle famine spirituelle que l'on puisse jamais imaginer.

Ces deux saints et admirables prophètes se tiennent constamment en la présence du Seigneur de la terre, du Verbe incarné, se remplissant de plus en plus de la connaissance de ses mystères, et se nourrissant de la contemplation des vérités éternelles, avant de revenir les publier sur la terre.

Voilà, sans doute, le sens principal du texte, puisque saint Jean nous l'y découvre si clairement; mais nous ne sommes point obligés de croire que ce soit le seul. On peut y voir avec les saints Pères les deux Testaments, les deux tables de la loi, les deux préceptes de la charité; et même avec notre [1] Bossuet, dont les vues sont toujours si élevées, si profondes et ordinairement si sûres, le clergé et le peuple fidèle.

Nous ne voudrions pas toutefois borner cette pieuse allégorie aux premiers siècles auxquels ce grand homme rapporte presque toute l'Apocalypse; mais, en généralisant sa pensée, nous trouvons les patriarches avec leurs enfants, les prêtres de la loi et les prophètes avec leur peuple, les pasteurs chrétiens avec leurs ouailles; c'est-à-dire l'enseignement et la pratique, le dogme et la morale, la foi et les œuvres qui déposent en faveur de la vérité contre le mensonge, de l'agneau contre l'ancien serpent, de l'Église contre toutes les sectes anciennes et nouvelles; et cela, depuis le commencement du monde, sans aucune espèce de variation ni de changement, sous la protection et la conduite du vrai Zorobabel, Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, seul vraiment étranger à la corruption de Babylone, par les droits de sa naissance, la pureté de sa doctrine et la sainteté de sa morale. Qu'est devant lui cette haute et orgueilleuse montagne, cette puissance ennemie qui ose s'avancer pour le

[1] Boss Apoc. 11. 3.

combattre? Que sont ces deux cents millions de cavalerie, sinon autant de grains de poussière que le souffle de sa bouche dissipera en un instant? Paisiblement assis sur son trône éternel, avec quel majestueux dédain il voit les vains et inutiles efforts, le dépit et la rage de l'orgueil satanique et mondain conjurés contre lui : [1] *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.*

V. 5. *Et si quis voluerit eos nocere, ignis exiet de ore eorum, et devorabit inimicos eorum; et si quis voluerit eos lædere, sic oportet eum occidi.*

« Que si quelqu'un veut leur nuire, le feu sortira de leur » bouche qui dévorera leurs ennemis : et celui qui les voudra » offenser, il faut qu'il soit tué de cette sorte. »

Nouveau trait caractéristique d'Élie [2] qui fit tomber du ciel sur les envoyés d'Ochosias le feu dont ils furent aussitôt dévorés. Le prodige se renouvellera-t-il de la même manière au temps dont il s'agit? nous l'ignorons, mais la chose ne paraît guère probable. Nous ne sommes plus sous la loi où les châtiments étaient plus sensibles que spirituels; mais nous vivons sous l'Évangile où c'est tout le contraire. Il nous paraît donc plus vraisemblable que le feu sorti de la bouche de ces hommes de Dieu, marque seulement l'efficacité de leur parole, qui frappera de mort tous les téméraires qui voudront s'opposer à eux, comme celle de saint Pierre fit mourir Saphire et Ananie: Au reste, d'une manière ou d'une autre, tous leurs adversaires doivent nécessairement périr : *Oportet eum occidi.*

V. 6. *Hi habent potestatem claudendi cœlum, ne pluat diebus prophetiæ ipsorum; et potestatem habent super aquas convertendi eas in sanguinem, et percutere terram omni plagâ quotiescumque voluerint.*

« Ils ont la puissance de fermer le ciel, pour empêcher la

[1] Ps. 2. 4.
[2] IV. Reg. 1.

» pluie de tomber durant le temps qu'ils prophétiseront ; et » ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang, et de frapper » la terre de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le » voudront. »

C'est encore ce que fit Élie sous Achab : Vive le Seigneur, Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, dit le saint homme au roi impie ; il ne tombera dans ces années-ci ni rosée, ni pluie, qu'autant que je le voudrai : [1] *Nisi juxtà oris mei verba.* La stérilité de la terre, effet infaillible de la sécheresse, est le plus terrible des fléaux, parce qu'il entraîne tous les autres après lui. Mais il en est un beaucoup plus affreux encore : c'est la privation de la parole sainte que [2] Moïse compare à la rosée, et la soustraction de la grâce qu'elle est destinée à produire dans les âmes. Fermer le ciel, c'est donc retrancher ses secours spirituels aux hommes qui s'en sont rendus indignes par leur opiniâtreté et leur malice ; comme seront alors les ennemis de Dieu et de ses saints. Changer l'eau en sang, comme Moïse en Égypte, c'est venger les oppressions et les souffrances du peuple saint sur les peuples persécuteurs. Et si d'un côté la justice de Dieu donne aux satellites de l'enfer plus de pouvoir qu'ils n'en ont jamais eu, de l'autre il semble avoir rendu, en quelque sorte, ses deux témoins dépositaires de sa toute-puissance.

A ces marques d'autorité on peut, sans danger, reconnaître une mission extraordinaire ; mais quiconque y prétend sans la prouver par des miracles du premier ordre, doit être repoussé de prime abord ou comme séducteur, ou comme séduit lui-même tout le premier. Encore les plus grands prodiges ne suffiraient-ils pas, si la doctrine ou la morale que l'on voudrait autoriser était opposée à celle de l'Évangile ; car l'Antechrist et son prophète en opéreront d'inouis.

V. 7. *Et quùm finierint testimonium suum, bestia quæ*

[1] III. Reg. 17. 1.
[2] Deut. 32. 2.

ascendit de abysso faciet adversùm eos bellum, et vincet illos, et occidet eos.

« Quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui » s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera. »

« [1] Hénoch et Élie ont été enlevés, dit Tertullien, et nous ne » trouvons rien de leur mort, parce qu'elle a été différée. Ils » doivent cependant mourir un jour, afin que, par l'effusion » de leur sang, l'Antechrist soit exterminé. »

La mort est un tribut indispensable pour tous les enfants d'Adam; et nul homme vivant ne saurait voir Dieu dans sa gloire : [2] *Statutum est omnibus hominibus semel mori.*

Ces deux prophètes si mystérieux, qui semblent maintenant immortels, subiront donc le même sort que leurs frères, mais seulement après avoir rempli leur mission et achevé de rendre leur témoignage. Ils termineront, pour ainsi dire, la carrière apostolique, tant le monde sera près de finir. La bête dont nous allons voir l'origine au chapitre suivant et l'explication au dix septième, finira par les vaincre; mais son triomphe sera bien court..

V. 8. *Et corpora eorum jacebunt in plateis civitatis magnæ quæ vocatur spiritualiter Sodoma et Ægyptus, ubi et Dominus eorum crucifixus est.*

« Et leurs corps seront étendus dans les places de la grande » ville, qui est appelée spirituellement Sodôme et Égypte, » où leur Seigneur même a été crucifié. »

Les persécuteurs défendaient souvent de donner la sépulture aux martyrs; ils poussaient même quelquefois les précautions de l'impiété et de la barbarie jusqu'à mêler leur corps avec ceux des malfaiteurs et des scélérats, pour empêcher les chrétiens de les reconnaître et de leur rendre aucun honneur. Ce sera, sans doute, par de semblables

[1] Tertul. de animâ. C. 50.
[2] Hebr. 9. 27.

motifs qu'agiront les impies d'alors; Dieu le permettra ainsi afin que leur confusion soit plus grande, plus manifeste, et le dernier triomphe de ses saints plus éclatant. Mais quelle sera cette grande cité où ils seront mis à mort? [1] Saint Jérôme, et après lui plusieurs interprètes, ont pensé que ce serait la ville même de Jérusalem; et il faut avouer qu'au premier coup d'œil le texte semble favoriser beaucoup cette opinion; mais, en y regardant de plus près, elle ne laisse pas que de souffrir bien des difficultés. D'abord l'ancienne fille de Sion deviendra-t-elle jamais assez considérable pour mériter le nom de grande que l'Esprit-Saint donne ici à la ville dont il s'agit? C'est ce qui paraîtra pour le moins douteux à quiconque aura lu attentivement les prophéties qui la concernent. Tout ce que l'on pourrait dire de plus favorable à son rétablissement doit incontestablement s'entendre de l'Église chrétienne. Il est vrai que la politique du jour paraît intéressée à seconder les idées des Rabbins à ce sujet; mais la prudence humaine est si courte et si peu de chose dans la balance providentielle, qu'il n'y a pas à compter sur ses projets.

En second lieu nul doute que la cité appelée spirituellement Sodôme et Égypte ne doive être Jérusalem prévaricatrice, Jérusalem vivant de l'esprit de Babylone et dévorée par les sectes qui y régnaient au temps de Notre-Seigneur, auxquelles se joignit enfin le disciple perfide; mais en cela, comme en tout le reste, l'ancienne Jérusalem était la figure de la nouvelle. C'est pourquoi nous voyons la société chrétienne si cruellement déchirée par le schisme, l'hérésie, l'incrédulité et le prétendu catholicisme de ceux qui méprisent ouvertement les commandements de Dieu et de l'Église. Or, tous ces chrétiens ne forment-ils pas aussi une immense cité, où Jésus-Christ est crucifié tous les jours dans le cœur de ses propres enfants, selon l'effrayante expression de saint Paul? C'est le mystère d'iniquité qui se formait dès les temps apostoliques par les nombreux Antechrists sortis d'entre les fidèles, et qui se sont si prodigieusement multipliés de nos jours. Qu'at-

[1] S. Hyeron. Ad. Alyasiam. Quest. 11.

tendent donc tous ces rénégats, sinon le chef que Satan leur destine? Ne semblent-ils pas déjà marcher tête levée au-devant du fils de perdition, qui sera suivi de ses grossiers idolâtres et de ses impudiques Musulmans? Jésus-Christ est donc réellement *venu à Rome pour y être crucifié de nouveau;* mais *extrà muros*, comme autrefois sur le Calvaire. Or, dans le langage prophétique il n'y a que deux grandes cités : Jérusalem et Babylone, parce qu'il n'y a réellement que deux maîtres, qui sont le Dieu du ciel et le prince de ce monde. Tout ce qui n'est pas contenu dans l'empire de l'un est nécessairement renfermé dans celui de l'autre : mais c'est la disposition des cœurs, et non la distance des lieux, qui sépare ces états. Ils sont mêlés et presque confondus pendant cette vie. De là les contradictions apparentes qui se trouvent entre plusieurs oracles divins. Il ne faut pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem, dit Notre-Seigneur; et pourtant lui-même, le prophète par excellence, est mort hors de cette ville, comme le remarque fort justement saint Paul. Mais notre admirable saint Jean, qui sait toujours si parfaitement concilier toutes choses, nous fait observer dans son Évangile que le lieu où fut crucifié Jésus était tout près de la ville; en sorte qu'on peut dire, selon le langage ordinaire, qu'il est mort à Jérusalem où il a subi sa condamnation et répandu une grande partie de son sang, quoiqu'il n'ait été attaché à la croix que hors de son enceinte. Mais on doit dire aussi, dans un sens beaucoup plus rigoureusement exact, que tout vrai prophète, persécuté pour son ministère, souffre dans Jérusalem, puisque cette cité mystique se trouve partout où sont les adorateurs en esprit et en vérité, et que néanmoins il n'est crucifié que hors de ses murs, parce que personne ne souffre que pour être sorti de la justice ou pour y faire rentrer les autres. Ce n'est point précisément comme prophète, mais en qualité de victime pour le péché, que Notre-Seigneur a consommé son sacrifice hors des portes de la cité sainte. Il devait souffrir en elle et hors d'elle, parce qu'il n'est pas mort seulement pour les péchés de son peuple, mais encore pour ceux du monde entier : *Non pro nostris tantùm, sed pro totius mundi.*

La justice de Dieu demandait son sang, mais il n'appartenait qu'aux pécheurs de le répandre. L'ingratitude des siens leur attira cet effroyable châtiment qui doit se répéter chez le nouveau peuple parce qu'il imitera les crimes de l'ancien. Mais quelle est parmi nous cette partie infidèle, cette nouvelle Babylone, cette Sodôme spirituelle. Est-ce Rome ou Constantinople suivie de Pétersbourg ? Est-ce l'Église catholique ou les sociétés qui en sont séparées? Mais de bonne foi, ne serait-ce pas demander si le ruisseau sort de la source ou si la source vient du ruisseau; si le disciple qui accompagna son Maître jusqu'à la mort lui fut plus fidèle que ceux qui prirent la fuite dès qu'ils le virent entre les mains de ses ennemis ?

Quelle est donc la mère de la confusion et du désordre, ou de celle qui ne reconnait pour enfants que ceux qui écoutent un seul maître, ont une seule et même profession de foi et reçoivent le même baptême, ou de celle qui ouvre son sein aux docteurs les plus opposés, aux opinions les plus contradictoires et aux pratiques les plus extravagantes? Jésus-Christ enseigne-t-il donc dans la barque de Pierre, ou sur les tréteaux d'un Arius, d'un Pélage, d'un Photius, d'un Pierre de Vaud, d'un Luther, d'un Calvin, d'un Cranmer, d'un Châtel, d'un Lamennais ou de tout autre insensé qui voudrait réformer la sagesse? Mais je vous vois rougir et vous indigner, mes frères, de pareilles questions ; ne poussons donc pas plus loin un parallèle si odieux. Non, certes, ce ne sont pas les brebis et les agneaux que Pierre est chargé de conduire dans les pâturages du Sauveur, mais bien les assassins et les hypocrites sujets de César, qui sont les Sadducéens, les Hérodiens, les Pharisiens et les Judas modernes. Ce serait donc contraindre bien gratuitement les chrétiens à judaïser, que d'aller chercher l'accomplissement de notre prophétie dans le rétablissement de l'ancienne cité de David. Hélas ! quel besoin avons-nous encore de la figure, lorsque nous voyons si douloureusement la réalité accomplie?

Troisièmement enfin, les corps saints de nos martyrs sont exposés sur plusieurs places de la grande cité : *In plateis civitatis magnæ;* et les versets qui suivent supposent visiblement

que leurs ennemis les font porter de ville en ville : par conséquent on ne peut plus entendre cette cité mystique d'un lieu particulier.

V. 9. *Et videbunt de tribubus, et populis, et linguis et gentibus, corpora eorum per tres dies et dimidium; et corpora eorum non sinent poni in monumentis.*

« Et les tribus, les peuples, les langues et les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi, et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau. »

Il est évident, en effet, que cette multitude de tribus, de peuples et de nations diverses ne pourra voir les corps de nos saints prophètes qu'autant qu'on les fasse transporter ou qu'elle soit elle-même réunie dans un lieu déterminé. Mais ce serait absolument sans preuve que l'on soutiendrait cette dernière hypothèse : il n'y a pas dans le texte un seul mot qui la favorise. D'un autre côté, n'étant pas naturelle, elle ne saurait être admise gratuitement. La première est donc tout à la fois plus simple et plus conforme à la lettre du texte, et par conséquent beaucoup plus probable. Il est vrai qu'en l'admettant on ne pourra guère prendre le mot de *jour* dans son sens naturel, mais aussi rien ne nous y oblige, ce me semble. Cette demi-semaine pourrait fort bien, comme la demi-heure de silence, marquer un temps indéterminé, dont les évènements seuls feront connaître la durée. Elle peut aussi se prendre pour une demi-semaine d'année : on sait que l'usage n'en est pas inconnu dans l'Écriture.

Mais quoi, dira-t-on, supposerez-vous donc que des morts puissent demeurer trois ans et demi sans sépulture et sans putréfaction? Et pourquoi pas? D'abord sera-t-il bien difficile à celui qui a tant prolongé la vie de ses deux témoins, de les conserver plus ou moins de temps après leur mort? Mais il n'est même pas nécessaire de recourir aux miracles pour empêcher leurs précieux restes de se corrompre : ne connaît-on pas, aujourd'hui surtout, les moyens les plus efficaces pour cela; et ne vient-on pas de voir promener tout récem-

ment, avec enthousiasme et une pompe toute païenne, dans les rues et sur les places de la Babylone moderne, un cadavre enseveli depuis vingt ans dans les entrailles de la terre, et qu'on dit aussi bien conservé que le jour même où on l'y avait déposé? Mais, pourrait-on demander encore, est-il vraisemblable que le plus impie et le plus cruel des hommes puisse jamais traiter aussi honorablement les deux plus illustres serviteurs de Dieu? Oh! assurément, ce ne sera point par honneur pour eux, ni pour le Dieu du ciel, qu'il les traitera de la sorte; mais le succès obtenu contre des ennemis aussi redoutables servira d'une assez belle et assez riche pâture à sa vanité pour qu'il le fasse connaître dans tout l'univers. Il n'aura même pas d'efforts à faire pour paraître généreux envers ceux dont il croira n'avoir plus rien à craindre. Sa malice infernale y découvrira d'ailleurs un nouveau moyen de séduction trop puissant pour lui permettre de le négliger.

V. 10. *Et inhabitantes terram gaudebunt super illos, et jucundabuntur, et munera mittent invicem : quoniam hi duo prophetæ cruciaverunt eos qui habitabant super terram.*

« Les habitants de la terre se réjouiront de leur mort : ils » en feront des fêtes, et s'enverront des présents les uns aux » autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux » qui habitaient sur la terre. »

Cette victoire est la fête du monde entier, dont l'immense majorité a toujours été peuplée d'hommes qui habitent sur la terre, c'est-à-dire terrestres, charnels et animaux, comme les appelle saint Paul. Plus la vue et la conduite de nos saints les aura importunés et tourmentés, plus ils se trouveront heureux d'en être délivrés. Ils se féliciteront mutuellement, et les réjouissances publiques éclateront de toutes parts; car il s'agit de tous les habitants de la terre : [1] *Inhabitantes terram gaudebunt.*

Or, est-il vraisemblable, demanderai-je à mon tour, que

[1] Cor. 2. 14.

quatre vingt et quelques heures suffisent à l'accomplissement de tous ces faits? Ce n'est pas seulement une nouvelle qui doive se propager rapidement au moyen des feuilles publiques, ou si l'on veut de tous les télégraphes du monde; des peuples entiers, des nations diverses doivent voir et contempler délicieusement l'humiliant état de leurs ennemis : *Videbunt corpora eorum, et gaudebunt super illos.* Quand on supposerait une réunion composée seulement de trois ou quatre millions d'hommes, à peine chacun aurait-il le temps de les apercevoir. Il n'est donc pas probable qu'il faille prendre à la lettre le texte sacré. Mais, après tout, ce sera aux évènements à répondre aux questions et à résoudre les difficultés. L'accomplissement des prophéties en est toujours le meilleur et presque le seul bon interprète.

A juger des choses comme nous pouvons les entrevoir maintenant, il paraîtrait que la plus grande violence de la persécution ne dût éclater qu'après la mort d'Hénoch et d'Élie; car il semble impossible de concilier le plein exercice du pouvoir accordé à l'Antechrist contre les saints, avec l'espèce d'omnipotence dont seront revêtus ces deux intrépides et illustres témoins. Après leur défaite, au contraire, son triomphe étant complet, on conçoit que sa fureur ne connaisse plus de bornes contre les chrétiens qui oseront encore lui résister et voudront être fidèles à leur Maître. Il serait même possible que les quarante deux mois de la dernière persécution ne comptassent que de ce moment là.

V. 11. *Et post dies tres et dimidium, spiritus vitæ a Deo intravit in eos. Et steterunt super pedes suos, et timor magnus cecidit super eos qui viderunt eos.*

« Mais après trois jours et demi l'esprit de vie entra en eux » de la part de Dieu. Ils se relevèrent sur leurs pieds; et ceux » qui les virent furent saisis d'une grande crainte. »

Ce n'est point sans raison que saint Jean répète ces trois jours et demi. Cette répétition lui était nécessaire pour représenter sensiblement le mystère dont il veut nous instruire ici

Il fallait que le temps de la prophétie et des souffrances des deux témoins complétât le nombre si mystérieux de sept, dont nous avons déjà parlé tant de fois. Le ministère patriarcal et celui de la loi, qui sont de la même durée que la prédication évangélique, devaient rendre solennellement hommage à Jésus-Christ, avant la consommation de toutes choses, afin que nous vissions dès ce monde que tout se rapporte à lui, et que les trois grandes divisions de l'Église réunies sous un seul et même chef rendissent témoignage à Jésus : car c'est en cela que consiste l'esprit de prophétie. Or, ce témoignage se rapporte à deux points principaux, qui sont de prêcher la vérité et de souffrir pour elle. Mais il faut remplir l'un et l'autre avec une patience aussi invincible que celle des morts : car les vrais disciples du Sauveur le sont entièrement : [1] *Vos mortui estis;* et ce n'est même que par cette mort mystique qu'ils peuvent se rendre propres aux fonctions de l'apostolat.

Nos deux incomparables martyrs joignent donc leur témoignage à celui de Jésus-Christ, qui représente plus particulièrement l'Église chrétienne, et tous les trois ensemble démontrent que depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, le royaume des cieux souffre violence, et qu'il n'y a vraiment de salut que dans la croix : [2] *Tres sunt qui testimonium dant in terrâ, et hi tres unum sunt.*

Ainsi, conformément à la loi, la plus importante de toutes les affaires, le plus grave de tous les procès qui puissent jamais surgir parmi les hommes, se décide sur le témoignage de trois témoins : Jésus-Christ, ses ministres et son peuple, qui sont en même temps les juges de l'univers : [3] *In ore trium testium stabit omne verbum.*

C'est encore de la croix que sort cet esprit de vie qui ressuscite les morts, et les fait marcher dans les voies de la persévérance ; c'est elle qui remplit les nouveaux ressuscités de ce courage invincible qui fait frémir tous leurs ennemis.

[1] Coloss. 3. 3.
[2] I. Joan. 5. 8.
[3] Deut. 17. 6.

Les satellites, chargés ici de la garde des serviteurs, sont frappés d'épouvante, comme ceux qui avaient été placés au tombeau du Maître; et la vigilance des uns et des autres est également inutile.

V. 12. *Et audierunt vocem magnam de cœlo dicentem eis : Ascendite hùc. Et ascenderunt in cœlum in nube; et viderunt illos inimici eorum.*

« Alors ils entendirent une voix forte qui leur dit du ciel : » Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, à la » vue de leurs ennemis. »

Il n'y a plus d'ange, plus d'intermédiaire entre le Maître qui appelle et les serviteurs qui entendent, parce que le temps de la vision béatifique est arrivé pour eux. Ils ne voient cependant rien encore, parce qu'ils sont toujours parmi les vivants incapables et indignes de voir ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. C'est pourquoi ils montent au ciel comme Notre-Seigneur dans un nuage; mais toutefois à la vue de leurs ennemis, afin que la confusion et le désespoir de ceux-ci soient plus complets.

V. 13. *Et in illâ horâ factus est terræ motus magnus, et decima pars civitatis cecidit; et occisa sunt in terræ motu nomina hominum septem millia : et reliqui in timorem sunt missi, et dederunt gloriam Deo cœli.*

« A cette même heure il se fit un grand tremblement de » terre; la dixième partie de la ville tomba; et sept mille » hommes périrent dans le tremblement de terre : le reste fut » saisi de crainte et donna gloire à Dieu. »

La vengeance céleste ne se fait plus attendre; les impies ont comblé la mesure de leur insolence, de leur orgueil et de leur cruauté. Au moment où ils ne songent qu'à s'enivrer de plaisir et à se plonger dans la joie, les voilà frappés du dernier coup. La dixième partie de cette grande ville, qui n'est autre que le monde même, annonce la ruine entière de l'empire de

Satan, dont notre prophète exprime la puissance par les dix cornes du dragon et celles de la bête; car l'heure est enfin venue où cet oracle du Saint-Esprit doit s'accomplir à la lettre : » Je briserai toutes les cornes des pécheurs, et les cornes du » juste seront exaltées. » Il y a une multitude de pécheurs, car chacun portera *son fardeau;* mais il n'y a qu'un seul juste, parce que personne ne monte au ciel que celui *qui est descendu du ciel.* Dieu va paraître toutes choses en tous dans Jésus-Christ. Le sacrilége usurpateur sera forcé de reconnaître son néant, et relégué dans les ténèbres extérieures avec ses malheureux esclaves; le zéro sera retranché, et l'unité demeurera éternellement seule.

Quant aux sept mille hommes engloutis dans ce tremblement de terre, c'est, selon Bossuet, dans le nombre parfait la victoire parfaite de Constantin sur Maxence : nous pouvons bien ajouter, sans contredire l'illustre prélat, d'Hénoch et Élie sur l'Antechrist, de Jésus-Christ sur Bélial, de l'Église sur le monde. La première victoire peut se trouver dans le texte, puisqu'un docteur si éclairé croit l'y voir; mais la seconde y est certainement, parce que les Pères l'y ont tous reconnue. Jamais, en effet, ne s'accompliront aussi littéralement ces paroles du saint roi prophète : « J'ai vu l'impie triom- » phant et au comble de la gloire; j'ai passé, il n'était déjà » plus; » ni celles de la pieuse mère de Samuël : « Les en- » nemis du Seigneur seront saisis d'épouvante, et il lancera » du haut du ciel son tonnerre sur eux. Le Seigneur jugera » toute la terre; il donnera l'empire à celui qu'il a fait roi, et » il comblera de gloire le règne de son Christ. »

On voit par le reste du verset que les témoins de cet effroyable châtiment rendent gloire à Dieu; mais c'est l'effet de la frayeur qui, pour l'ordinaire, passe vite; et l'on ne voit que trop par les reproches du Saint-Esprit à l'Église de Laodicée, que les chrétiens eux-mêmes profiteront peu d'un exemple qui paraîtrait devoir être si puissant. Dieu a voulu nous l'apprendre pour détruire le funeste préjugé qui nous fait croire que ce qui remue fortement les âmes doit infailliblement les convertir, tandis que le Père des croyants nous assure dans l'Évangile

que la vue même d'un damné sorti de l'enfer ne porterait pas plus efficacement à la foi que la simple parole de Moïse et des prophètes.

V. 14. *Væ secundum abiit, et ecce væ tertium veniet citò.*
« Le second malheur est passé, et voilà le troisième qui le » suit de près. »

Le premier malheur, comme nous l'avons vu, éclate à la cinquième trompette, et comprend le protestantico-philosophisme ; le second paraîtra à la sixième, et sera certainement la persécution de l'Antechrist. Le troisième ne peut évidemment être que le jugement des morts, qui ne tardera guère à venir. L'intervalle qui le sépare du second répond à la demi-heure du septième sceau, et paraît devoir être fort court.

V. 15. *Et septimus angelus tubâ cecinit ; et factæ sunt voces magnæ in cœlo dicentes : Factum est regnum hujus mundi, Domini nostri et Christi ejus, et regnabit in sæcula sæculorum. Amen.*
« Le septième ange sonna de la trompette, et le ciel re- » tentit de grandes voix qui disaient : Le royaume de ce » monde est devenu le royaume de Notre-Seigneur et de son » Christ, et il régnera aux siècles des siècles. *Amen.* »

C'est, dit saint Paul, au son de la dernière trompette, qui est la septième de saint Jean, que tous les morts ressusciteront : [1] *In novissimâ tubâ.* L'empire du monde appartient à Jésus-Christ par les droits de sa naissance, comme Fils unique de Dieu, et par ceux de la conquête qu'il en a faite sur le prince des ténèbres. C'est de voir arriver la plénitude de son règne, sous ce dernier rapport, que les anges et les saints se réjouissent si fort dans le ciel. Le royaume est de sa nature éternel aussi bien que le souverain qui le possède. La conquête en a commencé avec le monde ; elle s'étend et se perfectionne

[1] I. Cor. 15. 52.

chaque jour; mais elle ne sera pleinement universelle ni parfaitement consommée que dans l'éternité, où les réprouvés sont assujettis à sa justice et où les élus ne vivent plus que de son amour.

V. 16. *Et vigenti quatuor seniores qui in conspectu Dei sedent in sedibus suis, ceciderunt in facies suas, et adoraverunt Deum, dicentes.*

« Alors les vingt quatre vieillards qui sont assis sur leurs » siéges devant la face de Dieu, se prosternèrent sur le visage, » et ils adorèrent Dieu en disant. »

V. 17. *Gratias agimus tibi, Domine Deus omnipotens, qui es, et qui eras, et qui venturus es : quia accepisti virtutem tuam magnam, et regnâsti.*

« Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant; » qui êtes, qui étiez, et qui devez venir, parce que vous êtes » revêtu de votre grande puissance et que vous régnez. »

Nous avons déjà vu au chapitre cinquième ce que signifient ces vingt quatre vieillards, et entendu plusieurs fois leurs applaudissements et leurs actions de grâces, qu'ils répètent ici au sujet du dernier triomphe de l'Agneau sur tous ses ennemis. Avec quelles délices ils le voient enfin dans la pleine jouissance de tous ses droits et de son règne éternel! Jamais il ne s'est dépouillé de sa puissance; mais il est censé s'en revêtir ici par l'usage extraordinaire qu'il en fait.

V. 18. *Et iratæ sunt gentes, et advenit ira tua, et tempus mortuorum judicari, et reddere mercedem servis tuis prophetis, et sanctis, et timentibus nomen tuum pusillis et magnis, et exterminandi eos qui corruperunt terram.*

« Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère » est arrivé, et le temps des morts pour être jugés, et pour » donner la récompense aux prophètes vos serviteurs, et » aux saints, et à ceux qui craignent votre nom, aux petits

» et aux grands, et pour exterminer ceux qui ont corrompu
» la terre. »

Ce ne sont point des commentaires qu'il faut désirer ici, mes frères, mais des cœurs enflammés pour se laisser remplir et pénétrer de plus en plus des admirables et délicieux sentiments qu'expriment tous les bienheureux, et par leur profond anéantissement, et par leurs actions de grâces infinies.

V. 19. *Et apertum est templum Dei in cœlo; et visa est arca testamenti ejus in templo ejus, et facta sunt fulgura, et voces, et terræ motus, et grando magna.*

« Alors le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, l'arche de
» son alliance y parut, et il se fit des éclairs, des voix, un
» tremblement de terre et une grosse grêle. »

Le temple de Dieu qui s'ouvre dans le ciel n'est autre chose que Dieu lui-même qui va se faire connaître plus clairement que jamais à ses créatures, en leur manifestant les plus secrets ressorts de sa miséricorde et de sa justice sur elles.

L'arche de son alliance, c'est son Fils bien-aimé, Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, arche vivante où le Dieu vivant met toutes ses complaisances et trouve son bonheur infini.

[1] A la mort du Sauveur sur la croix, le voile du temple se déchira et laissa voir à tout le monde des secrets cachés jusque-là dans le Saint des saints. De même ici les mystères de la foi sont dévoilés, et Jésus-Christ cesse d'être un Dieu caché. Jusqu'à présent il ne s'est montré qu'en agneau; mais voici que le lion de Juda, sortant enfin de son long et profond sommeil, va faire entendre ses rugissements à toute la terre et glacer d'effroi ses ennemis les plus intrépides. Il a proclamé et fait valoir dans son premier avènement tous les droits de la miséricorde; il vient maintenant exercer ceux de la justice qui ne lui sont pas moins chers. Il semblerait donc que le but

[1] Matth. 27. 51.

de notre prophétie dût être atteint, et l'histoire de l'Église terminée, puisqu'elle nous a conduits aux portes de l'éternité; et pourtant nous ne sommes encore qu'à la moitié de l'Apocalypse. Pour résoudre cette difficulté, si toutefois c'en est une, il faut nous rappeler d'abord que c'est pour la troisième fois que nous nous trouvons ainsi ramenés au jugement général par une suite d'évènements successifs, et que, par conséquent, le prophète pourrait bien en avoir de nouveaux à nous présenter dans des tableaux différents.

Nous devons nous souvenir, en second lieu, que son livre n'est pas seulement une prophétie, mais aussi la révélation ou claire manifestation de Jésus-Christ dans tous ses états. Or, nous n'avons encore vu cet adorable Sauveur que dans son portrait, dans les vertus, l'enseignement et les progrès de son Église depuis sa résurrection : ses autres mystères sont supposés, il est vrai, par ceux-là; mais on ne nous les a pas fait voir, et la méthode de saint Jean est de montrer les choses plutôt que de les décrire. Il lui reste donc à nous tracer l'incarnation, les humiliations et la mort du Sauveur, ainsi que l'état de l'Église correspondant. Aussi, après nous avoir montré dans la première partie les vertus et les faiblesses, les beautés et les rides de l'épouse de l'Agneau, et dans la seconde son enseignement et ses œuvres, et l'avoir ainsi accompagnée jusqu'à l'entrée du ciel, va-t-il dans la troisième nous présenter le détail de ses souffrances avec les châtiments de ses ennemis.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE XII.

[1] Notre-Seigneur commença par faire et enseigner, nous dit saint Luc dans les actes des apôtres. Ces paroles mystérieuses expriment nécessairement un sens incomplet, de quelque manière qu'on les entende ; car, si l'on dit qu'elles comprennent toute la vie de Jésus-Christ, qui commença par pratiquer les vertus et la doctrine qu'il enseigna ensuite, on y trouve l'omission importante de sa passion, dont elles ne parlent pas ; si, au contraire, on ne les entend que de sa vie cachée et de sa vie publique, comme semble le supposer le texte qui réunit les deux termes *faire* et *enseigner* sous le régime du même verbe : *Cœpit facere et docere*, la lacune n'en est que plus sensible, et l'on se demande naturellement pourquoi il n'est rien dit de sa vie souffrante.

Mais le dernier historien et dernier prophète de l'Église était destiné à suppléer comme à expliquer tous ses devanciers. Il était si loin d'oublier les souffrances du chef et des membres, qu'il consacre la moitié de son livre à les dépeindre avec les fruits admirables qu'elles produisent. Afin de nous en instruire plus à fond et de nous en faire mieux sentir la nécessité, il nous en montre la seule et véritable cause en remontant jusqu'à la chute des anges et des hommes. Par cette

[1] Act. 1. 1.

marche simple et naturelle, il rattache et ramène tous les temps à l'Évangile; il conduit tous les malades au seul médecin qui les puisse guérir.

Le chapitre que nous allons expliquer n'est donc pas la continuation du précédent, comme on pourrait le croire d'abord à la vue du premier verset; mais il est le commencement d'une nouvelle série de visions plus merveilleuses encore et plus obscures que toutes celles que nous avons méditées jusqu'ici. Cette obscurité vient surtout de deux causes, dont la première est la nature même des symboles que le prophète emploie; et la seconde, la rapidité de son pinceau. Les tableaux de cette troisième partie ne sont point, en effet, à l'exception de celui des coupes, aussi méthodiquement suivis que ceux des deux premières; mais chacun est plus ou moins applicable aux grands évènements qui ont lieu dans les différents âges. Le sage et habile peintre laisse à la sagacité de son lecteur le soin d'en faire lui-même l'application, d'après les connaissances qu'il lui a fournies précédemment. Si donc nous avons une fois bien saisi l'exposition des deux premières galeries, elle éclairera singulièrement la troisième, qui ne laissera pas que de jeter elle-même beaucoup de jour sur les deux autres.

V. 1. *Et signum magnum apparuit in cœlo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.*

« Un grand prodige parut aussi dans le ciel. Une femme » revêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds, et sur la tête » une couronne de douze étoiles. »

Si nous n'avions saint Jean pour interprète de lui-même, il serait difficile de ne pas confondre ce grand prodige qu'il voit dans le ciel avec l'arche d'alliance qu'il y a vue à la fin du chapitre précédent. Pour moi, j'avoue que cette idée m'avait pleinement séduit d'abord.

Dans cette hypothèse, ce premier verset nous montrerait l'Église en son état glorieux, et le suivant nous rappellerait

celui des souffrances par lesquelles elle aurait mérité son bonheur. Mais outre que cette interprétation ne rendrait aucun compte de l'état d'innocence, ni de la cause de nos malheurs, elle serait encore inconciliable avec le commencement du chapitre vingt et unième. En comparant donc ces deux passages qui ont un rapport si évident entre eux, je suis tout à fait revenu de mon erreur.

A la fin du chapitre vingtième, comme à celle du onzième, le saint prophète assiste au jugement dernier; et au commencement du vingt et unième il entrevoit le nouveau ciel et la nouvelle terre qu'Isaïe avait promis : c'est la ville sainte, la nouvelle Jérusalem venant de Dieu, descendant du ciel, parée comme une épouse pour son époux.

Ce passage a dû sourire bien agréablement aux anciens millénaires suivis des nouveaux millénaristes; mais comme, Dieu merci, nous ne partageons pas plus que l'Église leurs rêveries ni leurs chimériques systèmes, nous devons chercher une autre époque que celle de la fin du monde, où l'épouse de l'Agneau descende du ciel si richement parée.

Or, où la trouverons-nous cette heureuse époque, sinon avant la chute de nos premiers parents, au moment même de leur création? Voilà, n'en doutons point, le grand mystère montré ici à notre prophète. Lui-même nous en assure en se nommant par son nom comme le témoin fidèle du Verbe incarné : *Ego Joannes vidi.*

Cette femme revêtue du soleil est l'Église qu'il voit sortir du sein de Dieu même, parée de toutes les vertus et de tous les trésors de sa grâce, comme étant le chef-d'œuvre de ses mains. Elle est toute pénétrée des rayons du soleil de justice, son chef et son époux. La lune qui est sous ses pieds, figure son état inférieur, son séjour en ce monde, où elle recevra, comme cette planète, la lumière et l'influence du soleil, mais où elle sera aussi, comme elle, témoin des changements, des ténèbres et des tempêtes auxquelles la terre est exposée. Les douze étoiles qui composent sa couronne sont les douze apôtres, dont, après Jésus-Christ, elle tire son plus beau titre et sa gloire.

Voilà donc l'homme et la femme créés dans la justice et la sainteté, formés à l'image et ressemblance de Dieu même, figurant Jésus-Christ et son Église ; les voilà, dis-je, placés dans le paradis terrestre, où ils sont, comme le reste de ses œuvres, l'objet de la tendresse et des complaisances de leur Créateur : [1] *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.* Voilà le premier ouvrage de celui par qui tout a été fait, et qui a servi de prototype à toute créature. Car une voix venue du ciel nous assure qu'il était dès lors avec nos premiers parents : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.* Voilà comme il a commencé à former et à instruire tout homme qui vient en ce monde.

Comment a-t-il fini, et quelles ont été ses dernières instructions? O homme encore plus ingrat que malheureux ! tu devrais en comprendre du moins la nécessité! Une funeste expérience devrait t'avoir appris que tu ne saurais trouver en toi-même le bonheur que tu cherches invinciblement, que tu es divisé et en guerre avec toi-même, que tu as par conséquent besoin d'un pacificateur et d'une victime qui te réconcilient toi-même avec toi-même : mais tu ne veux rien entendre à cet égard. Ce n'est pas assez pour toi d'avoir fermé le livre de la vérité, tu t'opposes encore de toutes tes forces à ce que l'Agneau l'ouvre par son sacrifice volontaire. A Dieu ne plaise, Seigneur, que semblable chose vous arrive!... Écoute du moins les reproches de ton maître, et comprends enfin son amour : « [2] Retirez-vous, Satan, vous me devenez un sujet » de scandale ! » Insensé, n'a-t-il donc pas fallu que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire? [3] *Nonne oportuit pati Christum?* D'où lui est venue cette nécessité, ô mon Sauveur, sinon de ce qu'une marâtre cruelle a tissu de ses propres mains une couronne d'épines au vrai Salomon? La couronne brillante est tombée de notre tête : malheur à nous, à cause de nos péchés : [4] *Væ nobis, quia peccavimus!*

[1] Gen. 1. 31.
[2] Marc. 8. 33.
[3] Luc. 24. 26.
[4] Jerem. thren. 5. 16.

V. 2. *Et in utero habens, clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat.*

« Et étant enceinte, elle criait comme en travail, et ressentait les douleurs de l'enfantement. »

Mais quelle liaison y a-t-il, ou plutôt quelle contradiction ne semble-t-il pas y avoir entre ces deux premiers versets.

Cessons de nous étonner de notre étonnement, mes frères, notre prodigieux historien eût manqué son but s'il ne l'avait point excité en nous : car il est chargé de nous raconter et non pas de nous expliquer les mystères, au nombre desquels sera toujours, pour notre esprit environné de si profondes ténèbres, la permission du péché. Les prophètes eux-mêmes ne peuvent comprendre comment l'or pur de la charité s'est obscurci; jusque dans les enfers les démons, tout pénétrants qu'ils sont, ne cessent de demander à leur chef comment il a pu tomber de si haut : [1] *Quomodo cecidisti, Lucifer.*

Mais s'il ne nous est pas donné de concevoir la nature du péché, ni les raisons pour lesquelles Dieu le permet, il n'en est pas moins vrai que l'expérience, dont personne ne peut récuser le témoignage, se joint à la foi pour nous en démontrer l'existence.

Il y a évidemment désordre et souffrance dans toute la nature. La mort, qui ne peut être qu'un châtiment, y assujettit tout à son empire. Or, la souveraine justice, selon la remarque de saint Augustin, ne saurait punir des innocents : les hommes ne le sont donc pas, et la foi nous apprend qu'en effet l'innocence de nos premiers parents demeura stérile. Ce ne fut qu'après avoir été frappés de malédiction qu'ils engendrèrent des enfants à leur image et ressemblance.

Déjà la femme avait entendu ces terribles paroles : « Vous » n'enfanterez que dans la douleur et les angoisses : » [2] *In dolore paries filios.* Cette sentence s'exécutera jusqu'à la con-

[1] Isaï. 14. 12.
[2] Gen. 3. 16.

sommation des siècles ; mais beaucoup plus rigoureusement encore au spirituel que dans le sens propre et littéral.

Nous connaissons au moins une exception sous ce dernier rapport, en faveur de la sainte Mère de Dieu ; mais, loin que son glorieux privilége se soit étendu jusqu'à l'enfantement spirituel, il lui a plus coûté de gémissements et de douleurs qu'à aucune autre créature. « Personne n'ignore, dit saint » Augustin, que cette femme ne figure la sainte Vierge aussi » bien que l'Église, ni que l'une et l'autre ont enfanté le chef » et les membres. » Toutes les deux sont à la fois vierges et mères : mais la mère naturelle du chef l'a enfanté sans douleur ; au lieu que sa mère spirituelle ne l'enfante avec ses membres que par le sang de ses martyrs, les travaux de ses pontifes, les soupirs et les larmes de ses pénitents. Que de gémissements, en effet, que de tribulations de tous genres n'ont pas coûtés aux patriarches, aux prophètes et à tous les anciens justes, l'enfantement et la venue du Messie ! Et depuis que le Désiré des nations est enfin venu, que de sang répandu, que de fatigues essuyées, que de persécutions souffertes pour le maintien et la propagation de la foi !

Nous sommes donc des enfants de douleur, mes frères, et malheur à nous si nous méconnaissons notre origine. Nous ne pouvons consoler notre mère qu'en nous affligeant avec elle : [1] *Beati qui lugent ;* ni contribuer à sa fécondité que par des souffrances : *Cruciabatur ut pariat.*

Les serviteurs du Père de famille ont beau le presser et lui demander comment cela peut se faire, il se contente de leur dire que c'est l'ouvrage de son ennemi ; mais il veut bien nous faire connaître dans le verset suivant quel est cet ennemi.

V. 3. *Et visum est aliud signum in cœlo : et ecce draco magnus rufus habens capita septem ; et cornua decem ; et in capitibus ejus diademata septem.*

« Un autre prodige parut dans le ciel : un grand dragon roux » ayant sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes sur ses têtes. »

[1] Matth. 5. 5.

Après nous avoir si clairement montré l'innocence et la chute de l'homme, saint Jean nous élève encore plus haut, et, remontant jusqu'à la source du mal, il nous décrit la révolte de Lucifer et de ses criminels compagnons contre leur Créateur. Il l'appelle avec raison un autre prodige; car, après les attributs divins manifestés dans la création et la rédemption, qui font l'objet du premier mystère, il n'y a assurément rien de plus incompréhensible que l'ingratitude, l'insolence et la folie d'une misérable créature qui prétend lutter contre Dieu même, et marcher au moins de pair avec lui.

Le prophète ne donne cependant point le nom de grand au second mystère, parce que rien de ce qui vient de la créature ne saurait mériter un si beau titre.

Pour mieux faire ressortir l'extravagance et la dégradation de l'ange orgueilleux, le Saint-Esprit le représente sous la forme monstrueuse d'un dragon à sept têtes et dix cornes, qui sont les desseins criminels qu'il a conçus contre l'Église et qu'il prétend exécuter dans le cours des sept âges de sa durée. Le nombre sept désigne plus spécialement les prétentions du démon à la ressemblance de Dieu servi par les anges, et celui de dix indique les moyens qu'il emploie pour y parvenir. Mais si notre saint prophète nous offre quelques rapports de similitude entre l'Agneau et le dragon, c'est toujours en laissant à chacun le vrai caractère qui lui convient.

Le premier a sept cornes et sept yeux, mais une seule tête qui réduit tout à une direction parfaite. Le second n'a qu'un seul corps, il est vrai, mais ce corps est surmonté de sept têtes, parce qu'il est impossible que l'orgueil, qui fait toute sa règle, soit jamais assujetti à d'autres maîtres qu'à lui-même. Aussi le royaume de Satan est-il un lieu de confusion et d'horreur, figuré par Babylone, dont le nom est parfaitement analogue à cette pensée. Le fils de l'homme est seul au milieu des sept chandeliers d'or, et tient les sept étoiles dans sa main droite, réservant la gauche pour diriger son ennemi du côté qu'il lui plaît, et étendre ou resserrer sa puissance, selon que la sagesse et la justice le demandent. Les têtes du dragon sont toutes ceintes d'autant de diadèmes, pour exprimer la fierté avec

laquelle il affecte l'empire et la souveraineté. Sa couleur rousse nous rappelle ses rapports avec le cheval du second sceau, que nous avons vu figurer l'hérésie, et que nous retrouverons au chapitre suivant sous la forme de la seconde bête.

La ressemblance de la première avec le dragon est encore plus frappante par le nombre des têtes et des cornes qu'ils portent.

V. 4. *Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eas in terram; et draco stetit ante mulierem quæ erat paritura, ut quùm peperisset, filium ejus devoraret.*

« Il entraînait avec sa queue la troisième partie des étoiles » du ciel, et il les jeta sur la terre. Et ce dragon s'arrêta » devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils » aussitôt qu'elle en serait délivrée. »

Ces deux versets rapprochés du huitième et du neuvième chapitre qui concernent les épreuves de l'Église, confirment parfaitement un sentiment théologique incontestable, mais sur lequel on chercherait vainement ailleurs des éclaircissements aussi étendus et aussi sûrs; je veux dire l'état de probation où les anges ont été mis après leur création. Il paraît, en effet, clairement ici que les lumières qu'ils reçurent du Verbe éternel produisirent sur eux les mêmes effets que sa parole produit sur les hommes qui l'entendent. Les uns et les autres se partagent donc en quatre classes. Dans la première, en ce qui concerne les anges, était Lucifer et peut-être quelques autres qui, épris comme lui de leur propre excellence, reçurent avec réserve et une sorte de défiance les communications divines, comme si Dieu avait pu ou voulu les tromper. Préoccupés de ces pensées, ils firent peu d'attention aux promesses et aux menaces de Dieu, et n'y crurent point pleinement.

Ceux de la seconde classe écoutèrent le Seigneur avec plaisir, et eussent volontiers cru tout ce qu'il leur faisait connaître; mais Satan, s'apercevant de ces heureuses dispositions, s'efforça de les détruire en détournant ses compagnons

de se soumettre surtout au Verbe incarné ; car l'imposteur était homicide dès le commencement.

Dans la troisième classe se trouvèrent les anges qui crurent sincèrement et avec joie à tout ce que Dieu leur fit connaître ; mais attaqués par leurs séducteurs, ils ne persévérèrent pas, et se retirèrent de lui au temps de la tentation.

La quatrième classe, enfin, renferma tous les saints anges qui crurent et demeurèrent inviolablement attachés à Dieu. Les deux premières parties des rebelles sont les têtes du serpent, et la troisième en forme la queue. Ainsi, au ciel et sur la terre, parmi les anges, comme parmi les hommes, quiconque ne s'appuie pas franchement et uniquement sur Dieu tombe, et tous ceux qui s'éloignent de lui périssent. O pauvre créature ! cherche donc avant tout le royaume de Dieu et la justice qui y conduit, et opère ton salut avec crainte et tremblement ; car c'est Dieu qui produit la bonne volonté et l'action parfaite.

Le chef des apostats fixe leur attentiou sur la terre, car c'est là qu'il prétend triompher après avoir été chassé du ciel. Il entraîne également ici-bas les fidèles et les docteurs qu'il détache de la vérité pour les précipiter avec lui dans l'abîme du mensonge. « Je souffre un nouveau genre de martyre, » s'écriait saint Pionius au milieu des tourments, quand je » considère ces étoiles du ciel que le dragon a renversées de sa » queue et fait tomber sur la terre. » Il prépare de loin ses batteries et se fait aplanir les voies par ses satellites, auxquels il ne manque pas de faire remarquer le limon et la boue dont l'homme a été pétri : *Misit eas in terram.* Quand il croit sa conquête sûre il s'avance lui-même : *Stetit ante mulierem ;* et nous savons avec quelles ruses, quelles fourberies et quels blasphêmes. C'est bien moins la marche de la femme, au reste, qu'il veut arrêter, que le dessein de Dieu qu'il prétend anéantir; ce n'est point la mère, mais bien l'enfant qu'il cherche à dévorer : *Circuit quærens quem devoret.*

Or, quel peut être le précieux fruit qui lui cause tant d'inquiétude, d'alarmes et de frayeur, sinon le Fils de Dieu lui-même, qui devait s'appeler également un jour le Fils de

l'homme? Il n'était pas difficile à un esprit aussi éclairé et aussi pénétrant que Lucifer de prévoir ou au moins de soupçonner l'incarnation du Verbe supposée dans la création même de la matière; sans quoi la sagesse n'aurait point dit : « Que Dieu l'a mise à la tête de toutes ses œuvres. » Il est donc facile de comprendre comment cet adorable mystère a pu devenir une occasion de chute pour l'ange rebelle, comme l'Esprit-Saint nous paraît l'indiquer clairement ici. Ébloui de sa propre excellence et du rang qu'il tenait dans la hiérarchie céleste, il aura été surpris et étonné de la préférence que la sagesse donnait à l'homme sur les anges, pour s'unir personnellement à la créature. Jaloux ensuite de l'élévation et de la dignité de la nature humaine, il n'aura pas manqué de s'en prendre à Dieu même, et se sera aveuglé au point de se croire en état d'empêcher l'exécution d'un semblable dessein. Plein de ce projet insensé, il se hâte de l'accomplir, sans se douter qu'il assurait ainsi lui-même l'exécution du plan qu'il voulait détruire. Mais aussi avec quel mépris le prophète traite-t-il l'ennemi de son grand Dieu. Sans tenir aucun compte de quatre mille ans de persécutions et d'efforts de toute espèce de la part de l'ange rebelle et de tous ceux qu'il a mis en mouvement, il poursuit sa narration aussi tranquillement que si toutes les créatures s'étaient empressées d'applaudir au dessein du Créateur.

V. 5. *Et peperit filium masculum, qui recturus erat omnes gentes in virgâ ferreâ; et raptus est filius ejus ad Deum, et ad thronum ejus.*

« Elle enfanta un enfant mâle qui devait gouverner toutes » les nations avec un sceptre de fer; et son fils fut enlevé à » Dieu et à son trône. »

On ne saurait assurément méconnaître cet enfant puissant, dont le sceptre aussi inflexible que le fer même doit gouverner toutes les nations. C'est évidemment Jésus-Christ à qui elles sont promises pour héritage : [1] *Dabo tibi gentes hæreditatem*

[1] Ps 2. 8.

tuam. Lui seul avait droit au trône paternel en vertu de sa naissance. Il y est monté au jour de sa glorieuse ascension, où il a pénétré les cieux, [1] s'est avancé jusqu'à l'Ancien des jours, selon la prophétie de Daniel, et s'est assis à sa droite comme son égal et son associé à l'empire de l'univers.

V. 6. *Et mulier fugit in solitudinem ubi habebat locum paratum a Deo, ut ibi pascant eam diebus mille ducentis sexaginta.*

« Et la femme s'enfuit dans le désert où elle avait une re-
» traite que Dieu lui avait préparée, pour y être nourrie mille
» deux cent soixante jours. »

Le fils étant reconnu, on ne saurait méconnaître la mère. Il s'agit donc spécialement ici de Marie, de laquelle est né Jésus. L'Église n'était-elle pas, en effet, renfermée toute entière dans la sainte famille ? L'ange qui instruit saint Jean ne lui fait pas connaître la solitude où elle se retire, mais celui qui fut envoyé à saint Joseph a suppléé à ce silence : « Prenez,
» dit-il, l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte. »

Voilà donc la retraite que Dieu a préparée à son Fils. Il le met, pour ainsi dire, en possession de la gentilité avant que les Juifs le renoncent. Il lui prépare un peuple nouveau avant que l'ancien se soit déshérité lui-même. Fuyez donc, ô saint vieillard, fuyez cette terre ingrate, si long-temps arrosée des pluies du ciel, et à laquelle son maître est prêt à mettre le feu. Allez porter ailleurs le précieux dépôt qui vous est confié, et fécondez ces déserts maintenant si arides, mais qui vont fleurir bientôt et produire des fruits aussi abondants que délicieux.

Quelles furent les heureuses créatures que la Providence chargea de nourrir la sainte famile dans le lieu qui lui était destiné ? *Ibi pascant eam.* L'Évangile ne nous en dit rien, et le Saint-Esprit ne juge pas non plus à propos de nous le faire connaître ici ; mais il nous apprend ailleurs que c'est aux

[1] Dan. 7. 9.

anges que Dieu a confié le soin de son Fils : [1] *Angelis suis mandavit de te;* et qu'ils ne doivent jamais le perdre de vue : *Ut custodiant te* in *omnibus viis tuis.* Ils sont chargés de publier sa naissance, de lui procurer des adorateurs, de le soustraire à la fureur de ses ennemis et de pourvoir à tous les besoins auxquels il a voulu s'assujettir pour l'amour de nous. Aussi ne sait-on qu'admirer le plus des ordres précis et rigoureux des serviteurs, ou de la prompte et silencieuse obéissance du maître, si parfaitement imitée par ses humbles parents : « [2] Prends l'enfant et la mère, fuis..., demeure là jusqu'à ce » que je te dise de revenir. » Et Joseph se levant, prend l'enfant et la mère, se retire en Égypte et y demeure attendant de nouveaux ordres.

Combien de temps se firent-ils attendre ? Saint Jean nous le dit dans ce verset, parce que c'était un mystère qu'il était chargé de nous découvrir. La famine ordonnée par Élie sous Achab, et la persécution d'Antiochus avaient duré trois ans et demi chacune. Notre prophète nous montre l'accomplissement de cette double figure dans la personne de Jésus-Christ, pain vivant descendu du ciel et banni de la terre d'Israël par ses persécuteurs pendant le même temps.

Cette première persécution que Notre-Seigneur souffre en personne, et qui était figurée dans la loi, devient le modèle de toutes celles qu'éprouvera son Église jusqu'à la fin des temps.

Voici la raison que Bossuet donne de leur durée : « [3] Comme » on voit dans toute l'Apocalypse le nombre de sept consacré » pour désigner quelque chose de complet, le temps de » trois ans et demi, qui est justement la moitié de sept ans, et » partage par le milieu une semaine d'années, doit marquer » un temps imparfait qui n'arrive pas à son terme. De cette » sorte on le prend pour le temps mystique auquel les persé- » cutions sont fixées, pour marquer qu'étant resserrées par la

[1] Ps. 90. 11.
[2] Matth. 2. 13.
[3] Boss. Apoc. 11. 3.

» main de Dieu, elles ne parviendront jamais au terme » complet que se proposaient les persécuteurs. »

Que j'aime à voir ce génie si vaste et en même temps si sage entrer dans ce détail, lui qui fait consister la justesse des prophéties dans les grands traits et non dans les minuties. Mais c'est que, dans la réalité, il n'y a de vraiment minutieuses que les circonstances dont l'Esprit-Saint ne tient pas compte, et que les hommes voudraient relever selon leurs faibles idées. Toute l'importance d'une prophétie peut consister quelquefois dans un mot, une syllabe, une lettre même dans la pensée de Dieu ; tandis que des pages entières ne sont que des accompagnements qu'on pourrait négliger sans les mêmes inconvénients. Mais quel sera le téméraire qui osera faire ce discernement avant que Dieu se soit expliqué lui-même, ou sans une inspiration particulière de son esprit.

V. 7. *Et factum est prœlium magnum in cœlo : Michael et angeli ejus prœliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus.*

« Il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges » combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec » ses anges. »

Depuis le commencement jusqu'à la fin de sa prophétie, saint Jean parle alternativement des deux sociétés qui en font tout l'objet ; de Jésus-Christ et son Église, du démon et de ses anges avec tous les amateurs du monde. Ses transitions sont plus ou moins frappantes ; mais nulle part elles ne sont aussi fréquentes, ni aussi sensibles que dans ce chapitre où le prophète semble se transporter aussi rapidement [1] qu'Habacuc de Judée à Babylone et de Babylone en Judée. Ce sont les mystères et non pas les versets qui se suivent dans sa pensée.

Il est évident, par exemple, que le septième dont nous nous occupons maintenant n'est pas la continuation du sixième,

[1] 14. Dan. 35.

mais bien du quatrième. Il en est de même de celui-ci et du second. Du reste, ces deux grands objets occupent constamment les écrivains sacrés, comme on le voit dès le commencement de la Genèse, dans les psaumes, dans Job et les prophètes.

Tout le monde conçoit sans peine qu'un combat entre de purs esprits comme sont les anges, ne peut consister que dans l'opposition de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs affections ; mais ce qu'aucun mortel ne saurait comprendre, c'est la vivacité et la force de cette opposition, surtout quand il s'agit d'un intérêt aussi grave que celui de se décider entre le bien et le mal souverain. C'est pourquoi le combat fut terrible : *Prœlium magnum in cœlo.*

Chaque troupe a son chef : Michel, dont le nom signifie *qui est semblable à Dieu*, s'oppose de toutes ses forces, avec ses fidèles compagnons, aux prétentions criminelles du dragon et de ses anges qui leur résistent aussi de tout leur pouvoir. [1] Michel est un grand prince, dit le Seigneur à Daniel, et le défenseur de ton peuple, c'est-à-dire de tous les enfants de Dieu ; et c'est par conséquent avec raison que l'Église chrétienne le regarde comme son premier et son plus puissant protecteur après Jésus-Christ et sa sainte Mère. Mais plus le zèle du saint archange est ardent, plus il est pur ; et il n'ose même pas, selon saint Jude [2], maudire son infâme adversaire. O charitable gardien du peuple fidèle ! de quel œil devez-vous donc voir tant de fiel et d'amertume dans les écrits de ceux qui prétendent ne soutenir que la vérité.

V. 8. *Et non valuerunt, neque locus inventus est eorum ampliùs in cœlo.*

« Mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se » trouva plus dans le ciel. »

On ne pouvait attendre une autre issue d'un combat si

[1] Dan. 12. 1.
[2] Jud. 9.

inégal ; mais on est stupéfait et épouvanté en voyant ces malheureux s'opiniâtrer dans leur audacieuse confiance.

Ils n'ont plus de place au ciel parce qu'ils lui ont préféré la terre. Dieu les a traités selon les désirs de leur cœur . de quoi peuvent-ils se plaindre ?

V. 9. *Et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et Satanas, qui seducit universum orbem ; et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt.*

« Et ce grand dragon, l'ancien serpent appelé le diable et » Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en » terre et ses anges avec lui. »

Cet énorme dragon est nommé ancien serpent, pour nous rappeler les ruses et les artifices par lesquels il séduisit nos premiers parents ; diable et Satan, pour nous dévoiler toute l'horreur de sa conduite envers Dieu et ses saints. Ces deux expressions, dont la première est grecque et la seconde hébraïque, ont à peu près le même sens et signifient un adversaire, un ennemi, un calomniateur : qualifications odieuses que le Saint-Esprit ne semble accumuler que pour nous inspirer plus d'éloignement et de mépris pour celui qui les mérite si bien. Mais malgré ces préservatifs, les enfants des hommes ne se laissent pas moins séduire par cette épouvantable bête. Il est le maître et comme le Dieu du monde entier, tenant sous sa tyrannie tous ceux que Jésus-Christ ne délivre pas, comme l'enseigne formellement saint Paul : [1] *Ut convertantur de potestate Satanæ ad Deum.* Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'après avoir senti la différence du joug de ces deux maîtres, après avoir été tiré de l'esclavage pour goûter les dons de Dieu, on puisse se laisser tromper de nouveau. Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu ?

Les anges rebelles sont précipités en terre, comme dans un séjour qu'ils ont choisi eux-mêmes à l'instigation de leur

[1] Act. 26. 18.

chef : *Misit eos in terram.* Ils y régneront pleinement sur tous les hommes auxquels ils pourront inspirer l'amour de ses faux biens ; car c'est là proprement le monde, dit saint Augustin : *Dilectores mundi, mundus.*

Voilà ceux que le dragon infernal peut dévorer sans peine, parce qu'ils ne portent point le sceau de Dieu sur le front. Ils n'ont rien de la stabilité, ni de la vigueur de cet enfant mâle dont le sceptre ne fléchit jamais : [1] *Non sic impii, non sic;* mais ils ressemblent à la poussière que le vent enlève de dessus la face de la terre. Voilà la vile pâture dont Lucifer est réduit à se repaître dans son nouveau séjour : [2] *Terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ.*

V. 10. *Et audivi vocem magnam in cœlo dicentem : Nunc facta est salus, et virtus, et regnum Dei nostri, et potestas Christi ejus ; quia projectus est accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos ante conspectum Dei nostri die ac nocte.*

« Et j'entendis une grande voix dans le ciel qui dit : Main-
» tenant le salut de notre Dieu est affermi, et sa puissance et
» son règne, et la puissance de son Christ ; parce que l'accu-
» sateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant
» Dieu, a été précipité. »

Les dernières paroles du verset supposent visiblement que Lucifer ne séduisit ses malheureux compagnons que successivement et comme par dégrés, et que la miséricorde de Dieu le souffrit encore quelque temps après sa chute parmi les bons anges, puisqu'il les accusait jour et nuit devant Dieu. Mais le cantique d'actions de grâces que chantent ces esprits bienheureux est tout prophétique, et ne regarde pas seulement la victoire qu'ils viennent de remporter sur leurs ennemis, mais encore toutes celles qui sont assurées à l'Église de tous les temps, auxquelles ils prendront un si vif intérêt et une part si active. Le triomphe commença par eux, mais il continuera

[1] Ps. 14.
[2] Gen. 3. 14.

de siècles en siècles jusqu'à la fin du monde. C'est alors que s'accomplira pleinement leur prophétie, et que le dragon, avec son énorme et horrible queue, sera précipité pour la dernière fois et frappé de ce foudroyant anathème : « Allez, » maudit, au feu éternel. »

Alors seulement on pourra dire en toute vérité : Le salut de notre Dieu est affermi, ainsi que la puissance de son Christ. Jusque là tous ses enfants auront besoin d'une grande patience pour soutenir le combat auquel ils sont appelés. Ils doivent s'attendre aux persécutions et aux calomnies que l'accusateur des saints a fait subir et dévorer aux Job de tous les temps; mais ils doivent aussi s'armer d'une confiance inébranlable, à la vue des couronnes qui ceignent le front de leurs frères, qui en sont redevables au sang de l'Agneau.

V. 11. *Et ipsi vicerunt eum propter sanguinem Agni, et propter verbum testimonii sui, et non dilexerunt animas suas usque ad mortem.*

« Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par le té- » moignage qu'ils ont rendu à sa parole, et ils ont méprisé » leur vie jusqu'à souffrir la mort. »

Les anges ne doivent pas moins leur persévérance aux mérites de Jésus-Christ que les hommes leur rédemption. Il n'est pas seulement le principe et la fin de toutes choses, il est encore le lien qui unit toutes les créatures à Dieu, et le fondement qui soutient tout l'édifice du ciel et de la terre. Tout est de lui, tout est pour lui, tout repose sur lui : [1] *Omnia per ipsum et in ipso constant.* En lui et par lui seul, Dieu est toute chose en tous. Refuser sa médiation, c'est s'appuyer sur le néant de la créature ; se séparer de lui, c'est devenir une pierre de rebut, un sarment sec et aride destiné au feu. Ne pas reconnaître et confesser le Fils, c'est renoncer au Père ; vouloir combattre sans lui, c'est être déjà vaincu. Or, c'est par sa croix qu'il a lui-même triomphé du monde et

[1] Coloss. 1. 17.

de l'enfer ; c'est du haut de sa croix qu'il a tout attiré à lui, selon sa promesse. Dès le commencement du monde, les saints anges annoncent cette vérité à leur manière, et disent en quelque sorte, comme saint Paul : « Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est la toute-puissance de Dieu » même » : [1] *Prædicamus Christum crucifixum, Dei virtutem.* La vertu de son sang adorable a rendu les apôtres intrépides devant les tyrans, soutenu les martyrs au milieu des plus cruelles tortures, et inspiré le courage des lions aux chastes et timides colombes. Tous, embrasés de son amour, ils ont foulé aux pieds et regardé comme de la boue les biens, les plaisirs et les honneurs de la vie présente ; tous lui demeurent fidèles jusqu'à la mort. Tel est le charmant spectacle qui ravit les heureux habitants du ciel. Mais il en est un autre qui fait pleurer amèrement les anges de paix : ce sont les ravages et les désordres que les démons causent dans l'Église et dans le monde.

V. 12. *Propterea lætamini, cœli, et qui habitatis in eis. Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quòd modicum tempus habet.*

« C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui » y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le » diable est descendu vers vous plein d'une grande colère, » sachant qu'il lui reste peu de temps. »

Le grand sujet de la joie des anges et des saints, c'est la gloire de Dieu dans les succès et les victoires de l'Église ; mais ils s'affligent de ses maux et de ses persécutions, à cause des faibles qui succombent. Ce n'est pas toutefois à l'Église que l'implacable colère du dragon est le plus nuisible, c'est au monde, aux méchants eux-mêmes. Est-il, en effet, un malheur comparable à celui de devenir les instruments de la malice et de la rage de cet ennemi de Dieu et des hommes, de partager sa haine pour la vérité, et de travailler avec lui à l'éteindre

[1] I. Cor. 1. 23.

dans l'esprit et dans le cœur des créatures? Malheur donc à la terre et à la mer, aux gens de bien qui sont exposés à faillir, et aux méchants qui sont trouvés dignes de devenir leurs persécuteurs. Les uns peuvent tomber et se perdre; les autres s'enfoncent de plus en plus dans l'abîme.

On ne doit pas s'étonner d'entendre les anges appeler *courte* la durée du monde : *Modicum tempus;* puisque les prophètes ont tenu le même langage. Il y a près de cinq mille ans qu'Hénoch disait à ses contemporains : « [1] Voilà le Seigneur » qui vient avec ses saints pour juger les hommes. »

Quant au démon, la fureur qui le pousse à la vengeance est plus que suffisante pour lui faire trouver trop court le temps qu'il pourra employer à la satisfaire.

V. 13. *Et postquàm vidit draco quòd projectus esset in terràm, persecutus est mulierem quæ peperit masculum.*

« Mais le dragon, se voyant précipité en terre, poursuivit la » femme qui avait mis au monde l'enfant mâle. »

Voyant inutiles tous ses efforts pour empêcher la naissance du Sauveur et pour l'étouffer dans son berceau, le dragon comprend la vérité de la sentence qui l'a frappé, et sent qu'il ne pourra réellement dévorer que la terre qui lui est abandonnée : [2] *Comedes terram.* Mais il n'en devient que plus furieux contre la femme qu'il persécute de nouveau. Il ne peut plus s'opposer à sa marche qu'elle continue en dépit de sa rage; mais il la poursuit de toute la haine dont il est capable. Il décharge alors toute sa colère sur la nation juive, dont il fomenta plus que jamais les divisions. Il remplit surtout les Pharisiens d'orgueil et de faux zèle pour la religion et les intérêts du peuple, tandis qu'il inspirait des sentiments tout contraires aux Hérodiens, et qu'il soufflait de toutes ses forces la plus horrible impiété aux Sadducéens.

[1] Jud. 14.
[2] Gen. 3. 14.

V. 14. *Et datæ sunt mulieri alæ duæ aquilæ magnæ ut volaret in desertum in locum suum, ubi alitur per tempus et tempora et dimidium temporis a facie serpentis.*

« Et l'on douna à la femme deux ailes d'un grand aigle, » afin qu'elle s'envolât au désert, au lieu de sa retraite, où » elle est nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps, » hors de la présence du serpent. »

Nous voyons ici une allusion évidente à l'admirable figure que Moïse emploie dans son cantique d'actions de grâces, pour peindre la tendre sollicitude et la puissante protection dont Dieu environne son peuple, en les comparant aux soins de l'aigle pour ses petits qu'il couvre de ses ailes, qu'il encourage et aide à voler dans leur extrême faiblesse.

Le Seigneur n'abandonna donc point, dans cette dernière extrémité, les siens qu'il couvrit des ailes de sa protection. Tous ceux qui, comme Zacharie, Siméon, Anne la prophétesse et tant d'autres, attendaient vraiment la rédemption d'Israël, et n'avaient point oublié les prodiges opérés à la naissance du Sauveur, s'élevèrent aux plus sublimes vertus. Étrangers, comme leur père Abraham, sur la terre qu'ils habitaient, elle était pour eux un vrai désert dans lequel ils gémissaient sur les erreurs et les désordres dont ils se voyaient forcés d'être les témoins. Le mépris des biens présents et la confiance en Dieu furent les deux ailes qui, plus fortes et plus rapides que celle de l'aigle, les transportèrent jusque dans le ciel, et les rendirent avides de la parole qui en est descendue. Ils en ont rempli leur esprit et nourri leur cœur par la lecture et la méditation, en attendant qu'ils pussent entendre le Verbe incarné la leur expliquer lui-même dans le temps et le lieu que leur Père céleste avait marqué dans ses décrets.

Le lieu fut, pour l'ordinaire, celui des assemblées communes, la synagogue, souvent le temple même, quelquefois les places publiques ou les déserts : car le moment était venu où la parole de Dieu ne devait plus être enchaînée.

Pour le temps, il fut court, et fixé à trois ans et demi, selon le langage de Daniel, parce qu'il fallait compléter les sept

années de persécutions que Jésus-Christ devait souffrir, comme figuratives de toutes celles de son Église. Mais tout cela se passe hors de la présence du serpent, qui ne saurait pénétrer des mystères dont il doit assurer l'accomplissement à son insçu.

V. 15. *Et misit serpens ex ore suo post mulierem, aquam tanquàm flumen, ut eam faceret trahi a flumine.*

« Alors le serpent jeta de sa gueule comme un grand fleuve » après la femme, pour l'entraîner dans ses eaux. »

Le dragon n'ignore pas cependant que les temps sont proches, que le Messie est certainement né, qu'il a échappé au massacre des innocents, et qu'il doit être dans la Judée. Il fait donc les derniers efforts pour exterminer tous ceux qui croient en lui. Il vomit de sa propre gueule des flots de calomnies et d'injures, et lache contre eux tout le fleuve des passions jalouses et haineuses des Scribes et des Pharisiens. C'est alors que ce fier et insolent Béhémoth a vraiment la confiance d'avoir avalé le Jourdain même, et il se hâte de le vomir pour engloutir la femme : *Ut eam faceret trahi à flumine.* L'insensé ne s'aperçoit pas qu'il n'a fait que changer sa poussière en une vase infecte.

La société des saints, qui a des promesses éternelles, ne périra point. Elle va subir, il est vrai, la plus rude épreuve réservée à l'ancienne alliance, mais le secours y sera proportionné. L'ancien serpent va mordre, et, pour ainsi dire, dévorer le talon de la femme; mais la femme aussi va lui écraser la tête.

Jusqu'ici Michel et ses anges ont combattu contre le dragon en faveur du peuple de Dieu. Ils l'ont tiré de l'Égypte et nourri dans le désert par les mains de Moïse; établi et protégé dans la Terre sainte par celles de Josué, de Gédéon, de Samson et de tous les grands hommes suscités de Dieu pour sa défense.

Mais un protecteur plus puissant encore est promis à ce peuple tout miraculeux. C'est à l'ange du grand conseil que

sa pleine et entière délivrance est réservée. Le Père de famille, après avoir adressé aux possesseurs de sa vigne grand nombre de serviteurs, va enfin leur envoyer son propre Fils avec la puissance et l'autorité convenables à son rang. Mais comme Satan a vaincu par l'orgueil, le Sauveur doit triompher par l'humilité. Le pasteur s'est revêtu de la peau des brebis pour leur inspirer plus de confiance, et pour tromper le loup plus facilement.

V. 16. *Et adjuvit terra mulierem, et aperuit terra os suum, et absorbuit flumen quod misit draco de ore suo.*

« Et la terre aida la femme; elle ouvrit son sein et engloutit » le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule. »

Quelle peut donc être cette terre qui vient au secours de la femme après tous les anges et dans un si grand danger, sinon celle d'où est sortie la vérité et qui a fléchi la justice du ciel ? [1] *Veritas de terra orta est.* Elle ouvre la bouche, cette terre nouvelle, non pour excuser, mais pour confesser son crime; non plus pour justifier l'homme, mais pour faire connaître la grande miséricorde que le Seigneur lui a faite; non plus pour refuser la pénitence, mais pour accomplir en toutes choses l'adorable volonté du Père céleste : [2] *Ecce venio, ut faciam voluntatem tuam.* Elle accepte amoureusement le calice qui lui est offert, quelque profond et quelque amer qu'il soit, elle le boira jusqu'à la lie. L'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde s'abandonne tranquillement et sans défense à la voracité du dragon, dont il épuise lui seul toute la rage et la fureur : *Absorbuit flumen quod misit draco de ore suo;* mais, en se livrant à ses ennemis, il leur défend de toucher à ses disciples : [3] *Sinite hos abire.* Le Fils du Dieu vivant, sa splendeur et sa gloire, son image parfaite, protége et délivre ainsi la femme, selon la promesse que lui en avait faite le saint roi

[1] Ps. 84. 12.
[2] Ps. 39. 9.
[3] Joan. 16. 8.

prophète : [1] *Adjuvabit eam vultu suo.* Elle n'a point été ébranlée, parce que son véritable Emmanuel était avec elle : [2] *Deus in medio ejus non commovebitur.*

Voilà un nouveau sujet de colère au dragon contre elle. Il voulait l'anéantir, il n'a fait que la rendre plus admirable ; il prétendait perdre le froment, il n'a consumé que la paille. Ce qu'il a obtenu ne lui paraît rien, et ce qui lui a échappé fait son dépit et son tourment.

V. 17. *Et iratus est draco in mulierem, et abiit facere prœlium cum reliquis de semine ejus, qui custodiunt mandata Dei, et habent testimonium Jesu-Christi.*

« Et le dragon s'irrita contre la femme, et alla faire la guerre » à ses autres enfants qui gardent les commandements de » Dieu, et qui rendent témoignage à Jésus-Christ. »

Il quitte donc la Judée devenue son domaine, une vraie synagogue de Satan, pour aller faire la guerre aux nouveaux enfants de l'Église, aux Gentils devenus chrétiens et successeurs des Juifs infidèles et ingrats. Il reconnaît enfin que les oracles vont s'accomplir; qu'un peuple immense, long-temps assis dans les ombres de la mort, va recevoir une grande lumière. Cette vue le tourmente, et cet ambitieux, insatiable de conquête, tremble maintenant pour ses propres états. [3] Le cruel Achab a répandu le sang de Naboth pour s'emparer de son héritage; mais voici qu'une sentence de mort est prononcée contre lui-même.

V. 18. *Et stetit supra arenam maris.*

« Et il s'arrêta sur le sable de la mer. »

Il se retire donc sur les limites de son empire qu'il se propose de défendre vigoureusement, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

[1] Ps. 45. 6.
[2] Ibid.
[3] III. Reg. 21. 19.

La méthode de notre saint prophète est donc toujours la même, et sa marche parfaitement uniforme. Dès le commencement de son livre il nous montre Jésus-Christ, et ensuite son Église. Après nous avoir tracé ici le portrait de Satan, sous la forme du dragon, il va continuer à décrire la société dont il est le chef. Il n'a cessé d'en parler jusqu'ici ; partout il la suppose ; on la trouve partout; mais il ne nous l'a point encore montrée sensiblement, ni peinte sous ses véritables couleurs.

CHAPITRE XIII.

V. 1. *Et vidi de mari bestiam ascendentem, habentem capita septem, et cornua decem, et super cornua ejus decem, diademata, et super capita ejus nomina blasphemiæ.*

« Et je vis une bête s'élever de la mer, ayant sept têtes et » dix cornes, et dix diadêmes sur ses cornes, et des noms de » blasphêmes sur ses têtes. »

Nous ne recevrons l'explication détaillée de cette bête qu'au chapitre dix septième ; mais pour bien saisir ce qui en est dit dans toute l'Apocalypse et même dans toute l'Écriture en général, il faut se faire une idée nette et précise de son ensemble. Or, ce n'est pas autre chose que le monde proprement dit, et, comme nous l'a déja expliqué saint Augustin, ce sont ses amateurs qui font le monde ; c'est cette société que Jésus-Christ frappe de ses anathêmes, à cause des scandales qui y règnent, et pour laquelle il ne prie point : [1] *Non pro mundo rogo* ; société perverse et corrompue, dont tout le mobile est l'intérêt propre; tout le bonheur, le plaisir des sens ; qui ne reconnaît d'autre règle que sa volonté, et ne prétend dépendre que d'elle-même. En un mot, c'est la réunion des anges rebelles et de tous les hommes qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, ne reconnaissent pas Jésus-Christ pour chef, ou ne vivent pas de la foi en ses mérites : c'est la société anti-chrétienne, dont le principal chef, qui est le démon, a une foule de subalternes à ses ordres : voilà

[1] Joan. 17. 9.

le monde opposé à l'Église, Babylone, à Jérusalem. Mais on conçoit que cette société peut être considérée sous une foule de points de vue différents. Elle l'est particulièrement ici sous le rapport de l'autorité qu'elle usurpe des chefs qui la gouvernent. Elle monte de la mer qui, par l'agitation de ses flots et les tempêtes qui la tourmentent souvent, représente fort naturellement les passions humaines, dont le siège est tout entier dans le cœur. Elle a, comme le dragon son modèle et son digne chef, sept têtes et dix cornes qui marquent son pouvoir et ses principaux organes. Ses diadèmes désignent l'indépendance qu'elle professe; et les blasphèmes, sa révolte contre le Dieu du ciel et de la terre.

Ce serait donc embrouiller inutilement nos idées sur cette bête, que de vouloir la trouver dans tel ou tel persécuteur de l'Église en particulier. Elle les comprend tous, mais aucun ne saurait la représenter elle-même tout entière. Il en est de même de toutes les fausses religions qui font partie de la bête, mais dont aucune ne la compose en entier. Les applications qu'on leur en fait conviennent plus ou moins exactement à chacune; mais il n'y a que leur ensemble qui puisse en exprimer tous les traits.

V. 2. *Et bestia quam vidi similis erat pardo, et pedes ejus sicut pedes ursi, et os ejus sicut os leonis. Et dedit illi draco virtutem suam, et potestatem magnam.*

« La bête que je vis était semblable à un léopard; ses pieds » ressemblaient aux pieds d'un ours, et sa gueule, à la » gueule d'un lion : et le dragon lui donna sa force et sa grande » puissance. »

[1] Daniel avait aussi vu quatre bêtes sortir de l'agitation d'une grande mer, qui représentaient quatre empires, selon l'explication qu'il en reçut lui-même. C'étaient de l'aveu général des interprètes, ceux des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains. Toutes ces nations ont été ennemies

[1] Dan. 7. 3.

et plus ou moins persécutrices du peuple de Dieu, auquel l'Écriture rapporte tous les évènements dont elle parle.

La première de ces bêtes ressemblait à un lion ; la seconde à un ours, et la troisième à un léopard. La forme de la quatrième n'est point indiquée ; le prophète remarque seulement qu'elle était fort différente des autres, et qu'elle portait dix cornes.

Nous en avons parlé plus longuement ailleurs ; il nous suffit de nous rappeler qu'elle figurait l'empire romain, lequel, au temps de saint Jean, avait envahi tous les autres. C'est pourquoi le prophète ne voit qu'une seule bête, qui comprend les quatre de Daniel. Elle a dix cornes comme la quatrième, un corps de léopard comme la troisième, des pieds d'ours comme la seconde, et une gueule de lion aussi bien que la première. Il rappelle ainsi, dans l'ordre chronologique, les empires qu'elle représente, en remontant depuis Rome jusqu'à Babylone.

Le dragon donne sa puissance à la bête, à tous ceux qu'il séduit, mais surtout aux princes et aux grands, en leur inspirant sa haine, ses ruses et ses impostures. C'est ainsi qu'il a disposé d'un Antiochus, d'un Néron, d'un Photius et de tant d'autres monstres et imposteurs qu'il souleva contre la vérité.

V. 3. *Et vidi unum de capitibus suis quasi occisum in mortem, et plaga mortis ejus curata est. Et admirata est universa terra post bestiam.*

« Je vis une de ses têtes blessée à mort : mais cette plaie » mortelle fut guérie, et toute la terre en étant émerveillée, » suivit la bête. »

Cette tête si grièvement blessée, est dans un premier sens l'empire romain idolâtre, dont les divinités, qui faisaient les principales forces de la bête, parurent frappées de mort à la conversion de Constantin et ses collègues, mais qui ressuscitèrent, en quelque sorte, sous Julien l'apostat, lorsque le dragon et la bête reçurent de nouveau les honneurs divins, et que Rome redevint déesse comme auparavant.

Toute la terre, c'est-à-dire les hommes charnels et terrestres, fut dans l'admiration et rendit ses hommages à la bête. Son règne fut court toutefois, et la destruction de l'empire par les Barbares qui devinrent chrétiens fit une nouvelle blessure à la bête, et retrancha même totalement cette tête. Mais le dragon qui ne s'endort jamais la fit aussitôt remplacer par une autre. Mahomet et ses successeurs furent substitués à Julien et ses pareils. Il ne fut plus question d'idoles de pierre, ni même d'or ou d'argent dans le nouvel empire. Cette grossière idolâtrie était désormais trop décriée pour pouvoir seconder les vues de l'imposteur de la Mecque. Le père du mensonge lui en inspira tant d'horreur, qu'il la lui fit voir jusque dans l'hommage que les chrétiens rendaient aux images des saints. C'était un artifice fort bien combiné de sa part, que de vouloir faire retomber sur ses ennemis l'ignominie dont il l'avaient couvert. On ne parla donc plus dans la nouvelle religion ni de Jupiter, ni de Mars, ni d'Apollon; mais Satan n'oublia pas sa fille chérie, l'infâme et impudique déesse, qui triompha d'autant plus sûrement qu'elle ne conserva d'autels que dans le cœur de ses adorateurs brutaux.

Cette seconde blessure de la bête fut donc guérie par le fanatisme et l'impudicité. Plusieurs passages de notre prophétie en indiquent une troisième qu'elle recevra avant l'arrivée de l'Antechrist, comme nous le verrons à l'effusion de la sixième coupe.

V. 4. *Et adoraverunt draconem qui dedit potestatem bestiæ; et adoraverunt bestiam, dicentes : Quis similis bestiæ? et quis poterit pugnare cum eâ?*

« Ils adorèrent le dragon qui avait donné puissance à la » bête, et ils adorèrent la bête en disant : Qui est semblable » à la bête? et qui pourra combattre contre elle? »

Combien de grossiers et voluptueux orientaux dûrent s'applaudir de se voir affranchis de la continence évangélique par la polygamie de l'Alcoran, et adorèrent ainsi le démon de

l'impureté, en bénissant son prophète et s'écriant : Qui est semblable à la bête ?

Quelle heureuse religion que celle qui procure tant de jouissances en cette vie, et nous en assure encore de plus grandes dans l'autre !... *Quis similis bestiæ?*

Remarquez, mes frères, cette ressemblance de sentiments, ou du moins de langage, entre les adorateurs de la bête et ceux du vrai Dieu. Le cri de ralliement de ceux-ci est dans le nom même de leur protecteur et de leur modèle, le grand saint Michel : Qui est semblable à Dieu ? Ceux-là emploient une expression toute semblable pour exprimer leur admiration envers leur divinité ; mais le Saint-Esprit trahit leur secret en leur faisant ajouter : Qui pourra la combattre?

Voilà bien la faiblesse et les excuses de l'homme. Il prétend justifier tous ses excès par l'impuissance où il est de faire autrement. Ce sera surtout au temps de l'Antechrist que ses sectateurs se hâteront de mettre ce spécieux prétexte en avant, soit pour se justifier eux-mêmes, soit pour séduire les autres. Mais illusion et vanité que tout cela, car le grand crime de la créature, c'est d'espérer ou de craindre autre chose que le Dieu qui l'a faite.

V. 5. *Et datum est ei os loquens magna et blasphemias; et data est ei potestas facere menses quadraginta duos.*

« Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait et pro-
» nonçait des blasphêmes : et le pouvoir lui fut donné de faire
» la guerre quarante deux mois. »

La grande consolation des saints, c'est de pouvoir dire à leurs persécuteurs, comme Jésus-Christ à Pilate : « [1] Vous
» n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous était donné
» d'en haut. » Leur mérite et leur gloire sont dans l'humilité, comme l'ignominieuse jactance et les blasphêmes viennent tous de l'orgueil. Leurs ennemis sont assez malheureux pour mériter que Dieu leur permette d'entreprendre et de faire

[1] Joan. 19. 11.

tout ce qu'ils désirent. Mais qu'ils se hâtent, car leur temps est court. Quarante deux mois passent vite. Nous en avons déjà vu et expliqué la durée.

V. 6. *Et aperuit os suum in blasphemias ad Deum, blasphemare nomen ejus, et tabernaculum ejus, et eos qui in cœlo habitant.*

« Elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour » blasphémer son nom et son tabernacle et ceux qui habitent » dans le ciel. »

Cette bouche blasphématoire qui ne s'ouvre que contre Dieu, son Église et ses saints, est celle des Nabuchodonosors, des Rabsacès, des Antiochus, des Juliens et autres impies de tous les siècles, qui méconnaissent la vraie source de l'autorité dont ils abusent et deviennent ainsi les instruments et les dignes organes du dragon. Mais jamais aucun de ces illustres scélérats n'aura égalé en audace et en blasphêmes l'homme de péché, qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est Dieu. C'est à lui surtout qu'il sera donné d'exterminer presque entièrement les saints de dessus la terre, et d'empêcher que l'adorable nom de Dieu y soit invoqué.

V. 7. *Et datum est illi bellum facere cum sanctis, et vincere eos. Et data est illi potestas in omnem tribum et populum et linguam et gentem.*

« Il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les » vaincre; et la puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur » tout peuple, sur toute langue et sur toute nation. »

Nous voyons ici l'usage du pouvoir donné au cavalier du quatrième sceau, où il est suivi de l'enfer et accompagné de son horrible cortége. On frémit d'épouvante quand on pense aux insultes, aux moqueries, aux artifices et à la violence qui seront alors employés contre les enfants de l'Église dans toutes les parties du monde, devenu un vaste théâtre de tous les crimes, sur lequel Satan semblera se jouer à son gré de

tous les chrétiens. Ce sera la passion de Jésus-Christ étendue à toute l'Église. Hélas! combien de saints, d'hommes consacrés à Dieu par leur baptême, leur profession, leurs œuvres même seront vaincus dans ce terrible combat! Combien de chutes semblables à celle de Pierre qui ne seront pas réparées comme elle.

V. 8. *Et adoraverunt eam omnes qui inhabitant terram; quorum non sunt scripta nomina in libro vitæ Agni, qui occisus est ab origine mundi.*

« Tous les habitants de la terre l'adorèrent; ceux dont les » noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau » immolé dès le commencement du monde. »

Voilà donc la divinité que la malheureuse postérité d'Adam s'est faite. O Seigneur Jésus! [1] dans quel lieu d'horreur vous avez trouvé votre peuple! De quel monstrueux esclavage vous nous avez délivrés! Que votre sang adorable nous purifie de plus en plus, ô tendre Agneau! Que votre chair nous nourrisse, et que votre main surtout ne nous efface jamais du livre de vie où nous avons la confiance d'être inscrits! *Dès l'origine du monde* s'entend ou de l'inscription dans le livre, ou de l'immolation de l'Agneau : l'un et l'autre sens sont également vrais.

V. 9. *Si quis habet aurem, audiat.*

« Si quelqu'un a des oreilles, qu'il écoute. »

Locution familière à notre Seigneur et à son bien-aimé disciple, pour attirer une plus grande attention aux avis importants; et le suivant est certainement de ce nombre.

V. 10. *Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet; qui in gladio occiderit, oportet eum gladio occidi. Hic est patientia et fides sanctorum.*

« Celui qui mènera en captivité ira en captivité; celui qui

[1] Deut. 32. 10.

» tuera de l'épée il faut qu'il meure de l'épée. C'est ici la » patience et la foi des saints. »

Affligé des longues et cruelles souffrances de ses frères, le saint prophète les console par cette sentence prononcée depuis long-temps par l'Esprit-Saint, et qu'il applique aux persécuteurs. L'histoire ancienne et moderne nous apprend avec quelle exactitude elle a été exécutée. Nous connaissons la mort des Antiochus, des Néron, des Valérien, des Julien, des Robespierre et des autres forcenés de tous les siècles, et de mil sept cent quatre vingt treize en particulier : la vengeance céleste y éclate visiblement. La plupart des buveurs de sang sont immolés à leur tour ; mais, comme le remarquent fort bien les apologistes de la providence, il faut des exceptions, afin que les hommes si portés à n'attendre de récompense et à ne craindre de châtiments que pour cette vie, soient sensiblement avertis d'en reconnaître une autre.

L'attente du jugement définitif qui réparera toutes les injustices et rendra à chacun selon ses œuvres, soutient la patience et nourrit la foi des saints. Regardant leur cause comme celle de Dieu même, ils s'abandonnent entre ses mains sans désirer d'autre témoin ni craindre d'autre juge que lui seul.

V. 11. *Et vidi aliam bestiam ascendentem de terrâ, et habebat cornua duo similia Agni, et loquebatur sicut draco.*

« Je vis une autre bête s'élever de la terre, qui avait deux » cornes semblables à celles de l'Agneau et qui parlait » comme le dragon. »

Plus saint Jean donne d'importance à cette seconde bête, plus nous devons tâcher d'en bien connaître la nature. [1] D'abord elle doit être, comme la première, un personnage mystique, selon l'expression de Bossuet, une espèce d'empire, une société morale. Mais quelle est cette société ? C'est sur quoi les interprètes sont loin d'être d'accord. Les uns croient

[1] Boss. Apoc. 13, 11.

y voir la magie, les autres la philosophie païenne qui vient au secours de l'idolâtrie sous Julien. Mais le texte nous semble exclure positivement cette idée ; car cette philosophie et cette magie ont certainement la même origine que l'idolâtrie, et n'ont pas plus qu'elle de rapport avec la religion de Jésus-Christ. Or, il n'en est pas ainsi de la seconde bête ; elle s'élève de la terre qui représente l'Église, par opposition à la première qui vient de la mer, figure du monde. Elle porte, en outre, des cornes semblables à celles de l'Agneau et parle comme le dragon : ce qui constitue évidemment une espèce d'état mitoyen entre l'un et l'autre. Or, cela ne peut convenir qu'au schisme et à l'hérésie qui sortent du sein de l'Église et prétendent néanmoins exercer, au nom de Jésus-Christ, une autorité spirituelle désignée par les cornes de l'Agneau. Combien de leurs tristes victimes seraient indignées de se voir refuser le titre de chrétien. C'est une contradiction et une inconséquence bien déplorable, mais fort bien indiquée aussi par le prophète, qui ne donne d'autre forme à cette bête que des cornes. C'est le symbole ordinaire de la force qui suffit pour agir, mais dont l'usage ne saurait être légitime lorsqu'il est seul. Aussi la bête parle-t-elle comme le dragon : elle parle sans tête et sans bouche, parce qu'il y a un langage d'action que le Saint-Esprit entend et traduit fort bien. Elle parle comme le dragon, parce que, comme lui, elle n'est point demeurée dans la vérité, et ne peut prêcher que le mensonge. Elle veut vivre indépendante comme lui, et ne reconnaître, comme lui, d'autre règle que sa propre volonté. Les hérésiarques et les auteurs de schismes ne s'expliquent point avec cette clarté et cette précision, surtout dans les commencements où l'hypocrisie et l'illusion ont toujours beaucoup de part. Mais souvenons-nous que ce sont bien plus leurs dispositions que leurs paroles qui sont interprétées ici. Leur caractère distinctif, et qui les rapproche le plus de leur maître, c'est une aveugle opiniâtreté dans les sentiments qu'ils soutiennent.

Les deux cornes qui font tout leur appui, sont l'ancien et le nouveau Testament qu'ils reconnaissent volontiers, pourvu

qu'on en laisse l'interprétation au délire et aux illusions de leur esprit particulier. Ce sont encore le pouvoir de lier et de délier qu'ils retiennent autant qu'ils peuvent, aussi bien que la mission d'enseigner et de baptiser; mais l'intérêt personnel et celui de la secte domine toujours, et leur fait sacrifier tout le reste.

V. 12. *Et potestatem prioris bestiæ omnem faciebat in conspectu ejus; et fecit terram et habitantes in eâ adorare bestiam primam, cujus curata est plaga mortis.*

« Elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa » présence; et elle fit que la terre et ceux qui l'habitent » adorèrent la première bête dont la plaie mortelle avait été » guérie. »

La première bête, opposée ici à la seconde, se compose des idolâtres et des Mahométans. Quant aux catholiques qui ne vivent pas de la foi qu'ils professent, il est bien évident qu'ils sont toujours animés de l'esprit qui dirige les deux bêtes; mais ils appartiennent au corps de l'Église. Or, quel préjudice le schisme, l'hérésie et les scandales ne causent-ils point à la vraie religion? Ceux qui sont hors du christianisme s'en éloignent de plus en plus par les divisions qui y éclatent. Au lieu de s'écrier, comme faisaient autrefois les témoins de la charité et de l'union des fidèles : « Voyez comme ils s'aiment; » ils se disent les uns aux autres : « Voyez comme ils se déchirent. » Qu'ils commencent par s'entendre, disait l'impie et fourbe Julien en fomentant leurs divisions de toutes ses forces; qu'ils soient d'accord ces Galiléens avant de vouloir convertir les autres. L'imposteur savait à quoi s'en tenir, lui qui donnait les chrétiens et leurs pontifes pour modèles à ses adeptes dont les mœurs le faisaient rougir. Mais les perturbateurs de l'Église n'en étaient pas moins coupables de fortifier ses calomnies par leur révolte, et d'entretenir la multitude ignorante dans ses préjugés et ses erreurs.

Quelle influence n'exerce point sur elle les divisions intestines? Que de tentations, que de prétextes ne trouve-t-elle

point dans le caractère, dans la science et même dans les vertus apparentes de certains hérésiarques ou fauteurs de schismes et de scandales? Or, c'est particulièrement contre les chrétiens que le pouvoir a été donné à la première bête : *Datum est illi bellum facere cum sanctis.* C'est par conséquent contre eux qu'elle l'exerce au moyen de la seconde qui la favorise à merveille; et cela non point en secret, mais ostensiblement et sous ses yeux, afin d'en être mieux remarquée et plus dignement récompensée : *In conspectu ejus.*

Telle a été, en effet, de tout temps la conduite des enfants rebelles à l'Église. Ils ne rougissent point d'exciter contre elle le fanatisme des Turcs et la fureur des idolâtres. Combien de fois les païens n'ont-ils pas répandu le sang des catholiques dans Antioche, dans Alexandrie et jusque dans Constantinople, à l'instigation des Ariens?

Quels sont aujourd'hui encore les ennemis les plus acharnés contre nos missionnaires dans toutes les parties du monde, sinon les hérétiques et les schismatiques de toutes les sectes? C'est ainsi qu'ils font adorer à toute la terre et à ses habitants la première bête, qui se résume tout entière dans le dragon son chef et son maître; c'est ainsi que de prétendus chrétiens guérissent des blessures qu'ils devraient envenimer.

V. 13. *Et fecit signa magna, ut etiam ignem faceret de cœlo descendere in terram in conspectu hominum.*

« Elle fit de grands prodiges jusqu'à faire tomber le feu du » ciel sur la terre devant les hommes. »

Nous ne prétendons point que les prodiges annoncés dans ce verset et les suivants ne s'opéreront pas à la lettre au temps de l'Antechrist et de son faux prophète, dans lesquels seront, pour ainsi dire, personnifiées les deux bêtes; nous ignorons ce qu'il plaira à Dieu de permettre en ce genre comme en toute autre chose, et nous n'avons nul besoin de le savoir; mais ce que nous ne devons pas ignorer, puisque le Saint-Esprit nous l'enseigne, c'est qu'il ne faut pas rejeter à la fin des siècles tout ce qui regarde l'Antechrist : car il était déjà

dans le monde dès le temps des apôtres : [1] *Nunc jam in mundo est*, disait celui qui en a le plus clairement et le plus longuement parlé.

Il faut donc distinguer soigneusement deux choses dans cet imposteur par excellence, son esprit et sa personne : son esprit qui date du commencement du monde, et sa personne qui ne doit paraître qu'à la fin; son esprit qui n'est autre que celui du démon qui le premier a voulu diviser Jésus-Christ en s'opposant de toutes ses forces à l'incarnation du Verbe; et sa personne en laquelle Satan s'incarnera lui-même autant qu'il lui sera donné de singer le Fils de Dieu.

Caïn et Abel, Ismaël et Isaac avec toute leur postérité forment deux peuples ennemis, dont l'un ne croit point au Médiateur et met toute sa confiance en soi-même; c'est celui que représente la première bête et à la tête duquel doit se placer la personne de l'Antechrist. L'autre fait profession de la foi au Messie, mais ceux qui le composent ne vivent pas tous de cette foi. Ils sont tous nés du même père, d'Abraham par Isaac; mais il ne sont pas pour cela ses vrais enfants : car la chair ne sert de rien, et c'est l'esprit qui vivifie. De là l'opposition qui les divisera toujours jusque dans le sein de leur mère commune qui est l'Église. Les uns cherchent avant tout le royaume de Dieu et sa justice, font tout pour sa gloire, et ne craignent rien tant que de s'attirer la malédiction de leur père. Aussi les parfums de leurs prières et de leurs bonnes œuvres sont-ils devant lui comme un champ d'une fertilité admirable, et dont les fruits répandent une si délicieuse odeur que tout ce qui l'environne en est embaumé. Les autres s'occupent principalement d'eux-mêmes, de leurs besoins corporels, de leurs plaisirs, de leurs affaires; et, lorsque la faim et la soif des biens de cette vie les pressent vivement, ils cèdent à vil prix leur droit d'aînesse auquel ils tiennent fort peu, si ce n'est par rapport aux avantages temporels qu'ils y trouvent attachés. Ce désordre de leurs pensées et de leurs affections les éloigne plus ou moins du royaume des cieux

[1] Joan. 4. 3.

auquel ils ne pensent presque jamais. Ils sont entraînés dans le schisme et l'hérésie on demeurent dans la vraie religion selon les circonstances où ils se trouvent. Quelle violence pourraient-ils se faire, en effet, pour des intérêts qui leur sont indifférents. Telle est la société figurée par la seconde bête, et dont pourra disposer à son gré le prophète de la première.

Le premier prodige que m'offre cette société, est une monstrueuse inconséquence entre sa foi et ses œuvres, ses prétentions et sa conduite. Si elle a quelque ressemblance avec l'Agneau, elle a bien plus encore de conformité avec le dragon. Je la vois ensuite éteindre, dans la boue et le fumier des affections terrestres et charnelles, ce feu sacré que son Sauveur a apporté du ciel et qu'il désire si ardemment de voir embraser toute la terre.

Ces étoiles brillantes du matin, ces âmes sorties si pures des eaux du baptême, ces astres lumineux, ces prêtres, ces pontifes qui devaient être la lumière du monde, se sont éclipsés au milieu de ses ténèbres; tout cela se passe à la vue de peuples entiers : *In conspectu hominum*, et presque personne ne s'en aperçoit. Mais le soleil perdra-t-il donc quelque chose de son éclat parce que le monde est plein d'aveugles? [1] Les anges de paix sont témoins de ce triste spectacle et versent des pleurs aussi amers qu'abondants, tandis que les voûtes infernales retentissent des cris d'une joie féroce.

Quelle est la source de si prodigieux désordres? la crainte des hommes ou le désir de leur plaire. Voilà, selon la pensée de saint Grégoire-le-Grand, ce qui attachera tant de faux apôtres au parti de l'Antechrist : *Post Antichristum alia bestia ascendisse de terrâ dicitur; quia post eum multitudo prædicatorum illius ex terrenâ potestate gloriatur.* Toutes ces âmes de chair et de sang ne voient que les hommes et n'adorent que la fortune et le plaisir. De quel autre esprit peuvent être animés ces malheureux évêques polonais qui viennent d'entraîner plusieurs millions de catholiques dans l'abîme de l'hérésie ?

[1] Isaï 33. 7.

V. 14. *Et seduxit habitantes in terrâ propter signa quæ data sunt illi facere in conspectu bestiæ, dicens habitantibus in terrâ ut faciant imaginem bestiæ quæ habet plagam gladii, et vixit.*

« Et elle séduisit les habitants de la terre par les prodiges » qu'elle eut le pouvoir de faire en présence de la bête, en » ordonnant aux habitants de la terre de dresser une image » à la bête qui avait reçu un coup d'épée et qui néanmoins » était en vie. »

On sent combien il est facile à des hommes qui ne manquent ni d'esprit, ni de talent, ni d'adresse, et pour qui tous les moyens sont bons, de séduire des multitudes grossières et ignorantes. Les imposteurs ont toujours un moyen sûr de réussir auprès d'elles, c'est de flatter toutes les passions.

L'image que les hérésiarques et les artisans du schisme font faire de la bête à leurs adeptes, c'est de les porter à reconnaître pour chefs et protecteurs de la nouvelle secte les souverains qu'ils sont parvenus à mettre dans ses intérêts, et cette image, tout entière de leur façon, une fois reconnue, ils ne manquent pas de l'inspirer de leur esprit et de lui faire dire tout ce qui leur plaît.

V. 15. *Et datum est illi ut daret spiritum imagini bestiæ, et ut loquatur imago bestiæ; et faciat ut quicumque non adoraverint imaginem bestiæ, occidantur.*

« Il lui fut donné pouvoir d'animer l'image de la bête, et de » la faire parler, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient » pas l'image de la bête. »

N'est-ce pas ainsi que les indignes patriarches grecs firent parler leur Zénon, leur Héraclius et tant d'autres empereurs qu'ils ont enlacés dans les filets de leurs misérables subtilités? Voilà comme de vils mercenaires trafiquent des âmes qui leur sont confiées. Les protestants eux-mêmes n'ont-ils pas tous fini par reconnaître leurs souverains pour chefs de leur prétendue réforme? Après avoir présenté aux peuples tous les

rois comme des tyrans contre lesquels on devait employer le fer et le feu, ils font de leurs protecteurs des espèces de divinités dont le pouvoir ne s'étend pas moins sur les âmes que sur les corps ; et voilà comme l'iniquité est d'accord avec elle-même : [1] *Mentita est iniquitas sibi.* N'est-ce pas encore par les mêmes artifices que nos faiseurs de constitutions civiles du clergé ont investi la sacrilége assemblée constituante du pouvoir de bouleverser et d'anéantir l'Église entière d'un royaume comme la France? N'était-ce pas là visiblement faire parler l'image de la bête que le clergé citoyen écoutait bouche béante, et qu'il osait même proclamer comme la restauratrice de l'ancienne discipline de l'Église. N'est-ce pas par les mêmes moyens que des hommes d'état voudraient aujourd'hui *protestantiser* la France?

Ce sont bien là des usurpations, des crimes, direz-vous; mais comment y voyez-vous l'image de la bête, et surtout de la bête blessée à mort? Il n'est pas difficile de l'y reconnaître, mes frères; et, si vous avez bien saisi la nature de la bête, vous l'y verrez facilement vous-mêmes.

Vous comprenez déjà que la grande bête dont il s'agit dans tout ce chapitre doit nécessairement comprendre toutes les erreurs et tous les vices, et que dès lors les deux bêtes n'en font plus qu'une ; et cela est si vrai, qu'au chapitre dix septième, où le Saint-Esprit en donne l'explication, elles sont absolument confondues. S'opposer fortement à l'erreur, resserrer efficacement les bornes de son empire, c'est donc frapper la bête au cœur. Or, n'est-ce pas ce que fait la sainte Église en démasquant et condamnant les hérétiques, les schismatiques et les fauteurs des usurpations de tout genre?

Mais eux, que font-ils de leur côté? Ils composent force apologies ; ils cherchent des protecteurs, puis ils parcourent la terre et les mers, montrant, pour ainsi dire, le fer dans la blessure qu'ils ont reçue. Ils excitent la compassion des uns, l'indignation des autres; l'intérêt de celui-ci, l'ambition de celui-là. La bête pousse toutes sortes de cris : tantôt ce sont

[1] Ps. 26. 12.

les gémissements de la colombe et tantôt les rugissements du lion, selon les oreilles auxquelles elle s'adresse. On l'a condamnée sans l'entendre; on l'a mal comprise; on a soulevé les puissances contre elle; les évêques sont mal informés; ils s'alarment sans motif et l'ambitiou les aveugle; l'innocence est opprimée, etc... Tout le monde est étourdi de ses plaintes interminables. L'erreur trouve des partisans, des protecteurs, des organes. Elle réclame de nouveaux juges; demande la tolérance, puis la liberté de conscience; et dès qu'elle est la plus forte, elle interdit le feu et l'eau aux défenseurs de la vérité. Il faut adorer l'image de la bête ou périr; sacrifier sa conscience ou sa vie.

V. 16. *Et faciet omnes, pusillos et magnos, et divites et pauperes, et liberos et servos, habere characterem in dexterâ manu suâ aut in frontibus suis.*

« Elle fera que les petits et grands, les riches et les pauvres, » les hommes libres et les esclaves portent le caractère de la » bête en leur main droite et sur leur front. »

On ne fait grâce à personne; mais lorsque le démon ne peut obtenir que les œuvres il s'en contente; et c'est là porter le caractère de la bête dans la main droite. C'est agir par faiblesse, complaisance ou hypocrisie; et lorsque la persuasion s'y joint, on le porte sur le front, on fait une profession ouverte de la nouvelle doctrine.

V. 17. *Et ne quis possit emere aut vendere, nisi qui habet characterem, aut nomen bestiæ, aut numerum nominis ejus.*

« Et que personne ne puisse acheter ni vendre, que celui » qui aura le caractère ou le nom de la bête ou le nombre » de son nom. »

Satan attaque les hommes par l'endroit faible. Il n'ignore pas que le grand mobile qui les fait agir est leur intérêt matériel, et que les habitants de la terre ne sont guère

disposés à s'en laisser interdire le commerce; mais, pour le faire impunément sous le règne du crime, il faut renoncer à celui du ciel.

Les différents sectaires se haïssent tous et se font la guerre entre eux, parce qu'il ne saurait y avoir d'union véritable entre les partisans de l'erreur; mais, la vérité les repoussant tous également, ils se réunissent aussi tous contre elle. C'est ce que notre saint prophète indique fort bien dans cet endroit, en rapportant à trois classes, comme il l'a déjà fait à l'ouverture des sceaux, toutes les erreurs qui sont le vrai culte de la bête. Pour trouver grâce devant elle, il faut nécessairement adorer son image, être revêtu de son caractère ou porter son nom.

C'est la première fois que l'Apocalypse nous offre cette division de la bête, mais ce ne sera pas la dernière. Il est donc important de la bien comprendre. Pour cela il suffit de nous rappeler que cette bête n'est autre chose que le monde, ou la société de ceux qui n'aiment que les biens créés : *Dilectores mundi mundus*. Or, saint Jean nous assure lui-même que tout ce qui se trouve dans le monde [1] est nécessairement concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie. Ces trois passions forment donc la bête tout entière.

En effet, le démon ayant vaincu l'homme [2] à qui Dieu avait soumis l'univers, est devenu prince du monde par droit de conquête. Aussi prétend-il disposer à son gré de tous ses royaumes, comme il le dit insolemment au Fils de Dieu, et qu'il ne manque pas de le répéter à tous ceux qu'il tente : « [3] Je vous donnerai tous ces biens; » mais il n'oublie jamais non plus la condition : « pourvu que vous m'adoriez. »

Tel est le spectacle qu'il étale aux yeux des enfants des hommes qui n'aiment que la vanité et le mensonge. Éblouis de ce faux éclat, ils tombent devant l'image de la bête, en deviennent les esclaves, les adorateurs, et forment ainsi la

[1] I. Joan. 2. 16.
[2] Ps. 8. 8.
[3] Matth. 4. 9.

plus grossière et la plus révoltante de toutes les religions, qui est l'idolâtrie.

Le caractère de la bête en désigne une autre moins choquante parce qu'elle est spirituelle : c'est l'estime et l'amour de sa propre excellence. Voilà ce qui a empêché Satan de demeurer dans la vérité, et ce qui fait sortir aussi du sein de l'Église tous les hérétiques et les schismatiques. Cette conformité de sentiments et de conduite entre le chef et les membres les lui rend plus chers, et en fait la portion la plus précieuse de son empire. Elle sert mieux ses intérêts que les autres et lui est plus glorieuse, comme étant un démembrement de l'Église de Jésus-Christ, et plus instruite de ses mystères. C'est pourquoi le Saint-Esprit fait de la seconde bête l'oracle de la première.

V. 18. *Hic sapientia est. Qui habet intellectum, computet numerum bestiæ. Numerus enim hominis est : et numerus ejus sexcenti sexaginta sex.*

« C'est ici la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence » compte le nombre de la bête; car son nombre est le nombre » d'un homme, et son nombre est six cent soixante six. »

Enfin le nom mystérieux de la bête doit exprimer l'amour des voluptés charnelles, puisque c'est la seule partie de la bête qui nous reste à décrire.

Mais comment est-il donc le nom d'un homme? La question n'est pas difficile à résoudre, et le Saint-Esprit l'a résolue lui-même en donnant le nombre de ce nom. La valeur numérique des lettres qui le composent, en grec sans aucun doute, puisque c'est dans cette langue que saint Jean a écrit, doit être de six cent soixante six. Or, celui de Mahomet remplit parfaitement toutes ces conditions, comme on le peut voir dans la simple exposition suivante qui comprend le nombre de la bête par excellence, savoir : l'ange rebelle et celui de son prophète, et même de toute sa société qui, en définitive, n'est composée que d'apostats.

M	M.	40	A	A.	1
α	a.	1	π	p.	80
ο	o.	70	ο	o.	70
μ	m.	40	στ	st.	6
ε	é.	5	α	a.	1
τ	t.	300	τ	t.	300
ι	i.	10	η	è.	8
ς	s.	200	ς	s.	200
		666			666

C'est donc bien évidemment au sale et dégoûtant prophète de la Mecque que le Saint-Esprit attribue l'honneur d'avoir nommé la bête, comme à l'hérésie de l'avoir caractérisée et à l'idolâtrie de lui avoir donné sa forme extérieure. C'est un nouveau trait de la singerie satanique. Comme Dieu a une image parfaite en son Fils, un caractère propre en sa substance et des délices incommunicables, de même la bête prétend à tous ces avantages pour elle et ses partisans. Ainsi les Mahométans, les hérétiques, les idolâtres, les athées, les panthées sont protégés ou au moins tolérés dans son royaume; mais pour les vrais disciples de Jésus-Christ ils n'y trouvent pas plus que lui où reposer leur tête. Le monde les persécutera toujours à proportion de leur fidélité, comme il sera continuellement pour eux un objet d'horreur.

Nous espérons éclaircir et fortifier encore par d'autres textes cette interprétation, qui est simple, naturelle, et toute dans l'analogie de la foi. Elle offre de plus l'avantage de ne pas confondre, comme tant d'autres, des choses aussi distinctes que le sont la bête, l'Antechrist et son prophète. Qui a jamais confondu, en effet, une société avec ses chefs, une armée avec ses généraux, un état avec ses souverains ? Aussi voyez avec quel soin le saint prophète distingue la bête de tout particulier. Il commence par fixer notre attention en nous avertissant du mystère et du besoin que nous avons de la sagesse pour le comprendre : *Hic est sapientia*. Puis il veut

que celui qui a reçu l'intelligence compte le nombre de la bête, c'est-à-dire du nom qu'elle porte, et qui fait six cent soixante six. Il s'en serait sans doute tenu là s'il n'avait que voulu nous faire connaître la bête, car cela suffisait; mais il veut nous apprendre de plus, non pas qu'elle sera un homme, mais seulement qu'elle en tirera son nom. C'est pourquoi il ajoute : Son nombre est celui d'un homme, ou mieux encore de l'homme en général : *Numerus enim hominis est.*

Le nombre de Dieu est *sept*, symbole de la perfection et du repos : celui de l'homme, fait pour travailler comme l'oiseau pour voler, est *six*, parce que son travail doit durer toute la semaine et qu'il ne lui est permis de se reposer que le jour du Seigneur, pour lui apprendre qu'il doit aspirer au repos de Dieu même. Or, l'Écriture distingue trois sortes de repos. Le premier est propre au Créateur, qui cessa de produire de nouveaux ouvrages au septième jour du monde. Le second regarde le Rédempteur qui y est entré par sa résurrection, en y introduisant, au septième âge de la loi, les âmes des justes qui l'avaient précédé en ce monde. Le troisième est réservé à l'Église chrétienne, qui n'en jouira pleinement qu'au septième âge de sa durée.

C'est donc par opposition à ce triple repos figuré par sept, que le *nombre du nom de la bête* est composé de trois six, parce qu'elle n'a aucune part, ainsi que le dragon son chef, ni au repos naturel, ni au repos sabbatique, ni au repos jubilaire. Leur partage est le travail et la souffrance qu'ils ont préférés au repos et à la paix du Seigneur. Dieu complète ainsi les travaux du juste; mais ceux de l'impie demeureront toujours incomplets, même dans l'enfer où il n'aura jamais payé ses dettes.

Du reste, il est évident par ses propres paroles que l'intention du prophète est de désigner le nom de la bête et nullement celui d'un particulier. C'est donc se faire illusion que de s'imaginer qu'on devra nécessairement trouver le nombre six cent soixante six dans le nom propre de l'Antechrist. Il est possible qu'il en soit ainsi, mais assurément la vérité de la prophétie ne l'exige pas. Peut-être même cet artificieux

imposteur cachera-t-il soigneusement son nom pour mieux jouer le rôle infâme qui lui est réservé. Plus les enfants de Dieu sont prévénus et prémunis contre la séduction qu'il doit exercer, plus il s'efforcera de leur cacher ce qui tendra à le faire connaître.

Il en sera sans doute des prophéties qui le concernent comme de toutes les autres : elles s'accompliront à l'insçu de presque tous ceux qui en seront les témoins. Que celui qui a des oreilles entende, car c'est ici la sagesse.

CHAPITRE XIV.

V. 1. *Et vidi : et ecce Agnus stabat supra montem Sion, et cum eo centum quadraginta quatuor millia habentes nomen ejus et nomen Patris ejus scriptum in frontibus suis.*

« Je regardai encore, et je vis l'Agneau debout sur la mon-
» tagne de Sion, et avec lui cent quarante quatre mille qui
» avaient son nom et le nom de son Père écrits sur le front. »

Après le spectacle affreux des persécutions et de toutes les violences des méchants, saint Jean, selon sa méthode ordinaire, nous montre les paisibles triomphes des enfants de Dieu. A la hideuse peinture du dragon et de son horrible queue, il fait succéder le tableau ravissant de l'Agneau et de la charmante société qu'il s'est formée. Partout où il se trouvera ses élus n'en seront point séparés : [1] *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ.* Il est debout malgré tous les efforts de ses ennemis pour l'abattre ; il se tient sur la montagne de Sion, parce que c'est là que l'obéissance l'a conduit, et qu'il doit exercer la souveraine puissance qui lui était promise : [2] *Emitte Agnum dominatorem terræ... ad montem filiæ Sion.* Cette montagne, sur laquelle était bâti le temple, se prend souvent dans l'Écriture, particulièrement dans les psaumes, pour l'Église dont Jérusalem était aussi la figure sous divers points de vue. Ce verset confirme merveilleusement bien tout ce que les prophètes en ont dit, et ce que

[1] Matth. 24. 28.
[2] Isaï. 16. 1.

Jésus-Christ fortifia lui-même par le choix qu'il fit d'une montagne pour enseigner à ses disciples les plus sublimes maximes de la perfection évangélique.

Les cent quarante quatre mille qui accompagnent l'Agneau sont tous les élus que nous avons vus au chapitre septième, marqués du sceau de Dieu, dont nous voyons ici les glorieux effets. On n'y fait plus mention de la multitude que personne ne pouvait compter, parce qu'elle est renfermée dans le nombre mystérieux et sacré.

V. 2. *Et audivi vocem de cœlo tanquàm vocem aquarum multarum, et tanquàm vocem tonitrui magni; et vocem quam audivi, sicut citharœdorum citharizantium in citharis suis.*

« Et j'entendis une voix du ciel, comme le bruit de grandes » eaux, et comme le bruit d'un grand tonnerre; et le bruit » que j'entendis était comme le son de plusieurs joueurs de » harpes, qui touchent leurs harpes. »

Le bruit que font ces eaux supérieures marque la surabondance de la joie des bienheureux qui ont tous entendu cette consolante parole : [1] Entrez dans la joie du Seigneur votre Dieu; et la parfaite harmonie exprimée selon le génie de la langue sainte par la répétition des mêmes instruments de musique, annonce l'union intime et la parfaite intelligence qui règnent entre tous les habitants de la Jérusalem spirituelle qui n'est que charité.

V. 3. *Et cantabant quasi canticum novum ante sedem, et ante quatuor animalia, et seniores; et nemo poterat dicere canticum, nisi illa centum quadraginta quatuor millia qui empti sunt de terrâ.*

« Ils chantaient comme un cantique nouveau devant le » trône et devant les quatre animaux et les vieillards : et nul » ne pouvait chanter ce cantique que les cent quarante quatre » mille qui ont été rachetés de la terre. »

[1] Matth. 25. 21.

Ce cantique est comme nouveau sans l'être absolument, parce qu'il renferme essentiellement deux parties, l'ancienne et la nouvelle loi. La première nous montre les maux dont Jésus-Christ nous délivre ; la seconde nous met en possession de tous les biens dont il nous comble. La crainte des uns et l'amour des autres doivent également exciter notre reconnaissance. Ce saint cantique est chanté devant le trône de Dieu, parce que lui seul en fait tout le sujet ; en présence des écrivains inspirés et des pasteurs, parce qu'ils l'ont enseigné aux autres après l'avoir appris eux-mêmes. Il n'y a que les élus qui le puissent chanter, ni même l'apprendre, selon le grec, parce que la félicité des saints, même sur la terre, ne monte point dans l'intelligence de l'homme charnel, et qu'il faut l'expérimenter pour la reconnaître. Tous ces bienheureux ont été rachetés comme des esclaves, parce qu'ils l'étaient, en effet, en qualité de pécheurs, et délivrés de la terre où ils étaient tombés à la suite du dragon.

V. 4. *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati : virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo, et Agno.*

« Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, parce » qu'ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout » où il va ; ils sont achetés d'entre les hommes pour être les » prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau. »

Dans le style de l'Écriture la fornication est l'idolâtrie, et la pureté de cœur par laquelle on s'unit à Dieu, la véritable virginité. Je vous ai promis, écrivait saint Paul aux Corinthiens, comme une vierge chaste à un époux unique, qui est Jésus-Christ. Dans ce sens très vrai et qui est littéral, tous les saints sont vierges, tous sont inséparables de Jésus-Christ ; mais cela n'a point empêché les Pères ; et entre autres saint Augustin et saint Chrysostôme, de reconnaître dans ce passage les prérogatives particulières de la continence parfaite. Cette pureté et cette innocence étant une vertu plus rare encore que ne s'imaginent les hommes, dit ce dernier, il ne

faut pas s'étonner qu'elle ait le privilége de chanter seule ce cantique où les autres bienheureux n'ont aucune part. C'est aussi ce qu'avait prédit Isaïe en ces termes : « [1] *Voici ce* » *que dit le Seigneur aux eunuques* de la troisième classe dont » parle le Sauveur : Je leur donnerai dans ma maison une » place avantageuse, et un nom qui leur sera meilleur que des » fils et des filles, un nom éternel qui ne périra jamais. » « [2] Il n'y a point de lieu dans la cour céleste où ils n'entrent » librement, ajoute saint Jérôme, point de porte qui ne leur » soit ouverte. »

Ce sont ces âmes privilégiées qui avec tous les élus composent les délicieuses prémices de tout le genre humain, et que les anges offrent à Dieu et à l'Agneau dans le temple éternel de la gloire.

V. 5. *Et in ore eorum non est inventum mendacium : sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.*

« Il ne s'est point trouvé de mensonge dans leur bouche, » parce qu'ils sont purs devant le trône de Dieu. »

Tous sont demeurés fermes dans la vérité ou y sont rentrés avec courage; tous ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau, et se sont purifiés dans les larmes de la pénitence ; tous se trouvent donc sans tache devant le trône de Dieu, où rien de souillé ne saurait être admis.

V. 6. *Et vidi alterum angelum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem et tribum et linguam et populum.*

« Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, » portant l'Évangile éternel pour l'annoncer aux habitants » de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et » à tout peuple. »

[1] Isaï. 56. 5.
[2] Saint. Jer. de Laud. Virgin.

Cet ange qui traverse le ciel et les deux autres qui vont le suivre représentent les saints docteurs et les prédicateurs de la vérité, qui, dans toutes les persécutions, instruisent, soutiennent et fortifient leurs frères, en leur rappelant la juste sévérité des jugements de Dieu, la malice et l'énormité du péché, le prix des sacrifices offerts à Jésus-Christ, avec toutes les grandes et consolantes vérités renfermées dans l'Évangile qu'on appelle ici éternel par opposition à la loi qui devait être abrogée et ne pouvait conduire à la perfection. L'Évangile, au contraire, est immuable comme son auteur, et ne fait que rappeler aux habitants de toute la terre les grands principes de la loi naturelle qu'ils ont oubliée et presque effacée de leur cœur.

Je ne puis m'empêcher de voir plus spécialement dans ce premier ange le patriarche Hénoch, qui menaçait les hommes du jugement de Dieu et leur prêchait la pénitence dès avant le déluge, et qui a été réservé pour la faire embrasser aux nations à la fin des temps : [1] *Ut det pœnitentiam gentibus.*

V. 7. *Dicens magnâ voce : Timete Dominum, et date illi honorem : quia venit hora judicii ejus ; et adorate eum qui fecit cœlum et terram, mare et fontes aquarum.*

« Il disait à haute voix : Craignez le Seigneur et donnez-
» lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue ;
» et adorez celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les
» fontaines. »

Le Seigneur apprend à craindre ses jugements, et force les impies mêmes à l'honorer par les châtiments dont il frappe ses ennemis.

L'intrépide et saint patriarche élevait fortement la voix contre les fiers et orgueilleux géants qui couvraient de toutes sortes de crimes la terre de l'ancien monde. Reconnaissez et adorez celui qui est le maître de toutes les créatures qu'il a faites. Le moment de la vengeance est arrivé : *Venit hora judicii.*

[1] Eccli. 44. 16.

Ils furent sourds à sa voix, et ils périrent dans les eaux du déluge.

Les enfants de Noé devenus ingrats furent confondus, délaissés et dispersés à Babel. La postérité charnelle d'Abraham n'imita que trop leurs désordres, et nous savons comment elle a été traitée après son déicide.

Peuples chrétiens qui avez abusé de tant de grâces, méprisé de si puissants moyens de salut, quel sort vous est donc réservé, si vous ne faites pénitence ! *Timete Dominum.*

V. 8. *Et alius angelus secutus est, dicens : Cecidit, cecidit Babylon illa magna, quæ a vino iræ fornicationis suæ potavit omnes gentes.*

« Un autre ange suivit et dit : Babylone est tombée ; elle » est tombée cette grande ville qui a fait boire à toutes les » nations du vin de la colère de sa prostitution. »

Voilà l'effet des menaces du premier ange. Babylone a été invitée, sollicitée, vivement pressée de se convertir : [1] *Curavimus Babylonem ;* elle s'est obstinée et endurcie dans son aveuglement : les anges l'abandonnent et Dieu la frappe du dernier coup : *Non est sanata, derelinquamus eam.*

Babylone est la même chose que la bête, comme nous le verrons plus loin. Ainsi toutes les villes anciennes ou modernes que la justice de Dieu a exterminées pour leurs crimes, offrent autant de chutes partielles de la grande Babylone qui ne tombera tout entière qu'avec le monde. Sa prostitution s'entend particulièrement de l'idolâtrie tant spirituelle que matérielle : c'est l'inceste de l'orgueil et de toutes les autres passions qui a corrompu tous les habitants de la terre et attiré la colère du Seigneur sur eux.

V. 9. *Et tertius angelus secutus est illos, dicens voce magnâ : Si quis adoraverit bestiam et imaginem ejus, et acceperit characterem in fronte suâ aut in manu suâ.*

[1] Jerem. 51. 9.

« Et un troisième ange suivit ceux-ci, criant à haute voix : » celui qui adorera la bête et son image, et qui portera son » caractère sur son front ou dans sa main. »

Ce n'est point sans mystère que nous voyons ces anges se suivre au nombre de trois, pour annoncer la chute et la punition de cette grande prostituée. Comme elle embrasse les trois grandes époques du genre humain, elle doit éprouver autant de condamnations différentes ; mais la plus sévère de toutes sera la dernière, parce qu'elle tombera sur les hommes les plus coupables, à raison de l'abus des bienfaits dont ils auront été comblés. C'est pourquoi le troisième ange emploie les menaces des deux précédents pour détourner les hommes du crime, comme s'il leur disait : Vous voyez les châtiments dont ont été frappés vos devanciers, pour avoir adoré la bête et son image et porté son caractère : ne pensez pas éviter vous-mêmes leur punition en imitant leurs désordres : un seul de ces trois énormes crimes suffit pour vous l'attirer.

V. 10. *Et hic bibet de vino iræ Dei, quod mistum est mero in calice iræ ipsius; et cruciabitur igne et sulphure in conspectu angelorum sanctorum et ante conspectum Agni.*

« Celui-là boira du vin de la colère de Dieu, qui est pré- » paré dans le calice de sa colère ; et il sera tourmenté dans » le feu et dans le soufre devant les saints anges, et en la pré- » sence de l'Agneau. »

Saint Jean nous explique en la rapportant cette coupe de vin pur que le psalmiste met dans la main de Dieu, et que les pécheurs obstinés boiront jusqu'à la lie, car elle signifie la vengeance éternelle qu'il exercera sur eux par le feu de sa colère, dont les terribles ardeurs sont marquées par le soufre qui les alimente. Les saints anges et l'Agneau en seront les témoins, non pour insulter à leur malheur ni pour s'en réjouir, mais pour justifier pleinement la providence de Dieu qui ne voulait que leur salut.

V. 11. *Et fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum; nec habent requiem die ac nocte qui adoraverunt bestiam et imaginem ejus, et si quis acceperit characterem nominis ejus.*

« Et la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles » des siècles, et il n'y aura de repos ni jour ni nuit pour ceux » qui auront adoré la bête et son image, et qui auront porté » le caractère de son nom. »

La fumée de leurs tourments qui ne cessera jamais de s'élever, marque l'éternité du feu qui les brûle sans les consumer; car si le feu pouvait s'éteindre, la fumée serait bientôt dissipée. La bête est prise ici pour l'orgueil, et tous ceux qui ont appartenu à la vraie religion; son image pour la concupiscence des yeux et tous les idolâtres; et le caractère de son nom, différent de celui de la bête, pour la concupiscence de la chair, et tous ceux qui, sans être précisément idolâtres, n'ont jamais reconnu Jésus-Christ pour médiateur.

Au reste, le prophète change ces noms de place, et semble quelquefois les confondre pour nous mieux faire entendre la ressemblance et la conformité qu'ils ont entre eux; car au fond la cupidité les comprend tous.

V. 12. *Hic patientia Sanctorum est, qui custodiunt mandata Dei et fidem Jesu.*

« Ici est la patience des saints qui gardent les commande- » ments de Dieu et la foi de Jésus. »

Ces paroles présentent plusieurs sens également bien fondés :

1° Voilà la vengeance promise aux saints, et qu'ils attendent avec patience;

2° C'est ici qu'éclatent le prix et le mérite de la patience avec laquelle les saints ont souffert les maux temporels pour éviter des châtiments éternels;

3° C'est enfin la vue et la méditation de ces tourments affreux qui doit nourrir et fortifier la patience des saints qui

sont encore sur la terre, et les engager à conserver précieusement la fidélité qu'ils ont promise à Jésus.

V. 13. *Et audivi vocem de cœlo dicentem mihi : Scribe : Beati mortui qui in domino moriuntur. A modo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.*

« Alors j'entendis une voix du ciel qui me dit : Écris : » Heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur : dès » maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux, » car leurs œuvres les suivent. »

Le prophète reçoit ordre d'écrire cette sentence pour la consolation des justes, et comme une vérité confirmée par l'expérience que font les bienheureux dans l'éternité des promesses magnifiques que Dieu fait à ses enfants dans toute l'Écriture. Après les avoir exhortés à la patience par la considération des châtiments du crime, il anime leur courage par celle des récompenses réservées à la vertu.

Mourir dans le Seigneur, c'est renoncer à tout pour son amour ; ce que font tous les saints ; mais les martyrs beaucoup plus sensiblement. Ce renoncement exige de grands efforts et expose à de rudes combats, mais ils sont bien courts en comparaison du repos dont ils sont récompensés et suivis dès maintenant par le bon témoignage d'une conscience pure.

V. 14. *Et vidi, et ecce nubem candidam ; et super nubem sedentem similem Filio hominis, habentem in capite suo coronam auream, et in manu suâ falcem acutam.*

« Et je regardai, et je vis une nuée blanche, et quelqu'un » assis sur la nuée semblable au Fils de l'homme, ayant sur » la tête une couronne d'or et en sa main une faulx tran- » chante. »

Après la dénonciation du jugement vient enfin l'exécution. La nuée blanche en marque la justice, la vérité et l'éclat ; elle est comme le trône sur lequel le Fils de l'homme vient juger

le monde, selon sa promesse. Il n'exercera ce pouvoir en personne qu'au dernier jour; jusque là il l'exerce par ses ministres, qui, pour cette raison, lui ressemblent parfaitement. Il leur commande de laisser mûrir la moisson; mais, lorsque le temps en est venu, [1] ils jettent leurs faucilles, selon l'expression de Joël, et accomplissent leur mission.

Le juge est assis pour désigner sa Majesté souveraine; la couronne d'or qu'il porte sur la tête est l'emblême de son autorité absolue; et la faulx qu'il tient à la main, celui de sa redoutable justice.

Ainsi ont été avertis, jugés et moissonnés tous les ennemis anciens et modernes du peuple de Dieu; ainsi sera frappé l'Antechrist avec ses innombrables armées, le monde entier avec son prince.

V. 15. *Et alius angelus exivit de templo, clamans voce magnâ ad sedentem super nubem : Mitte falcem tuam, et mete : quia venit hora ut metatur, quoniam aruit messis terræ.*

« Alors un autre ange sortit du temple criant à haute voix » à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faulx et mois- » sonnez; car le temps de moissonner est venu, parce que la » moisson de la terre est mûre. »

V. 16. *Et misit qui sedebat super nubem falcem suam in terram, et demessa est terra.*

« Celui donc qui était assis sur la nuée jeta sa faulx sur la » terre, et la terre fut moissonnée. »

[2] Chaque chose a son temps, dit le Sage, et tout s'accomplit conformément aux ordres du souverain à qui les anges viennent rendre compte que tout est disposé. Au moment marqué dans les décrets éternels, Babel fut dispersée par les anges, Sodôme consumée par les flammes, la Judée écrasée

[1] Joël. 3. 13.
[2] Eccle. 3. 1.

par Tite, l'empire romain détruit par les Barbares, et l'homme de péché sera exterminé par le souffle sorti de la bouche même de Jésus-Christ.

V. 17. *Et alius angelus exivit de templo quod est in cœlo, habens et ipse falcem acutam.*

« Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, » ayant aussi une faulx tranchante. »

Nous voyons ici l'accomplissement des oracles qui annoncent que l'univers entier *combattra* les insensés. Les armées que le Seigneur emploie contre eux sont caractérisées par la ressemblance du Fils de l'homme dont l'Esprit les anime. Les anges qui sortent du temple et de l'autel, expriment plus spécialement ces moissonneurs célestes qui reçoivent les ordres du Père éternel et de son Fils bien-aimé d'exterminer enfin les méchants du milieu des bons.

V. 18. *Et alius angelus exivit de altari, qui habebat potestatem supra ignem; et clamavit voce magnâ ad eum qui habebat falcem acutam, dicens : Mitte falcem tuam acutam, et vindemia botros vineæ terræ : quoniam maturæ sunt uvæ ejus.*

« Il en sortit de l'autel encore un autre qui avait pouvoir » sur le feu, et il cria à haute voix à celui qui avait la faulx » tranchante : Jetez votre faulx tranchante, et vendangez les » raisins de la vigne de la terre, parce qu'ils sont mûrs. »

Ce feu est sans doute celui de la colère de Dieu, puisqu'il s'agit de l'extermination de ses ennemis. L'ange qui y préside représente tous ceux qui sont spécialement chargés de frapper les derniers coups de la vengeance céleste. Ce sont ces coups terribles que David redoutait si fort quand il conjurait le Seigneur de ne point le corriger dans sa colère : [1] *Ne in furore tuo arguas me, neque in irâ tuâ corripias me.* N'oublions

[1] Ps. 6. 1.

pas que c'est la moisson de la terre que l'on va couper : *Aruit messis terræ*. Ce sont les chardons, les ronces et les épines qu'elle a produits depuis qu'elle a été frappée de malédiction : le moment de les arracher et jeter au feu est arrivé : *Mitte falcem tuam acutam*.

Le monde est représenté tantôt comme un champ, tantôt comme une vigne dans l'Écriture; c'est pourquoi il est question de vendange et de moisson en même temps. Le méchant grain et les mauvais raisins ne mûrissent jamais, il est vrai, mais le temps de leur maturité est venu lorsque celui que Dieu a résolu de leur accorder est accompli.

V. 19. *Et misit angelus falcem suam acutam in terram, et vindemiavit vineam terræ, et misit in lacum iræ Dei magnum.*

« Alors l'ange jeta sa faulx tranchante sur la terre, et » vendangea la vigne de la terre, et il en fit jeter les raisins » dans la grande cuve de la colère de Dieu. »

Le dernier coup est enfin porté aux ennemis de Dieu et de son Christ; tous sont précipités pèle-mèle dans l'abîme éternel, où ils demeurent sous le pressoir de la vengeance divine, hors de la ville sainte, de la Jérusalem céleste, et relégués dans les ténèbres extérieures.

V. 20. *Et calcatus est lacus extra civitatem, et exivit sanguis de lacu usque ad frenos equorum per stadia mille sexcenta.*

« Et la cuve fut foulée hors de la ville; et le sang sorti de « la cuve, monta jusqu'aux brides des chevaux par l'espace » de mille six cents stades. »

Les mille six cents stades, qui forment environ soixante sept de nos lieues, sont certainement mystérieuses, et semblent un nombre consacré pour désigner l'étendue de l'enfer.

Les dix cornes du dragon et de la bête marquent leurs forces, comme nous l'avons déjà dit; or, le pouvoir leur a été donné sur les quatre parties du monde, sous l'emblême du

quatrième cavalier qui les représente évidemment : *Data est illi potestas super quatuor partes terræ.*

Le produit de ces deux nombres multipliés l'un par l'autre est donc un symbole bien naturel de l'étendue de la puissance du démon, qui ne l'exercera plus que dans l'enfer après le jugement général. Mais comme son empire n'est qu'une fausse imitation de celui de Jésus-Christ, le prophète emploie la même méthode pour nous montrer les limites de l'un et de l'autre. Or, la Jérusalem céleste forme un carré parfait de douze mille stades, et ce nombre douze consacré dans les patriarches et les apôtres au ministère de l'Église, comme *sept* l'est à sa durée, étant élevé au carré, donne cent quarante quatre coudées pour la hauteur des murs de la ville; en sorte que ce nombre mystérieux multiplié par lui-même forme toutes les dimensions de la demeure des saints. Il en doit donc être de même de quarante pour l'horrible séjour des réprouvés: c'est précisément ce qu'énoncent les mille six cents stades.

Ce fleuve de sang dans lequel nagent les chevaux, est l'épouvantable image et des innombrables victoires du dragon, et de la juste vengeance que Dieu en tire en punition de ce qu'ils ont fait souffrir à ses saints.

Les Pères et les interprètes appliquent tous ces passages à la destruction de Rome et de son empire idolâtre. Ils y conviennent certainement beaucoup; mais, quelque grandes qu'aient pu être ces calamités, on sent combien seraient exagérées toutes les expressions du texte sacré, s'il fallait les borner à la prédiction de cet évènement; tandis qu'appliquées à leur véritable objet, elles sont encore bien au-dessous de la vérité. Si l'on a quelque peine à saisir le rapport de ce chapitre avec les suivants, c'est qu'on ne se rappellera pas assez que notre divin historien nous montre les choses comme elles se passent. Or Dieu avertit toujours et menace quelquefois long-temps le pécheur avant de l'exterminer. Cette observation vous mettra sur la voie, mes frères, et vous fera remarquer facilement une liaison qui, sans cela, aurait pu vous échapper. Nous allons donc voir en détail les châtiments qu'on vient de nous montrer, pour ainsi dire, en gros.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

V. 1. *Et vidi aliud signum in cœlo magnum et mirabile, angelos septem habentes plagas septem novissimas : quoniam in illis consummata est ira Dei.*

« Je vis dans le ciel un autre prodige grand et merveilleux : » sept anges portant les sept dernières plaies par lesquelles la » colère de Dieu est arrivée à sa fin. »

Le prophète a déjà vu dans le ciel deux prodiges : l'un concernant l'Agneau, l'autre le dragon. Le premier est le mystère de la miséricorde dont Dieu use envers les hommes ; le second le mystère d'iniquité qui s'y oppose de toutes ses forces.

Celui-là est qualifié de grand : *Signum magnum apparuit ;* et celui-ci de prodige simplement : *Visum est signum aliud.* C'est qu'en effet toutes les œuvres de Dieu sont grandes, et que celles de la créature ne peuvent jamais que le paraître. Mais d'où vient que ce troisième prodige excite encore plus l'admiration que le premier lui-même ? *Vidi aliud signum magnum et mirabile?* Peut-il donc y avoir rien de plus admirable que l'infinie miséricorde qui éclate dans la prédestination des saints ? Non, assurément ; mais le Saint-Esprit se conforme aux dispositions des hommes en leur parlant. Or, quoique les œuvres miséricordieuses du Seigneur surpassent tous ses autres ouvrages, il n'en est pas moins certain qu'affectés comme nous sommes, l'exercice de sa justice fait beaucoup plus d'impression sur nous que celui de tous ses autres attributs. Il révolte notre orgueil, parce qu'il le condamne ; et

il n'y a aucun moyen, aucune espèce de prétexte que nous ne soyons naturellement disposés à employer pour nous justifier.

Les plus grands saints eux-mêmes ne sauraient comprendre la liberté avec laquelle le Seigneur exerce sa justice souveraine. On les entend souvent se plaindre amoureusement à lui, comme s'il différait trop la punition des méchants, ou qu'il oubliât de venger les siens, selon sa promesse. David lui-même chancelle, pour ainsi dire, dans sa foi, à la vue de la prospérité des impies en ce monde : [1] *Penè effusi sunt gressus mei, pacem peccatorum videns.*

Ce fut un grand travail pour lui que de comprendre cette conduite de la providence. Il ne put éclaircir le mystère qu'au moyen d'une révélation particulière qui lui fit connaître les secrets de Dieu : [2] *Donec intrem in sanctuarium Dei;* et ces secrets consistaient à bien connaître la fin malheureuse des méchants. Or, c'est du même mystère que saint Jean va nous instruire dans ce chapitre et le suivant, puisqu'il y explique les derniers châtiments dont Dieu frappe ses ennemis, et qui satisfont pleinement sa vengeance : *In illis consummata est ira Dei.* C'est donc vraiment un prodige qui mérite toute notre attention, et que nous devons souvent méditer : *Magnum et mirabile.*

Ces châtiments sont au nombre de sept, parce qu'ils sont destinés à tous les persécuteurs et autres ennemis de l'Église pendant les sept âges de son existence ici-bas.

V. 2. *Et vidi tanquàm mare vitreum mistum igne, et eos qui vicerunt bestiam et imaginem ejus et numerum nominis ejus, stantes super mare vitreum, habentes citharas Dei.*

« Et je vis comme une mer claire à la manière du verre, » mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête et son image » et le nombre de son nom, qui étaient debout sur cette mer » claire comme du verre, tenant des harpes de Dieu. »

[1] Ps. 72. 2.
[2] Ibid. 16.

Nous avons vu au quatrième chapitre que cette mer transparente n'est autre chose que le monde auquel l'Évangile allait être annoncé. Nous la voyons ici mêlée de feu, parce que la vengeance divine va tomber sur les méchants poissons qu'elle renferme, et qui, bien loin de recevoir cette heureuse nouvelle avec actions de grâces, comme ils le devaient, en ont constamment persécuté les prédicateurs et les partisans. Ils se sont enivrés de leur sang ; mais voici qu'on le leur redemande ; ils croyaient avoir exterminé les saints, et ils se voient vaincus et foulés aux pieds par leurs propres victimes. Ils ont toujours voulu nager dans la joie et les plaisirs, mais ils nageront dans une mer de sang et de feu pendant toute l'éternité ; tandis que ceux qui ont vaincu la bête, son image et son nom, l'orgueil, les pompes et les sales voluptés du monde, en vivant de la foi, chanteront les cantiques de Moïse et de l'Agneau : [1] *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

V. 3. *Et cantantes canticum Moïsi servi Dei, et canticum Agni, dicentes : Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens ; justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum.*

» Et ils chantaient le cantique de Moïse, serviteur de Dieu,
» et le cantique de l'Agneau, en disant : Vos ouvrages sont
» grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! ô Roi
» des siècles, vos voies sont justes et véritables ! »

Le cantique d'actions de grâces après le passage de la mer Rouge, convient parfaitement aux saints délivrés de l'Égypte spirituelle. Il est tout à la fois de Moïse, qui l'a composé comme serviteur de Dieu, inspiré de son Esprit, et de l'Agneau qui est son Fils et le principal objet de toutes les prophéties. C'est à lui que se rapportent tous les grands et admirables mystères de la religion dont il est le pontife et la victime par excellence. On peut donc faire très-justement l'application de la délivrance miraculeuse d'Israël à tous les

[1] Joan. 5. 2.

triomphes que l'Église obtient sur ses ennemis ; et l'historien Eusèbe l'a fort bien faite à la victoire de Constantin sur Maxence.

V. 4. *Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum? quia solus pius es : quoniam omnes gentes venient, et adorabunt in conspectu tuo, quoniam judicia tua manifesta sunt.*

« Qui ne vous craindra, ô Seigneur? et qui ne glorifiera » votre nom? Car vous seul êtes miséricordieux : et toutes les » nations viendront et se prosterneront en votre présence, » parce que vos jugements se sont manifestés. »

Tous les hommes devraient être dans une admiration et un saisissement continuel, à la vue des merveilles que le Seigneur ne cesse d'opérer en faveur de son peuple ; mais occupés des bagatelles de la vanité et du mensonge, ils ne comprennent rien à la conduite de la providence. Leur ingratitude jointe à leur ignorance l'a même remplacée dans leur langage par je ne sais quelle bizarre divinité qu'il leur a plu de nommer hasard.

Les saints, au contraire, profitent et de la sévérité des jugements de Dieu, et des marques de son infinie bonté, pour le craindre, l'adorer et le bénir en toute rencontre. Afin de leur en fournir une plus ample matière, il leur fait connaître d'avance et le châtiment de ses ennemis, et la gloire de son Église.

V. 5. *Et post hæc vidi, et ecce apertum est templum tabernaculi testimonii in cœlo.*

« Après cela je regardai, et je vis que le temple du taber- » nacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel. »

Le temple s'ouvre pour en laisser sortir les anges que nous allons voir. Le saint prophète relève admirablement toutes les figures de l'ancien Testament, dont il nous montre l'origine et la réalité dans le ciel même. Nous y avons vu l'arche

d'alliance au chapitre onzième, et nous y trouvons ici, sous la même idée, le temple bâti par Salomon et le tabernacle construit par Moïse, parce que l'un et l'autre étaient une figure de Jésus-Christ, le vrai temple vivant du ciel et de la terre, de l'ancien et du nouveau Testament.

V. 6. *Et exierunt septem angeli habentes septem plagas de templo, vestiti lino mundo et candido, et præcincti circa pectora zonis aureis.*

« Et sept anges sortirent du temple portant sept plaies ; ils » étaient vêtus d'un lin net et blanc, et ceints sur la poitrine » de ceintures d'or. »

C'est du temple de Dieu, de son secret impénétrable que partent les coups les plus terribles de sa vengeance; mais, quelque imprévus et effrayants qu'ils puissent être, ils sont toujours parfaitement conformes à la plus rigoureuse justice; et les ministres chargés de l'exécuter participent à la sainteté du Juge suprême, représentée par la blancheur du lin et la pureté de l'or dont ils sont revêtus.

V. 7. *Et unum de quatuor animalibus dedit septem angelis septem phialas aureas, plenas iracundiæ Dei viventis in sæcula sæculorum.*

« Alors l'un des quatre animaux donna aux sept anges sept » coupes d'or, pleines de la colère de Dieu qui vit dans les » siècles des siècles. »

C'est l'un des écrivains sacrés qui distribue aux sept anges les coupes de la colère du Seigneur, parce que ce sont eux qui ont annoncé aux pécheurs les châtiments qui les attendent s'ils ne font pénitence. Les prières des anges et des saints ont précédé l'ouverture des sceaux et le son des trompettes, parce qu'on allait éprouver les enfants ; mais ici nous ne voyons rien de semblable, parce que ce sont des esclaves rebelles et obstinés qu'il s'agit de châtier. On va exterminer

ce monde scandaleux et corrupteur, pour lequel les serviteurs ne prient pas plus que le Maître.

V. 8. *Et impletum est templum fumo a majestate Dei, et de virtute ejus; et nemo poterat introire in templum, donec consummarentur septem plagæ septem angelorum.*

« Et le temple fut rempli de fumée à cause de la majesté et » de la grandeur de Dieu, et nul ne pouvait entrer dans le » temple jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent » accomplies. »

Le Seigneur rendait ses oracles dans le temple, et auparavant dans le tabernacle où il répondait à ceux qui le consultaient, comme il continue à enseigner dans l'Église où se trouve la réalité de ces deux figures.

Entrer dans le temple du ciel, c'est pénétrer les mystères de la foi, être admis à tous les secrets de Dieu, le voir face à face; mais ce bonheur n'est que pour les âmes parfaitement purifiées de leurs moindres souillures. La Majesté divine dont l'incompréhensibilité s'annonce par cette épaisse fumée, repousse quiconque n'a point encore payé la dernière obole à la souveraine justice.[1] Pendant que Dieu frappe, dit Bossuet, on prend la fuite et l'on se cache plutôt que d'entrer dans le lieu d'où partent les coups. Quand il a achevé de lancer ses fléaux, on entre en tremblant dans son sanctuaire pour y considérer l'ordre de ses jugements.

[1] Boss. Apoc. 15. 8.

CHAPITRE XVI.

Le prophète vient de nous montrer le terrible appareil des vengeances de Dieu sur ses ennemis. Il va maintenant en faire le détail pendant les sept âges de l'Église auxquels répondent les sept coupes.

V. 1. *Et audivi vocem magnam de templo dicentem septem angelis : Ite, et effundite septem phialas iræ Dei in terram.*

« Et j'entendis une voix forte qui sortit du temple et qui » dit aux sept anges : Allez et répandez sur la terre les sept » coupes de la colère du Seigneur. »

Les voix qui, comme celle-ci, sortent du temple ou du trône sans aucun organe intermédiaire, annoncent des ordres plus immédiats et plus secrets que Dieu fait connaître directement aux ministres chargés de les exécuter.

Nous en verrons un exemple et une preuve bien remarquable au verset dix septième. Il n'y a ici qu'une seule voix pour les sept anges : ce qui nous exprime fort bien et l'uniformité et la lenteur que met la justice divine à punir les rebelles obstinés. Le Seigneur avertit, sollicite, presse et même frappe souvent dans sa miséricorde ; mais il ne punit proprement qu'une fois dans sa colère ; c'est lorsque la mesure du pécheur est pleine.

Nous avons dit que la terre figurait souvent l'Église par opposition à la mer, qui représente ordinairement le monde ; mais ce ne sont pas les seules significations que l'Écriture leur attribue ; et nous avons vu qu'elles se prennent quelquefois

l'une pour l'autre. Remarquons, en outre, que, comme il y a un nouveau ciel qui a son soleil, ses étoiles et ses nuées, il y a aussi une nouvelle terre qui en reçoit l'influence et qui porte son fruit. Les fléaux qu'annoncent les trompettes tombent sur cette terre de bénédiction; mais les coupes sont réservées à la vieille sur laquelle le dragon a été précipité, qui est devenue son domaine, et où sont écrits les noms de tous ceux qui abandonnent le Seigneur. Telle est la terre maudite, accablée du poids de la colère du Très-Haut, qui va tomber successivement sur toutes les parties dont elle se compose.

V. 2. *Et abiit primus, et effudit phialam suam in terram : et factum est vulnus sævum et pessimum in homines qui habebant characterem bestiæ, et in eos qui adoraverunt imaginem ejus.*

« Le premier ange partit et répandit sa coupe sur la terre; » et les hommes qui avaient le caractère de la bête, et ceux » qui adoraient son image furent frappés d'un ulcère cruel et » très-malin. »

Le fléau de la première trompette tomba sur la terre, et marquait les persécutions que les fidèles eurent à souffrir de la part des Juifs et des empereurs païens; et ce sont ces mêmes persécuteurs qui deviennent aussi les premières victimes de la vengeance céleste. Ces deux peuples ne pouvaient être désignés plus clairement, ni mieux distingués entre eux, que par le caractère de la bête qui marque l'hérésie, et son image qui est l'idolâtrie. Les Juifs n'adoraient plus les idoles d'or et d'argent, mais ils étaient dévorés de toutes les passions qu'enfante la superbe : et non seulement ils furent les premiers hérétiques en rejetant Jésus-Christ, mais encore les premiers auteurs de toutes les hérésies qui troublèrent son Église dans le premier âge. Quant à la sévérité du châtiment qu'ils subirent aussi bien que ceux qui avaient adoré l'image de la bête, les historiens, et surtout Josèphe et Lactance, nous en ont transmis des détails qui font frémir et justifient parfaitement les expressions dont se sert ici l'Esprit-Saint :

Vulnus sævum et pessimum. Il distingue, au reste, fort bien les individus idolâtres, objets de cette première effusion, de l'empire auquel est réservée la troisième.

V. 3. *Et secundus angelus effudit phialam suam in mare : et factus est sanguis tanquàm mortui, et omnis anima vivens mortua est in mari.*

« Et le second ange répandit sa coupe sur la mer, et elle » devint comme le sang d'un mort ; et tout ce qui avait vie » dans la mer mourut. »

Il fut donné à l'hérésie, particulièrement au second âge de l'Église, de lui ravir la paix qu'elle venait de conquérir par trois siècles de combats, et de rendre cette société, de sa nature si paisible et si douce, semblable à l'agitation des flots de la mer, qui ne devraient représenter que les troubles du monde. Ces désordres firent périr un grand nombre de fidèles, et même des Églises entières qui furent entraînées dans l'erreur, et y persévérèrent avec une aveugle opiniâtreté. C'est sur cette partie de la mer, devenue comme le sang d'un mort, parce qu'elle a anéanti toute l'efficacité du sang de Jésus-Christ en se séparant de son corps, qu'est versée cette coupe qui extermine tout ce qui a pris part à l'hérésie.

V. 4. *Et tertius effudit phialam suam super flumina et super fontes aquarum ; et factus est sanguis.*

« Le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et » sur les fontaines, et ce fut partout du sang. »

La nouvelle terre, qui est l'Église, a ses eaux, ses sources, ses réservoirs et ses fleuves, comme l'ancienne. Les eaux pures et toutes célestes de la grâce furent comme changées en absinthe au troisième âge de l'Église, par les erreurs et les superstitions que les Barbares s'efforcèrent d'y mêler en devenant chrétiens; mais en même temps ces peuples féroces inondèrent de sang les provinces romaines représentées par ces sources et ces fleuves, et vengèrent ainsi les saints apôtres

et tous les martyrs des cruautés sans nombre que l'empire avait exercées contre eux.

V. 5. *Et audivi angelum aquarum dicentem : Justus es, Domine, qui es, et qui eras ; sanctus, qui hæc judicâsti.*

« Et j'entendis l'ange qui a pouvoir sur les eaux qui dit : » Vous êtes juste, Seigneur, qui êtes et qui avez été; vous » êtes saint, vous qui exercez de tels jugements. »

Les eaux figurent les peuples, selon saint Jean lui-même ; ainsi l'ange dont il est parlé ici représente tous ceux qui sont préposés au gouvernement et à la garde des nations. Ils applaudissent d'autant plus volontiers aux jugements de Dieu sur elles, qu'ils en connaissent mieux la parfaite équité par la multitude des bienfaits dont le Seigneur les a comblées par leur ministère.

V. 6. *Quia sanguinem sanctorum et prophetarum effuderunt, et sanguinem eis dedisti bibere : digna enim sunt.*

« Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des pro- » phètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire ; car ils » en sont dignes. »

Voilà l'accomplissement de la menace de faire mourir par le glaive quiconque aura abusé du glaive, et de punir le pécheur par ce qui aura fait la matière même de son crime. Tout nous crie dans les livres saints que les châtiments sont proportionnés non seulement à l'énormité, mais encore à la nature de nos péchés : [1] *Reddet unicuique secundùm opera ejus.*

V. 7. *Et audivi alterum ab altari dicentem : Etiam, Domine Deus omnipotens, vera et justa judicia tua.*

« En même temps j'en entendis un autre qui disait de » l'autel : Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, vos jugements » sont justes et véritables. »

[1] Rom. 2. 6.

L'accord parfait des voix sorties du temple et de l'autel, marque l'union du Père et du Fils, de Dieu et de Jésus-Christ, dans le jugement des coupables et le discernement des peines.

Lorsque le médiateur a accompli sa mission, le juge reprend tous ses droits.

V. 8. *Et quartus angelus effudit phialam suam in solem; et datum est illi æstu affligere homines et igni.*

« Le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et il » lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du » feu. »

V. 9. *Et æstuaverunt homines æstu magno, et blasphemaverunt nomen Dei habentis potestatem super has plagas, neque egerunt pœnitentiam ut darent illi gloriam.*

« Et les hommes furent brûlés d'une chaleur dévorante, » et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui tient ces plaies en » son pouvoir, et ils ne firent point pénitence pour lui donner » gloire. »

Au quatrième âge de l'Église le soleil de justice fut fortement obscurci par le schisme des Grecs, lesquels, tournant le dos à la lumière, rendirent ténébreuse toute leur Église, qui faisait une partie considérable du royaume de Jésus-Christ. Mais il les a justement châtiés en suscitant contre eux la puissance ottomane, qui, depuis plusieurs siècles, comme un soleil brûlant, n'a cessé de leur faire souffrir toutes sortes de vexations et de tourments. Pour n'avoir pas voulu porter l'aimable joug du Seigneur, ils sont devenus les esclaves des Turcs. Enorgueillis de leur nouvelle Rome, ils ne songeaient qu'à en relever les avantages et à en augmenter les prérogatives. Mais à peine eurent-ils rompu les derniers liens de l'union avec l'Église latine, que Constantinople tomba au pouvoir des Musulmans. Le magnifique temple de sainte Sophie, dont ils étaient si fiers qu'ils le comparaient à celui de Salomon, fut changé en mosquée. Mais ce qu'il y a de bien plus effrayant, c'est que tant de malheurs et de châtiments si visibles

n'ont point ouvert les yeux à ce pauvre peuple. Trop fidèle imitateur des dix tribus d'Israël, il demeure opiniâtre et endurci comme elles sous les coups de la justice divine.

V. 10. *Et quintus angelus effudit phialam suam super sedem bestiæ; et factum est regnum ejus tenebrosum, et comanducaverunt linguas suas præ dolore.*

« Le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la » bête, et son royaume devint ténébreux, et les hommes se » mordirent la langue dans leur douleur. »

Saint Jean ne nous dit point ici quel est le trône de la bête; mais il doit nous avoir indiqué les moyens de le trouver facilement, puisqu'il en parle comme d'un objet connu. En effet, la simple analogie semble d'abord nous le montrer assez visiblement. Les rapports entre les trompettes et les coupes précédentes et suivantes sont trop frappants pour qu'on puisse les méconnaître. Pourquoi donc les cinquièmes seraient-elles les seules à n'en point avoir? Assurément cela ne serait pas conforme à la marche ordinaire de notre prophète. Mais il ne nous a pas seulement indiqué par induction le trône de la bête; car il nous l'a montrée elle-même au chapitre treizième, recevant une grande puissance du dragon, et au chapitre onzième sortant de l'abîme où le dragon a été renfermé. Ils en sont donc sortis ensemble pour régner ensemble. Mais quand s'est effectuée leur commune sortie? Le prophète nous le dit clairement : c'est à l'époque de la cinquième trompette, lorsque la clef du puits de l'abîme a été donnée à l'ange tombé du ciel, et qu'il s'élève de la fournaise infernale un tourbillon de fumée dont l'atmosphère de l'Église fut comme tout obscurcie, et d'où sortit cette armée de sauterelles qui avait pour roi l'ange de l'abîme. Voilà bien le véritable trône de la bête sur lequel Satan est assis : *habebant super se regem angelum abyssi*. Or, nous avons prouvé, et personne ne pourrait raisonnablement en douter aujourd'hui, que les protestants et les philosophes du dix huitième siècle sont représentés par ces sauterelles. Ce sont là les ennemis de Dieu et de son Église,

auxquels il a été donné de tourmenter ses enfants pendant toute la durée du cinquième âge. C'est donc sur eux que doit tomber la cinquième coupe. Aussi depuis long-temps leur règne est-il fort obscurci et absolument passé. Louis XIV porta le coup de mort au protestantisme et le réduisit au désespoir par la révocation de l'édit de Nantes ; et le philosophico-matérialisme qui lui a succédé est aujourd'hui décrié et avilissant aux yeux de tout homme judicieux. Il avait prétendu se faire des sciences et des arts une arme invincible contre la religion, et maintenant les sciences et les arts le convainquent tous les jours d'imposture et de mauvaise foi. D'ailleurs, ses plus zélés partisans n'ont jamais osé en avouer toutes les conséquences. Ils ont toujours crié à la calomnie lorsqu'on les a clairement déduites. Nous savons aussi que le dépit, la rage et le désespoir les ont presque tous conduits ou accompagnés au tombeau. La plupart de ceux de France ont été victimes de la révolution qu'ils avaient appelée de tous leurs vœux et opérée de leurs propres mains. Les deux coryphées de la conspiration satanique n'ont pas eu la criminelle satisfaction de voir s'accomplir l'œuvre d'iniquité ; mais ils n'en ont pas moins visiblement bu le vin de la colère du Seigneur.

Au reste, tout ce que l'on peut voir ou entendre du désespoir de l'impie mourant n'est rien en comparaison du déchirement de ses entrailles dont l'Esprit-Saint nous fait une si énergique peinture dans ce peu de mots : « Ils se mordent la » langue dans l'excès de leur douleur. »

V. 11. *Et blasphemaverunt Deum cœli præ doloribus et vulneribus suis, et non egerunt pœnitentiam ex operibus suis.*

« Ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs dou- » leurs et de leurs plaies ; et ils ne firent point pénitence de » leurs œuvres. »

Nous n'avons rien vu d'aussi terrible dans les châtiments précédents ; mais aussi l'impiété n'avait point encore poussé l'audace si loin contre le Dieu du ciel. Les douleurs sont plus cruelles, mais l'impénitence est la même : car le Seigneur

s'étant retiré, le pécheur doit mourir dans son crime : [1] *Vado... in peccato vestro moriemini.*

Nous serions heureux de pouvoir nous persuader que cette horrible coupe est enfin épuisée; mais, hélas! qui osera s'en flatter tant qu'on verra pratiquer les maximes qui l'ont attirée sur nous? On condamne les conséquences et l'on consacre les principes, on désavoue les excès révoltants et inutiles, mais on conserve précieusement tous les fruits du crime. On voudrait des vertus sans religion, une société sans Dieu, des mœurs sans morale, le salut sans pénitence. On voudrait, en un mot, l'ordre et le chaos en même temps. Les insensés! ils voudraient semer du vent sans recueillir des tempêtes; mais il n'en est pas ainsi dans les décrets de la justice éternelle.

V. 12. *Et sextus angelus effudit phialam suam in flumen illud magnum Euphraten; et siccavit aquam ejus, ut præpararetur via regibus ab ortu solis.*

« Le sixième ange répandit sa coupe sur le grand fleuve de » l'Euphrate, et ses eaux furent séchées pour ouvrir un » chemin aux rois d'orient. »

Au son de la sixième trompette l'armée de deux cents millions de cavalerie part des bords de l'Euphrate pour inonder le monde entier.

Nous avons dit ce que nous pensions de la nature et de la composition de cette armée, et du fleuve sur lequel elle se forme. Il serait inutile de le répéter, mais nous allons suivre le développement des mêmes idées pour l'explication de la sixième coupe.

L'eau séchée du fleuve marque une calamité pour les peuples qui habitent sur ses rives. C'est donc ici une fort belle application du malheur prédit à Babylone par Isaïe, et qu'elle éprouva au temps de Cyrus, qui la prit au moyen du desséchement de son fameux fleuve. Or, dans le sens figuré l'Euphrate borde

[1] Joan. 8. 21.

l'héritage du Seigneur, et les habitants de ses rives sont tous les peuples qui ne sont point dans son Église. Mais le sens figuré, presque toujours le plus important, suppose aussi pour l'ordinaire un sens plus littéral, qui lui sert comme de voile. Le fléau prédit dans ce verset semble donc regarder en même temps et tous les peuples ennemis du catholicisme et plus spécialement les habitants naturels de l'Euphrate, qui sont les Mahométans. Cette interprétation paraît d'autant mieux fondée à l'égard de ces derniers, que jusqu'ici ils n'ont point encore eu de part à l'effusion des coupes. Dans l'ordre des temps, la quatrième aurait dû leur être réservée ; mais ce sont eux, au contraire, qui l'ont versée sur les Grecs schismatiques. Ils doivent donc avoir leur tour; et il y avait plusieurs raisons pour les épargner jusqu'à présent.

La première, c'est que comme Julien sembla ressusciter la bête sortie de la mer, en ramenant l'empire à l'idolâtrie, de même l'Antechrist paraîtra lui rendre la vie après qu'elle sera montée de l'abîme, en ralliant les peuples autour du croissant. Or, ce ne sera que vers la fin du sixième âge que viendra l'homme de péché. Il fallait donc différer jusque vers ce temps là l'échec que doit éprouver l'empire anti-chrétien, afin que les deux évènements, rapprochés de la sorte, fissent paraître le rétablissement plus merveilleux.

Une seconde raison, c'est l'attention du Saint-Esprit à unir et distinguer en même temps le règne de Mahomet et celui de l'Antechrist. Ils sont désignés ensemble à l'ouverture du quatrième sceau, mais avec des noms différents. Le pouvoir est donné au cavalier qui s'appelle la Mort : c'est Mahomet ; l'enfer le suit : c'est l'Antechrist, le vrai représentant, le lieutenant-général du roi de l'abîme. Jamais le premier ni ses successeurs n'ont exercé leur autorité sur les quatre parties du monde; et c'est au dernier que la domination universelle est réservée. Nous voyons ici comment il l'établira en complétant l'empire anti-chrétien. Ces deux règnes doivent avoir leur châtiment séparé, comme tous les ennemis de Jésus-Christ, et dans l'ordre des temps. C'est pourquoi, par une exception particulière aux deux derniers âges, la sixième et

la septième trompette sont précédées de la sixième et de la septième coupe. Il est vraisemblable que la plus forte portion de la sixième coupe sera versée entre le premier et le second *wæ*; la dernière effusion de la cinquième lui préparera ainsi les voies. Et si nous en croyons les rapports des voyageurs et des missionnaires sur la situation actuelle des peuples en orient, cette heureuse époque ne saurait être désormais bien éloignée. L'empire ottoman n'a plus qu'un souffle de vie que la politique humaine lui conserve encore; mais les desseins de Dieu s'accomplissent aussi bien par elle que par toute autre voie. Quand donc ce cadavre rendra-t-il le dernier soupir? C'est le secret de Dieu que nous adorons dans un profond silence.

V. 13. *Et vidi de ore draconis, et de ore bestiæ, et de ore pseudoprophetæ, spiritus tres immundos in modum ranarum.*

« Et je vis sortir de la bouche du dragon, de la bouche de » la bête et de la bouche du faux prophète, trois esprits im- » purs semblables à des grenouilles. »

Le desséchement du grand fleuve jette l'alarme parmi tous les ennemis de Jésus-Christ. Il semble les entendre encore se crier les uns aux autres : Il ne cesse de multiplier les miracles; si nous le laissons faire, le monde entier va se ranger sous sa bannière, et notre empire est perdu. Aussitôt le dragon, qui représente tout l'enfer, s'agite; la bête, qui ne comprend ici que les Musulmans et les idolâtres, se met en mouvement; et le faux prophète, digne représentant de tous les malheureux chrétiens qui s'obstineront à déshonorer un si beau nom, ne s'oublie pas : selon leur coutume ils s'unissent tous contre le Seigneur et son Christ.

Les trois esprits immondes qu'ils envoient dans tout l'univers sont tous les faux oracles du paganisme, l'aveugle fanatisme des sectateurs de Mahomet, les impostures, les calomnies de toutes les hérésies; car telles seront les armes employées alors contre la vérité avec une nouvelle fureur. Ces esprits de

démons nous sont montrés sous la forme de grenouilles, qui sont des animaux amphibies dont le croassement fait beaucoup de bruit, pour exprimer l'ardeur avec laquelle ils feront parcourir la terre et les mers à ceux qu'ils animeront, et les vives instances qu'ils feront pour soulever tous les rois de la terre.

V. 14. *Sunt enim spiritus dæmoniorum facientes signa, et procedunt ad reges totius terræ congregare illos in prœlium ad diem magnum omnipotentis Dei.*

« Ce sont les esprits des démons qui font des prodiges, et » qui vont vers les rois de toute la terre pour les assembler » au combat, au grand jour du Dieu tout-puissant. »

Les prêtres des idoles, les imans, les illuminés de toutes les sectes s'efforceront sans doute d'imiter les magiciens de Pharaon, auxquels saint Paul compare les imposteurs des derniers temps. Le magnétisme animal jouera sûrement un grand rôle dans cette triple mission de l'enfer, et, au défaut de merveilles surnaturelles, les jongleries de toute espèce ne manqueront pas. Le fruit de tant de mouvements, de fourberies et d'efforts, sera la formation de cette formidable armée dont le noyau doit certainement venir du fond de l'orient, où se trouvent les plus furieux sectateurs du prophète. Elle ne craindra point de se mesurer avec le Tout-puissant qu'elle provoquera même au grand combat; mais elle comblera ainsi la mesure de son insolence et demeurera écrasée sous le poids de la vengeance divine : car voici le Seigneur qui s'avance de son côté.

V. 15. *Ecce venio sicut fur. Beatus qui vigilat, et custodit vestimenta sua, ne nudus ambulet, et videant turpitudinem ejus.*

« Je viens comme un larron. Heureux celui qui veille et qui » garde ses vêtements de peur qu'il ne marche nu et ne dé- » couvre sa honte.

[1] C'est Jésus-Christ qui nous rappelle la menace qu'il fait dans l'Évangile de venir nous surprendre, ce qui regarde non seulement l'heure de la mort et du jugement, dont presque tous les hommes sont surpris, mais encore tous les malheurs publics qui en sont autant d'avant-coureurs. La vigilance et une constante fidélité à tous ses devoirs sont les seuls moyens d'éviter cette surprise, dont les suites irréparables laissent dans une nudité affreuse et une confusion éternelle.

V. 16. *Et congregabit illos in locum qui vocatur hebraïcè Armagedon.*

« Il les assemblera au lieu qui en hébreu s'appelle Arma-
» gédon. »

Armagédon ne se trouve proprement qu'en cet endroit dans tous les livres saints; mais Magédon y est fameux par la défaite de plusieurs princes. [2] C'est là que Sisara et les rois de Chanaan furent taillés en pièces, et que périt [3] Ochosias, roi de Juda. [4] Josias y fut aussi vaincu et mortellement blessé par Néchao, roi d'Égypte, et la mort de ce bon prince qui causa un deuil général, fait que le prophète Zacharie représente ce lieu comme l'image des grandes douleurs : [5] *Sicut planctus in campo Mageddon.*

Saint Jean renchérit encore sur cette pensée en ajoutant au mot une racine hébraïque qui signifie élévation, montagne; en sorte que Rondet, si versé dans cette langue, assure [6] qu'Armagédon veut dire l'anathème des troupes de brigands : expression qui convient parfaitement à la ruine des armées anti-chrétiennes.

Notre saint prophète prédit donc que tous les rois de la

[1] Matth. 24. 33.
[2] Judic. 5. 19.
[3] IV. Reg. 9. 27.
[4] Idem. 23. 29.
[5] Zach. 12. 11.
[6] Rondet. Bibl. Disc. sur les sept âges de l'Église. Art. 3. §. VIII en note.

terre s'étant engagés par cette déplorable séduction dans une guerre générale contre Dieu, y périront misérablement, et que leur mort sera suivie d'une désolation publique. Dans quelque pays qu'ils se trouvent, ils seront donc véritablement au lieu appelé en hébreu Armagédon. Ces conquérants qui semblent invincibles, ces héros si habiles et si sages selon la chair, qui s'agitent si fort et prennent tant de précautions pour s'assurer la victoire, ne paraissent pas même se douter que c'est Dieu qui les rassemble et qu'il est l'auteur de tous leurs mouvements et de leur vie.

O sagesse infernale! ô prudence humaine, que vous êtes aveugles! que vous êtes insensées!

V. 17. *Et septimus angelus effudit phialam suam in aerem : et exivit vox magna de templo a throno, dicens : Factum est.*

« Le septième ange répandit sa coupe dans l'air; et une » voix forte se fit entendre du temple, venant du trône, qui » dit : C'en est fait. »

Cette effusion annonce une commotion universelle; car c'est de l'air que partent les foudres et les tempêtes qui agitent le monde. De plus, l'air est comme le principe de la vie animale, et, lorsqu'il est infecté, la mortalité ne peut que devenir générale. Aussi c'en est fait des habitants de la terre. La patience du Seigneur est arrivée au terme qu'il lui a fixé. L'impiété, les blasphèmes, l'insolence et l'audace de ses ennemis sont à leur comble : il va lancer contre eux son dernier anathème. Il a bien voulu souffrir, pendant la durée des siècles, des adversaires qui lui disputaient l'empire sur ses créatures; mais il va rentrer dans l'exercice de tous ses droits.

Au son de la septième trompette les anges et les saints publient à haute voix dans le ciel que le monde est enfin soumis à Dieu et à son Christ dont le royaume est éternel : *Factum est regnum hujus mundi Domini nostri et Christi ejus;* et nous voyons ici la fin du règne des méchants qui sont exterminés par tous les éléments soulevés contre eux.

V. 18. *Et facta sunt fulgura et voces et tonitrua, et terræ motus factus est magnus, qualis nunquam fuit ex quo homines fuerunt super terram talis terræ motus, sic magnus.*

« Aussitôt il se fit des éclairs, et des bruits, et des tonnerres » et un grand tremblement de terre ; et ce tremblement fut » si grand que jamais les hommes n'en ont ressenti de pa- » reil depuis qu'ils sont sur la terre. »

Nous avons vu le même fléau annoncé dans les mêmes termes après le son de la septième trompette. Le Saint-Esprit ajoute seulement ici qu'il n'y avait jamais eu un aussi terrible tremblement de terre depuis le commencement du monde, pour nous faire entendre qu'on n'avait point encore vu de calamités semblables, parce que les hommes n'avaient point encore poussé le crime si loin.

Il s'agit évidemment de la destruction de l'Antechrist et de ses infâmes adorateurs, sur lesquels tombera la première effusion de cette terrible coupe. Après quoi le jugement dernier, qui doit l'épuiser, ne tardera guère à venir. Les sept coupes nous conduisent donc aussi bien que les sept Églises, les sept sceaux et les sept trompettes, jusqu'à la consommation des siècles.

V. 19. *Et facta est civitas magna in tres partes ; et civitates gentium ceciderunt ; et Babylon magna venit in memoriam ante Deum, dare illi calicem vini indignationis iræ ejus.*

« Et la grande cité fut divisée en trois parties; et les villes » des nations tombèrent ; et Dieu se ressouvint de la grande » Babylone pour lui donner à boire le vin de l'indignation de » sa colère. »

Cette immense cité est la même chose que la femme assise sur la bête, et avec laquelle nous la verrons se confondre dans le chapitre suivant. C'est toute la société réprouvée qui se divise en trois parties; premièrement à cause des trois époques du monde où elle a régné ; secondement par rapport aux trois chefs qui la conduisent. Ce sont les cavaliers que

nous avons vus montés, le premier sur un cheval roux, le second sur un cheval noir, le troisième sur un cheval pâle, et qui représentent toutes les doctrines perverses et les fausses religions opposées à la vraie.

Voilà les trois grandes castes qui peuplent cette grande Babylone dont Dieu se souvient enfin pour l'exterminer en lui faisant boire le vin de sa colère. Elle embrasse toutes les villes des nations qui tombent avec elle.

V. 20. *Et omnis insula fugit, et montes non sunt inventi.*
« Toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent. »

L'univers entier s'écroule ; l'Église quitte la terre pour ne plus habiter qu'au ciel. Toutes les puissances du monde sont anéanties, et l'on en chercherait en vain la moindre trace : *Montes non sunt inventi.* Les montagnes se sont évanouies en fumée ; elles se sont fondues comme une cire molle devant le Seigneur.

V. 21. *Et grando magna sicut talentum descendit de cœlo in homines; et blasphemaverunt Deum homines propter plagam grandinis : quoniam magna facta est vehementer.*
« Et une grande grêle; comme du poids d'un talent, tomba
» du ciel sur les hommes; et les hommes blasphémèrent Dieu
» à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie était
» fort grande. »

Le talent était le plus fort poids connu chez les Hébreux. Il pesait plus de quatre vingts livres. Ce seul verset prouverait invinciblement que toute cette peinture et les autres du même genre, si multipliées dans l'Écriture, n'auront leur véritable et entier accomplissement que dans les dernières catastrophes du monde. Aussi les interprètes qui prétendent le borner à la chute de l'empire romain, n'ont-ils pas même essayé d'expliquer la nature de cette épouvantable grêle.

On ne saurait trop se le persuader, ces figures renferment tous les grands fléaux que la justice de Dieu verse sur les

hommes qui abusent si indignement de sa longue et miséricordieuse patience. Les peuples se succèdent les uns aux autres, mais aucun ne profite des châtiments de ceux qui l'ont précédé. Tous se plaignent de Dieu, tous blasphèment, tous accusent et condamnent la règle, parce que tous prétendent justifier leurs dérèglements et leurs désordres.

C'est ici le dernier et le plus épouvantable de tous ces fléaux. Voilà pourquoi le prophète entre dans tous les détails qu'il continuera dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XVII.

V. 1. *Et venit unus de septem angelis qui habebant septem phialas, et locutus est mecum dicens : Veni, ostendam tibi damnationem meretricis magnæ quæ sedet super aquas multas.*

« Alors il vint un des sept anges qui portaient les sept » coupes ; il me parla et me dit : Viens, je te montrerai la » condamnation de la grande prostituée qui est assise sur les » grandes eaux. »

La pleine effusion de chaque coupe termine chaque âge de l'Église ; et les châtiments qu'elle verse sont les dernières plaies dont la justice de Dieu frappe ses ennemis. Lorsque les coupes sont épuisées, les évènements sont donc entièrement accomplis. C'est pourquoi il est réservé aux anges qui les répandent d'expliquer les prophéties, qui ne sauraient être bien comprises qu'après leur accomplissement.

Cette grande prostituée est la même chose que la bête du chapitre treize que l'ange va expliquer plus bas. C'est la société impie, idolâtre, anti-chrétienne, qui embrasse tous les hommes séduits par leurs passions, et domine tous les peuples de la terre représentés par ces grandes eaux.

V. 2. *Cum quâ fornicati sunt reges terræ, et inebriati sunt qui inhabitant terram de vino prostitutionis ejus.*

« Avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus, et » les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa pros- » titution. »

Les habitants de la terre, sans exception de rois ni de sujets,

se sont corrompus avec elle et enivrés du vin de sa prostitution, qui n'est autre chose que l'amour de soi-même, de son indépendance qui engendre tous les vices, toutes les erreurs et toutes les voluptés mondaines.

V. 3. *Et abstulit me in spiritu in desertum. Et vidi mulierem sedentem super bestiam coccineam, plenam nominibus blasphemiæ, habentem capita septem et cornua decem.*

« Il me transporta en esprit dans le désert ; et je vis une » femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, pleine de » noms de blasphêmes, qui avait sept têtes et dix cornes. »

Pour comprendre les dangers et l'horreur de cette prostitution, il faut en être séparé par l'Esprit de Dieu et conduit au désert. Le cœur doit être détaché des plaisirs qu'elle offre, sans quoi l'esprit sera infailliblement ébloui de l'éclat qui l'environne, et proférera bientôt tous les blasphêmes dont elle est pleine.

Quel horrible désert que celui où se trouve reléguée une pauvre créature raisonnable, qui, ayant perdu son Dieu, prétend se suffire à elle-même, comme si elle était le principe de son être et de tout ce qu'elle a reçu ! Peut-on imaginer un usage plus stupide et plus criminel de sa raison, qui est une légère participation à la souveraine et éternelle sagesse ? Or, n'est-ce pas l'état où sont réduits l'ange rebelle et l'homme prévaricateur ? C'est donc avec une justice et une vérité rigoureuses que le Saint-Esprit les compare aux animaux sans intelligence, et qu'il traite d'infâme prostitution l'alliance que sa créature fait avec le néant et la mort. Qu'est-ce, en toute réalité, que cette femme assise sur cette bête ? sinon notre malheureuse et cruelle marâtre qui, appuyée sur les fallacieuses promesses de son séducteur, préfère le mensonge à la vérité et entraîne dans le même abîme son lâche et complaisant époux, qui préfère lui-même la chair de sa chair et les os de ses os à son Créateur. Toute leur malheureuse postérité est donc justement qualifiée race de vipères ; et c'est par une contradiction bien étrange que nous conservons natu-

rellement tant d'horreur pour le serpent et tant d'amour pour nous-mêmes. Oui, orgueil satanique-humain, tu auras beau te tordre et te débattre, rougir de ton origine et crever de dépit, la vérité saura bien te forcer à te reconnaître dans cette énigme et à te condamner toi-même de ta propre bouche : *Tu es ille vir*. Que tes malheureuses victimes sont déraisonnables, injustes et dégradées! Les unes frappent, écrasent, et voudraient exterminer d'innocents animaux qui leur résistent; et elles blasphèment la souveraine justice qui punit leur révolte contre le maître absolu du ciel et de la terre. Les autres envient le sort des pourceaux, et demandent, comme une faveur, la permission de s'y refugier, ou sont réduites à désirer leur sale et dégoûtante pâture. Les philosophes qui te prennent pour guide s'égalent tantôt à Dieu, et tantôt aux bêtes; ceux-ci aux intelligences célestes, et ceux-là aux dindons de leur basse-cour. On les voit tour à tour flatter les rois et vanter le régicide, encenser le peuple et le mitrailler, prêcher la tolérance et massacrer les prêtres, admirer la morale de l'Évangile et blasphémer ses mystères; et toujours c'est la raison qui les instruit. Ainsi, aux yeux de leur raison, le pour et le contre, le oui et le non, l'être et le néant, la vérité et le mensonge, le crime et la vertu, Dieu et la créature sont la même chose, parce qu'au fond tout cela est chimérique pour la déesse raison. Elle seule est tout et le reste n'est rien.

Toutefois il lui faut un modèle qu'elle ne trouvera jamais dans le néant. C'est pourquoi elle dit comme le Créateur : Tout mon ouvrage est bien. Fuyez donc, ô chrétiens! qui que vous soyez, fuyez toutes les écoles de cette absurde et insolente philosophie qui, après s'être créée elle-même, prétend tout créer de nouveau à son image et à sa ressemblance. Fuyez-la, rois et princes, parce qu'elle veut vous corrompre et vous perdre. Fuyez-la, riches et puissants, car elle n'ambitionne que vos biens et vos places. Fuyez-la vous-mêmes, docteurs et savants, qui vous asseyez dans la chaire de pestilence, car elle vous déshonore. Les plus simples disciples des frères ignorantins possèdent mieux que vous la seule science vraiment importante, la connaissance de Dieu et de

soi-même. Mais, fuis-la, surtout, pauvre et malheureux peuple, car elle abuse indignement de ta simplicité. Elle te proclame souverain, et, dès que tu veux exercer tes droits contre elle, elle t'ouvre un bagne ou te prépare un échafaud.

Le Saint-Esprit confond ensemble la femme et la bête sur laquelle elle est assise, parce qu'en effet elles ne composent qu'une seule et même société. On peut dire néanmoins que la femme en représente plus spécialement l'esprit, et la bête le corps.

V. 4. *Et mulier erat circumdata purpurâ et coccino, et inaurata auro et lapide pretioso et margaritis, habens poculum aureum in manu suâ, plenum abominatione et immunditiâ fornicationis ejus.*

« La femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée » d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en sa main » un vase d'or plein de l'abomination et de l'impureté de sa » fornication. »

Voilà bien toute la parure, tout l'entourage de la vanité; voilà Ève séduite qui éblouit elle-même les yeux d'Adam. L'éclat de sa voix, la richesse et la magnificence de ses promesses sont les attraits de l'amour impur qu'elle veut inspirer : la voilà devenue cette Babylone, qui est une coupe d'or dont s'enivre toute la terre. Toutes les nations ont bu de son vin; c'est pourquoi elles sont enivrées, corrompues et inondées de toutes sortes de crimes. Mais cette coupe est toujours dans la main du Seigneur, qui se sert des passions et de l'injustice de ses créatures pour punir les transgresseurs de sa loi.

V. 5. *Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium : Babylon magna, mater fornicationum et abominationum terræ.*

« Et ce nom était écrit sur son front : Mystère : la grande » Babylone, la mère des fornications et des abominations de » la terre. »

Ce mystère consiste dans un nom et un personnage tout

mystique. Sous une figure de prostituée, c'est Babylone; et sous le nom de Babylone, c'est toute femme, toute ville, toute société ennemie de Dieu et séductrice de ses saints; c'est le monde entier où ils sont captifs, comme les Hébreux en Égypte et plus tard à Babylone; c'est la société réprouvée tout entière dont le front est marqué du caractère de la réprobation, de même que celui des élus est empreint du signe de l'élection éternelle; c'est encore le mystère d'iniquité qui s'avance et ne cesse de s'opérer chaque jour, jusqu'à ce qu'il soit rendu à son terme; [1] car Babylone, dans le langage des prophètes, c'est la terre des idoles, c'est la montagne empestée, la ville aux enchantements, aux maléfices, aux divinations, en un mot, c'est la mère de tous les crimes: caractères qui conviennent à toutes les grandes villes, mais particulièrement à Rome païenne; dont je ne crois pas cependant qu'il soit plus spécialement question ici que de toute autre, parce qu'elle a déjà reçu son châtiment particulier.

V. 6. *Et vidi mulierem ebriam de sanguine sanctorum et de sanguine martyrum Jesu. Et miratus sum, quùm vidissem illam, admiratione magnâ.*

« Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang » des martyrs de Jésus; et en la voyant je fus saisi d'un grand » étonnement. »

Le saint apôtre est saisi d'étonnement à la vue d'un si étrange spectacle; il ne sait qu'admirer le plus, ou de l'impudente effronterie de cette malheureuse, ou de la patience de Dieu qui souffre tant d'insolence et tant d'audace, ou de son implacable justice qui va foudroyer enfin cette abominable.

Quelle vengeance ne va point éclater sur celle qui s'est enivrée si long-temps du sang des saints et des martyrs de Jésus! Quel effroyable compte cet adorable Sauveur ne demandera-t-il point au monde entier de tant de milliers d'âmes

[1] Jerem. 25. 47. — Isaï. 47. 9.

rachetées au prix de son sang précieux, et que son ennemi aura perdues par ses scandales!

V. 7. *Et dixit mihi angelus : Quare miraris? Ego dicam tibi sacramentum mulieris, et bestiæ quæ portat eam quæ habet capita septem et cornua decem.*

« L'ange me dit alors : Quel est le sujet de ta surprise? Je » vais te dire le mystère de la femme et de la bête sur laquelle » elle est assise, qui a sept têtes et dix cornes.

Cette question de l'ange paraît renfermer un reproche qui s'adresse beaucoup moins au saint prophète qu'à ses lecteurs. C'est à nous, hommes de peu de foi, que l'on demande compte de l'étonnement que nous cause cette bête, après tous les enseignements que nous avons reçus du Saint-Esprit sur la grandeur infinie de tous les attributs de Dieu, et sur la vanité de toutes les créatures qu'on lui oppose. Comme s'il nous disait : Comment ne comprenez-vous point encore que Dieu est tout, et le reste un pur néant? Mais puisque vous êtes sans intelligence, je vais vous expliquer le mystère.

C'est donc ici que commence proprement l'explication, non pas de toute la bête, qu'on peut envisager sous une foule de points de vue différents, mais seulement de ses têtes et de ses cornes, symbole de sa fausse sagesse et de sa puissance : *Quæ habet capita septem et cornua decem.*

Pour mieux entendre cette explication importante, il faut se rappeler la vision de Daniel que saint Jean ne fait qu'abréger en l'expliquant. Le premier a donc vu sortir de la mer quatre bêtes, qui se rapportent aux quatre grands empires dont nous avons parlé. La première, qui est une lionne, représente le royaume des Chaldéens; la seconde, qui est un ours, celui des Perses; la troisième est un léopard à quatre têtes, et figure l'empire des Grecs fondé par Alexandre.

La forme ni l'espèce de la quatrième n'est décrite; mais Daniel remarque qu'elle était fort différente des autres et beaucoup plus terrible : [1] *Bestia quarta terribilis... dissimilis*

[1] Dan. 7.

cæteris bestiis. Elle était d'une force extraordinaire ; elle avait de grandes dents de fer ; elle dévorait, mettait en pièces et foulait aux pieds ce qui restait... ; et elle avait dix cornes. Un ange en explique ensuite le mystère au prophète.

La quatrième bête, lui dit-il, est le quatrième royaume qui dominera sur la terre, et sera plus grand que tous les autres ; il dévorera toute la terre et la foulera aux pieds. Les dix cornes de ce royaume sont dix rois qui régneront, et, après eux, il s'en élèvera un autre qui sera plus puissant que les premiers, et il abaissera trois rois.

On ne peut méconnaître ici l'empire romain qui réduisit sous sa domination presque tout le monde alors connu, et fut divisé ensuite en dix monarchies principales. Le onzième potentat, dont la puissance doit s'étendre beaucoup plus loin que celle des autres, est, selon saint Jérôme et plusieurs autres saints Pères et interprètes, l'Antechrist même ; mais il aura été précédé de Mahomet. Ils sont clairement désignés l'un et l'autre par cette petite corne sortie du milieu des dix, dont trois furent arrachées devant elle.

Mais quelles seront ces trois monarchies que l'Antechrist doit abattre? Nous en dirons notre sentiment plus tard.

Pour ce qui est des évènements accomplis, nous devons les trouver dans les éclaircissements que l'ange va donner à saint Jean.

V. 8. *Bestia quam vidisti, fuit, et non est, et ascensura est de abysso, et in interitum ibit ; et mirabuntur inhabitantes terram (quorum non sunt scripta nomina in Libro vitæ a constitutione mundi) videntes bestiam quæ erat, et non est.*

« La bête que tu as vue était et n'est plus; elle s'élèvera de » l'abîme et sera précipitée dans la perdition ; et les habitants » de la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie » dès l'établissement du monde, seront dans l'étonnement » lorsqu'ils verront la bête qui était et qui n'est plus. »

Voilà d'abord deux caractères bien tranchés de la bête ; sa chute, espèce de mort mystique, et sa sortie de l'abîme, qui

semblera une résurrection. Avant Jésus-Christ, la bête ayant reçu l'autorité et la puissance du dragon, la raison humaine, inspirée par Satan, était la reine du monde où elle régnait sous mille noms différents escortée de toutes sortes d'erreurs, de passions et de vices qu'elle donnait pour autant de vérités constantes, et qu'elle divinisait presque toujours. Mais lorsque les peuples assis à l'ombre de la mort virent enfin paraître l'éclatante lumière de l'Évangile, les ténèbres se dissipèrent peu à peu ; et il y eut bientôt un temps où l'on put dire en toute vérité que la bête qui avait été souveraine de l'univers ne l'était plus : *Fuit, et non est.* Elle rentra dans l'abîme du néant d'où elle était sortie. Son empire tomba avec le pouvoir de Satan, qui fut alors enchaîné, et que Notre-Seigneur voyait déjà précipité du faîte de la puissance.

Ainsi, ou l'ange parle dans ce verset à la manière des prophètes qui annoncent souvent comme passé un évènement prochain, ou il suppose le disciple bien-aimé représentant toute l'Église dans la situation où l'on pouvait dire exactement que la bête n'était plus : *Fuit et non est.*

Nous verrons tout à l'heure l'époque à laquelle cela convient, mais rappelons auparavant celle où elle doit remonter de l'abîme : *Ascensura est de abysso.* Nous l'avons déjà dit et nous ne saurions trop le répéter : c'est au son de la cinquième trompette, lorsque s'est élevé ce tourbillon de fumée qui annonçait les horribles ténèbres que le rationalisme s'efforce de substituer aux lumières de la foi. Ce fut alors qu'on établit des maximes qui conduisaient directement au déisme, et apprenaient aux hommes à se passer de toute révélation pour s'en tenir à la simple religion naturelle. Les partisans de la sagesse humaine applaudirent à ces principes, et exaltèrent à l'envie les prétendus progrès de la raison et de la science. De faux et orgueilleux savants poussèrent l'admiration pour l'antiquité païenne jusqu'à louer hautement et renouveler les systèmes les plus ridicules et les plus absurdes. La foule ignorante fut étourdie du retentissement de cet enthousiasme, et grandement étonnée de voir que la bête qui avait été et qui n'était plus, commençait à renaître.

V. 9. *Et hic est sensus qui habet sapientiam. Septem capita, septem montes sunt super quos mulier sedet, et reges septem sunt.*

« Or, en voici le sens qui est plein de sagesse : Les sept » têtes sont les sept montagnes sur lesquelles la femme est » assise, ce sont aussi sept rois. »

Le sens mystérieux et plein de sagesse ne paraît point avoir été saisi par la plupart des commentateurs, qui confondent absolument la femme et la bête sur laquelle elle est assise avec Rome païenne, et, par une conséquence nécessaire, les sept têtes avec ses sept montagnes et ses empereurs.

Daniel et son digne interprète nous mettent cependant bien clairement sur la voie d'éviter cette méprise. Le premier nous montre, sous la figure de quatre bêtes différentes, quatre empires fort distincts, parmi lesquels celui de Rome tient le premier rang, et a, sans contredit, beaucoup plus d'importance que les autres par rapport à la religion; mais il n'est pas seul. Saint Jean ne voit, à la vérité, qu'une seule bête sortir de la mer; mais il a bien soin de nous y montrer les quatre de Daniel, comme nous l'avons vu au chapitre treizième, et il nous en donnera la raison dans le chapitre suivant. C'est donc se faire bien gratuitement illusion que de chercher ici les monticules sur lesquelles Rome était bâtie.

Quelques écrivains ecclésiastiques, prenant mal le texte que nous expliquons, l'ont appelée, il est vrai, [1] la cité aux sept collines; mais ce sont les poètes, et non les prophètes, qui leur en ont donné l'idée. Les sept montagnes dont il s'agit sont les états des sept rois également désignés : *septem capita, septem montes, septem reges sunt.* Le nombre de sept est dans les têtes un nombre précis, puisque saint Jean les compte et les voit passer les unes après les autres. Cette observation est parfaitement juste en la bornant aux sept monarchies que désigne le prophète, et à tous les princes qui doivent les

[1] Tertul. Apoc. (Virgil. Georg. 2. — Hora. car. sec. — Ovid. Trist.)

gouverner. Mais vouloir l'appliquer à des particuliers, quels qu'ils soient, c'est tomber dans un arbitraire qu'il est impossible de justifier. Mais quels sont les sept empires dont cinq doivent être passés, l'un présent et l'autre futur, au temps dont parle notre saint prophète ? La seule difficulté réelle que puisse éprouver la réponse à cette question, tient aux éclaircissements que Daniel désirait si vivement obtenir sur la quatrième bête qui lui paraissait si terrible et si différente des autres : *Volui diligenter discere de bestiâ quartâ quæ erat dissimilis valdè ab omnibus, et terribilis nimis.* L'ange lui fit d'abord connaître qu'elle annonçait un empire beaucoup plus puissant que les trois autres; et c'était incontestablement celui de Rome. Il lui explique ensuite les dix cornes dont il sera parlé plus bas. Saint Jean réduit au nombre de sept, pour des raisons que nous avons déjà répétées plusieurs fois, tous les royaumes ennemis et persécuteurs du peuple de Dieu, avec tous les princes qui les gouvernent ; mais on ne voit pas clairement la justesse de son calcul, car, ayant indiqué seulement les quatre empires de Daniel, il annonce à la chute de celui des Césars qui en faisait partie, qu'il y en a cinq de tombés. On peut résoudre cette difficulté en trois manières également satisfaisantes. La première consiste à dire que le prophète considère tout le temps qui s'est écoulé depuis Caïn jusqu'à Nabuchodonosor comme la première époque de l'empire de la bête, sans l'exprimer positivement, pour la même raison que saint Matthieu a compté quatorze générations et n'en exprime que treize dans la dernière partie de la généalogie de Jésus-Christ. La seconde solution est de faire compter l'empire romain deux fois pour plusieurs motifs. 1° C'est une espèce d'explication de la quatrième bête si extraordinaire; 2° C'est un premier sens de la prophétie contenue dans le troisième verset du chapitre treizième ci-dessus ; car la tête coupée dont il y est fait mention, est sans doute l'empire romain idolâtre, qui, paraissant tomber sous Constantin et se relever sous Julien, forma ainsi comme deux états différents; 3° Il fut long-temps divisé en empire d'orient et empire d'occident ; 4° Enfin, il a persécuté le peuple de Dieu sous les deux alliances, ayant détruit toutes

les marques de l'ancienne, et fait durant trois siècles des efforts inouis pour exterminer la nouvelle. En fallait-il davantage pour que notre saint prophète le considérât comme un double persécuteur? On peut toutefois donner une troisième raison plus mystérieuse et plus profonde, que nous toucherons dans l'analyse.

D'un autre côté, les Grecs, les Perses et les Chaldéens ne vivaient plus que dans l'histoire long-temps même avant saint Jean. Il a donc pu dire que cinq des royaumes anti-religieux et persécuteurs étaient tombés. Il a pu dire aussi qu'il en existait encore un, puisque Mahomet avait déjà fondé le sien. Il a pu dire, enfin, que le dernier n'était que futur, parce que l'Antechrist ne paraissait point encore.

Maintenant à quelle époque doit-on placer la destruction entière de ce vaste et mystérieux empire romain? C'est à l'histoire qu'il appartient de résoudre cette question à laquelle la vérité de notre explication n'est pas fort intéressée. Mais, de bonne foi, ne serait-ce pas poursuivre une véritable chimère que de s'obstiner, avec quelques interprètes, à voir le plus puissant empire de l'univers dans les hideux restes de celui de Byzance, ou même dans les faibles débris de l'empire germanique?

On ne peut donc raisonnablement différer la chute de l'empire *éternel* guère au-delà du cinquième siècle : mais si l'on veut en prolonger l'agonie jusque vers le septième, c'est bien tout ce que l'histoire peut faire en sa faveur.

V. 10. *Quinque ceciderunt, unus est, et alius nundum venit; et quùm venerit, oportet illum breve tempus manere.*

« Cinq sont tombés; l'un est encore et l'autre n'est pas » encore venu; et quand il sera venu, il faut qu'il demeure » peu. »

L'empire de l'Antechrist doit être fort court, parce que cet impie par excellence ne doit point avoir de successeur, et que le temps de son grand triomphe est fixé à trois ans et demi.

V. 11. *Et bestia quæ erat et non est, et ipsa octava est, et de septem est, et in interitum vadit.*

« Et la bête qui était et qui n'est plus, est la huitième : elle » est une des sept, et elle tend à sa perte. »

On nous donne ici l'explication du nombre mystérieux des sept têtes, qui représentent les chefs du royaume impie, mais en des termes si obscurs, qu'il est fort difficile d'en pénétrer bien le sens. D'abord, que signifie en cet endroit la bête qui fait partie des sept têtes et en forme en même temps une huitième? On ne saurait douter qu'elle ne représente Satan lui-même, puisqu'elle est au-dessus de tous ses généraux et comme la souveraine de l'empire. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler la pensée fixe et dominante de cet orgueilleux et sacrilége usurpateur, qui est de ressembler au Très-Haut. Or, Dieu opéra toutes ses œuvres en sept jours; Jésus-Christ sanctifie toute son Église par sept sacrements; le Saint-Esprit perfectionne toutes les âmes par sept dons; toute la puissance, toute la sagesse, toute la perfection de l'Agneau sont exprimées par ses sept cornes, ses sept yeux et ses sept attributs. Il était donc tout simple de représenter aussi la ruse, la puissance et les œuvres du dragon par ses sept têtes et ses sept diadèmes.

Mais si Dieu est dans toutes ses œuvres, il leur est aussi infiniment supérieur. De même le démon marque toutes les siennes à son coin; mais il s'élève beaucoup au-dessus. Il forme tous ses suppôts, les anime de son esprit, les dirige comme il peut; mais il ne prétend céder sa place à aucun. La souveraine perfection de Dieu, qui doit être toutes choses en tous, nous est fort bien représentée par le nombre huit, qui appartient à l'éternité, comme au-dessus de sept, qui renferme toute la durée du temps dans les âges de l'Église. C'est pourquoi les grandes solennités de la religion, qui nous conduit de la terre au ciel, ne se terminent qu'au huitième jour. Satan aussi prétend être le maître absolu dans son éternel abîme : il flatte, il abuse ses lieutenants sur la terre; mais ils lui seront pleinement assujettis dans l'enfer. Il est donc vraiment le

huitième chef de l'infernale société. Il fait, comme ses agents, partie des *œuvres* de la création, et appartient encore au temps par le gouvernement de ce monde et par les liaisons qu'il ne cesse d'avoir avec ses malheureux imitateurs. Mais plus il étend sa puissance, plus il hâte la consommation de sa perte à laquelle il court avec tous les siens; car le comble du malheur pour lui sera de perdre le criminel espoir de nuire aux enfants de Dieu.

Comprenons par ce seul passage de quelle importance peuvent être les nombres pour l'intelligence des livres saints.

V. 12. *Et decem cornua quæ vidisti, decem reges sunt, qui regnum nondum acceperunt, sed potestatem tanquàm reges unâ horâ accipient post bestiam.*

« Les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas » encore reçu leur royaume; mais ils recevront comme rois » la puissance, à la même heure, après la bête. »

[1] Le prophète Daniel ne s'était pas seulement informé avec soin du genre de la quatrième bête qu'il trouvait si terrible, il désirait encore savoir ce que signifiaient les dix cornes qu'elle portait sur la tête, aussi bien qu'une autre petite qu'il vit naître au milieu des dix, et à laquelle on donna comme des yeux d'homme, avec une bouche qui prononçait de grandes choses, et elle était devenue plus grande que toutes les autres : [2] *Majus erat cæteris.*

L'ange lui répond que les dix cornes seront dix rois, après lesquels il s'en élèvera un plus puissant qui blasphémera contre les saints du Très-Haut, lesquels seront livrés entre ses mains pendant un temps, deux temps et la moitié d'un temps.

Ces derniers traits caractérisent évidemment l'Antechrist, dont on reconnaît facilement le principal précurseur, Mahomet, dans la petite corne qui s'élève au milieu des autres. Ce fameux imposteur sortit, pour ainsi dire, du néant. Il fonda

[1] Dan. 7. 12. 19.
[2] Dan. 24.

son empire parmi les Persans d'Asie, au milieu des Vandales en Afrique, et l'étendit jusque sur les Gothis d'Espagne. Or, tous ces peuples avaient été les destructeurs de la puissance romaine, et suivaient les rois qui devaient former leurs états de ses débris.

« [1] Rien ne force à se tourmenter, dit Bossuet, pour les » réduire précisément au nombre de dix, encore qu'on les » y pût à peu près réduire par rapport aux royaumes fixes » qu'ils ont établis... Rien n'oblige aux nombres précis, que » lorsqu'ils sont marqués dans la prophétie comme un carac- » tère particulier. »

Le savant prélat fait voir ensuite qu'il n'y a rien de semblable en celle-ci. Il faut donc entendre par ces dix rois tous ceux qui ont démembré l'empire romain et en ont formé de nouvelles monarchies, en quelque nombre qu'elles aient été. Tous les interprètes sont unanimes sur ce point; mais ils se partagent lorsqu'il s'agit d'expliquer les différents caractères que l'Esprit-Saint donne à ces nouveaux monarques.

Le premier, qui est de n'avoir point encore reçu leurs royaumes qu'ils doivent fonder en même temps, *unâ horâ*, ne souffre aucune difficulté, et l'on convient généralement qu'il regarde tous les souverains dont on vient de parler, et qui s'établirent tous, un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais en fort peu de temps, dans les provinces romaines.

Il n'en est pas ainsi du second caractère, qui leur attribue de donner leur puissance à la bête; et nous sommes obligés d'avouer que nous ne trouvons rien de satisfaisant là-dessus dans tous les commentaires que nous avons lus.

V. 13. *Hi unum consilium habent, et virtutem et potestatem suam bestiæ tradent.*

« Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force » et leur puissance à la bête. »

D'après le verset précédent, ils doivent recevoir l'autorité

[1] Boss. Apoc. 17. 12.

royale après la bête. *Potestatem tanquàm reges accipient... post bestiam;* et il est dit ici qu'ils donneront leur autorité et leur puissance à la bête : *Et virtutem et potestatem suam bestiæ tradent.*

Il y aurait donc une contradiction manifeste entre ces deux textes, si l'on y considérait la bête sous le même point de vue. En vain, pour y échapper, les interprètes disent : [1] « Ces rois » établirent leurs trônes sur les ruines de l'empire, mais au- » paravant ils eurent tous un même dessein, qui fut de » donner à la bête leur autorité et leur puissance : ils prê- » tèrent à l'empire le secours de leurs armes. »

Remarquons premièrement que c'est là éluder et non pas résoudre la difficulté; car le prophète ne dit pas qu'ils donnèrent ou avaient donné, mais bien qu'ils donneront leur puissance à la bête. Il raconte une suite d'évènements successifs; et quel droit a-t-on d'intervertir l'ordre qu'il a suivi?

2° Qu'il est contraire à l'histoire de soutenir qu'ils prêtèrent tous le secours de leurs armes aux Romains, qui, dans cette supposition, n'auraient plus eu d'ennemis à combattre.

3° Que ces Barbares ne pouvaient avoir en même temps le dessein d'attaquer et de défendre l'empire avec lequel ces interprètes confondent évidemment la bête : or, n'est-ce pas renfermer le tout dans la partie? Cette explication est donc inadmissible.

En voici une autre qui semble plus naturelle et plus conforme aux évènements. Ces rois ont un même dessein, qui est de s'opposer au règne de la vérité et de favoriser celui de l'erreur, parce qu'ils représentent tous les princes qui, après avoir connu la vraie religion, doivent l'abandonner pour en embrasser une fausse : car on ne doit jamais perdre de vue qu'ils font partie de la bête, dont l'esprit par conséquent les anime et dont ils favorisent les projets : *Et virtutem et potestatem bestiæ tradent.* Mais ce ne peut pas être avant sa chute, puisqu'ils ne doivent régner qu'après elle : *Potestatem accipient*

[1] Rondet, sur ce chapitre.

post bestiam. Ce ne sera donc qu'après qu'elle sera comme ressuscitée et sortie de l'abîme. Or, nous avons vu que saint Jean l'en fait sortir au son de la cinquième trompette. C'est donc alors qu'ils ont dû commencer à soutenir ses attaques contre l'Agneau.

Or, n'est-ce pas aussi ce que nous apprend l'histoire de l'Église? N'est-ce pas à l'époque du seizième siècle que l'on a vu se former contre le catholicisme cette ligue de souverains qui le regardaient comme contraire à leurs droits, tandis que, par une usurpation sacrilége de tous ceux de l'Église, ils se faisaient eux-mêmes chefs de la religion dans leurs états.

Les destructeurs de l'empire, exceptés les Musulmans, étaient tous devenus chrétiens, et pendant une dixaine de siècles l'Église ne connut presque point d'autre puissance ennemie que la Mahométane ; on pouvait toujours dire : Il n'y a plus qu'un persécuteur et l'autre n'est point encore venu. Mais lorsque le protestantisme eut soulevé toutes les passions, envenimé toutes les haines, les choses changèrent totalement de face, et Rome chrétienne compta presque autant d'ennemis que de souverains. Alors commença, au sein même du christianisme, l'accomplissement de l'oracle du Saint-Esprit, qui représente tous les potentats du monde comme jaloux de la gloire du Seigneur : *Timebunt omnes reges terræ gloriam tuam*. On cria de toutes parts à l'usurpation, au despotisme contre le clergé ; on excita partout la susceptibilité des têtes couronnées, et il se forma une multitude de préventions injustes contre l'autorité du sacerdoce la plus légitime. De là cette maxime qui n'a été que banale et obscure pendant longtemps, mais que nos politiques traduisent fort clairement aujourd'hui : l'Église est dans l'état et non pas l'état dans l'Église ; ce qui veut dire dans la bouche de ces profonds penseurs que l'autorité spirituelle vient de la souveraineté du peuple aussi bien que la royale. De là les confusions, les absurdités, les vexations sans nombre qu'elle a produites et ne cesse de produire tous les jours ; de là ce discrédit, ce mépris général de la juridiction des évêques, qu'on s'efforce de faire dépendre en tout de l'autorité temporelle, et même de confondre avec

elle. Or, une semblable jurisprudence n'est-elle pas un renversement de la foi? La mettre en pratique n'est-ce pas soutenir le parti de la bête? N'est-ce pas déclarer ouvertement la guerre à l'Agneau et usurper ses droits les plus sacrés? D'un autre côté, que les hommes de bonne foi qui connaissent ce qui se passe dans les cours de l'Europe, nous disent si ce ne sont pas là les principes que l'on y professe et surtout que l'on y suit plus ou moins publiquement, sans excepter les pays qui se disent encore catholiques.

Il y a donc une grande différence entre les persécuteurs de l'Église, figurés par les têtes, et ceux que nous présentent les cornes de la bête. Les premiers sont étrangers au christianisme, ses ennemis publics et naturels, qui lui déclarent la guerre comme à une puissance rivale. Les seconds se forment dans ses rangs et sont de vrais ennemis domestiques. Ceux-là tendent évidemment à le détruire, et ceux-ci à le dominer. C'est pourquoi les uns sont réduits au nombre de sept qui regarde la durée de l'Église, et les autres à celui de dix qui exprime sa loi.

De là deux bêtes, dont la première, plus grossière et plus ignorante, est instruite et dirigée par la seconde qui lui sert de prophète. Les puissances, représentées par les têtes, commandent à l'une; et les rois, figurés par les cornes, marchent à la tête de l'autre. Mais ces deux armées n'en forment réellement qu'une, et c'est l'ange de l'abîme qui en est le chef; les têtes de la bête sont sa gloire et les cornes sa force.

La première partie de la prophétie n'est donc que trop évidemment accomplie. Ces dix rois ont donné leur pouvoir à la bête et fait la guerre à l'Agneau. Nous ne saurions douter que la seconde ne doive l'être de même en son temps; mais n'oublions jamais que la victoire de Jésus-Christ ne sera entière et parfaite que dans l'éternité.

V. 14. *Hi cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet illos: quoniam Dominus dominorum est, et Rex regum, et qui cum illo sunt, vocati, electi, et fideles.*

Ceux-ci combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les

» vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi » des rois; et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus » et les fidèles. »

Les fondateurs de ces monarchies n'attaquaient qu'indirectement la religion. Ils étaient, à la vérité, tous païens ou hérétiques; mais, comme leur principale mission était de punir et de renverser l'empire persécuteur et idolâtre, ils ne songeaient qu'à s'enrichir de ses dépouilles, et à détruire le nom romain. Leurs successeurs, devenus apostats, s'attaquent, au contraire, directement à l'Agneau; ce sont ses droits qu'ils contestent et son règne qu'ils combattent. Aussi les premiers furent-ils la conquête de sa bonté et de sa miséricorde; mais c'est sa toute-puissance et sa justice qu'il doit déployer contre les seconds : *Vincet illos quoniam Dominus dominorum est, et Rex regum.* Ce sont des ennemis qui n'ont rien de commun avec les appelés, les élus et les fidèles qui l'accompagnent.

Ce troisième caractère des dix rois, qui est de faire la guerre à l'Agneau et d'être vaincu par lui, convient donc encore beaucoup mieux à l'ordre de choses actuel qu'à celui de leur établissement.

Quant à la difficulté de confondre les souverains avec leurs états, elle ne saurait être sérieuse, puisqu'il est impossible de concevoir des rois sans royaumes, et que, dans un sens très-véritable, ils naissent et meurent en même temps.

Mais faut-il donc renoncer entièrement à l'espérance de voir aucune nation dissidente rentrer dans le sein de l'Église? Loin de nous, mes frères, la pensée de mettre jamais aucunes bornes à la miséricorde de notre Dieu, qui se plaît souvent à faire surabonder sa grâce où l'iniquité a été plus abondante. Les apparences ne sont pas en faveur de cette espérance, il est vrai, mais le Seigneur est toujours maître de ses dons.

La maison d'Israël demeura opiniâtrément séparée de celle de Juda, et nous n'avons point encore vu de peuple chrétien revenir franchement au catholicisme. Mais qui oserait, à moins d'une révélation particulière, en conclure positivement que cela n'arrivera jamais? La lumière évangélique, dit-on, ne

rétrograde pas plus que celle du soleil. Soit, mais cette dernière a du moins rétrogradé une fois : pourquoi la première n'en ferait-elle pas autant? Qui sait même si la consolante promesse faite à l'Église du sixième âge ne renferme pas ce nouveau prodige? Le repos qui semble annoncé entre le premier et le second *væ*, et que nous appelons de tous nos vœux, n'aura-t-il point quelque ressemblance avec l'heureux et consolant règne d'Ézéchias? Oserait-on bien assurer que les dix dégrés remontés par l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz, de ce roi impie qui avait rempli Jérusalem de désordres et de scandales, n'avaient aucun rapport aux dix cornes de la bête que nous expliquons maintenant? Pour moi, qui ne voudrais ni me bercer de chimères, ni renoncer au désir si légitime de voir tous nos frères errants se réunir à nous, je me contente de ces rapprochements et abandonne la solution de tous ces doutes aux évènements. Je sais que ce n'est pas le parti le plus facile ni le plus agréable, mais il me paraît le plus raisonnable et le plus sûr : c'est pourquoi je m'y tiens.

V. 15. *Et dixit mihi : Aquæ quas vidisti ubi meretrix sedet, populi sunt et gentes et linguæ.*

« Il me dit encore : Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont les peuples, les nations et les langues. »

L'explication que le Saint-Esprit daigne nous donner ici des eaux est très importante et de la plus grande utilité pour l'intelligence des Écritures qui nous parlent si souvent des grandes eaux, de leur agitation, de leur élévation au-dessus du firmament, des louanges qu'elles donnent à Dieu, de leur impuissance à éteindre la charité, etc.

V. 16. *Et decem cornua quæ vidisti in bestiâ, hi odient fornicariam, et desolatam facient illam et nudam, et carnes ejus manducabunt, et ipsam igni concremabunt.*

« Les dix cornes que tu as vues à la bête, ce sont ceux

» qui haïront la prostituée, et il la réduiront dans la dernière
» désolation; ils la dépouilleront, ils dévoreront ses chairs, et
» ils la feront brûler au feu. »

L'ange revient aussitôt aux dix cornes qu'il tient à expliquer complètement. Le quatrième caractère qu'il leur attribue ici leur convient fort bien, et comme destructeurs de Rome, et comme fauteurs de la bête sortie de l'abîme. Ils haïrent d'abord cette superbe prostituée sur laquelle ils voulaient se venger de tous les maux qu'elle leur avait faits, dont ils ambitionnaient les trésors et les provinces, et qu'ils incendièrent à plusieurs reprises. Quant au sort réservé à la bête ressuscitée, nous ne pouvons que le conjecturer encore, mais une lutte terrible est déjà engagée entre la déesse et ses adorateurs. Cette nouvelle prostituée règne en souveraine depuis long-temps sous les différents noms de sagesse, de raison, d'opinion publique, etc. Charmés de ses attraits, les rois n'ont cessé de lui prodiguer leurs faveurs et leurs caresses; mais elle n'en devient que plus exigeante et plus fière. Il faudra, de toute nécessité, ou qu'elle soit réprimée, ou qu'elle détruise toute autorité, toute subordination, toute espèce d'ordre social. Or, chacun comprend fort bien qu'une anarchie complète et générale ne saurait être de longue durée. Il est donc plus que probable que la nouvelle reine éprouvera tôt ou tard les effets de la colère de ses amants.

Le châtiment dont nous voyons ici la peinture, sera d'autant plus effrayant qu'il aura été plus long-temps différé.

V. 17. *Deus enim dedit in corda eorum ut faciant quod placitum est illi, ut dent regnum suum bestiæ donec consummentur verba Dei.*

« Car Dieu leur a mis dans le cœur d'exécuter ce qu'il lui
» plaît, de donner leur royaume à la bête, jusqu'à ce que les
» paroles de Dieu soient accomplies. »

« [1] Voici le grand mot, dit Bossuet; c'est que Dieu gou-

[1] Boss. Apoc. 17. 17.

verne les cœurs des hommes, en sorte qu'ils n'avancent qu'autant qu'il lui plaît. C'est lui qui retenait les Goths durant tout le temps qu'il voulait laisser aux Romains pour faire pénitence, et, quand ce temps fut écoulé, il lâcha la bride aux vainqueurs, et marqua son doigt tout-puissant à la manière que nous avons vu dans l'histoire. »

C'est lui aussi, n'en doutons pas, mes frères, oui c'est lui-même qui, en punition de nos péchés, a aveuglé les rois, c'est-à-dire permis qu'ils s'aveuglassent au point de laisser propager et de favoriser ouvertement des erreurs subversives de leurs trônes et de toute la société dont ils doivent être les soutiens et les vengeurs. C'est lui qui a prédit ce désordre par ses prophètes, et personne ne l'arrêtera avant que sa parole soit accomplie : *Donec consummentur verba Dei.*

Quelle en est l'époque précise? Il y aurait sans doute témérité à vouloir la déterminer positivement ; mais il nous semble que les dix mois accordés aux sauterelles et à leurs queues pour tourmenter les hommes, sont assez clairement indiqués dans ce verset où il s'agit du règne de la bête, dont le trône doit être ébranlé et obscurci après ce laps de temps.

V. 18. *Et mulier quam vidisti est civitas magna quæ habet regnum super reges terræ.*

« Et la femme que tu as vue est la grande ville qui règne » sur les rois de la terre. »

Cette femme, comme nous l'avons déjà dit, est la même chose que la bête et peut être considérée comme elle sous une foule de rapports différents. Dans un premier sens, qu'on peut appeler littéral, c'est l'ancienne Babylone, c'est Tyr et Sidon, Sodôme et Gomorrhe, Rome païenne, Carthage, etc., considérées avec leurs citoyens et leurs chefs : dans un second beaucoup plus étendu, que l'on appellera, si l'on veut, allégorique, c'est la grande Babylone, la Babylone spirituelle, la société réprouvée, qui se compose des anges rebelles et de tous les hommes prévaricateurs de la loi naturelle, de la loi mosaïque et de l'Évangile. Cette société, dont le démon est le

chef, et dont chaque membre ne reconnaît pour règle que sa volonté propre, a nécessairement des intérêts contraires, des vues et des passions opposées. De là les divisions qui la déchirent et les combats qu'elle se livre à elle-même. Ici les citoyens d'une même ville, les habitants d'une même province, d'un même royaume sont en guerre; là ce sont des peuples entiers qui se la font les uns aux autres : mais de nos jours elle est surtout déclarée entre les peuples et les rois. Cependant c'est toujours la bête qui se remue et agit dans tous les sens. Si donc on ne l'envisage pas sous ces divers points de vue, il est impossible qu'il ne naisse pas dans l'esprit une confusion qui ne lui permette plus de rien distinguer. Que n'a-t-on pas dit et écrit pour prouver, par exemple, que la bête de l'Apocalypse est la même chose que Rome et son empire païen? Ce qui peut être tout à la fois vrai et faux sous différents rapports. Le Saint-Esprit semble quelquefois la confondre avec l'Antechrist ou quelqu'un de ses précurseurs; d'autres fois il l'en distingue formellement.

Nous ne saurions donc nous appliquer trop soigneusement à bien saisir les divers sens qu'il attache à la même expression. Le meilleur moyen de le faire avec succès, c'est de comparer souvent entre eux les différents passages où elle est employée, et qui s'éclaircissent et se fortifient les uns les autres.

Ce principe est général, mais nous pouvons en faire l'application particulière au nom de la bête dont il s'agit. A l'effusion de la cinquième coupe elle est prise pour les hérétiques, les schismatiques et les faux sages qui ont appartenu à l'Église, mais qui en sont sortis, et sur lesquels le démon exerce pleinement son empire. Après l'effusion de la sixième, la bête représente tous les idolâtres, et au jour du grand combat tous ceux qui ne sont ni chrétiens ni païens. Il ne sera pas difficile d'entendre la raison de ces différentes significations de la bête, si l'on a bien saisi la division du second, du troisième et du quatrième sceau, et les réflexions que nous y avons faites. On verra que le plan de l'Esprit-Saint est parfaitement lié dans toutes ses parties. Il divise d'abord tous les ennemis de l'Église en trois classes, sous l'emblême de

trois cavaliers de diverse couleur, et les réduit ensuite à une seule sous la figure de la bête. C'est pourquoi il en applique successivement le nom aux trois classes, en nous marquant toujours l'union intime de la bête avec le dragon qui en est le premier chef.

CHAPITRE XVIII.

—

Après avoir expliqué la bête, le saint prophète va nous montrer les détails, les suites et les causes de sa défaite et de sa ruine qu'il vient d'annoncer clairement : *Carnes ejus manducabunt et ipsam igni concremabunt.*

V. 1. *Et post hæc vidi alium angelum descendentem de cœlo, habentem potestatem magnam ; et terra illuminata est a gloria ejus.*

« Après cela je vis un autre ange qui descendait du ciel, » ayant une grande puissance ; et la terre fut tout éclairée » de sa gloire. »

Cet ange descendant du ciel, revêtu de force et tout éclatant de lumière, représente les prédicateurs de l'Évangile, dont la vie sainte, la doctrine et les miracles ont éclairé tout le monde après le triomphe de l'Église sur le paganisme, et ceux qui l'éclaireront de nouveau dans le sixième âge, lorsque le premier *væ* sera entièrement passé et que la fausse sagesse aura subi le châtiment dont elle est menacée.[1] La vengeance de Dieu éclata sur les païens, comme le soleil dans toute la terre, selon l'expression de Bossuet : peut-être sera-t-elle encore plus terrible à l'égard des philosophes aux lois athées.

V. 2. *Et exclamavit in fortitudine dicens : Cecidit, cecidit*

[1] Boss. Apoc. 18. 1.

Babylon magna; et facta est habitatio dæmoniorum, et custodia omnis spiritûs immundi, et custodia omnis volucris immundæ et odibilis.

» Il cria de toute sa force en disant : Elle est tombée, elle » est tombée la grande Babylone, et elle est devenue la de- » meure des démons, et la retraite de tout esprit impur, et le » repaire de tout oiseau impur et qui donne de l'horreur. »

La force et la répétition de ce cri annoncent le zèle et l'indignation dont l'exécuteur des ordres divins est animé. Il emploie les propres expressions d'Isaïe et de Jérémie qui ont prédit la chute de Babylone; mais il y ajoute la qualité de *grande* pour nous faire entendre qu'il parle d'une cité bien autrement vaste que la capitale des Chaldéens : *Cecidit, cecidit Babylon magna.* Il la voit déjà renversée, parce qu'il place l'Église à laquelle il s'adresse dans une situation proche de l'évènement.

[1] Dans le style de l'Écriture les lieux désolés et en ruine sont abandonnés aux oiseaux de mauvais augure, aux spectres et aux démons. L'ignorance et la superstition ont étrangement abusé de ce langage; mais il n'en est ni moins vrai, ni moins énergique. Le Saint-Esprit allant toujours au fond des choses, nous représente les villes que Dieu a frappées dans sa justice, comme devenues le partage et la demeure des démons, parce qu'il leur en a livré les habitants, pour ainsi dire, corps et biens. Les hommes, au contraire, toujours esclaves de leurs sens et matérialisant presque toutes leurs idées, se sont imaginé que les livres saints autorisaient la croyance que les esprits infernaux habitent toutes les vieilles ruines. De là viennent en grande partie ces terreurs vagues et involontaires qui saisissent l'âme lorsqu'on s'en approche ou qu'on y réfléchit sérieusement. Le saint apôtre, auquel il a été donné d'approfondir et d'expliquer les plus grandes obscurités des prophètes, fait ici la part des esprits immondes et des oiseaux de proie, qui en sont la figure, et qu'il appelle pour cela

[1] Isaï. 13. 21. 22. Jerem. 51. 37.

haïssables : *Custodia omnis spiritûs immundi, et custodia omnis volucris immundæ et odibilis.* A ceux-ci les ruines des maisons magnifiques et des palais somptueux, emblêmes bien grossiers et bien imparfaits des âmes dégradées qui sont abandonnées à ceux-là.

V. 3. *Quia de vino iræ fornicationis ejus biberunt omnes gentes, et reges terræ cum illâ fornicati sunt, et mercatores terræ de virtute deliciarum ejus divites facti sunt.*

« Parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de » sa prostitution, et les rois de la terre se sont corrompus » avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de » l'excès de son luxe. »

Le vin de la colère de sa prostitution est un hébraïsme pour exprimer une prostitution impudente, obstinée et digne des plus terribles châtiments. Le vice et l'erreur enivrent comme un vin fumeux qui fait perdre la raison. Toutes les passions, dont plusieurs semblent incompatibles, se fortifient néanmoins les unes et les autres, étant toutes des aliments de l'orgueil qui les engendre; mais il n'en est aucune dont l'alliance soit aussi agréable aux sens que le luxe et la volupté.

V. 4. *Et audivi aliam vocem de cœlo dicentem : Exite de illâ, populus meus, ut ne participes sitis delictorum ejus, et de plagis ejus non accipiatis.*

« J'entendis aussi une voix du ciel qui dit : Sortez de » Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses » péchés, et que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. »

Cette invitation au peuple fidèle prouve que l'ange parlait par anticipation au second verset, puisque l'on peut encore sortir et se séparer de cette ville maudite; mais aussi est-ce l'unique moyen de ne point participer à ses crimes et d'éviter les châtiments qui lui sont réservés.

Comme l'ancien peuple captif à Babylone devait en sortir pour n'être point enveloppé dans son malheur, de même le

nouveau doit toujours vivre séparé des méchants, et s'éloigner en tout de leur abominable vie. Souvent il a plu à Dieu d'opérer sensiblement cette séparation dans les grandes calamités. Ainsi les chrétiens de Jérusalem avertis soit par des révélations particulières, soit par des inspirations secrètes, se retirèrent au temps marqué dans la ville de Pella. Un bon nombre de Romains sortirent de même de leur patrie avant qu'elle fût livrée en proie aux Barbares. Mais le plus ordinairement la providence semble confondre ici-bas les bons et les méchants, pour donner plus d'exercice à notre foi et nous faire mieux comprendre la nécessité d'une autre vie.

[1] La plus sûre et la plus glorieuse sortie de Babylone, selon saint Augustin, c'est la mort des justes de quelque manière qu'elle arrive, puisqu'ils sont éternellement délivrés du règne de l'impiété, et mis en un lieu où ils n'ont plus rien à craindre ni de la part des hommes, ni de la part des démons.

V. 5. *Quoniam pervenerunt peccata ejus usque ad cœlum, et recordatus est Dominus iniquitatum ejus.*

« Parce que ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu » s'est ressouvenu de ses iniquités. »

Le jugement de Babylone, dit Jérémie, est parvenu jusqu'aux cieux : *Pervenit usquè ad cœlos judicium ejus;* c'est-à-dire que ses crimes n'étant point effacés par le repentir, l'ont poursuivie jusqu'au tribunal du souverain juge. Dieu oublie nos péchés quand il les pardonne, et s'en souvient lorsqu'il les punit.

V. 6. *Reddite illi sicut et ipsa reddidit vobis; et duplicate duplicia secundùm opera ejus : in poculo quo miscuit, miscete illi duplum.*

» Rendez-lui comme elle vous a rendu; rendez-lui au double

[1] Saint-Augustin. De urb. excid. 6.

» selon ses œuvres ; faites-la boire deux fois autant dans le » même calice où elle vous a donné à boire. »

Ces paroles s'adressent aux exécuteurs de la vengeance que Dieu tire des violateurs de sa loi, et surtout de ces ravageurs de provinces et de royaumes qui portent partout la désolation et la mort. Tels furent les Romains justement châtiés par les Barbares, et tels seront l'Antechrist et ses fauteurs innombrables que Jésus-Christ doit exterminer du souffle de sa bouche divine. La souveraine justice ne se contente pas de proportionner les châtiments aux crimes, elle inflige de plus aux coupables les mêmes supplices qu'ils ont eux-mêmes fait subir aux autres. « Quiconque a abusé de l'épée périt par » l'épée, et ceux qui ont réduit les nations en captivité de- » viennent captifs à leur tour. »

V. 7. *Quantùm glorificavit se et in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum et luctum : quia in corde suo dicit : Sedeo regina, et vidua non sum, et luctum non videbo.*

« Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion de » ce qu'elle s'est élevée dans son orgueil, et de ce qu'elle s'est » plongée dans les délices ; car elle dit dans son cœur : Je suis » reine, je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le » deuil. »

Plus l'ambitieux aura désiré la gloire, plus son humiliation sera profonde, et tous les raffinements de la volupté auront leur tourment particulier. Le trait vraiment caractéristique du tableau de cette infâme prostituée, c'est l'insolent orgueil avec lequel elle se donne pour la reine de l'univers et se glorifie du nombre de ses amants. « [1] Je dominerai éternellement, dit-elle dans Isaïe : Il n'y a que moi sur la terre : *Ego sum et non est præter me ampliùs ;* Je ne connaîtrai point de veuvage et ne manquerai jamais d'enfants : *Non sedebo vidua et ignorabo sterilitatem.* »

[1] Isaï. 47. 7. 8.

C'est comme souveraine que la bête était tombée ; et sa sortie de l'abîme, bien loin de diminuer ses prétentions, n'a fait que les accroître : son audace, augmentant à proportion de ses succès, arrive enfin au comble.

V. 8. *Ideò in unâ die venient plagæ ejus, mors, et luctus, et fames, et igne comburetur : quia fortis est Deus qui judicabit illam.*

« C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine » viendront en un même jour, et elle sera brûlée par le feu, » parce que c'est un Dieu puissant qui la jugera. »

La patience divine est bien au-dessus de toutes nos conceptions, sans doute, mais elle a ses bornes marquées. Elle a dit à l'orgueilleux beaucoup plus qu'à la mer : Tu iras jusque là, mais tu ne passeras pas outre.

Le triomphe de l'impie ne saurait être long : plus son supplice est différé, plus il sera subit et terrible : *In unâ die venient plagæ ejus.* Tous les maux à la fois viendront fondre sur lui, et il n'aura aucun moyen de les éviter, car c'est le Dieu tout-puissant qui est son adversaire et son juge.

V. 9. *Et flebunt, et plangent se super illam reges terræ qui cum illâ fornicati sunt, et in deliciis vixerunt, quùm viderint fumum incendii ejus.*

« Les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, et » qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront sur elle » et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son em- » brasement. »

Les rois de la terre, les âmes terrestres et charnelles dont toutes les espérances et le bonheur reposent en ce monde, ne pleurent qu'eux-mêmes dans les calamités publiques. L'égoïsme dont ils sont pleins ne leur permet d'être sensibles qu'à leurs propres maux : *Plangent se super illam.* Les saints pleurent de voir Dieu tant offensé, et les hommes si ingrats, si aveugles et si malheureux ; mais les mondains ne déplorent que les pertes

temporelles qu'ils peuvent faire, et la privation des délices qu'ils désirent ou regrettent. Esclaves des sens et de leurs illusions, ils ne connaissent que les peines et les plaisirs sensibles. Ils ne voient même que la fumée de l'incendie qui dévore tous les objets de leurs affections, et encore ne la voient-ils que de loin, parce qu'ils n'osent jamais approfondir le néant des biens qui les séduisent agréablement.

V. 10. *Longè stantes propter timorem tormentorum ejus, dicentes : Væ ; væ ! civitas illa magna Babylon, civitas illa fortis, quoniam unâ horâ venit judicium tuum.*

« Ils se tiendront loin d'elle dans la crainte de ses tour-
» ments, en disant : Malheur, malheur! Babylone, grande ville,
« ville puissante, ta condamnation est venue en un moment. »

Une chose étonne surtout les hommes qui ne se repaissent que de chimères, c'est la rapidité avec laquelle disparaissent les grandeurs et la puissance dans lesquelles ils ont mis leur confiance. Ils demeurent comme étourdis du coup qui les frappe; mais ne les croyez pas désabusés pour cela. Semblables aux araignées, dont une main ennemie a brisé mille fois les chétifs tissus, ils recommenceraient éternellement leur ouvrage sur les mêmes fondements, s'ils pouvaient vivre éternellement sur la terre. Insensés qu'ils sont, ils ne peuvent se consoler d'avoir perdu une félicité trompeuse et imaginaire, et ils aiment toujours la folie qui les y attachait.

Quelle reconnaissance ne vous doit donc pas, ô mon Dieu, une âme que vous daignez éclairer de vos lumières en l'instruisant de votre loi! Je le confesse hautement, Seigneur, non, il n'y a que votre amour qui puisse désenchanter nos cœurs de la vanité et du mensonge.

V. 11. *Et negociatores terræ flebunt et lugebunt super illam : quoniam merces eorum nemo emet ampliùs.*

« Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur
» elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchan-
» dises. »

Toutes ces vaines déclamations ne seraient que ridicules pour un homme sensé; mais elles forment un objet bien terrible aux yeux de la foi. Ce sont les regrets, les lamentations et les rugissements dont l'enfer retentira pendant toute l'éternité. Le Saint-Esprit n'entre dans le pompeux détail qui suit, que pour nous faire mieux sentir la folie de ceux qui s'attachent à de semblables futilités.

V. 12. *Merces auri, et argenti, et lapidis pretiosi, et margaritæ, et byssi, et purpuræ, et serici, et cocci, (et omne lignum thyinum, et omnia vasa eboris, et omnia vasa de lapide pretioso et æramento et ferro et marmore,*

« Ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de » perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de toutes » sortes de bois odoriférants et de meubles d'ivoire, de pierres » précieuses, d'airain, de fer et de marbre, »

V. 13. *Et cinnamomum) et odoramentorum, et unguenti, et thuris, et vini, et olei, et similæ, et tritici, et jumentorum, et ovium, et equorum, et thedarum, et mancipiorum, et animarum hominum.*

« De cinnamome, de senteurs, de parfums, d'encens, » de vin, d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de » charge, de brebis, de chevaux, de chariots, d'esclaves et » d'âmes d'hommes. »

Peu importe à la cupidité la nature des objets propres à la satisfaire; elle fait commerce des hommes aussi bien que des animaux. Les esclaves et les maîtres, le sacré et le profane, tout est mis à prix d'argent; et l'impudence avec laquelle l'infâme avarice exhale sa douleur, fait voir l'étendue et la généralité de son règne.

V. 14. *Et poma desiderii animæ tuæ discesserunt à te, et omnia pinguia et præclara perierunt a te, et ampliùs illa jam non invenient.*

« Les fruits qui faisaient tes délices t'ont quittée : toute

» délicatesse et toute magnificence est perdue pour toi, et tu » ne les trouveras plus jamais. »

V. 15. *Mercatores horum, qui divites facti sunt ab eâ longè stabunt propter timorem tormentorum ejus, flentes ac lugentes.*

« Ceux qui lui vendaient ces marchandises et qui s'en sont » enrichis, s'éloigneront d'elle dans la crainte de ses tour- » ments, ils en pleureront et en gémiront. »

V. 16. *Et dicentes : Væ, væ! civitas illa magna quæ amicta erat bysso et purpurâ et cocco, et deaurata erat auro et lapide pretioso et margaritis.*

« Ils diront : Malheur, malheur! cette grande ville qui était » vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de » pierreries et de perles. »

V. 17. *Quoniam unâ horâ destitutæ sunt tantæ divitiæ, et omnis gubernator, et omnis qui in lacum navigat, et nautæ, et qui in mari operantur, longè steterunt.*

« Elle a perdu en un moment ces grandes richesses; et » tous les pilotes, ceux qui font voyage sur la mer, les ma- » riniers et tous ceux qui sont employés sur les vaisseaux, se » sont arrêtés loin d'elle. »

V. 18. *Et clamaverunt videntes locum incendii ejus dicentes : Quæ similis civitati huic magnæ?*

« Et se sont écriés en voyant le lieu de son embrasement, » et ils ont dit : Quelle ville a jamais égalé cette grande » ville. »

V. 19. *Et miserunt pulverem super capita sua, et clamaverunt flentes et lugentes, dicentes : Væ, væ! civitas illa magna, in quâ divites facti sunt omnes qui habebant naves in mari de pretiis ejus : quoniam unâ horâ desolata est.*

» Ils se sont couvert la tête de poussière, et ils ont jeté des » cris mêlés de larmes et de sanglots, en disant : Malheur, » malheur! Cette grande ville qui a enrichi de son abondance

» tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, a été ruinée
» en un moment. »

Le fond de toutes les figures et descriptions de ce chapitre, plus encore que du reste de l'Apocalypse, est tiré des anciens prophètes, surtout d'Isaïe, de Jérémie et d'Ézéchiel. Saint Jean ne fait presque que généraliser leurs prédictions contre Babylone, Tyr, Ninive et Jérusalem ingrate, en les étendant à l'immense société réprouvée : mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est la répétition de ce *væ* que le prophète double chaque fois : *Væ, væ!* Il le repète trois fois, conformément au plan qu'il suit constamment de diviser la grande cité en trois parties relatives aux trois concupiscences. Il le prononce deux fois à chaque division, pour indiquer la différence des châtiments réservés aux coupables, parce qu'il y a parmi eux deux classes bien distinctes, l'une des séduits, l'autre des séducteurs. Malheur aux uns et aux autres; mais malheur surtout aux guides aveugles qui entraînent leurs adeptes dans l'abîme.

Au verset dixième on exalte la puissance et la force de Babylone : ce qui est proprement le caractère de l'orgueil. Le seizième est une peinture des délices dans lesquelles elle est plongée, et qui appartiennent spécialement à la concupiscence de la chair. Enfin, dans le dix neuvième verset on vante les immenses richesses qu'elle possède : ce qui fait l'objet particulier de la concupiscence des yeux. Cette division regarde encore les trois périodes qui partagent la durée du monde, et que saint Jean lui-même réduit évidemment à trois heures, puisque la troisième commence et finit avec le christianisme. C'est pourquoi il répète ici trois fois que les malheurs de Babylone lui sont arrivés en un instant : *Unâ horâ;* tant la prospérité des méchants est courte! Du reste, l'affliction des justes n'est pas plus longue. L'une et l'autre nous sont représentées par les trois heures que le Fils de Dieu passa sur la croix. Aussi sa passion, qui date de l'origine du monde, ne finira-t-elle qu'au dernier jour, puisqu'il souffre persécution et violence dans tous ses membres.

Partout les adorateurs de la bête ne peuvent revenir de leur étonnement à la vue de la désolation subite où elle est tombée. Mais, tandis que les habitants de la terre déplorent la ruine de cette grande Babylone, les anges et les saints s'en réjouissent et font retentir de leurs saints cantiques les tabernacles des justes.

V. 20. *Exulta super eam, cœlum, et sancti apostoli, et prophetæ : quoniam judicavit Deus judicium vestrum de illâ.*
« Ciel, réjouissez-vous sur elle, et vous saints apôtres et » prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle. »

Les enfants de Dieu ne perdent point l'amour de leurs ennemis, mais ils n'en aiment pas moins l'ordre et la justice qui fait toute la vengeance divine. Nous trouvons dans ce verset une nouvelle preuve que Dieu fait connaître à ses saints les jugements qu'il exerce sur la terre.

V. 21. *Et sustulit unus angelus fortis lapidem quasi molarem magnum, et misit in mare, dicens : Hoc impetu mittetur Babylon civitas illa magna, et ultrà jam non invenietur.*
« Alors un Ange fort leva en haut une pierre comme une » grande meule, et la jeta dans la mer, en disant : Babylone, » cette grande ville, sera ainsi précipitée, et elle ne se trou- » vera plus. »

Jérémie fait de même lier à une pierre et jeter dans l'Euphrate le livre qu'il avait écrit pour annoncer la chute irréparable de l'ancienne Babylone : *Sic submergetur et non consurget.* Un objet précipité au fond de la mer disparaît totalement et pour toujours. Ainsi la prophétie n'a pas été rigoureusement accomplie dans la ruine de Babylone ni dans celle de Rome ; mais elle le sera au dernier jour, où tous les méchants seront plongés pour jamais dans l'abîme éternel.

V. 22. *Et vox citharœdorum, et musicorum, et tibiâ canentium, et tubâ, non audietur in te ampliùs ; et omnis artifex omnis artis non invenietur in te ampliùs; et vox molæ non audietur in te ampliùs,*

« Et la voix des joueurs de harpes et des musiciens, des » joueurs de flûtes et de trompettes ne s'entendra plus en toi; » nul artisan, nul métier ne se trouvera plus en toi; et le bruit » de la meule ne s'y entendra plus. »

V. 23. *Et lux lucernæ non lucebit in te ampliùs; et vox sponsi et sponsæ non audietur adhuc in te : quia mercatores tui erant principes terræ, quia in veneficiis tuis erraverunt omnes gentes.*

« La lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de » l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus; car tes mar- » chands étaient des princes de la terre, et toutes les nations » ont été séduites par tes enchantements. »

Tout est triste, tout est ténébreux, tout est mort dans une ville saccagée, dit Bossuet : figure réelle, mais bien faible, du séjour de l'enfer.

V. 24. *Et in eâ sanguis prophetarum et sanctorum inventus est, et omnium qui interfecti sunt in terrâ.*

« Et on a trouvé dans cette ville le sang des prophètes et » des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. »

Après avoir exposé tous les détails de la vengeance à laquelle les ennemis de Dieu doivent s'attendre, notre saint prophète en fait connaître brièvement les causes qu'il réduit à trois.

La première est l'avarice insatiable des grands qui se sont emparés du commerce : *Quia mercatores tui erant principes terræ.*

La seconde, c'est la contagion de l'impiété et des scandales de cette prostituée qui a infecté toutes les nations de l'univers : *Quia in veneficiis tuis erraverunt omnes gentes.*

La troisième, c'est la cruauté avec laquelle elle a prodigué le sang des martyrs : *In eâ sanguis prophetarum.... inventus est.... et omnium qui interfecti sunt in terrâ.*

Ces dernières paroles nous font voir que cette malheureuse

cité, coupable de la mort de tous les saints, a bien une autre étendue que l'empire romain; car combien de saints prophètes, combien de justes persécutés et sacrifiés sur la terre, avant l'existence et depuis le renversement de cet énorme colosse! Mais il n'est aucun juste qui n'ait eu plus ou moins à souffrir de la grande Babylone, du monde scandaleux et maudit.

CHAPITRE XIX.

V. 1. *Post hæc audivi quasi vocem turbarum multarum in cœlo dicentium : Alleluia : salus, et gloria, et virtus Deo nostro est.*

« Après cela j'entendis dans le ciel un bruit comme d'une » grande troupe qui disait : *Alleluia :* salut, gloire et puissance » à notre Dieu. »

V. 2. *Quia vera et justa judicia sunt ejus, qui judicavit de meretrice magnâ quæ corrupit terram in prostitutione suâ, et vindicavit sanguinem servorum suorum de manibus ejus.*

« Parce que ses jugements sont véritables et justes, parce » qu'il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la » terre par sa prostitution, et qu'il a vengé le sang de ses » serviteurs que ses mains ont répandu. »

Après avoir décrit les plaintes stériles et les vains gémissements des impies dans le chapitre précédent, le saint prophète fait entendre dans celui-ci les chants d'allégresse qui éclatent dans le ciel au sujet de la ruine de Babylone. La désolation des pécheurs est au comble, parce que toutes leurs richesses et leurs espérances ont péri avec elle : [1] *Desiderium peccatorum peribit.* Mais les saints se réjouissent de voir la justice de Dieu satisfaite, ses promesses accomplies, sa gloire et sa puissance manifestée à tout l'univers. Long-temps ils ont gémi et pleuré sur les désordres et les scandales dont le

[1] Ps. 111. 10.

monde était plein : le moment de sécher leurs larmes et de quitter leurs habits de deuil est enfin arrivé : [1] *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Quel est le cœur chrétien qui puisse entendre sans bondir de joie leur divin cantique, leur admirable concert? C'est en Dieu seul qu'ils se réjouissent, et l'*alleluia* qui, dans la langue sainte, exprime la louange si justement dûe à sa Majesté souveraine, sera le langage qu'ils répéteront pendant toute l'éternité : [2] *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.*

V. 3. *Et iterùm dixerunt : Alleluia. Et fumus ejus ascendit in sæcula sæculorum.*

« Et ils dirent une seconde fois : *Alleluia*. Et la fumée de » son embrasement s'élève dans les siècles des siècles. »

V. 4. *Et ceciderunt seniores viginti quatuor, et quatuor animalia, et adoraverunt Deum sedentem super thronum, dicentes : Amen, Alleluia.*

« Alors les vingt quatre vieillards et les quatre animaux se » prosternèrent et adorèrent Dieu qui était assis sur le trône, » en disant : *Amen, Alleluia.*

Rien n'est plus léger et ne se dissipe plus facilement que la fumée. Son peu de consistance est la figure naturelle des faux biens de Babylone, et son obscurité marque l'aveuglement qui les fait aimer. Elle ne cesse de s'élever ici pendant toute l'éternité, parce que les élus ne perdront jamais le souvenir de l'horrible fournaise d'où elle sort, et que les ténèbres extérieures ne cesseront point d'être le partage des réprouvés. Le feu qui dévorera le peuple sur lequel tombera ma vengeance, dit le Seigneur dans Isaïe, ne s'éteindra ni jour ni nuit. Il en sortira pour jamais un tourbillon de fumée : *In sempiternum ascendet fumus ejus.* Sa désolation subsistera de race en race : [3] *A generatione in generationem desolabitur.*

[1] Joan. 16. 20.
[2] Luc. 1. 47.
[3] Isaï. 34. 10.

Déjà nous avons vu au chapitre quatre ce que signifient les animaux et les vieillards, avec leurs saints prosternements qu'ils réitèrent ici en confirmant toutes les louanges et les bénédictions que l'Église triomphante peut donner à Dieu.

V. 5. *Et vox de throno exivit, dicens : Laudem dicite Deo nostro, omnes servi ejus, et qui timetis eum, pusilli et magni.*

« Et il sortit du trône une voix qui dit : Louez notre Dieu, » vous tous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, petits et » grands. »

Cette voix sortant du trône est celle de l'Agneau même qui y est assis, et qui, comme chef des anges et des hommes, les invite à louer le Seigneur qu'il appelle son Dieu comme le leur, parce qu'en qualité d'homme il tient son être de lui ainsi que toutes les créatures : *Laudem dicite Deo nostro.*

Chacun doit témoigner sa reconnaissance à son Créateur, selon sa capacité et la grandeur des bienfaits qu'il en a reçus : *Pusilli et magni.* Tous ceux qui craignent vraiment le Seigneur au ciel et sur la terre, sont appelés à former cet admirable concert qu'ils s'invitent mutuellement à répéter sans cesse.

V. 6. *Et audivi quasi vocem turbæ magnæ, et sicut vocem aquarum multarum, et sicut vocem tonitruorum magnorum dicentium : Alleluia, quoniam regnavit Dominus Deus noster omnipotens.*

« Et j'entendis un bruit comme d'une grande troupe, » comme le bruit de grandes eaux, et comme de grands coups » de tonnerre, qui disaient : *Alleluia*, parce que le Seigneur » notre Dieu, le Tout-puissant règne. »

Ainsi toutes les créatures s'empressent de répondre à l'invitation de leur Médiateur en mêlant leurs voix à la sienne. Le bruit en est si fort, qu'il est comparable au mugissement des grandes eaux et à l'éclat du tonnerre ; mais en même temps si harmonieux et si plein de charmes, que tout est dans la paix : *Alleluia.*

Le Tout-puissant est entré dans la pleine jouissance de son règne; qui pourrait le troubler désormais?

V. 7. *Gaudeamus, et exultemus, et demus gloriam ei : quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.*

« Réjouissons-nous, soyons dans la joie, et donnons-lui » gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues et que » son épouse s'y est préparée. »

V. 8. *Et datum est illi ut cooperiat se byssino splendenti et candido. Byssinum enim justificationes sunt sanctorum.*

« Et il lui a été donné de se vêtir d'un fin lin, net et blanc : » et ce fin lin est la justice des saints. »

Voilà le sujet de tant et de si magnifiques réjouissances : c'est que les noces de l'Agneau sont enfin célébrées avec la pompe et l'éclat qui leur conviennent. Elles sont annoncées depuis le commencement du monde : les patriarches et les prophètes n'ont cessé d'y convier leur peuple; mais leur postérité charnelle les a constamment contredits et persécutés. Après avoir immolé la plupart des serviteurs, il ont fait mourir le maître pour s'emparer de l'héritage. Mais, ô profondeur de la sagesse et de la science de notre Dieu, cet horrible déicide qui consomma la perte des coupables, devint le salut du monde! [1] Après sa résurrection, Jésus-Christ envoya ses apôtres à toutes les nations qu'ils invitèrent aux noces de l'Agneau, en les pressant d'entrer dans l'Église formée par ses soins et purifiée dans son sang. Le démon déploya contre eux et leurs disciples toutes les ressources de sa puissance et de ses ruses pendant plus de trois siècles. Mais enfin, vaincu par la patience des martyrs, il fut obligé de laisser à l'Église la liberté de célébrer publiquement ses noces avec son Époux. La salle du festin est le chœur des fidèles ; c'est le Saint-Esprit qui en est l'introducteur. Les mets du banquet sacré sont la parole sainte et la chair même de l'Agneau sans tache. La robe

[1] Matth. 22. 3.

nuptiale et les ornements dont l'épouse est parée, sont toutes les vertus et les bonnes œuvres que la charité produit et qui brillèrent d'un vif éclat dans l'Église, surtout après la chute de Rome et la conversion des Barbares : mais ce ne sera qu'après le renversement de la grande Babylone, après la destruction totale de la cupidité, que l'épouse paraîtra sans tache et sans rides aux yeux de son Père céleste. Ses vertus ne seront sans mélange que dans le ciel, où elle sera entièrement revêtue du fin lin qui est le symbole de la justice des saints.

V. 9. *Et dixit mihi : Scribe : Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt; et dixit mihi : Hæc verba Dei vera sunt.*

« L'ange me dit alors : Écrivez : Heureux ceux qui ont été » appelés au souper des noces de l'Agneau. Et il ajouta : Ces » paroles de Dieu sont véritables. »

Toute la vie présente ne doit être qu'une préparation au bonheur de l'autre. Dieu nous y appelle par la prédication de l'Évangile, par la consolation des divines Écritures, par le don de la foi, et toutes les autres grâces dont il soutient notre faiblesse pendant le cours du voyage. Ce sont là des avantages infiniment précieux, sans doute, et qui forment comme le dîner préparé [1] aux convives; mais il n'y a de vraiment heureux que ceux que la persévérance fait admettre au souper qui n'a lieu qu'à la fin de la journée. [2] « Qui persévérera jusqu'à » la fin sera sauvé. »

Tel est le don par excellence, le véritable caractère des élus. Aucun d'eux ne sera chassé du festin faute de la robe nuptiale : tous seront revêtus de robes blanches, et suivront l'Agneau partout où il ira : *Hæc verba Dei vera sunt.*

V. 10. *Et cecidi ante pedes ejus, ut adorarem eum. Et dicit mihi : Vide ne feceris; conservus tuus sum, et fratrum*

[1] Matth. 10. 22.
[2] Matth. 22. 4.

tuorum habentium testimonium Jesu. Deum adora. Testimonium enim Jesu est spiritus prophetiæ.

« Aussitôt je me jetai à ses pieds pour l'adorer; mais il me » dit : Gardez-vous bien de le faire, je suis serviteur de Dieu » comme vous et comme vos frères qui demeurent fermes » dans la confession de Jésus. Adorez Dieu ; car l'esprit de » prophétie est le témoignage de Jésus. »

Jusqu'ici le saint apôtre observait attentivement tout ce qu'on lui montrait, et écoutait dans un profond silence tout ce que lui disait son charitable conducteur ; mais enfin, saisi d'admiration et pénétré de reconnaissance à la vue de si profonds et si consolants mystères, il tombe à ses pieds et veut lui rendre ou les honneurs divins en le prenant pour Jésus-Christ même, ou au moins les hommages respectueux que méritent les ambassadeurs d'un si grand roi. Mais l'envoyé céleste refuse les uns et les autres, pour nous mieux faire comprendre et l'obligation de tout rapporter à Dieu, et la sublimité du ministère apostolique, qui égale les hommes aux anges, en les rendant ministres du même maître et membre du même chef, qui est Jésus-Christ. Adorez donc, dit saint Jean-Baptiste à son saint frère, adorez Dieu seul, dont vous êtes le serviteur et le prophète aussi bien que moi, puisque vous rendez témoignage à son Fils : car le véritable esprit de prophétie consiste tout entier à rendre témoignage à Jésus. Voilà le seul et unique objet de notre mission qui représente celle de tous les prophètes de l'ancien et du nouveau Testament. Prédire et figurer Jésus-Christ et son Église, telle est la fin de la loi, qui n'est par conséquent qu'une immense prophétie ou témoignage en faveur de Jésus. Développer tous ces mystères, montrer l'accomplissement et la réalité de toutes ces figures, tel est l'objet et le but du nouveau Testament et de l'histoire de l'Église renfermée dans l'Apocalypse; et, pour nous faire toucher cette vérité comme au doigt et à l'œil, voici le ciel qui s'ouvre, et qu'on nous montre celui qui en fait toute la gloire et le bonheur.

V. 11. *Et vidi cœlum apertum : et ecce equus albus ; et qui sedebat super eum vocabatur Fidelis et Verax, et cum justitiâ judicat et pugnat.*

« Je vis alors le ciel ouvert, et il parut un cheval blanc ; » celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, qui » juge et qui combat justement. »

Voilà bien le même cavalier que nous avons vu à l'ouverture du premier sceau. Toute la différence, c'est qu'à la première apparition, ayant triomphé de la mort, il commençait ses conquêtes sur le monde et qu'ici nous les voyons terminées. C'est pourquoi il est appelé le Fidèle et le Véritable, comme ayant parfaitement accompli toutes ses promesses concernant la vocation des Gentils. Il juge et combat justement, parce qu'il ne condamne que des coupables et n'attaque que les sacriléges usurpateurs de ses droits.

V. 12. *Oculi autem ejus sicut flamma ignis, et in capite ejus diademata multa, habens nomen scriptum quod nemo novit nisi ipse.*

« Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait sur » la tête plusieurs diadèmes, et un nom écrit que nul ne » connaît que lui. »

Ses yeux étincelants sont le symbole de son indignation contre ses ennemis; et la multitude des diadèmes qui ceignent son front, celui des innombrables victoires qu'il vient de remporter. Ce nom ineffable, dont Jésus-Christ seul comprend toute la grandeur, pouvait paraître écrit sur ses diadèmes, et va être exprimé au verset suivant.

V. 13. *Et vestitus erat veste aspersâ sanguine ; et vocatur nomen ejus,* VERBUM DEI.

« Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le » Verbe de Dieu. »

Cette robe est l'humanité sainte du Sauveur dont le sacrifice est représenté par le sang dont elle est couverte.

Il est inutile de demander aujourd'hui, comme faisaient autrefois les anges, dit saint Jérôme, ce que signifie ce vêtement ensanglanté; personne n'ignore maintenant le mystère de la croix et la rédemption du genre humain.

Le Verbe de Dieu est le nom propre de Jésus-Christ; celui qui exprime sa génération éternelle dans le sein du Père. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu. Le Verbe s'est fait chair : voilà les deux natures dans une seule et même personne divine ; voilà l'auguste et ineffable mystère de l'incarnation caché en Dieu avant tous les siècles, et qui nous a été révélé par le Fils unique qui est toujours dans le sein du Père, où il a vu toutes les merveilles qu'il nous a enseignées.

V. 14. *Et exercitus qui sunt in cœlo sequebantur eum in equis albis, vestiti byssino albo et mundo.*

« Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des » chevaux blancs, vêtus d'un lin blanc et pur. »

Toutes ces armées brillantes qui suivent et accompagnent leur chef, parées comme lui d'une éclatante blancheur, emblême de la pureté et de l'innocence, sont tous les saints purifiés dans le sang de l'Agneau. Les chevaux sur lesquels ils paraissent montés, peuvent signifier leurs corps glorieux dont ils semblent déjà revêtus, parce qu'ils vont les reprendre après la résurrection à laquelle ils touchent : car les voilà prêts à descendre pour confondre les impies.

V. 15. *Et de ore ejus procedit gladius ex utrâque parte acutus, ut in ipso percutiat gentes. Et ipse reget eas in virgâ ferreâ ; et ipse calcat torcular vini furoris iræ Dei omnipotentis.*

« Et il sort de sa bouche une épée à deux tranchants pour » en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre » de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de » la colère du Dieu tout-puissant.

L'épée tranchante est, comme nous l'avons vu, la parole

divine. Ce sont surtout les arrêts foudroyants dont le Seigneur Jésus frappe ses ennemis obstinés. [1] Il frappera la terre de la verge de sa bouche, dit Isaïe; et il exterminera l'impie par le souffle de ses lèvres.

[2] Saint Paul applique spécialement ce passage à l'Antechrist, et il ajoute au souffle de la bouche de Jésus-Christ qui l'exterminera, l'éclat de la présence même du Sauveur. Le sceptre de fer marque la souveraine et éternelle puissance du règne de Jésus-Christ : *Cujus regni non erit finis.*

[3] C'est ainsi qu'il est annoncé par Daniel : En ces jours-là le Dieu du ciel suscitera un royaume qui détruira tous les autres et qui subsistera lui-même éternellement. L'empire romain, quelque puissant et terrible qu'il soit, quoique appelé aussi un règne de fer par le même prophète, ne saurait tenir contre celui de Jésus-Christ; car c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur du Tout-puissant; c'est lui que son Père a rendu dépositaire de sa justice, établi juge des vivants et des morts et ministre de ses vengeances.

V. 16. *Et habet in vestimento et in femore suo scriptum : Rex regum et Dominus dominantium.*

« Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi » des rois et le Seigneur des seigneurs. »

Jésus-Christ mérite d'être reconnu Roi des rois et par le droit de sa naissance éternelle, et par celui de ses conquêtes. Par son union hypostatique avec le Verbe, il est le Créateur des rois aussi bien que des sujets; et par ses humiliations jusqu'au centre de la terre et son obéissance jusqu'à la mort de la croix, [4] il a mérité d'être élevé au plus haut des cieux et de recevoir un nom qui est au-dessus de tout nom. Ses triomphes n'ont rien de commun avec ceux des autres con-

[1] Isaïe. 11. 4.
[2] Thess. 2. 8.
[3] Dan. 7. 14.
[4] Philip. 2. 8.

quérants, qui assujettissent les royaumes et les empires par la violence et la force de leurs armes. Toute la puissance de Jésus-Christ est dans son humilité et sa douceur. Il porte la marque de sa dignité sur la partie de son vêtement qui couvre sa cuisse, pour nous apprendre que ses sujets sont tout à la fois ses membres, ses frères et ses enfants; parce que dans le langage de l'Écriture [1] la cuisse signifie la postérité.

V. 17. *Et vidi unum angelum stantem in sole; et clamavit voce magnâ, dicens omnibus avibus quæ volabant per medium cœli : Venite, et congregamini ad cœnam magnam Dei;*

« Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute » voix, en disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu » de l'air : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu; »

V. 18. *Ut manducetis carnes regum, et carnes tribunorum, et carnes fortium, et carnes equorum et sedentium in ipsis, et carnes omnium liberorum et servorum, et pusillorum et magnorum.*

« Pour manger la chair des rois, la chair des officiers de » guerre, la chair des forts, la chair des chevaux et des » cavaliers, la chair de tous les hommes libres et esclaves, » petits et grands. »

La suite nécessaire du triomphe de Jésus-Christ est la défaite de ses ennemis; mais sa victoire doit être d'autant plus éclatante que ses combats ont été plus obscurs, et sa vengeance d'autant plus terrible que sa patience a été plus longue et plus admirable. C'est pourquoi l'ange qui le représente se tient debout, comme tout prêt à agir, et dans le soleil, comme le lieu le plus apparent de l'univers, afin que son action soit plus visible et se passe à la vue du monde entier. La force de son cri annonce l'ardeur de son zèle et l'empressement qu'il met à réunir les instruments de la justice divine contre ses ennemis.

[1] Gen. 49. 10. 24. 2.

Ces oiseaux de proie qui s'acharnent sur les cadavres pour les dévorer, sont la figure des puissances aériennes dont parle saint Paul, et qui tourmenteront les méchants dans l'enfer. Cette horrible boucherie, qui sera la défaite de l'armée antichrétienne, est appelée le grand souper de Dieu, parce que c'est à la fin du monde, figurée par le soir, qu'il doit livrer tous ses ennemis à la fureur des satellites infernaux.

Nous avons vu que les réprouvés étaient évidemment figurés par la cinquième tribu d'Israël, qui est celle de Dan. Comptez ici combien de fois sont répétées les chairs que doivent dévorer les oiseaux de proie. Toute cette peinture prophétique est tirée [1] d'Ézéchiel que saint Jean ne fait qu'abréger en appliquant ses paroles à l'Antechrist et à ses sectateurs. Les passions des hommes les portent toujours à se confondre avec les animaux : le Saint-Esprit nous montre ici les uns et les autres enveloppés dans une perte commune ; de même que les Égyptiens furent autrefois engloutis avec toute leur cavalerie dans les flots de la mer Rouge : [2] *Equum et ascensorem dejecit in mare;* ce qui signifie que tous les ennemis de Dieu et de son peuple seront précipités corps et âmes dans les gouffres éternels. Rois et ministres, forts et faibles, libres et esclaves, petits et grands, tous, sans exception, doivent s'attendre au même sort.

V. 19. *Et vidi bestiam, et reges terræ, et exercitus eorum congregatos ad faciendum prœlium cum illo qui sedebat in equo, et cum exercitu ejus.*

« Et je vis la bête et les rois de la terre, et leurs armées » assemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur » le cheval et à son armée. »

Ici la bête est distinguée des rois qui la suivent avec leurs armées, pour nous faire entendre qu'elle se prend dans ce verset pour le chef de tous les impies, l'Antechrist lui-même ;

[1] Ezech. 3. 9. 17.
[2] Exod. 15. 1.

et il y a dans le latin du verset suivant quelque chose de bien remarquable à ce sujet : c'est que le pronom qui se rapporte évidemment à la bête ne s'accorde cependant point avec elle. On lit dans tous les exemplaires *coràm ipso*, au lieu de *coràm ipsâ* qu'exigerait la construction grammaticale. Nouvelle preuve bien frappante que l'Antechrist par excellence sera réellement bien un individu, et non pas une société, comme l'ont faussement prétendu plusieurs interprètes.

V. 20. *Et apprehensa est bestia, et cum eâ pseudopropheta, qui fecit signa coràm ipso, quibus seduxit eos qui acceperunt characterem bestiæ, et qui adoraverunt imaginem ejus. Vivi missi sunt hi duo in stagnum ignis ardentis sulphure.*

« Mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui » avait fait les prodiges en sa présence, par lesquels il avait » séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête et qui » avaient adoré son image : et les deux furent jetés vifs dans » l'étang brûlant de feu et de soufre. »

L'issue du combat ne pouvait être douteuse dès que de misérables créatures osaient se mesurer avec le Tout-puissant. Il aurait cependant pu leur laisser prendre encore sur lui quelques avantages apparents, comme il l'avait fait tant de fois; mais leur mesure était comble, et le temps de punir leur insolence et leur audace était arrivé.

Le faux prophète dont il s'agit devra être aussi un personnage individuel qui se trouvera alors à la tête de tous les chrétiens prévaricateurs et rebelles, représentés par la seconde bête du chapitre treizième. Nous ne chercherons point à déterminer quel sera ce digne compagnon, ce principal ministre de l'homme de péché; mais ce sera bien sûrement quelque illustre dignitaire sorti des rangs de la hiérarchie ecclésiastique, puisqu'il aura sous ses ordres cette bête dont les cornes ressemblent à celles de l'Agneau, quoique son langage soit le même que celui du dragon. [1] Holzhauser ne

[1] Holzhauser. in Apoc. 13. 2.

craint point d'avancer que ce sera un anti-pape. Quoiqu'il en soit, il lui sera donné de faire quantité de prodiges, par lesquels il séduira et les mauvais chrétiens qui auront reçu le caractère de la première bête, et les idolâtres qui auront adoré son image : c'est-à-dire qu'il les attachera de plus en plus au parti de l'Antechrist, qu'ils finiront par [1] adorer comme le seul Dieu véritable.

Quant aux sujets naturels de cet impie, qui sont les Mahométans, il saura bien les séduire lui-même et se les attacher par sa doctrine et ses bienfaits. Un supplice particulier est réservé à ces deux monstres de scélératesse, qui seront jetés tout vivants dans les brasiers de l'enfer. Ils ne sauraient y conserver leur vie naturelle sans un grand miracle. Mais le saint prophète s'exprime ainsi pour nous faire sentir plus vivement avec quelle indignation et quelle rapidité Dieu les chasse de sa présence.

V. 21. *Et cæteri occisi sunt in gladio sedentis super equum, qui procedit de ore ipsius; et omnes aves saturatæ sunt carnibus eorum.*

« Les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche » de celui qui était monté sur le cheval; et tous les oiseaux se » soulèrent de leurs chairs. »

A la seule parole de Jésus-Christ, tous meurent et sont aussitôt livrés à leurs bourreaux qui les tourmenteront éternellement sans jamais assouvir leur insatiable fureur.

Toute cette description, aussi bien que les passages d'Isaïe et de saint Paul, concerne la destruction de l'Antechrist et de ses complices par Jésus-Christ. Supposent-ils donc une apparition personnelle et sensible du Sauveur? Nous ne le pensons pas. La croyance générale, c'est qu'il ne paraîtra de la sorte que pour juger les vivants et les morts. Il faut donc entendre ici par la *parole et le souffle de sa bouche*, sa volonté toute-puissante : car en lui vouloir et faire sont une seule et même chose.

[1] II. Thess. 2. 4.

CHAPITRE XX.

—

[1] Nous voici parvenus, mes frères, à la plus obscure de toutes les visions de saint Jean, selon Bossuet; et l'opinion d'un juge aussi profondément éclairé aurait assurément bien de quoi nous décourager, si nous ne mettions toute notre confiance en celui qui éclaire les aveugles et fait marcher les boiteux comme il lui plaît. Le point de vue où s'était placé l'illustre évêque de Meaux, qui consistait à rapporter presque toute l'Apocalypse à la destruction de Rome païenne, a dû lui faire regarder comme impénétrable l'obscurité de ce chapitre, où l'on ne trouve, en effet, rien qui ait directement trait à ce grand évènement si bien caractérisé dans plusieurs autres passages. Mais, du reste, la marche de notre saint prophète y est absolument la même que partout ailleurs. Après avoir conduit son lecteur jusqu'aux portes de l'éternité à la fin du chapitre précédent, il le ramène dans celui-ci au commencement du monde; car c'est jusque là qu'il faut remonter pour trouver l'origine du Médiateur qui peut seul enchaîner le dragon, et écraser la tête de l'ancien serpent.

Ainsi on voit le soleil, dans lequel le Seigneur a fixé sa demeure, terminer et recommencer chaque jour sa course aussi majestueuse que rapide, d'une extrémité du ciel à l'autre. Le but constant de toute l'Écriture, c'est de nous montrer notre chute causée par le démon, et notre rédemption opérée par Jésus-Christ. Le vainqueur d'Adam s'est acquis une espèce de droit sur sa postérité; il a étendu son

[1] Boss. Apoc. 20. 1.

empire sur toutes les créatures visibles qui avaient été assujetties à l'homme.[1] Pour enlever au fort armé une si riche et si magnifique conquête, il faut être plus puissant que lui et pouvoir le lier en brisant toutes ses armes. Or, c'est ce qu'à fait Notre-Seigneur par sa victoire sur Satan; et son disciple bien-aimé nous montre merveilleusement ici l'exercice de sa toute-puissance sur son ennemi vaincu. Pour rendre plus sensible ce qu'il veut nous en dire, il le divise en trois parties, qui sont l'enchaînement, la captivité et la délivrance du dragon. Si nous saisissons bien cette division, et que nous parvenions à fixer les époques convenables à chacune de ses parties, nous aurons certainement fait un pas dans la connaissance de cette vision si mystérieuse, mais dont les ténèbres, si propres à nous effrayer d'abord, se dissiperont insensiblement. Entrons en tremblant jusque dans le sanctuaire.

V. 1. *Et vidi angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi, et catenam magnam in manu suâ.*

« Je vis descendre du ciel un ange qui avait la clef de » l'abîme et une grande chaîne en sa main. »

Cet ange représente Jésus-Christ vainqueur du démon : la clef de l'abîme et la grande chaîne dont il est porteur sont une figure aussi sublime que simple de l'autorité souveraine de cet adorable Sauveur, au nom duquel tout genou doit fléchir dans les enfers aussi bien qu'au ciel et sur la terre. Aussi avec quelle facilité son ambassadeur s'empare-t-il de son ennemi?

V. 2. *Et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et Satanas, et ligavit eum per annos mille.*

« Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et » Satan, et il le lia pour mille ans. »

Déjà cet esprit superbe a été désigné sous tous ces titres

[1] Matth. 12. 29. Luc. 11. 12.

au chapitre douze, où nous l'avons vu chassé du ciel. Il exerçait, sans doute, une grande puissance sur la terre avant l'incarnation, mais toujours dans la dépendance de son Créateur. C'est pourquoi nous voyons l'ange [1] Raphaël l'enchaîner sans aucune difficulté, mais dans un désert de la haute Égypte; au lieu qu'ici il est renfermé dans l'abîme, dans des ténèbres profondes : ce qui marque d'abord une grande différence dans les limites de son pouvoir. Il était adoré publiquement avant ce dernier échec; mais depuis il n'a ni temple, ni autel, ni sacrifice, partout où l'Évangile étend sa bienheureuse influence.

En second lieu, saint Jean a bien soin de nous avertir que c'est le chef de tous les anges rebelles qui est enchaîné, pour nous faire entendre que leur puissance est restreinte dans toutes les parties de leur empire. [2] Rien n'est plus affreux que cette peinture, dit Bossuet : le diable qui triomphait des nations est enchaîné d'une grande chaîne, afin qu'on en puisse faire sur lui plusieurs tours : expressions dignes de l'énergique simplicité de cet incomparable écrivain, et qui nous peignent si magnifiquement la majestueuse lenteur avec laquelle Jésus-Christ s'avance à la conquête du monde entier. Car il ne faut pas nous imaginer que Satan soit lié de la sorte dans quelques jours, ni même dans quelques années; c'est par siècles qu'il faut compter lorsqu'il s'agit de la rédemption des hommes. Voyez avec quel soin le prophète distingue l'enchaînement du dragon de son emprisonnement. L'ange le lie d'abord : *Ligavit eum per annos mille;* et puis au verset suivant il le jette dans l'abîme, puis encore il ferme l'abîme, et enfin il appose le sceau divin sur la porte.

Or, penserions-nous que notre inimitable historien, toujours si laconique, toujours si saintement avare des moindres mots, aurait entassé ici toutes ces expressions pour exprimer la même idée. Une pareille pensée lui serait certainement injurieuse. Persuadons-nous donc bien que la multiplicité, le

[1] Tob. 8. 3.
[2] Boss. Apoc. 20. 2.

choix, et jusqu'à l'arrangement de ces termes ont leur mystère. Pour moi, sans avoir la folle prétention de les pénétrer tous, je ne puis m'empêcher d'y voir une restriction progressive de la puissance de Satan, laquelle s'opère graduellement jusqu'à ce que le Seigneur l'enferme entièrement dans l'abîme pour le temps qu'il lui plaira.

N'est-ce pas, en effet, ce que nous voyons dans l'Évangile? Écoutons Jésus-Christ s'exprimer lui-même sur ce point important.

Les soixante douze disciples prenant un jour plaisir à lui raconter comment les démons leur obéissaient en son nom, il leur répondit : [1] « Je voyais Satan tomber du ciel comme » un éclair : voilà que je vous ai élevés au-dessus de toute la « puissance de l'ennemi ; il ne saurait vous nuire en quoi que » ce soit : *Nihil vobis nocebit.* » Comme s'il leur annonçait plus clairement : Mon ennemi fut précipité du ciel en un instant, et il ne lui fut pas donné de résister à Michel et à ses anges : *Et non valuerunt ;* mais il ne sera pas chassé si facilement de la terre devenue son domaine : *Projectus est in terram.* Il vous disputera le terrain, pour ainsi dire, pied à pied. Vous triompherez de sa résistance par la vertu d'en haut, mais n'allez pas vous en élever en vous-même : *In hoc nolite gaudere.*

Le Sauveur pouvait-il prédire plus ouvertement la longueur et l'opiniâtreté du combat? Le dragon fut en grande partie lié dès l'Incarnation du Verbe, à laquelle il s'était opposé de toutes ses forces. Furieux de n'avoir pu l'empêcher, il jura de s'en venger sur tous ceux qui auraient le bonheur d'y croire : *Iratus est draco... Abiit facere prœlium cum reliquis de semine ejus.*

Ses malheureux compagnons n'ignoraient pas plus que lui, les horribles supplices qui leur étaient réservés dans cet affreux abîme, où ils devaient être renfermés un jour, et rien ne leur paraissait intolérable pourvu qu'ils pussent les éviter, fallût-il même se réfugier dans des pourceaux.

Mais à quoi bon multiplier les preuves en faveur d'une

[1] Luc. 10. 18.

vérité que les faits ont rendue si évidente? Trois siècles des plus sanglantes et des plus cruelles persécutions dont le monde ait jamais entendu parler, et toutes les fureurs des hérésies qui leur ont succédé, prouvent assez hautement la trop longue résistance du dragon, et font bien voir que son emprisonnement ne s'est pas opéré en un instant. Mais en combien de temps s'est-il pleinement effectué? C'est à saint Jean lui-même qu'il appartient de nous l'apprendre. [1] Rappelons-nous donc ce qu'il nous a dit de la chute ou mort mystique de la bête; car ces deux évènements sont évidemment liés entre eux. Le dragon avait donné sa grande puissance à la bête : lors donc que l'on a pu dire que celle-ci *avait* été et n'était plus, on a pu affirmer, avec la même vérité, que l'autorité de celui-là était tombée, ou, ce qui est absolument la même chose, qu'il était enfermé sous les verrous de la justice divine. Or, nous avons vu au chapitre dix septième que l'empire de la bête s'était écroulé avec celui des Césars. C'est donc aussi à la même époque, qui tombe au plus tard vers la fin du sixième siècle, qu'il faut placer la fermeture de l'abîme où le démon sera détenu mille ans.

V. 3. *Et misit eum in abyssum et clausit, et signavit super illum ut non seducat ampliùs gentes, donec consummentur mille anni; et post hæc oportet illum solvi modico tempore.*

« Il le précipita dans l'abîme, l'y enferma et mit un sceau » sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que » les mille ans fussent accomplis, après lesquels il doit être » délié pour un peu de temps.

La durée de l'enchaînement du dragon une fois bien connue, nous devons nous occuper de fixer celle de sa captivité; et toute la difficulté à cet égard consiste à savoir s'il faut prendre la période de mille ans dans un sens strict et rigoureux, ou seulement pour un temps indéterminé et plus ou moins long.

[1] Joan. 17. 8.

Selon saint Augustin, ces mille ans embrassent tous les siècles qui s'écouleront depuis la prédication de l'Évangile, qui est le temps où les puissances de l'enfer furent désarmées et menées en triomphe jusqu'à la fin du monde, où Satan doit être délié, sous le règne de l'Antechrist. Cette interprétation est incontestablement vraie, mais trop vague pour satisfaire pleinement à l'exigence du texte. Le Saint-Esprit y sépare clairement, en effet, les persécutions que l'Église souffrit dans les premiers siècles de celles qui lui sont réservées pour les derniers par ce long intervalle de mille ans. C'est là ce moyen âge si remarquable par l'esprit de foi dont il fut toujours animé, et que les hérétiques et les philosophes modernes n'ont jamais pu lui pardonner. On y voyait de grands désordres, sans doute, mais ne sont-ils pas inséparables de la malheureuse postérité d'Adam? Le froment et l'ivraie ne doivent-ils pas demeurer ensemble jusqu'à la moisson dans le champ du Père de famille? Ce n'est pas en isolant, mais en rapprochant les textes de l'Écriture qu'on doit les interpréter, les plus clairs expliquent alors les plus obscurs, et tout s'accorde parfaitement. Puisque la foi et l'expérience nous apprennent également[1] que la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une guerre continuelle, qu'il est toujours obligé d'opérer son salut avec crainte et tremblement, on ne saurait imaginer aucun temps où il n'ait plus de tentations à combattre, ni de séductions à redouter. Il ne faut donc point prendre à la lettre ce qu'annonce ici notre prophète,[2] mais entendre avec le saint docteur d'Hippone que la séduction ne sera plus aussi puissante, ni aussi universelle qu'auparavant. Remarquons, en outre, que la séduction dont il s'agit dans tout le chapitre regarde les nations et non pas les particuliers, quelque nombreux qu'ils puissent être : *Ut non seducat ampliùs gentes.*

De plus, quelles nations regarde-t-elle? Il ne peut être, sans doute, question ni des idolâtres, ni des Mahométans, ni même des hérétiques; tous ces gens-là sont de l'empire de

[1] Job. 7. 7. Philip. 2. 12.
[2] Saint August. civit. 20.

Satan, et il est trop avisé pour se faire la guerre à lui-même. C'est donc en faveur des peuples catholiques, et principalement de ceux qui vinrent après la chute de l'empire idolâtre, que cet ennemi de tout bien est enchaîné jusqu'à la fin des mille ans : *Donec consummentur mille anni.* Lorsqu'il se vit abandonné des Romains devenus presque tous chrétiens avec leurs empereurs, il suscita contre eux toutes ces hordes de Barbares qui inondèrent l'Église avec l'empire; mais il fut encore une fois pris dans ses propres filets. Ces nouvelles troupes, sur lesquelles il fondait de si belles espérances, ne tardèrent pas à passer dans les rangs de son adversaire. De grossiers et farouches idolâtres qu'ils étaient, ils devinrent les plus fervents adorateurs du vrai Dieu. Tous les nouveaux monarques qui reçurent leur puissance après la bête et qui s'établirent en un instant, *unâ horâ*, dans toutes les provinces romaines, furent les protecteurs et les plus fermes appuis de cette religion qu'ils paraissaient destinés à détruire. Des sept royaumes persécuteurs, cinq étaient renversés, et il n'y avait plus que celui de Mahomet, qui commença précisément à l'époque dont nous parlons, et pendant laquelle il fixa toute l'attention de l'Europe chrétienne. L'Église eut encore à souffrir, sans doute, de plusieurs divisions intestines : on vit paraître au septième et au huitième siècle l'hérésie des Monothélites et celle des Iconoclastes, et dans le douzième celle des Vaudois; mais, outre qu'elles ne séduisirent aucune *nation*, elles venaient de plus haut. Le Monothélisme était un rejeton naturel de l'Eutichianisme, et l'impiété des Iconoclastes une conséquence naturelle de l'arianisme; car si Jésus-Christ n'est pas Dieu, c'est une véritable idolâtrie que de l'adorer, quelque sainte, quelque parfaite que l'on puisse supposer son humanité. Dès-lors que devient le culte de son image et de celles de tous ses saints, qui ne sont plus que des idolâtres; car, assurément, il n'en est pas un seul qui ne l'ait adoré? [1] Quant aux Albigeois, dont l'origine est fort obscure, ils remontaient, à en croire le savant évêque de Meaux,

[1] Boss. Vari. Liv. 11.

jusqu'aux premiers disciples de Manès. Un évènement à jamais déplorable, le schisme des Grecs, se consomma, il est vrai, dans le cours du moyen-âge; mais il faut encore remonter aux temps antérieurs pour en trouver les véritables causes, qui furent les vieilles hérésies mal éteintes, jointes à la criminelle flatterie d'un clergé ambitieux et jaloux, dont la foi ne connaissait d'autre règle que son intérêt propre et la volonté de ses maîtres, comme ne le prouvent que trop et l'hénotique de Zénon, et l'ecthèse d'Héraclius, et le type de Constant. Il y eut donc fort peu de nouvelles séductions dans la foi pendant tous ces siècles que les écrivains anti-catholiques ont si malicieusement qualifiés de *siècles d'ignorance*: et il n'en faut pas davantage pour justifier les expressions du Saint-Esprit : *Ut non seducat amplius gentes, donec consummentur mille anni.*

Mais en quel temps doit-on placer la consommation de ces heureuses années? C'est ce qu'il importe d'examiner sérieusement. D'abord, ce n'est pas seulement une chose certaine que le déchaînement du dragon après la révolution des mille ans, c'est une véritable nécessité : *Post hæc oportet illum solvi.* Dieu nous garde toutefois d'un horrible fatalisme! Cette nécessité, quelque infaillible qu'elle soit, ne peut jamais être inévitable que dans le même sens que les scandales sont déclarés nécessaires, et qu'il est dit qu'il doit y avoir des hérésies : [1] *Necesse est ut veniant scandala*; [2] *oportet hæreses esse.* Jésus-Christ et ses apôtres nous prédisent tous d'une voix unanime le dépérissement de la foi, le refroidissement de la charité, l'abondance de l'iniquité, avec des périls sans nombre pour les domestiques de la foi : [3] *Instabunt tempora periculosa;* des prodiges, des illusions, une efficace opération d'erreur, une séduction telle, pour tout dire en un mot, que les élus mêmes y succomberaient, s'il était possible.

Or, si à l'exemple des apôtres nous voulons savoir quand

[1] Matth. 18. 7.
[2] I. Cor. 11. 19.
[3] II. Tim. 3. 1.

toutes ces choses arriveront : *Quandò hæc erunt ;* c'est le disciple que Jésus aimait, et qui eut le bonheur de reposer sur son sein, qu'il faut consulter : c'est lui qui connaît tous les secrets de son maître, dont il est le témoin et l'historien fidèle. C'est assurément bien notre faute si nous ne l'entendons pas, car il parle assez haut.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, mes frères, les foudroyantes paroles qu'il adresse à l'évêque de Sardes, à toute l'Église du cinquième âge : « Vous passez pour vivant et vous » êtes mort. » Pouvait-il caractériser plus énergiquement l'époque du refroidissement, ou plutôt de l'extinction de la charité dans le cœur du plus grand nombre ? Voulez-vous quelque chose de plus positif, de plus précis encore ? Rappelez-vous les annonces effrayantes de cet aigle mystérieux, qui n'est autre que le Prophète lui-même, et qui traverse le ciel en criant trois fois : Malheur aux habitants de la terre, à cause des fléaux qui doivent éclater au son des trois dernières trompettes ! Le puits de l'abîme ouvert au son de la cinquième, et le tourbillon de fumée qui en sort ne nous montrent-ils pas visiblement et la délivrance de Satan, et les dangers dont nous menace saint Paul ! N'est-ce pas, alors qu'on vît dans toute l'Église latine, seule restée fidèle, s'élever comme chez sa malheureuse sœur d'Orient, autel contre autel, peuple contre peuple, royaume contre royaume ? *Gens contra gentem.* On n'entendait plus parler que de guerres et de combats, non contre des étrangers, mais contre ses propres frères. Fut-ce donc en vain que les sauterelles reçurent le pouvoir de blesser tous les hommes qui ne portaient pas le signe de Dieu écrit sur le front ? Tout cela était prédit et renfermé dans les paroles de Notre-Seigneur : *Ecce prædixi vobis.*

Mais ce n'est point encore la fin, ce n'est même que le commencement des grandes douleurs, c'est-à-dire, le premier *væ* : [1] *Initium dolorum hæc.* Voyez comme tout se lie parfaitement dans cette histoire vraiment admirable parce qu'elle est divine. La bête, ou grande Babylone, que vous devez

[1] Marc. 13. 8.

désormais assez bien connaître, fut la souveraine du monde depuis le péché d'Adam jusqu'à la destruction de l'empire de l'idolâtrie, dont Rome était devenue la capitale. Alors elle disparut, pour ainsi dire, de la scène du monde devenu chrétien : *Fuit et non est*. Mais elle doit y figurer de nouveau : *Et ascensura est de abysso*. Nous avons vu qu'elle y avait, en effet, rétabli son trône sur lequel l'ange de l'abîme est assis. Toutefois elle ne tardera pas à périr : *Et in interitum ibit*. De même, le dragon, son fauteur et son digne chef, régnait paisiblement lorsque Jésus-Christ a renversé son empire en le faisant enfermer lui-même dans l'abîme ; mais il en est certainement sorti avec les sauterelles, puisqu'il les conduisait au combat : *Habebant super se regem angelum abyssi*. Or, nous avons prouvé, et aucun homme raisonnable ne saurait le contester aujourd'hui, que ces insectes figuraient les protestants. Donc Satan est délié depuis qu'ils ont apparu dans le monde ; donc les mille ans de sa captivité sont accomplis depuis cette époque.

Je ne crois pas que l'on puisse regarder comme une difficulté sérieuse contre cette interprétation ce qui est dit du peu de durée que doit avoir sa liberté : *Oportet illum solvi modico tempore ;* après toutes les observations que nous avons faites sur le langage des prophètes, par rapport au temps qui n'est absolument rien pour eux. Reconnaissons les rapports frappants que saint Jean nous découvre entre le dragon et la bête. Ils règnent, ils tombent et se relèvent ensemble ; mais leur rétablissement sera court, car ils périront aussi en même temps. D'abord il sera court en lui-même, aucune durée ne pouvant être longue devant Dieu. Il le sera ensuite par rapport à leur première domination, qui a été de quatre mille cinq ou six cents ans. Mais, à ne considérer les choses que depuis l'incarnation, il est évident que le Saint-Esprit nous représente le dragon et la bête dans trois situations différentes. Dans la première, ils sont attaqués et vaincus ; dans la seconde, ils demeurent abattus et enchaînés ; dans la troisième, il reviennent au combat. C'est pourquoi les premières et les dernières persécutions de l'Église sont les plus rudes.

Quoique Jésus-Christ, son chef et son modèle, n'ait jamais

été sans souffrance, l'Évangile ne nous parle cependant que de celle qu'il endura à sa naissance et à la fin de sa vie. Et comme nous avons vu que les deux persécutions qu'il essuya eurent la même durée, il est fort probable qu'il en sera de même des premières et dernières épreuves de son épouse, et que le démon n'obtiendra guère plus de temps pour son attaque, qu'il ne lui en fut accordé pour sa défense. Mais ce sont là des rapprochements et des conjectures dont l'avenir pourra seul faire connaître la vérité ou l'erreur.

Reprenons la suite de notre texte.

V. 4. *Et vidi sedes, et sederunt super eas, et judicium datum est illis; et animas decollatorum propter testimonium Jesu et propter verbum Dei, et qui non adoraverunt bestiam neque imaginem ejus, nec acceperunt characterem ejus in frontibus aut in manibus suis, et vixerunt et regnaverunt cum Christo mille annis.*

« Je vis aussi des trônes et ceux qui s'assirent dessus, et » la puissance de juger leur fut donnée; et les âmes de ceux » qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à » Jésus, et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré » la bête, ni son image, ni reçu son caractère sur leur front » ou dans leurs mains; et ils ont vécu et régné mille ans avec » Jésus-Christ. »

Le prophète ne nous fait point connaître les juges assis sur ces trônes; mais en leur opposant les âmes des morts, il nous fait assez entendre que ce sont des hommes vivants. Je ne puis donc m'empêcher de voir ici les jugements que l'Église a prononcés dès son berceau, et prononce tous les jours encore sur le culte et la canonisation des saints. Ce sont, en effet, leurs âmes, et non leurs corps, qui font l'objet de son examen. Tout le monde sait que jusqu'au onzième siècle chaque évêque le faisait dans son diocèse, et qu'aujourd'hui encore il y participe plus ou moins. C'est pourquoi il y a plusieurs siéges et plusieurs juges : *Vidi sedes et sederunt super eas.*

La résurrection et le règne des martyrs, qui représentent tous les saints dont ils forment la plus noble portion, et même la seule qu'on honorât d'abord d'un culte public, sont le résultat de ces jugements. Leur mort est désignée par le genre de supplice le plus en usage chez les Romains, qui consistait à trancher la tête : mais, ce qui est beaucoup plus important, c'est la seule véritable cause de leur triomphe et de leur gloire, qui est d'avoir confessé hautement Jésus-Christ et fidèlement mis en pratique sa loi sainte, en foulant aux pieds les trésors de la terre, les pompes de l'orgueil et tous les attraits de la volupté, figurés par l'image, le caractère et le nom de la bête.

Ce règne des saints avec Jésus-Christ comprend deux choses bien distinctes, la gloire dont ils jouissent au ciel, et sa manifestation sur la terre par les honneurs insignes qu'on leur rend dans l'Église, et par les miracles sans nombre dont Dieu les a honorés jusqu'à la vue de leurs ennemis et de leurs bourreaux. Il est évident que saint Jean ne parle ici de leur règne que sous ce dernier rapport, puisqu'il lui assigne des bornes, et qu'au ciel il est éternel aussi bien que celui de Jésus-Christ dont il n'est pas séparé.

Mais pourquoi le restreint-il à mille ans? C'est qu'il veut le faire connaître par sa plus brillante période, qui fut la captivité du dragon.

Pendant les persécutions, les honneurs que les fidèles rendaient aux saints devaient être secrets et obscurs aussi bien que les autres parties du culte extérieur; mais, lorsque la paix fut donnée à l'Église, et surtout que l'idolâtrie n'inspira plus que le mépris et l'horreur qu'elle méritait, on vit de toutes parts les autels et les temples les plus magnifiques dédiés aux martyrs et aux confesseurs de Jésus-Christ. Cet adorable Sauveur, qui a promis d'honorer ceux qui le glorifient, se plaisait à illustrer leurs tombeaux par les prodiges et les miracles les plus signalés et les plus authentiques. Leur règne ne faisait qu'un avec le sien, et les fidèles ne distinguaient point la gloire des serviteurs de celle du maître. Le respect pour leurs saintes reliques et tout ce qui leur avait

appartenu allait si loin au moyen âge, que des villes et des provinces entières s'en disputaient souvent la possession à main armée : dévotion mal réglée, sans doute, mais dont les excès mêmes n'en prouvent que plus hautement l'importance que nos pères attachaient à la protection des saints, qu'ils s'efforçaient de mériter par les honneurs publics qu'ils leur rendaient. Ainsi régnèrent les saints avec Jésus-Christ jusqu'au seizième siècle : *Regnaverunt cum Christo mille annis.* Mais lorsque d'impies et sacriléges réformateurs eurent appris à leurs innombrables et trop malheureuses victimes à mépriser toutes les saintes pratiques de l'Église, et jusqu'à violer les tombeaux que les sauvages eux-mêmes respectent, on vit au sein du christianisme leurs autels renversés, leurs temples profanés, et leurs précieuses reliques horriblement traitées par ces satellites de l'enfer. Aussi avons-nous entendu cette pieuse troupe de martyrs se plaindre amoureusement à Notre-Seigneur, à l'ouverture du cinquième sceau (remarquez bien ce nombre), de ce qu'il tardait si fort à venger leur sang des attentats que les habitants de la terre osaient se permettre contre eux. Ce Dieu de toute patience leur adresse des consolations dignes de sa sagesse et de leur amour fraternel, puis leur fait donner à chacun une robe blanche, ce qui, indépendamment des autres sens que peut avoir ce passage, signifie que leur culte devint, à l'époque dont il s'agit, et plus éclairé et plus pur; car il faut convenir, de bonne foi, que l'ignorance et la superstition y avaient mêlé bien des abus intolérables dans les siècles précédents. C'est ainsi que Dieu sait tirer le bien du mal, et faire servir à l'édification de son Église les mains impures de ses ennemis les plus furieux. Disons encore un mot de la vie de nos bienheureux en ce monde; car le Saint-Esprit dit qu'ils ont vécu et régné. Effectivement la vie qu'ils possèdent dans le ciel, et qui est la résurrection du péché à la grâce, et de l'état de la foi à celui de la gloire, nous est manifestée sur la terre, aussi bien que leur règne glorieux, par leurs miracles et le jugement de l'Église militante qui les constate.

Mais, demanderez-vous, ont-ils donc cessé de vivre et de

régner ainsi avec Jésus-Christ, parce que les protestants les ont méconnus et persécutés? Non, assurément, mes frères, ils n'ont rien perdu dans le catholicisme, dont la foi est immuable comme son auteur; leur gloire y a même acquis un nouvel éclat; mais il n'en est pas moins vrai que leur culte a été condamné partout où la nouvelle religion a étendu ses ravages, et que, par conséquent, ils n'y règnent plus avec Jésus-Christ : ce qui suffit pour la vérité du texte.

V. 5. *Cæteri mortuorum non vixerunt, donec consummentur mille anni. Hæc est resurrectio prima.*

« Les autres morts ne sont pas revenus en vie jusqu'à ce » que mille ans soient accomplis. C'est ici la première ré- » surrection. »

Le prophète divise bien clairement tous les morts en deux classes, dont l'une comprend tous les saints, tous les élus de Dieu qui ont part à la première résurrection, laquelle se commence à la justification, selon cette sentence de Notre-Seigneur : [1] « Celui qui écoute ma parole est déjà passé de la » mort à la vie, » et se consomme au sortir de cette vie qui n'est qu'une véritable mort. Alors le juste se réunit à Jésus-Christ, sa vraie vie, et peut dire avec le grand apôtre : [2] *Mihi vivere Christus est.* Voilà bien la première résurrection, celle de l'âme : *Hæc resurrectio prima.* L'autre classe des morts, qui est malheureusement de beaucoup la plus nombreuse, n'a point de part à ce bonheur : *Cæteri mortuorum non vixerunt;* parce que, comme dit l'apôtre des nations, [3] nous ressusciterons tous, à la vérité, mais nous ne serons pas tous changés en Jésus-Christ, par le renouvellement du cœur. Tous ceux qui mourront avec une affection dominante au péché ne pourront plus la perdre, car l'arbre demeure où il est tombé, sans se relever jamais : [4] *In quocumque loco ceciderit, ibi erit.*

[1] Joan. 5. 24.
[2] Philip. 1. 21.
[3] I. Cor. 15. 51.
[4] Eccl. 11. 3.

Il n'y a plus de bonnes œuvres possibles, ni par conséquent de charité à attendre. Or, celui qui n'aime point ne saurait revenir à la vie de l'âme : [1] *Qui non diligit manet in morte.* Il ne peut donc être question pour lui que de celle du corps qu'il doit recouvrer après un certain laps de temps déterminé : *Non vixerunt donec consummentur mille anni.*

Mais quels sont ces mille ans qui le composent? Ce ne sont certainement pas ceux du quatrième verset, puisque nous en avons fait voir, par saint Jean lui-même, l'accomplissement depuis plusieurs siècles, et que la résurrection générale n'est point encore effectuée. Il faut donc distinguer deux périodes différentes, dont l'une renferme ce qui n'est point compris dans l'autre.

Pendant la première, le règne de Jésus-Christ et de ses saints est plus paisible : c'est le moyen âge; pendant la seconde il est plus agité : ce sont les persécutions du commencement et de la fin de l'Église. Ainsi en fut-il autrefois du peuple de Dieu. Quoiqu'il ne fût jamais parfaitement en paix, le plus beau temps de son histoire est, sans contredit, depuis son entrée dans la terre promise jusqu'à la captivité. Ce qui, par un rapprochement auquel nous n'avions pas encore pensé, mais qui n'en est pas moins frappant, renferme aussi près de mille ans. Errante ou esclave, la postérité d'Abraham n'eut aucun établissement sur la terre pendant environ cinq cents ans après la vocation du saint homme; et depuis sa sortie de Babylone, il n'y eut plus de véritable souveraineté pour elle. Cette observation, qui est assurément fort naturelle, confirme merveilleusement l'opinion que la nouvelle alliance ne durera, comme l'ancienne, qu'environ deux mille ans; et comme ces deux millénaires ajoutés aux quatre que renferment la loi de nature et celle de Moïse, forment une révolution de six mille ans, on en conclut que telle sera la durée du monde entier.

N'est-il pas bien remarquable, en effet, que notre saint historien, qui peint plutôt les faits qu'il ne les raconte, et dont

[1] I. Joan 3. 14.

le langage tout mystérieux n'est certainement pas prolixe, ait répété le nombre mille précisément six fois dans ce chapitre qui embrasse tous les siècles? Quoiqu'il en soit, cette opinion, qui a bien d'autres fondements dans l'Écriture et la tradition, paraît devenir tous les jours de plus en plus probable.

V. 6. *Beatus et sanctus qui habet partem in resurrectione primâ : in his secunda mors non habet potestatem : sed erunt sacerdotes Dei et Christi, et regnabunt cum illo mille annis.*

« Heureux et saint est celui qui a part à la première ré-
» surrection : la seconde mort n'aura point de pouvoir sur
» eux; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ,
» et ils régneront avec lui pendant mille ans. »

Le bonheur et la sainteté sont inséparables aussi bien que l'injustice et le malheur : c'est pourquoi la souveraine félicité est au ciel où il ne saurait rien entrer que de pur, et le comble de l'infortune aux enfers d'où l'espérance est bannie pour jamais. Or, avoir part à la première résurrection, c'est recouvrer et conserver la justice par les mérites de l'Agneau, et participer à sa gloire avant la résurrection des corps au ciel et sur la terre. Heureux donc et vraiment saints tous ceux qui obtiennent ce bonheur; ils recevront la portion de gloire réservée à leurs corps sans perdre celle dont jouissent déjà leurs âmes. Comme prêtres et victimes ils offriront à Dieu par Jésus-Christ le sacrifice de louange perpétuelle; ils intercéderont pour leurs frères qui sont encore dans l'exil; comme rois ils régneront avec plus d'éclat pendant mille ans avec lui ici-bas, et dans le sein de sa gloire pendant tous les siècles des siècles.

V. 7. *Et quùm consummati fuerint mille anni, solvetur Satanas de carcere suo, et exibit, et seducet gentes quæ sunt super quatuor angulos terræ, Gog et Magog, et congregabit eos in prælium, quorum numerus est sicut arena maris.*

« Et après que mille ans seront accomplis, Satan sera délié; » il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux » quatre coins du monde, Gog et Magog; et il les assemblera » au combat, et leur nombre égalera celui du sable de la » mer. »

Ce verset confirme tout ce que nous venons de dire de la délivrance de Satan; car, pour étendre sa terrible séduction dans les quatre parties du monde, il lui faudra bien un certain laps de temps : quelque efficace qu'on la suppose, elle ne s'opérera certainement point en un instant. Nous ne sommes que trop portés à nous exagérer les choses soit en bien, soit en mal. Lorsque Dieu nous annonce quelque évènement d'une haute importance, nous croyons voir le ciel et la terre en mouvement, et nous ne tenons plus aucun compte des moyens ordinaires. Ce bouleversement des causes secondes a je ne sais quoi de si flatteur pour notre imagination et notre vanité, qu'il absorbe toute notre attention, nous transporte dans le pays des chimères, et nous empêche d'observer ce qui se passe dans celui des réalités où nous sommes. De là vient que les prophéties les plus claires s'accomplissent sous nos yeux sans que presque personne y fasse attention. Ainsi Dieu opère insensiblement son œuvre : [1] *Non venit regnum Dei cum observatione.* La plupart des interprètes, même modernes, reculent le déchaînement du dragon jusqu'au temps de l'Antechrist; mais il faut l'entendre de l'entière liberté qui lui sera rendue; car, pour sa sortie de l'abîme que l'Esprit-Saint nomme ici une prison, saint Jean nous en a lui-même trop visiblement montré l'époque pour que nous puissions la méconnaître : les faits parlent, et la prophétie n'est plus qu'une histoire; mais, avant de les examiner, remarquons bien l'ordre et la précision avec lesquels ils nous sont prédits.

Satan doit être délié, puis sortir, et enfin séduire les peuples: *Solvetur, et exibit, et seducet gentes.* Le prophète pouvait-il indiquer plus clairement une séduction graduelle et pro-

[1] Luc 17. 20.

gressive? Mais à quels peuples s'étendra-t-elle? O Dieu! la réponse est effrayante, à ceux-là mêmes qui habitent aux quatre coins du monde : *Quæ sunt super quatuor angulos terræ;* c'est-à-dire à toute la terre sans exception; car, si les coins même en sont atteints, le centre ne sera sans doute pas épargné. C'est donc perdre bien inutilement son temps et sa peine que de vouloir trouver un peuple particulier sous les noms mystérieux de Gog et de Magog. Existerait-il par hasard un seul et même peuple qui habitât en même temps les quatre parties du monde? Ces termes pouvaient être obscurs dans [1] Ézéchiel, qui les emploie pour désigner les ennemis du peuple de Dieu; aussi les Pères les ont-ils entendus diversement; mais en y joignant l'explication que nous en donne ici l'interprète général des prophètes, il ne peut plus y avoir de difficulté. Gog et Magog sont l'Antechrist et son armée qui représentent tous les ennemis de Jésus-Christ et de son Église. Or, nous avons vu que cette innombrable et maudite armée se compose de trois grands corps, qui sont les idolâtres, les Mahométans et les faux chrétiens. Le démon continue à tromper les deux premiers en les entretenant de tout son pouvoir dans leurs superstitions et leur fanatisme; et il séduit le troisième en l'éloignant de plus en plus des maximes et de la pratique de l'Évangile. Il faut entendre par Gog et Magog, selon saint Jérôme, les hérésiarques et leurs sectateurs. Le premier de ces noms signifie un toit, et le second ce qui en sort : *Gog tectum dicitur, porrò Magog interpretatur de tecto;* par conséquent, ajoute le saint docteur, l'orgueil et toute cette vaine science qui s'élèvent contre la vérité nous sont fort bien représentés par ces expressions. Ce sont là les plantes stériles que les anges arracheront après avoir marqué au front tous les serviteurs de Dieu.

C'est encore spécialement les hérétiques que saint Paul a eu vue, quand il nous dit que Dieu laissera tant d'efficacité à l'erreur, que ceux qui ne se seront point attachés à la vérité

[1] Ezech. 38.

ajouteront foi au mensonge :[1] *Ut credant mendacio omnes qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati.* Dans tout ce chapitre, l'apôtre dépeint le règne affreux de l'Antechrist, qui ne s'établira sur la terre qu'en punition du mépris que les hommes auront fait de la vérité. L'Évangile ayant, en effet, été alors prêché dans tout l'univers, tous seront inexcusables de n'y avoir pas cru. Mais combien plus criminels ne seront pas ceux qui l'auront perverti au nom de Jésus-Christ même? Combien donc aussi la séduction de l'erreur et de l'iniquité ne sera-t-elle pas plus puissante contre eux? Ils en seront les déplorables victimes à proportion des moyens qu'ils auront eus de connaître et d'aimer la justice et la vérité :[2] *Eò quòd charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent.* Voyez en preuve de cette vérité si les plus beaux génies, une fois tombés, ne sont pas ceux qui enseignent les plus révoltantes absurdités. Que disent après leur chute un Tertullien, un Lamennais, un Lamartine?

Mais n'oublions pas que la grande défection annoncée par l'apôtre doit précéder la venue du fils de perdition. Le jour du Seigneur n'arrivera point avant que ces deux évènements soient accomplis :[3] *Nisi venerit discessio primùm, et revelatus fuerit homo peccati.* Ils ont entre eux une liaison intime : l'un est le châtiment de l'autre, et tous les deux ensemble forment la consommation du mystère d'iniquité qui continue à s'opérer plus ou moins lentement depuis les temps apostoliques.

Mais, à moins de s'aveugler soi-même, on ne saurait douter que, depuis les dernières hérésies, il ne s'avance avec une rapidité effrayante. Pourqui cette différence? Nous croyons en avoir donné la véritable raison; c'est que le dragon a été déchaîné, et que la bête est remontée de l'abîme à l'époque où elles ont paru. Jetons, en effet, mes frères, un simple coup d'œil sur l'histoire des trois derniers siècles. Combien trouverons-nous en Europe de nations hérétiques à la fin du

[1] II. Thess 2. 10.
[2] II. Thess. 2. 10.
[3] II. Thess. 2. 3.

quinzième? pas une. Combien de schismatiques? une seule, la Russie qui alors n'était guère qu'un désert affreux.

Mais combien en reste-t-il aujourd'hui de fidèles au catholicisme, c'est-à-dire, combien de gouvernements qui en fassent profession ouverte? car ce sont eux qui représentent les nations : vous n'en compterez aucune hors de l'Italie et d'une partie de l'Allemagne. La France ne veut plus être comptée au nombre des peuples religieux. Son chef-d'œuvre de civilisation et de politique, c'est de pouvoir vivre sans Dieu en ce monde. L'Espagne marche à grands pas sur ses traces, et s'éloigne de plus en plus du centre de l'unité dont le Portugal est déjà séparé. Qu'on demande après cela si la prédiction est encore loin de son accomplissement, et si l'apostasie, qui s'étendra probablement à toutes les nations, n'est déjà pas générale. Si, effrayés et tremblants, vous me demandez ce que deviendra donc l'Église? je vous répondrai qu'elle redeviendra ce qu'elle a été pendant plus de trois cents ans, où elle ne comptait ni rois, ni princes au nombre de ses enfants. Que si les grands qui n'y sont entrés que les derniers sont les premiers à en sortir, cela ne doit point vous surprendre, puisqu'il est écrit : « Que tous les souverains qui ont partagé l'empire ro- » main, donneront leur pouvoir à la bête. » Personne, sans doute, ne pouvait prévoir comment s'accomplirait la prophétie; mais en nous l'apprenant, les faits doivent nous éclairer et affermir notre foi, bien loin de l'ébranler. Tous ceux qui se sont réalisés depuis Luther, nous font sentir l'importance de ce mot de saint Paul : « La défection doit arriver » d'abord : *Discessio primùm.* »

Avant de l'avoir vue, on était naturellement porté à regarder cette apostasie et l'apparition de l'Antechrist comme deux évènements simultanés; mais aujourd'hui il n'est plus possible de douter qu'ils ne soient successifs; aussi bien que le déchaînement, les efforts et la grande séduction de Satan : *Solvetur, exibit et seducet.* Conquérant habile et exercé, il semble consacrer les premiers temps de sa liberté à une méditation profonde de son projet de vengeance et de son plan d'attaque; il songe ensuite activement à former une armée digne de son

entreprise, il parcourt le monde entier dans la personne de ses émissaires, véritables apôtres du mensonge : une multitude innombrable de prédicants et d'écrivains de tous genres, s'élèvent et se dispersent dans les pays catholiques où ils forment bientôt des assemblées nombreuses, de vrais synagogues de Satan. Enfin ce fier et orgueilleux vainqueur, enflé de tant de succès, fait choix d'un lieutenant-général capable de commander en chef une armée si formidable. Il le façonne, pour ainsi dire, de ses propres mains, il le remplit de son esprit, lui inspire toute la malice, les ruses et la fourberie qui lui est possible, et l'investit de toute son autorité; en sorte que c'est vraiment tout l'enfer qui s'avance contre le camp des saints, et que toutes les opérations de ce démon incarné seront sataniques : [1] *Revelabitur ille iniquus.... Cujus est adventus secundùm operationem Satanæ.... In omni seductione iniquitatis iis qui pereunt.*

Mais, pourra-t-on nous demander encore, qu'est-il besoin de nouvelle séduction à l'égard de ces malheureux, déjà engagés dans toutes sortes d'erreurs et de crimes? Ce serait bien mal connaître le caractère du dragon que de s'imaginer qu'il puisse jamais satisfaire son ambition et la fureur dont il est animé contre les hommes. Non, assurément, il ne sera jamais satisfait ni de son élévation, ni de leur avilissement. Après les avoir portés à refuser à Jésus-Christ l'adoration qui lui est si justement due, il prétend s'en faire adorer et reconnaître lui-même pour le seul Dieu véritable : *Extollitur suprâ omne quod dicitur Deus.* Mais comme le Verbe incarné a reçu tous les honneurs divins dans son humanité sainte, c'est aussi dans une personne humaine que son audacieux adversaire veut se les faire rendre. Les moyens naturels lui ont suffi pour détourner du service de Jésus-Christ la foule des chrétiens; il n'a eu qu'à leur présenter l'attrait des plaisirs; le luxe des richesses et la pompe des dignités. Pour les porter aux derniers excès de l'indépendance, il lui suffit de favoriser, autant qu'il est en lui, le développement de toutes les incli-

[1] II. Thess. 2. 8. 9.

nations dont il leur a communiqué le principe en leur inspirant son orgueil. Mais lorsqu'il s'agira de leur donner un maître et de s'en faire reconnaître le Dieu suprême, l'entreprise sera bien autrement difficile. Aussi l'ancien serpent ne l'exécutera-t-il qu'après avoir revêtu son digne représentant d'une puissance surnaturelle : *Cujus est adventus secundùm operationem Satanæ in omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus.* Tout lui réussira parfaitement, le monarque et les sujets méritant de pareils succès. Il conduira donc au combat son armée innombrable comme le sable de la mer : ce sont les deux cents millions que nous avons vus plus haut. Le prophète revient plusieurs fois à cette terrible persécution, mais toujours avec de nouvelles expressions et de nouveaux détails qui s'éclaircissent les uns les autres. Il nous en explique ici, par exemple, plusieurs circonstances dont il n'avait point encore parlé ; comme ces nations de Gog et de Magog répandues dans les quatre parties du monde, et qui forment cette armée vraiment innombrable, quoiqu'il en ait entendu ailleurs le nombre mystérieux.

V. 8. *Et ascenderunt super latitudinem terræ, et circuierunt castra sanctorum, et civitatem dilectam.*

« Ils se répandirent sur la surface de la terre, et ils environ-
» nèrent le camp des saints et la ville bien-aimée. »

Au chapitre onze la ville sainte pourrait absolument s'entendre de Jérusalem ; mais ici il faut nécessairement oublier la figure, pour ne voir dans le camp des saints et la ville bien-aimée que l'Église catholique, seule répandue dans toutes les parties du monde ; la seule, par conséquent, que ses ennemis puissent attaquer sur toute la surface du globe à la fois. Quel terrible spectacle se présente donc aux yeux de notre foi, mes frères ! Ne vous semble-t-il pas entendre Notre-Seigneur dire à tous ces furieux ; Voici maintenant votre heure et le règne des ténèbres : [1] *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum;*

[1] Luc 22. 53.

exercez contre les serviteurs, comme vous avez fait contre le maître, toute la puissance qui vous a été donnée d'en haut.

Mais d'un autre côté n'entendez-vous pas aussi le bon et charitable Pasteur consoler son petit troupeau? Pour vous, ne craignez point : [1] *Nolite timere, pusillus grex;* réjouissez-vous au contraire, tressaillez de joie à la vue de votre délivrance qui est proche : [2] *Levate capita vestra, appropinquat redemptio vestra.* Leur patience sera bientôt couronnée, en effet ; levant les yeux vers les montagnes saintes, ils ne tarderont pas à en voir descendre le secours qu'ils en ont toujours attendu.

V. 9. *Et descendit ignis a Deo, de cœlo et devoravit eos; et diabolus, qui seducebat eos, missus est in stagnum ignis et sulphuris, ubi et bestia*

« Mais Dieu fit descendre du ciel un feu qui les dévora; et » le diable qui les séduisait fut précipité dans l'étang de feu et » de soufre, où la bête »

V. 10. *Et pseudopropheta cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum.*

« Et le faux prophète seront tourmentés jour et nuit dans » les siècles des siècles. »

[3] Le souffle sorti de la bouche du Seigneur Jésus pour exterminer l'impie, selon Isaïe et saint Paul, est donc un feu, d'après saint Jean. C'est le souffle enflammé de sa justice, le feu véritable de ses vengeances, qui brûlera éternellement ses ennemis sans jamais les consumer. Le démon, leur séducteur et leur chef, est le premier foudroyé, comme le plus coupable de tous. Après lui viennent ses deux principaux agents, l'Antechrist et son prophète que nous avons déjà vus précipités tout vivants dans les flammes ; c'est-à-dire qu'ils ne ressusciteront point à la manière des autres, et que leur supplice

[1] Luc. 12. 32.
[2] Id. 21. 28.
[3] Isaïe. 11. 4. — II. Thess. 2. 8.

consistera à être transformés, avant la résurrection, dans l'état où il demeureront pendant tous les siècles des siècles.

Il est de foi, sans aucun doute, que les démons sont actuellement tourmentés; mais la liberté de tenter les hommes, et la triste consolation de les perdre avec eux, sont, pour ainsi dire, une espèce de distraction et de soulagement qu'ils n'éprouveront plus au dernier jour, où ils ne seront occupés que de l'affreuse perspective de leurs supplices et de ceux des malheureuses victimes qui les auront suivis.

V. 11. *Et vidi thronum magnum candidum, et sedentem super eum, a cujus conspectu fugit terra et cœlum, et locus non est inventus eis.*

« Je vis aussi un grand trône blanc et quelqu'un assis » dessus, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent, » et leur place même ne se trouva plus. »

[1] Voici donc enfin, après tant de visions mémorables, dit Bossuet, celle du grand et dernier jugement; il est impossible, en effet, de ne pas le reconnaître dans la peinture que nous en fait ici le Prophète. Déjà plusieurs fois il nous a montré les approches, les préparatifs, et comme l'extérieur de cette grande et terrible scène; mais il n'est entré nulle part dans des détails semblables à ceux-ci. Il nous a présenté Jésus-Christ exerçant ses fonctions de juge, et environné de plusieurs siéges sur lesquels étaient assis des vieillards pour juger avec lui. Mais ici on ne voit qu'un seul trône dont l'éclat efface tous les autres, et un seul juge, à la vue duquel le ciel et la terre disparaissent pour toujours : *Locus non est inventus eis.*

Alors sera donc accomplie la prédiction du prince des apôtres; à la venue du Seigneur, les cieux passeront en un clin d'œil, et la terre sera réduite en cendres : [2] *Cœli magno impetu transient.* Mais alors aussi sera manifesté l'arrêt irrévocable qui fixera le sort de tous les hommes. Le souverain juge

[1] Boss. Apoc. 20. 11.
[2] II. Petr. 3 10.

veut bien s'adjoindre des assesseurs, mais il n'a ni conseillers ni collègues. Tous s'empresseront d'applaudir à son jugement, mais il n'appartiendra à personne de le confirmer.

V. 12. *Et vidi mortuos magnos et pusillos stantes in conspectu throni; et libri aperti sunt; et alius liber apertus est, qui est vitæ : et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundùm opera ipsorum.*

« Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le » trône : les livres furent ouverts; et un autre livre, qui est le » livre de vie, fut encore ouvert : et les morts furent jugés » sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. »

Tous, sans exception ni distinction, grands et petits comparaîtront devant le Dieu vivant sans autre titre que celui de mort : *Vidi mortuos.* Tous les enfants d'Adam sont conçus dans l'iniquité et naissent dans le crime, qui est une mort véritable aux yeux du Seigneur. Tous ces livres qui s'ouvrent nous avertissent qu'il connaît aussi parfaitement toutes les œuvres et toutes les pensées de chaque particulier que si elles étaient écrites devant lui, et qu'il les fera connaître à tous les hommes en ce grand jour de la manifestation des consciences. Chacun pourra donc lire beaucoup plus distinctement dans le cœur de tous, qu'il n'aura pu le faire dans le sien propre pendant les ténèbres de cette vie. Tout le monde connaîtra très-clairement encore la parfaite et entière justice qui sera rendue à chacun selon ses œuvres, et conformément au témoignage des livres que personne ne saurait contester : *judicati sunt mortui ex his quæ scripta sunt in libris.*

Les livres des morts sont innombrables, chacun portant le sien avec soi; mais celui de la vie est unique : *Et alius liber apertus est, qui est vitæ.* C'est le grand et profond conseil de Dieu sur ses élus, lequel, étant impénétrable à toute créature jusque-là, sera alors révélé à tout l'univers, pour la gloire de Jésus-Christ et de ses saints, et l'éternelle confusion de ses ennemis.

V. 13. *Et dedit mare mortuos qui in eo erant; et mors et infernus dederunt mortuos suos qui in ipsis erant : et judicatum est de singulis secundùm opera ipsorum.*

« La mer rendit ceux qui étaient morts dans ses eaux ; la » mort et l'enfer rendirent aussi les morts qu'ils avaient ; et » chacun fut jugé selon ses œuvres. »

On ne pouvait exprimer plus distinctement la résurrection des corps ; car ce ne sont pas les âmes qui ont été ensevelies dans la mer ni dans le tombeau. Le sens naturel de ce verset est donc évidemment qu'en quelque lieu qu'ait été déposé le corps humain, son Créateur saura bien le retrouver pour y faire rentrer l'âme qu'il lui avait unie et dont il n'avait été séparé que par ses ordres. Après cette réunion, le Saint-Esprit répète que chacun a été jugé selon ses œuvres, pour nous apprendre que la sentence, soit favorable, soit contraire, regardera l'âme et le corps tout ensemble : *Et judicatum est de singulis secundùm opera ipsorum.* Outre ce premier sens qui est incontestable et de la foi catholique, nous en proposerons un second qui est aussi parfaitement vrai.

La mort et l'enfer comprennent évidemment trois classes de morts. Or, nous avons vu que la *mer* signifie les amateurs du monde; *la mort,* l'Antechrist et ses partisans ; *l'enfer,* Satan et ses anges. La première classe renfermera ainsi les pécheurs impénitents sortis de cette vie avant la consommation des siècles ; la seconde, les réprouvés qui vivront alors ; et la troisième, les anges rebelles, auxquels le feu de l'enfer a été préparé dès le commencement du monde.

V. 14. *Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis. Hæc est mors secunda.*

« L'enfer et la mort furent précipités dans l'étang de feu : » celle-ci est la seconde mort. »

Ce verset confirme parfaitement la seconde explication que nous avons donnée du précédent ; car quel pourrait être le sens de ces paroles : *l'enfer et la mort furent jetés ;* s'il ne fallait

entendre par la première que le séjour des réprouvés, et par la seconde la privation de la vie animale ? elles seraient inintelligibles sans contredit ; au lieu qu'en comprenant sous le nom d'enfer ses premiers et principaux habitants qui sont les démons, et sous celui de mort, tous les pécheurs qui y demeurent assujettis, parce qu'ils n'ont point eu de part à la première résurrection, ces mêmes paroles nous présentent des idées fort claires, fort exactes et parfaitement conformes à ce que saint Jean dit du cavalier qui paraît au quatrième sceau : « Il s'appelle la Mort, » et l'enfer le suivait. » L'armée anti-chrétienne, formée de tous les ennemis de Dieu et de son Christ, est qualifiée tout entière dans la personne de son chef appelé la mort par opposition à Jésus-Christ qui est la vie, et les démons qui le secondent de tout leur pouvoir, sont l'enfer. Voilà les deux grandes divisions de cette foule immense, innombrable, précipitée dans l'étang de feu, qui est la seconde mort, la mort éternelle, l'irrémédiable confirmation dans la disgrâce et la haine de Dieu.

Ne soyez point surpris, mes frères, de ce que saint Jean ne parle pas du jugement des élus ; il en doit être ainsi pour plusieurs raisons. La première, c'est qu'il les a séparés du reste des hommes par la première résurrection à laquelle ils ont tous participé ; la seconde, c'est qu'ils jugeront eux-mêmes les réprouvés et les anges rebelles ; la troisième, c'est qu'il ne s'agit en ce grand et épouvantable jour que des droits de la rigoureuse justice, et que le salut est tout gratuit, car c'est la miséricorde et non la justice qui sauve. La conscience des justes sera manifestée comme celle des pécheurs à l'ouverture des livres. On verra donc aussi leurs œuvres propres, qui sont leurs péchés ; mais parce qu'ils auront mis leur confiance en Jésus-Christ jusqu'à la fin, ils ne seront point jugés : [1] *Qui credit in eum non judicatur*. La foi les a inscrits au livre de vie ; leur persévérance dans les bonnes œuvres les y a maintenus : qui donc osera les condamner, puisque Dieu même les justifie ?

[1] Joan. 3. 18.

V. 15. *Et qui non inventus est in libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis.*

« Et quiconque ne se trouva pas écrit dans le livre de vie » fut jeté dans l'étang de feu. »

Ce verset explique plus clairement encore ce que c'est que l'*enfer* et la *mort* précipités dans les flammes : ce sont toutes les créatures, faites pour connaître et aimer Dieu, qui ne se trouvent point écrites dans le livre de vie. Il ne suffira pas d'y avoir été, il faudra s'y trouver à l'heure du jugement ou subir la condamnation ; car ici, comme dans l'Évangile, point d'état mitoyen entre la droite et la gauche, la bénédiction et l'anathême, le paradis et l'enfer : quicouque ne sera pas absout par ces tendres et consolantes paroles : « [1] Venez les bénis de mon Père, » sera infailliblement enveloppé dans l'épouvantable sentence : « Retirez-vous de moi maudits : » *Qui non inventus est in libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis.*

Nous demanderons aux théologiens qui accordent un bonheur naturel aux enfants morts sans baptême, s'ils les croient inscrits ou non au livre de vie. Il nous répondront négativement, sans aucun doute ; autrement ils leur donneraient plus que Pélage, qui poussa la subtilité ou plutôt la fourberie et l'extravagance, jusqu'à distinguer entre la vie éternelle dont il faisait jouir ces enfants, et le royaume des cieux d'où il convenait qu'ils étaient exclus. C'est donc dans l'étang de feu que Sfondrate et ses partisans doivent placer le prétendu bonheur naturel dont il s'agit; car, encore une fois, le Saint-Esprit ne reconnaît pas de milieu ; et le second concile général de Lyon avec celui de Florence ont formellement décidé que ceux qui meurent en état de péché mortel actuel, ou avec le péché originel seulement, descendent aussitôt en enfer, non pour y éprouver quelque jouissance, mais pour y être punis de châtiments inégaux : [2] *Illorum animas qui in actuali mortali peccato, vel cum solo originali decedunt, mox in infernum*

[1] Matth. 25. 34.
[2] Tom. 2. Conc. part. 1. Colonne 966.

descendere, pœnis tamen disparibus puniendas. Il faut donc que les Sfrondratistes soutiennent que les enfants morts sans baptême ne sont pas coupables du péché originel, et tombent ainsi sous tous les anathèmes de l'Église, notamment du concile de [1] Trente, ou qu'ils conviennent qu'ils sont tombés dans le même enfer que les autres réprouvés pour y souffrir comme eux, quoique des peines moindres. Mais ils sont si éloignés de faire ce second aveu, que leur patron va non seulement jusqu'à exempter du supplice les enfants morts sans baptême, mais, ce qui est à peine croyable, jusqu'à rendre leur sort un objet d'envie pour les adultes. Voici ses propres paroles : Pour ce qui est des enfants morts sans baptême, Dieu les a exclus, il est vrai, du royaume des cieux, comme coupables de la faute de leur père : *Quasi paternæ culpæ reos*; mais il ne les a pas privés pour cela du bonheur naturel : *Non exclusit tamen naturalibus bonis ;* et il les a préservés du péché : *Et à peccato præservavit*, comme si le péché originel n'en était pas un pour eux, et du supplice éternel dont ils auraient été punis s'ils étaient parvenus à l'adolescence : or, la seule exemption du péché vaut beaucoup mieux que le royaume des cieux lui-même : *Cùm sola præservatio à peccato pluris valeat, majorisque pretii sit quàm regnum ipsum cœleste.* En sorte que la seule exemption du mal est préférable à la jouissance de Dieu même, ce qui paraît le comble de l'absurdité. Ce n'est pas tout cependant ; après avoir posé le principe, l'auteur en tire les conséquences : il répète que l'état dont jouissent ces enfants est de beaucoup préférable à l'espérance du ciel avec tous les dangers de n'y point parvenir, et que nous l'y préférerions bien nous-mêmes si le choix nous en était donné; puis il conclut en ces termes : Il n'y a donc aucun sujet de plaindre ces enfants, ni de s'affliger de leur sort ; au contraire, il faut s'en réjouir et en remercier Dieu : *Ergò nulla dolendi, nulla conquerendi, sed magis gaudendi, gratiasque agendi causa est.*

Voilà assurément une doctrine bien consolante pour des pa-

[1] Sess. 5. Can. 2.

rents chrétiens, et surtout pour de pieuses mères inconsolables, comme Rachel, de la perte irréparable de leurs chers enfants; mais est-elle vraie, est-elle conforme à l'enseignement de l'Église? Jugez-en vous-mêmes, mes frères, d'après la décision des deux conciles généraux que nous venons de citer; et puis, entendez encore sur cette matière un écrivain célèbre, qu'on ne soupçonnera certainement pas d'avoir exagéré les dogmes de la foi.

[1] Saint Augustin et les autres défenseurs de la foi catholique contre les Pélagiens, dit Bergier, prouvèrent par l'Écriture sainte, par la tradition des quatre premiers siècles, par les exorcismes du baptême, que tous les enfants d'Adam naissent souillés du péché originel..... dont ils ne peuvent être purifiés que par l'application des mérites de Jésus-Christ et par le baptême; que s'ils meurent avant de l'avoir reçu, ils sont damnés.....

Depuis cette époque le sentiment commun des théologiens est que non seulement ces enfants sont exclus du bonheur éternel; mais qu'ils sont condamnés aux tourments de l'enfer; que cependant ils les souffrent dans un degré beaucoup moindre que les autres réprouvés.... Ça été aussi le sentiment de tous les Pères latins des siècles suivants et des théologiens jusqu'à la naissance des scolastiques.

Dans le second concile général de Lyon, tenu l'an douze cent soixante quatorze, il est expressément décidé que les âmes de ceux qui meurent en péché mortel actuel, ou avec le seul péché originel, descendent incontinent en enfer, pour y subir néanmoins des peines inégales. Cette décision est répétée mot pour mot dans le concile de Florence, tenu l'an mil quatre cent trente-neuf. C'est une condamnation formelle du sentiment des scolastiques... [2] « Le concile de Trente a déclaré qu'Adam... a transmis à tout le genre humain non seulement la mort et les peines du corps, mais le péché qui est la mort de l'âme; que ce péché ne peut être effacé que par les mérites

[1] Bergier. Diction. théol. art. baptême.

[2] Conc. Trid. Sess. v. Dec. de pecc. orig.

de Jésus-Christ qui nous sont appliqués par le baptême; or, la mort de l'âme et la captivité sous la puissance du démon entraînent la damnation comme une conséquence nécessaire; et il n'y a d'autre moyen que le baptême, par lequel les mérites de Jésus-Christ puissent être appliqués aux enfants.

Ces arguments prouvent invinciblement que les enfants morts sans baptême sont exclus du bonheur éternel, et souffrent la peine du dam; mais ils ne démontrent pas aussi certainement qu'ils souffrent encore la peine du sens.

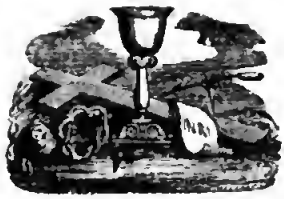
Voilà donc une distinction bien marquée entre les peines intérieures et les peines extérieures que peuvent souffrir ces pauvres enfants. Elle est bien fondée, cette distinction, puisque l'Eglise en déclarant qu'ils sont en enfer pour y être punis, n'a point défini quel genre de souffrances ils y endurent. Il n'est par conséquent pas de foi qu'ils y souffrent la peine du feu; mais en conclure, comme Sfondrate et ses nouveaux partisans, qu'ils n'y souffrent pas, qu'ils sont même heureux naturellement, c'est réduire le péché originel pour eux à un malheur, à une disgrâce de famille, si je puis parler ainsi, et les exempter d'un péché personnel qui les rende enfants de colère. Or, rien de plus formellement contraire à l'Écriture et à toute la tradition qu'une pareille doctrine, comme sera obligé d'en convenir quiconque en aura la plus légère teinture. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à prouver une vérité qu'aucun catholique ne saurait contester de bonne foi; et je terminerai cette digression par l'autorité de notre grand Bossuet, citant lui-même le cardinal Bellarmin et le père Pétau. Après avoir rapporté les preuves de la tradition sur le sort de ces enfants, l'incomparable évêque de Meaux conclut en ces termes: [1] « Les voilà donc dans l'enfer, dans la peine, dans la punition, dans la damnation, dans les tourments perpétuels, selon saint Grégoire; dans la gêne, selon saint Avite; dans la mort éternelle, dit le pape Jean, cité dans le droit, et ensuite par Bellarmin, qui conclut de ces passages et de beaucoup d'autres que cette doctrine est de la foi catholique, la contraire hérétique; condamnant la fausse pitié de ceux qui, pour té-

[1] Bossuet. Defens. de trad. et des SS. PP. Edit. de Vers. Tom. 5, p. 252.

moigner à des enfants morts une affection qui ne leur profite de rien, s'opposent aux Écritures, aux conciles et aux Pères. Faut-il tant faire l'habile quand on ignore les dogmes de la foi, expressément définis, et en mêmes termes, par deux conciles si authentiques; savoir : dans la confession de foi de l'Église grecque, approuvée par le concile de Lyon, et dans le décret d'union du concile de Florence, prononcé du commun consentement des Grecs et des Latins, avec l'approbation de toute l'Église..... »

Il n'y a donc aucune raison de restreindre le texte que nous expliquons, puisque, selon l'enseignement de toute la tradition, il embrasse même les enfants morts sans baptême : *Et qui non.... missus est in stagnum ignis.*

Nous n'ignorons pas que nos adversaires prétendent s'autoriser des noms de saint Augustin et de saint Thomas; mais que signifie cette méthode singulière d'opposer les opinions des particuliers à l'enseignement universel? Ne doit-on pas au contraire rectifier par l'autorité de l'Église ce qui a pu échapper de moins exact aux plus saints et aux plus savants docteurs? Que répondraient les théologiens dont nous parlons à un catholique qui prétendrait avec saint Cyprien que le baptême conféré par un hérétique est absolument nul? Leur réponse sera la nôtre.



CHAPITRE XXI.

Après nous avoir montré les vertus et les faiblesses, l'enseignement et les combats, les espérances et les craintes de l'Église, et nous avoir ainsi tracé les principaux évènements de son histoire dans tous les chapitres précédents, le saint Prophète ne va plus nous entretenir dans les deux qui nous restent à voir, que des trésors et des beautés dont son époux l'a enrichie et ornée, mais qui ne paraîtront dans tout leur éclat qu'au siècle futur.

V. 1. *Et vidi cœlum novum et terram novam. Primum enim cœlum et prima terra abiit, et mare jam non est.*

« Je vis alors un ciel nouveau et une terre nouvelle : car le » premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer » n'était plus. »

Ce nouveau ciel est la seconde alliance promise par tous les Prophètes ; il conduit au troisième, où saint Paul fut ravi, et dans lequel Dieu manifeste sa gloire à l'homme renouvelé dans son âme et dans son corps; à l'homme entièrement délivré de la triple concupiscence qui ne s'éteint jamais totalement en cette vie.

[1] La terre, frappée de malédiction à cause du péché d'Adam, trouve grâce dans la pénitence et les mérites du nouvel homme. L'esprit et la matière sont purifiés dans le sang de l'Agneau sans tache : tout a été pacifié par le grand sacrifice de la croix dont le fruit a été spécialement appliqué aux

[1] Gen. 3. 17.

élus. Ainsi le nouveau ciel renouvelle l'ancienne alliance plus propre à convaincre les esclaves de leur révolte qu'à former le cœur des enfants : le premier état de la terre a disparu. La mer, c'est-à-dire le monde, assemblage d'aveugles qui ne croient pas même avoir besoin de lumière, s'est enfuie : [1] *Mare vidit et fugit.* Toutes les ténèbres se sont dissipées au flambeau de l'Évangile. Les saints n'ont plus rien à craindre de la mort ni de l'enfer précipités dans le gouffre éternel. Les deux sociétés sont séparées pour jamais; et personne ne saurait franchir l'immense chaos qui s'élève entre elles. Il paraîtrait donc naturel de rapporter ce qui va suivre à l'Église triomphante; mais comme l'œil n'a rien vu, ni l'oreille rien entendu qui puisse approcher de ce qui s'y passe, et que les biens qui y sont préparés aux amis de Dieu ne montent point dans notre esprit toujours plus ou moins enflé d'orgueil pendant cette vie, le Saint-Esprit se contente de nous dire que tout y est nouveau, et que les ennemis n'y ont aucun accès : *Primum cœlum et prima terra abiit, et mare jam non est.* Mais n'oublions pas que si ce renouvellement ne doit être parfait que dans le ciel par la plénitude de la charité, il se commence et s'élabore sur la terre par la vie de la foi.

V. 2. *Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo.*

« Et moi Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la » nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme l'est » une épouse pour son époux. »

Nous avons déjà remarqué la ressemblance qu'avait ce verset avec le premier du chapitre douzième qu'il est bon de relire; mais il y a aussi entre les deux passages une différence importante qu'il ne faut pas laisser échapper. Dans le premier il s'agit de l'Église considérée dès son origine, et, pour ainsi dire, à son berceau, dans l'état d'innocence où elle fut créée,

[1] Ps. 113. 3.

c'est pourquoi elle nous est représentée sous une forme individuelle, sous la figure d'une épouse richement parée. Dans le second au contraire, il s'agit de la même Église considérée dans sa régénération spirituelle ; et comme le mystère de l'Incarnation en est le principe et la cause, qu'il embrasse le chef et les membres, c'est à ce moment que le Prophète la voit sortir du sein de Dieu même, et descendre du ciel en terre. Aussi, le témoin fidèle du Verbe incarné, celui qui a rendu témoignage de tout ce qu'il a vu, entendu et touché, se nomme-t-il encore ici : *Ego Joannes vidi;* mais la sainte épouse, comptant déjà un grand nombre d'enfants, est devenue une cité mystique, une ville sainte, une nouvelle Jérusalem, par opposition à l'ancienne qui en était la figure : *Sanctam civitatem Jerusalem novam.*

Ses nombreuses servantes lui avaient engendré des fils et des filles qu'elle adopta, et qu'elle fit reconnaître pour légitimes par son époux qui en était le père : [1] *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Jésus-Christ, véritable pierre angulaire de tout l'édifice, en réunit les deux parties. Ainsi les écrivains sacrés et surtout les Prophètes, sans jamais se répéter absolument, reviennent et insistent souvent sur les mêmes mystères, les mêmes vérités, les mêmes évènements, qu'ils éclaircissent chaque fois par quelque expression ou circonstance nouvelle.

V. 3. *Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus ; et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus.*

« Et j'entendis une voix forte sortie du trône, qui disait : » Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes; et il demeu- » rera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu » d'eux sera leur Dieu. »

La force et l'éclat de cette voix expriment la grandeur et l'importance du mystère qu'elle annonce, et doivent attirer toute

[1] Joan. 1. 12.

l'attention qu'il mérite. Elle sort du trône même, comme du lieu le plus intime du ciel, parce qu'elle découvre le grand secret de Dieu, l'Incarnation de son Fils bien-aimé... Lui seul en effet est le vrai tabernacle, l'unique temple digne de Dieu trois fois saint. Véritable Emmanuel, il réside au milieu de son peuple qu'il protége de sa toute-puissance, qu'il éclaire de sa vérité, et qu'il nourrit de sa chair et de son sang. C'est ce qu'il avait promis par les anciens Prophètes : [1] Je consoliderai, dit-il par la bouche de Moïse, l'alliance que j'ai faite avec vous. Vous vous nourrirez des plus anciens fruits, et lorsque les nouveaux seront survenus, vous ne ferez plus aucun cas des premiers : *Vetera, novis supervenientibus, projicietis.* J'établirai mon tabernacle au milieu de vous, et je ne cesserai point de vous aimer : [2] Mon tabernacle sera avec eux, ajoute le Seigneur dans Ézéchiel, je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. J'établirai ma loi en eux-mêmes, et je la graverai dans leur cœur : [3] *In corde eorum Scribam eam.* La nouvelle alliance est éternelle aussi bien que la charité qui en fait le caractère. L'ancienne au contraire était temporelle, comme la foi et l'espérance qui ne sont que pour cette vie. Ainsi, Dieu console ses enfants dans leur exil. Il leur inspire son amour qui adoucit tous leurs maux en les leur faisant aimer. Ils sont heureux jusqu'au milieu des larmes qu'ils répandent et des persécutions qu'ils souffrent. [4] Mais que sera-ce donc dans la patrie où son amour se débordera sur eux sans mesure, parce qu'ils n'y mettront plus d'obstacle ?

V. 4. *Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum : et mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà : quia prima abierunt.*

« Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux; et il n'y » aura plus ni mort, ni cris, ni douleurs, parce que les pre- » mières choses sont passées. »

[1] Levit. 26. 10.
[2] Ezech. 37. 27.
[3] Jerem. 31. 33.
[4] Isaï. 65. 17. 66. 22.

Ne cherchez point ici de commentaire ni d'explication, mes frères, les promesses divines sont aussi claires que douces. Livrez-y votre cœur tout entier : [1] *Gustate et videte.* Quelle bonté, quelle miséricorde, quelle charité dans un Dieu si grand, si puissant, si absolu, envers des créatures si faibles, si dégradées, si criminelles. [2] Car l'excès de l'amour de Dieu pour le monde va jusqu'à lui donner son Fils unique. Mais aussi quelle ingratitude, quel aveuglement, quelle injustice criante, quelle insigne folie dans les hommes et surtout dans les chrétiens qui, bien loin de lui rendre amour pour amour, dédaignent toutes ses prévenances, méprisent ses faveurs et résistent obstinément à ses poursuites. [3] Peuple fou et insensé! Voilà donc ta reconnaissance envers le Seigneur! O mon Dieu! que ces œuvres du vieil homme soient donc anéanties, afin que nous puissions dire en toute vérité qu'il n'en reste plus aucune trace : [4] *Vetera transierunt.*

V. 5. *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. Et dixit mihi : Scribe, quia hæc verba fidelissima sunt et vera.*

« Alors celui qui était assis sur le trône, dit : Je vais faire » toutes les choses nouvelles. Et il me dit : Écris, car ces » paroles sont très-certaines et très-véritables. »

Le souverain architecte détruit le vieil édifice avant de construire le nouveau, mais il n'y a point d'intervalle entre ces opérations qui se succèdent avec tant de rapidité qu'on peut les considérer comme une seule et même action. Le pécheur doit sans doute se dépouiller de ses affections terrestres et charnelles avant de recevoir le goût et l'amour des choses de Dieu, mais son cœur ne saurait rester vide un seul instant. La lumière ne chasse pas plus promptement les ténèbres que la grâce ne met la nature en fuite. C'est dans

[1] Ps. 33. 9.
[2] Joan. 3. 16.
[3] Deut. 32. 6.
[4] II. Cor. 5. 17.

le même repas que l'Agneau sans tache est substitué à l'Agneau pascal. Mais parce que le royaume de Dieu souffre violence, et que l'œuvre de Dieu n'atteint ordinairement sa perfection que par degrés, l'ancienne alliance subsista encore assez long-temps avec la nouvelle, et ce ne fut que bien des années après l'établissement de l'Église que se consomma la ruine de Jérusalem et du temple. L'expression de celui qui est assis sur le trône est parfaitement conforme à cette observation; car il ne dit pas : Je renouvellerai toutes choses, comme si le changement ne dut s'opérer qu'au ciel; mais, voilà que je les renouvelle dès maintenant : *Ecce nova facio omnia.* C'est proprement à l'Incarnation que commence l'ouvrage du salut. Il se continue sur la terre par les grâces que Jésus-Christ communique à ses membres par les afflictions et les épreuves qui les purifient, et surtout par une invincible patience qui leur obtient la couronne.[1] La vie de la foi succède à la vie des sens, une vie spirituelle à une vie animale; enfin, une vie immortelle et bienheureuse, à une vie sujette à la mort et à toutes sortes de misères. Ces paroles ne sont point vaines et trompeuses comme peuvent être celles de l'homme, elles sont toutes de Dieu, et par conséquent vraies et infaillibles comme lui. Elles sont écrites pour être conservées soigneusement, et pour la consolation de ses enfants :[2] *Fidelissima sunt et vera.*

V. 6. *Et dixit mihi : Factum est. Ego sum alpha et omega, initium et finis. Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ gratis.*

« Il me dit encore : C'en est fait, je suis l'alpha et l'oméga, » le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire » de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. »

Le saint Prophète affecte dans tous ces versets de mêler le présent, le passé et l'avenir, comme s'il avait déjà transporté ses lecteurs dans l'éternité. Il récapitule si brièvement toutes

[1] Isaï. 43. 19.
[2] II. Cor. 5. 17.

les vérités de la foi, que l'esprit le plus attentif et le plus prompt ne saurait le suivre dans son vol rapide. A peine a-t-il entendu le Seigneur lui dire qu'il va renouveler toutes choses, que l'œuvre est consommée : *Factum est.*

Nous ne devons pas en être surpris, puisqu'il est l'interprète de l'Éternel, qui réunit dans un point sans étendue les distances et les extrémités les plus éloignées : *Initium et finis.* C'est à ce titre que Dieu est souverainement indépendant, et qu'il distribue gratuitement ses largesses à toutes ses créatures. Car qui est celui, demande saint Paul, qui puisse se flatter de lui avoir donné quelque chose le premier : [1] *Quis prior dedit illi?* Il faut à la vérité avoir faim et soif de la justice pour en être rassasié ; mais cette faim, cette soif et ce rassasiement sortent de la même source, qui ne peut être que Dieu : car où pourrait-il lui-même puiser ailleurs que dans sa propre plénitude? Oh! heureux donc, et mille fois heureux celui qui peut dire avec le saint roi Prophète, que son âme a soif du Dieu vivant! Mais pour jouir de ce bonheur, il faut remporter de grandes victoires sur soi-même ; il faut de toute nécessité renoncer à l'amour de toutes les créatures, et ne chercher absolument que le royaume de Dieu et la justice qui y conduit : [2] *Dimitte omnia, et invenies omnia.*

V. 7. *Qui vicerit, possidebit hæc, et ero illi Deus, et ille erit mihi filius.*

« Celui qui vaincra possédera ces choses. Et je serai son » Dieu, et il sera mon fils. »

[3] Telle est la promesse faite à David pour Salomon qui figurait Jésus-Christ dont la filiation divine s'étend à tous les élus qu'il ne rougit point d'appeler ses frères, et qui sont vraiment enfants et héritiers de Dieu même : [4] *Si filii, et hæredes.*

[1] Rom. 11. 35.
[2] Imitatione. Lib. III. C. 32.
[3] II. Reg. 7. 14.
[4] Rom. 8. 17.

Mais encore une fois, ce bonheur et cette gloire ne seront que pour les âmes généreuses qui se seront fait une sainte violence: car, pour les autres, écoutons en tremblant quel sera leur sort, et travaillons sérieusement à l'éviter, [1] en rendant notre élection certaine par nos bonnes œuvres.

V. 8. *Timidis autem, et incredulis, et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis, et idolatris, et omnibus mendacibus, pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure : quod est mors secunda.*

« Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, » les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les » idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur part dans » l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde » mort. »

Les timides sont tous ces lâches chrétiens qui, n'osant professer ouvertement leur foi, rougissent de Jésus-Christ devant les hommes qu'ils craignent plus que Dieu, malgré sa défense. Cette timidité aussi déraisonnable qu'elle est criminelle, produit insensiblement l'incrédulité qui ouvre elle-même la porte à tous les crimes. Après avoir énuméré les principaux et les plus exécrables, le Saint-Esprit semble les renfermer tous dans le mensonge, qui est le terme générique : *Omnibus mendacibus.* Toutes ces productions infernales doivent se multiplier de plus en plus à l'approche des derniers temps, où les hommes ne pourront plus souffrir la vérité : [2] *Sanam doctrinam non sustinebunt...* Ils en détourneront l'oreille, et ne goûteront plus que des fables propres à les divertir. Or, le Seigneur perdra sans miséricorde tous les amis du mensonge ; [3] *Perdes omnes qui loquuntur mendacium.* Il est juste que les enfants, imitateurs d'un père rebelle, partagent son sort, et que les esclaves volontaires demeurent attachés à leur maître. Le

[1] II. Petr. 1. 10.
[2] II. Tim. 4. 4.
[3] Ps. 5. 7.

soufre qui alimente le feu est une circonstance que le Prophète ajoute à ce qu'il en avait déjà dit à la fin du chapitre précédent, et fait évidemment allusion à l'embrasement de Sodome, image sensible de l'enfer. La première mort est l'état où l'âme tombe par le péché mortel; la deuxième en est la confirmation irrévocable, avec l'horrible châtiment qui s'ensuit.

Ces avertissements de l'Esprit-Saint auraient dû prévenir, ou du moins faire tomber les préjugés de ceux qui se sont imaginé qu'il ne s'agissait que de l'Église triomphante dans les deux derniers chapitres de l'Apocalypse. Car assurément les promesses et les menaces ainsi que les changements ne peuvent lui convenir; mais Dieu paraît à dessein vouloir la confondre avec l'Église militante, pour nous apprendre qu'excepté le mélange des bons et des méchants, c'est absolument la même société vivant de la foi sur la terre, et jouissant de la gloire dans le ciel. Les états sont différents, mais les vérités sont les mêmes.

V. 9. *Et venit unus de septem angelis habentibus phialas plenas septem plagis novissimis, et locutus est mecum dicens: Veni, et ostendam tibi sponsam, uxorem Agni.*

« Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes » pleines des sept dernières plaies; il me parla, et me dit: » Venez, et je vous montrerai l'épouse qui a l'Agneau pour » époux. »

C'est déjà l'un de ces sept anges qui lui a montré et expliqué la grande prostituée, et c'est encore ici l'un de ces nombreux rapprochements que le Saint-Esprit se plaît à faire entre les deux cités mystiques qu'il ne cesse de comparer plus ou moins sensiblement dans toute l'Écriture. Il nous les peint dans notre prophétie sous l'emblême de deux femmes avec des caractères propres à chacune. Babylone est une infâme prostituée, dont tous les charmes et les artifices ne tendent qu'à séduire et à corrompre les hommes, en les rendant semblables aux animaux sans raison. C'est pourquoi elle est assise sur

une bête monstrueuse. Jérusalem est une épouse légitime, resplendissante de lumière et tout embaumée des vertus de son époux, magnifiquement ornée, mais pour lui seul : *Ornatam viro suo.* L'une et l'autre est une ville ; mais la première n'est que grande, riche et puissante sur la terre : *Civitas magna quæ habet regnum super reges terræ*, et la seconde est sainte : *Vidi sanctam civitatem.* Saint Jean les voit dans une extase toutes les deux ; mais la magnifique au milieu d'un désert, et la sainte sur une vaste et haute montagne.

Remarquez bien une différence sensible entre les deux verbes *abstulit* et *sustulit*, dont le premier signifie séparation, transport ; et le second, une simple élévation ; parce que, pour apprécier justement les objets de la vanité, il faut en être détaché, et que pour connaître et aimer la vérité qui est Dieu, il suffit d'y élever son esprit et son cœur. On peut sans sortir de l'Apocalypse, faire entre les deux sociétés une foule d'autres comparaisons utiles et édifiantes que nous abandonnons à la piété de chacun.

V. 10. *Et sustulit me in spiritu in montem magnum et altum, et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo a Deo.*

« Il me transporta en esprit sur une grande et haute mon-
» tagne ; et il me montra la sainte cité de Jérusalem, qui des-
» cendait du ciel, d'auprès de Dieu. »

Ce n'est qu'après son obéissance à la voix de l'ange, et après avoir été élevé par lui sur la montagne, que le prophète voit la ville sainte. Tant que l'on veut se conduire soi-même, que l'on demeure attaché à son propre sens et que l'on ne consulte que la prudence de la chair, il faut renoncer aux douceurs et aux avantages de la contemplation. Il faut se renoncer absolument et sans réserve pour pouvoir goûter Dieu et jouir de son heureuse et sainte familiarité. Mais alors aussi on découvre les beautés incomparables et les trésors infinis de l'épouse de l'Agneau. On comprend au moins quelque chose des merveilles sans nombre qu'en ont racontées les prophètes et les apôtres.

Qu'elle paraît aimable, qu'on la trouve heureuse, cette cité du Dieu vivant, cette Église de Jésus-Christ, appelée ici sa fiancée et son épouse, selon la Vulgate ! *Sponsam, uxorem Agni* : expressions qui conviennent parfaitement à leur objet. Pendant cette vie, l'Église n'est, pour ainsi dire, que fiancée à son époux, parce qu'elle n'a encore reçu que les prémices de son esprit ; mais elle sera vraiment son épouse dans le ciel par la consommation de la charité qui régnera éternellement entre eux. On lui donne aussi le nom de fiancée, parce qu'elle est vierge et sans tache ; et celui d'épouse, parce qu'elle est mère d'un prodigieux nombre d'enfants. Ainsi l'auguste et incomparable Marie de laquelle Jésus est né, est Vierge et Mère tout ensemble. Cette montagne mystérieuse où saint Jean voit la sainte Jérusalem est celle-là même qu'Isaïe et Michée annonçaient en ces termes : A la fin des temps, [1] *In novissimis diebus, in novissimo dierum*, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des montagnes et s'élèvera au-dessus des collines : toutes les nations y accourront en foule. [2] Or, ce n'est point d'une montagne terrestre qu'elles se sont approchées, dit saint Paul, mais bien de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, la céleste Jérusalem, l'assemblée des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel : c'est-à-dire précisément la même que celle où notre saint Prophète nous a déjà montré l'Agneau suivi des cent quarante quatre mille qui portent le sceau de Dieu gravé sur le front. Elle est éclairée de la lumière de Dieu même, parce que c'est sur cette fertile montagne, arrosée du sang de son Fils, qu'il se communique aux simples par le don inestimable de la foi en cette vie ; et par la vision intuitive en l'autre. C'est pourquoi sa lumière est vive et claire comme le cristal, quoique douce et agréable comme celle du jaspe qui réjouit et fortifie la vue.

V. 11. *Habentem claritatem Dei ; et lumen ejus simile lapidi pretioso tanquàm lapidi jaspidis, sicut crystallum.*

[1] Isaï. 2. 2. — Mich. 4.
[2] Heb. 12. 18. — 22. 23.

« Illuminée de la clarté de Dieu, sa lumière était semblable à » une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transpa- » rente comme du cristal. »

V. 12. *Et habebat murum magnum et altum, habentem portas duodecim, et in portis angelos duodecim, et nomina inscripta, quæ sunt nomina duodecim tribuum filiorum Israël.*

« Elle avait une grande et haute muraille, et douze portes, » et douze anges aux portes, et des noms écrits qui étaient les » noms des douze tribus des enfants d'Israël. »

Quelle sûreté et quelle paix doivent régner dans une ville fortifiée d'une muraille impénétrable par son épaisseur, et à l'abri de toute escalade par sa hauteur! Oh! qu'ils ont donc peu de foi les habitants qui tremblent pour une cité si bien défendue! Mais qu'ils sont malheureux, qu'ils sont insensés ceux qui l'abandonnent pour chercher un autre refuge! Ses douze portes sont les douze apôtres et leurs successeurs, qui, par le double pouvoir que Jésus-Christ leur a donné de délier et de lier, et de gouverner l'Église, en sont devenus comme les portes et les anges visibles : ce qui, bien loin d'exclure le concours des esprits célestes, le suppose évidemment. Les noms des douze tribus des enfants d'Israël signifient que les apôtres ont succédé aux patriarches, pour conduire au ciel, figuré par la terre promise, tout l'Israël de Dieu, tous les enfants de la promesse, véritables héritiers de la foi d'Abraham. Aussi l'Église chrétienne est-elle appelée dans les Prophètes, [1] *une montagne préparée* par les patriarches, les prophètes et tous les justes de l'ancienne loi.

V. 13. *Ab oriente portæ tres, et ab aquilone portæ tres, et ab austro portæ tres, et ab occasu portæ tres.*

« Il y avait trois de ces portes à l'orient, trois au septen- » trion, trois au midi, et trois à l'occident. »

La disposition de ces portes n'est pas moins mystérieuse que

[1] Isaie. 2. 2.

leur nombre : elles sont placées trois par trois vers chacune des parties du monde, parce que le temps est venu d'annoncer l'heureuse nouvelle du salut à toutes les nations qui seront reçues dans l'Église, de quelque côté qu'elles viennent; parce qu'il n'y a point en Dieu acception de personne, et qu'il en viendra un grand nombre d'orient, d'occident, du septentrion et du midi, qui auront place dans le royaume de Dieu avec Abraham, Isaac et Jacob; pourvu toutefois qu'ils confessent et servent leur Dieu, le Dieu unique et véritable, le Dieu trois fois saint, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; car telle est la foi sans laquelle on ne peut lui plaire, ni éviter la mort éternelle: [1] *Hæc est fides catholica quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit.* Saint Jean ne fait encore ici qu'abréger [2] Ézéchiel en nous montrant le véritable objet de sa prophétie.

V. 14. *Et murus civitatis habens fundamenta duodecim, et in ipsis duodecim, nomina duodecim apostolorum Agni.*

« La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient » les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. »

Les apôtres sont justement considérés comme les portes de la bergerie du Sauveur, puisqu'on ne peut y entrer que par la foi qu'ils ont reçue de lui et prêchée dans tout l'univers, et par le ministère qu'ils ont établi et exercé en son nom. Dans un sens rigoureux il est lui-même la seule et unique porte; mais elle s'ouvre partout où se trouvent ses envoyés qu'il réduit au nombre de douze, distribués comme ci-dessus, pour les raisons que sa sagesse connaît, et dont nous avons touché quelques-unes. De même, quoique le fondement de tout l'édifice soit unique, et que Jésus-Christ en soit la seule pierre angulaire, le mur ne laisse pas d'avoir douze pierres fondamentales, où sont écrits tous les noms des apôtres, parce que tous les vrais et fidèles serviteurs travaillent pour le compte de leur maître,

[1] Sym. Athan.
[2] Ezech. 48. 31. etc.

qui, de son côté, approuve et bénit leurs travaux. Si donc les apôtres sont les portes de l'Église, pour y avoir fait entrer les fidèles par leur prédication, leurs exemples et leurs vertus, ils en sont aussi les fondements et les colonnes, parce qu'ils l'ont établie, et qu'ils la soutiennent par les mêmes moyens. Mais qu'on le sache bien, dit saint Paul; il n'est permis à qui que ce soit de poser un autre fondement que celui-là : [1] *Fundamentum aliud nemo potest ponere.* Quiconque ne porte pas le nom des douze envoyés de l'Agneau, n'a pas reçu d'eux sa mission, est un faux apôtre, un prophète de mensonge, un véritable imposteur, ou un visionnaire qui ne mérite aucune espèce de confiance : *In ipsis duodecim nomina, duodecim apostolorum Agni.*

Qu'on ne s'imagine pas éluder la force de cet argument par la réponse évasive et trop commune de nos jours, que Dieu demeure toujours libre d'employer les voies et les moyens extraordinaires; car, de ce que Dieu soit souverainement libre de faire tout ce qu'il lui plaît, comme aucun homme de bon sens ne s'avisera jamais de le contester, s'ensuit-il qu'il puisse trouver bon de se contredire lui-même? S'il est le Dieu souverainement libre, [2] n'est-il pas aussi le Père des lumières, auprès duquel l'ombre même du changement ne saurait avoir accès? Or, n'a-t-il pas déclaré formellement à ses apôtres que [3] les mépriser, c'est le mépriser lui-même, [4] que l'Église est le soutien et la colonne de la vérité, [5] que celui qui ne l'écoute pas doit être tenu pour un païen et un publicain? N'est-ce pas aux seuls apôtres et à leurs successeurs légitimes, que Jésus-Christ a promis d'être avec eux dans leur enseignement jusqu'à la fin du monde : [6] *Docete omnes gentes... Ecce vobiscum sum usquè ad consummationem sæculi.* Ce serait donc une contradiction manifeste, que de supposer qu'il puisse jamais

[1] I. Cor. 3. 11.
[2] Jac. 1. 17.
[3] Luc. 10. 16.
[4] I. Tim. 3. 15.
[5] Matth. 13. 17.
[6] Matth. 28. 29.

l'abandonner ou refuser de la reconnaître pour ce qu'il l'a faite; ce serait lui supposer l'intention de répudier un jour son épouse bien-aimée, après lui avoir cent et cent fois promis qu'il ne l'abandonnerait jamais. Or, une pareille supposition n'est-elle pas impie et blasphématoire? Mais Dieu s'est-il donc engagé, poursuit-on, à ne point faire de nouvelles révélations aux hommes? Pour détruire cette futile objection, il suffit de la dégager de toute équivoque; car il ne faut pas confondre la révélation dont l'Église est dépositaire, avec celle dont Dieu favorise, quand il lui plaît, quelques âmes privilégiées. Ces dernières sortes de communications entre le ciel et la terre, ont toujours été et continueront d'être jusqu'à la fin plus ou moins fréquentes parmi le peuple de Dieu. Mais pour ce qui est du dépôt sacré contenu dans l'Écriture et la tradition, la pratique et l'enseignement de l'Église prouvent qu'elle le regarde comme absolument invariable depuis les apôtres.

Le célèbre Leibnitz ayant demandé à Bossuet si Dieu a seulement révélé des vérités autrefois ou s'il en révèle encore, en reçut la solution suivante : « Je réponds sans hésiter, Monsieur, que Dieu ne révèle point de nouvelles vérités qui appartiennent à la foi catholique, et qu'il faut suivre les règles de la perpétuité qui avait, comme vous dites très-bien, passé pour la règle de la catholicité, de laquelle aussi l'Église ne s'est jamais départie. Le concile de Trente reconnaît cette règle, lorsqu'il déclare qu'il n'en a point d'autre que celle qui est contenue dans l'Écriture sainte ou dans les traditions non écrites, qui, reçues par les apôtres de la bouche de Jésus-Christ, ou dictées aux mêmes apôtres par le Saint-Esprit, sont venues à nous comme de main en main.... C'est donc la foi expresse du concile, que toute vérité révélée de Dieu est venue de main en main jusqu'à nous; ce qui a donné lieu à cette expression qui règne dans tout ce concile que le dogme qu'il établit a toujours été entendu comme il l'expose : *Sicut Ecclesia catholica semper intellexit*. Selon cette règle, on doit tenir pour assuré que les conciles œcuméniques, lorsqu'ils décident quelque vérité, ne proposent point de nouveaux dogmes, mais

ne font que déclarer ceux qui ont toujours été crus, et les expliquent seulement en termes plus clairs et plus précis.

« Nous donnerons donc pour règle infaillible des vérités de la foi le consentement unanime et perpétuel de toute l'Église, soit assemblée en concile, soit dispersée par toute la terre, et toujours enseignée par le même Saint-Esprit. Nous ne craignons point de garantir cette doctrine comme incontestablement saine et orthodoxe... Une nouvelle reconnaissance de quelque livre canonique ou d'un dogme quelconque, dont quelques-uns auront douté ne déroge point à la perpétuité de la tradition.... Pour être constante et perpétuelle, la vérité catholique ne laisse pas d'avoir ses progrès ; elle est connue en un lieu, en un temps plus qu'en un autre, plus clairement, plus distinctement, plus universellement. Il suffit, pour établir la succession et la perpétuité de la foi d'un livre saint comme de toute autre vérité, qu'elle soit toujours reconnue, qu'elle soit dans le plus grand nombre sans comparaison, qu'elle soit dans les Églises éminentes les plus autorisées et les plus révérées, qu'elle s'y soutienne, qu'elle gagne et se répande d'elle-même jusqu'au temps que le Saint-Esprit, la force de la tradition et le goût, non celui des particuliers, mais l'universel de l'Église, la fasse enfin prévaloir comme au concile de Trente. »

Il suit clairement de cette belle et savante doctrine toute catholique, que l'église ne fait jamais que consulter, expliquer avec plus ou moins de détails, plus ou moins de précision, selon l'exigence des cas, le précieux et sacré dépôt qu'elle tient de Jésus-Christ par les apôtres. Elle n'augmente ni ne diminue jamais sa foi ; elle la déclare seulement avec plus ou moins d'étendue, plus ou moins explicitement. Parfaite dès sa formation, cette société sainte ne croit et n'enseigne que ce qu'elle a appris. Ses docteurs successifs ne sont que les témoins de l'enseignement qu'ils ont reçu et qu'ils doivent transmettre aux âges suivants. Ils condamnent et repoussent jusqu'à la nouveauté du langage, et aux expressions profanes. Le cri constant et unanime de toute la tradition, c'est que l'on ne doit rien innover, et qu'il faut conserver précieusement tout ce qui a été cru et enseigné dès le commencement par tout le

monde : [1] *Nihil innovetur, nisi quod traditum est, quod ab initio, quod ubiquè, quod ab omnibus creditur.*

Pour encourir le terrible anathême de saint Paul, il suffit de prêcher aux fidèles quelque chose qu'ils n'aient point entendu de sa bouche : [2] *Licet nos, aut angelus de cœlo evangelizet vobis, anathema sit.* Que penser après cela de tout un corps de doctrine inconnue à nos pères, inouie dans l'Église de Dieu, et qu'on ne laisse pas de présenter comme devant faire bientôt partie de la foi catholique? N'hésitez point, mes frères, quelqu'en soit l'auteur, et quelque respectables que puissent être les personnages mis en avant, n'hésitez point à lui appliquer l'anathême du grand apôtre, parce que Dieu ne révèle point de nouvelles vérités qui appartiennent à la foi catholique. Autre chose est donc de ne point mépriser, de respecter même les prophéties, les révélations particulières qui n'ont rien de contraire à la foi, autre chose d'en faire l'objet et l'appui de notre croyance. Elles peuvent être édifiantes et salutaires, mais jamais l'Église ne les regardera comme la parole de Dieu, ni ne les donnera pour telle à ses enfants. Nous devons donc nous en tenir à la règle posée par notre saint Prophète, et ne point reconnaître d'autre foi véritable que celle qui nous vient des apôtres de l'Agneau : *In ipsis duodecim, nomina duodecim apostolorum Agni.* L'Agneau est la source dont les apôtres sont les canaux.

V. 15. *Et qui loquebatur mecum, habebat mensuram arundineam auream, ut metiretur civitatem, et portas ejus, et murum.*

« Celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la » ville, les portes et la muraille. »

La vérité sert de règle et la charité de mesure dans le royaume de Jésus-Christ. L'amour sans mesure qu'il a pour son épouse est la seule mesure qui puisse nous faire connaître combien elle lui est chère. La ville désigne toute la société, le

[1] Vinc. de Ler.
[2] Galat. 1. 8.

chef avec les membres : les portes sont les ministres, et la muraille les simples fidèles.

V. 16. *Et civitas in quadro posita est, et longitudo ejus tanta est, quanta et latitudo; et mensus est civitatem de arundine aureâ per stadia duodecim millia; et longitudo, et altitudo et latitudo ejus æqualia sunt.*

« La ville était bâtie en carré, aussi longue que large. Il » mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de » douze mille stades; et sa longueur, sa largeur et sa hauteur » sont égales. »

V. 17. *Et mensus est murum ejus centum quadraginta quatuor cubitorum, mensurâ hominis quæ est angeli.*

« Il en mesura aussi la muraille qui était de cent quarante » quatre coudées, de mesure d'homme, qui était celle de » l'ange. »

La forme carrée marque la stabilité et la perfection comme la plus solide et la plus agréable de toutes les figures, et l'égalité entre toutes les dimensions, le parfait accord qui régnera entre tous les habitants de cette heureuse cité, qui est un carré parfait parce qu'elle se compose de quatre parties bien distinctes, savoir : les anges, les enfants des patriarches, ceux des prophètes, et les disciples de l'Évangile que la charité a rendus tous égaux, non en mérites et en gloire, mais en qualité d'enfants du même père, de serviteurs du même maître et d'héritiers du même royaume. La diversité des demeures n'en troublera point la paix, parce que la jalousie n'y trouvera plus d'accès.

Nous avons déjà expliqué les raisons de ces nombres mystiques douze et cent quarante quatre. Remarquons seulement ici l'immensité et la force d'une ville d'environ six cents lieues de circuit, entourée d'un mur de plus de deux cent quarante pieds de hauteur. La mesure dont l'ange se sert est une mesure d'homme, parce que, selon la parole de Notre-Seigneur, les hommes sont devenus égaux aux anges par leur qualité

d'enfants de Dieu et de la résurrection glorieuse : [1] *Æquales enim angelis sunt, et filii sunt dei, cùm sint filii resurrectionis.*

V. 18. *Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide : ipsa verò civitas aurum mundum simile vitro mundo.*

« La muraille était bâtie de pierre de jaspe; mais la ville » était d'un or pur, semblable à du verre très-clair. ».

Tout est précieux, grand, riche et spirituel dans l'Église des élus; tout y brille de la lumière de la vérité : tout y est enrichi du trésor de la charité qui fait tout le bonheur du ciel et de la terre.

V. 19. *Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata. Fundamentum primum, jaspis ; secundum sapphirus ; tertium, chalcedonius ; quartum, smaragdus ;*

« Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de » toutes sortes de pierres précieuses : le premier fondement » était de jaspe; le second, de saphir; le troisième, de chalcé- » doine; le quatrième, d'émeraude; »

V. 20. *Quintum, sardonyx; sextum, sardius ; septimum, chrysolithus ; octavum, beryllus ; nonum, topazius ; decimum, chrysoprasus; undecimum, hyacinthus; duodecimum, amethistus.*

« Le cinquième, de sardonyx ; le sixième, de sardoine ; le » septième, de chrysolite; le huitième, de beryl; le neu- » vième, de topaze; le dixième, de chrysophrase; le onzième, » d'hyacinthe; le douzième, d'améthyste. »

V. 21. *Et duodecim portæ, duodecim margaritæ sunt per singulas : et singulæ portæ erant ex singulis margaritis, et platea civitatis aurum mundum, tanquàm vitrum perlucidum.*

« Les douze portes étaient de douze perles; et chaque porte » était faite de chaque perle; et la place de la ville était d'un » or pur, comme du verre transparent. »

[1] Luc. 20. 36.

Les diverses pierres qui ornent les fondements de la Jérusalem mystique, sont toutes les grâces et les vertus dont l'Esprit-Saint enrichit les apôtres au jour de la Pentecôte.

Elles sont réduites au nombre de douze, parce que c'est celui que le choix du Fils de Dieu avait consacré pour exprimer l'universalité de ses ministres. [1] Ce sont à-peu-près les mêmes que celles qui brillaient sur le vêtement du Grand-Prêtre, et sur lesquelles étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël et des patriarches leurs pères. [2] Isaïe avait promis que les fondements de la nouvelle Jérusalem seraient de saphir et ses remparts de jaspe; [3] et Tobie tout épris de ses charmes et de sa ravissante beauté, en fait une description semblable. Ses portes seront faites de saphir et d'émeraude, dit-il, et toute l'enceinte de ses murailles sera de pierres précieuses; toutes ses places seront pavées de pierres d'une blancheur et d'une beauté admirables.

Mais rien ne devait approcher de la riche peinture que nous en fait l'apôtre de la charité lui-même : ses portes sont, pour ainsi dire, toutes d'une pièce, et faites chacune d'une seule perle, parce que la charité seule peut y donner entrée; et la place publique est d'un or si pur, qu'il est transparent comme le cristal. O sainte et bienheureuse cité de mon Dieu! Quelles merveilles n'a-t-on pas dites de toi; [4] *Gloriosa dicta sunt de te.* Mais le langage de l'homme est trop faible pour exprimer ta grandeur; son esprit, trop étroit pour la comprendre; et son cœur, trop charnel pour l'aimer dignement. [5] Que ma langue toutefois s'attache à mon palais, si je cesse jamais de célébrer tes louanges! Que ma main droite se paralyse et se sèche dès qu'elle ne travaillera plus pour toi! Que mes pieds surtout soient sans mouvement, si je concevais jamais la criminelle pensée de t'abandonner!

[1] Exod. 28.
[2] Isaï. 54. 12.
[3] Tob. 13. 21.
[4] Ps. 86. 3.
[5] Ps. 136. 6.

Quelques interprètes veulent appliquer les propriétés de chacune de ces pierres précieuses aux vertus de chaque apôtre en particulier. Il est fort possible que telle soit l'intention du Saint-Esprit, mais il est impossible de la pénétrer, à moins qu'il ne daigne la découvrir lui-même. Il y a bien de l'arbitraire, pour ne pas dire de la témérité, dans une pareille prétention. Aussi la plupart croient-ils que toutes les vertus désignées par ces douze pierres expressément nommées, se trouvent en chacun d'eux; en sorte que la transparence, la solidité et les diverses couleurs de ces pierres marquent leur constance, leur simplicité, leur espérance, ainsi de suite? Ce qu'il y a de sûr, c'est que toutes les vertus, dont la charité est l'âme et le lien, sont inséparables, et fort bien représentées par le prix que les hommes attachent aux perles en général, quoiqu'elles ne soient pas toutes de la même valeur.

V. 22. *Et templum non vidi in eâ : Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus.*

« Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple. »

V. 23. *Et civitas non eget sole neque lunâ ut luceant in eâ : nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus.*

« Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. »

Aux yeux de la foi les temples matériels ne sont rien que par leur destination; les hommes charnels les estiment à raison du travail, de l'art et des richesses qu'on y voit éclater; mais le vrai fidèle ne les considère que comme une image grossière de l'âme juste, qui est le vrai sanctuaire où la sagesse incarnée fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. C'est le Seigneur Dieu tout-puissant, l'Agneau sans tache, qui leur sert tout à la fois de pontife, de temple, d'autel et de victime. Le Verbe de Dieu est la lampe qui éclaire tous leurs pas, guide toutes leurs démarches : c'est la propre splendeur du Père éter-

nel qui reluit ainsi sur eux. Voilà ce que nous croyons sur la terre et ce que nous verrons dans le ciel.

Mais comment le saint Prophète peut-il nous assurer qu'il n'y aperçut point lui-même de temple, après nous avoir dit plus haut que *les saints servent Dieu jour et nuit dans son temple, et puis encore le temple du tabernacle s'ouvrit dans le ciel?* La contradiction n'est qu'apparente, et il suffira d'expliquer les termes pour la faire disparaître.

Dans les deux premiers passages on montre à saint Jean les choses du ciel dans leurs rapports avec celles de la terre. Il voit donc le prototype, le divin original sur lequel fut copié par ordre même de Dieu le tabernacle de Moïse, appelé pour cette raison le tabernacle du témoignage, et qui fut à son tour le modèle du temple de Salomon. En un mot, saint Jean voit dans le ciel la réalité dont la figure est sur la terre; dans le troisième passage qu'il nous explique ici, il montre en quoi consiste cette réalité. Le temple, c'est le sein même de Dieu, et le tabernacle est l'adorable humanité de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père où il a tout vu. C'est son Verbe, sa sagesse, sa propre lumière, la véritable splendeur de sa face. Sur la terre, les créatures sont ou du moins semblent être quelque chose; au ciel Dieu est tout en tous; là encore l'humanité sainte et toute l'Église, le chef et les membres paraissent dans leur état naturel; ici, dans leur état glorieux.

V. 24. *Et ambulabunt gentes in lumine ejus; et reges terræ afferent gloriam suam et honorem in illam.*

« Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la » terre y apporteront leur gloire et leur honneur. »

[1] Les élus de Dieu sont tirés de toutes les nations au milieu desquelles ils marchent pendant cette vie, à la lumière de la foi dont ils vivent, en se nourrissant des vérités saintes qu'elle leur enseigne, et de la charité par laquelle elle agit dans leur

[1] Isaï. 60. 19.

cœur. Ce sont eux qui sont les véritables rois de la terre, dont ils méprisent les plaisirs, les richesses et les honneurs. Les souverains ne sont point sans doute exclus de ce bonheur, mais aussi ils n'y ont pas plus de droit que les derniers de leurs sujets. Lorsqu'ils sont assez heureux pour y avoir part, l'éclat du diadême dont ils rapportent à Dieu seul la puissance et la gloire, rend leur élection plus brillante et plus salutaire; mais non pas moins gratuite que celle des autres hommes.

V. 25. *Et portæ ejus non claudentur per diem : nox enim non erit illic.*

« Ses portes ne fermeront point de jour : car de nuit il n'y en aura point dans ce lieu. »

Sur la terre les portes de l'Église s'ouvrent et se ferment sans cesse, parce qu'on peut y entrer à toute heure par la réception ou le recouvrement de la foi et de la charité que figure le jour; et en sortir par la perte de ces vertus, désignée par la nuit. Mais au ciel, tout est fixe : point d'entrée ni de sortie libre; par conséquent, plus d'ouverture ni de fermeture des portes. La charité inamissible ne connaît point de nuit : *Nox non erit illic.*

V. 26. *Et afferent gloriam et honorem gentium in illam.*

« On y apportera l'honneur et la gloire des nations. »

Le bonheur et la gloire des nations, c'est d'avoir été appelées à la connaissance du vrai Dieu, au royaume de Jésus-Christ, à la participation de ses mystères et à l'héritage céleste. Tout ce qu'elles avaient conservé de bon, d'utile et d'honorable dans le paganisme, étaient de précieux débris des biens de leur création qui ont contribué à rehausser la gloire du Rédempteur. Vérité aussi consolante qu'elle est incontestable, et admirablement figurée par le dépouillement des Egyptiens, dont les richesses furent employées à la construction du tabernacle.

V. 27. *Non intrabit in eam aliquod coinquinatum, aut abominationem faciens et mendacium, nisi qui scripti sunt in libro vitæ Agni.*

« Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui com-
» mettent l'abomination et le mensonge; mais ceux-là seu-
» lement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. »

La sainteté, dit David, est nécessaire à la maison de Dieu : *Domum tuam decet sanctitudo.* Soyez saint, parce que je suis saint moi-même, ajoute le Seigneur; soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Le Saint des saints, l'auteur de toute sainteté ne saurait s'unir à rien d'impur. Personne ne peut monter sur la montagne du Seigneur, ni demeurer dans son lieu saint, sans avoir les mains et le cœur purs. Il n'y a point d'idole dans Jacob; et tous les pavillons d'Israël sont d'une beauté parfaite. Tous les élus ont blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau sans tache, et forment un peuple juste, saint et parfait. Rassemblés de toutes les parties du monde et de tous les coins de la terre les plus obscurs, ils brilleront éternellement comme autant d'étoiles de diverses grandeurs dans le royaume de leur Père céleste.

Heureux donc, Seigneur mon Dieu, bienheureux mille fois ceux que vous aurez choisis, parce qu'ils habiteront pour toujours dans les lieux les plus intimes et les plus secrets de votre maison : *Habitabunt in atriis tuis.* Mais quels seront, ô Père saint, ceux qui auront ce bonheur ineffable et incompréhensible? *Quis ascendet in montem Domini?* Nous le savons, tendres frères, et la vérité infaillible nous en avertit assez hautement. Nous ne pouvons plus demander à Jésus-Christ avec saint Pierre : Où allez-vous, Seigneur? Ni lui dire, comme Didime, que nous ignorons le chemin qu'il a suivi. Le Seigneur Jésus est entré dans son repos par le travail; dans sa gloire, par les opprobres de la croix, et n'a cessé de souffrir qu'en cessant de vivre. Or, en vérité, le serviteur n'est pas au-dessus du maître, ni l'apôtre plus que celui qui l'envoie. Ce serait donc nous faire une bien grossière et bien funeste illusion, que de nous imaginer pouvoir aller au ciel

par une autre voie que celle des souffrances, être élevés sans nous humilier, couronnés sans avoir combattu? Ne serait-ce pas faire la cause des criminels meilleure que celle du Juste par excellence? Répétons-le donc à l'envi : Rien de souillé n'entrera dans la cité des saints; par conséquent, purifions nos cœurs, sanctifions-nous toujours, et que notre justice croisse de plus en plus, sans jamais dire : c'est assez : *Justus justificetur adhùc.*

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

V. 1. *Et ostendit mihi fluvium aquæ vivæ, splendidum tanquàm crystallum, procedentem de sede Dei et Agni.*

« Il me montra aussi un fleuve d'eau vive, clair comme du » cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. »

Après avoir prouvé si clairement la nécessité d'une doctrine pure et d'une justice parfaite pour être admis dans la cité des saints, le prophète nous découvre maintenant la source et la cause de ces vertus sous le trône même de Dieu, qui lui est commun avec l'Agneau : *Procedentem de sede Dei et Agni.* C'est de là que découle ce fleuve d'eau vive qui, traversant tous les siècles, tempère la soif du peuple de Dieu dans le désert de ce monde, et rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Voilà l'inépuisable torrent de volupté qui enivrera éternellement le cœur des saints en les rendant heureux du bonheur de Dieu même. C'est après cette source si fraîche et si pure, cette source de Béthléem, patrie de David, que l'âme du saint roi soupirait si ardemment. Oh ! qu'ils étaient éloignés de comprendre toute sa pensée, malgré leur admirable dévouement, ces sujets fidèles qui ne craignaient point d'exposer leur vie pour lui procurer un léger rafraîchisssement ! Aussi refuse-t-il, dans la vue de les instruire, de boire le prix de leur sang. Il lui en fallait un bien autrement précieux pour étancher sa soif dévorante.

V. 2. *In medio plateæ ejus, et ex utrâque parte fluminis, lignum vitæ, afferens fructus duodecim, per menses singulos reddens fructum suum, et fòlia ligni ad sanitatem gentium.*

« Au milieu de la place de la ville, sur les deux rives du » fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits, et rend » son fruit chaque mois; et les feuilles de l'arbre sont pour » guérir les nations. »

L'arbre de vie ne peut être que Jésus-Christ qui nous a rendu celle que nous avions perdue : *Mihi vivere Christus est.* Il est au centre de la ville, parce qu'il ne cesse de résider au milieu de son Église par la prédication de sa parole, par sa grâce, ses sacrements, et surtout l'adorable Eucharistie sur la terre, et par l'éclat et la communication de sa gloire dans le ciel.

Il ne laisse pas de se tenir sur la place publique ici-bas, quoiqu'environné des ombres mystérieuses de la foi, parce que ses enseignements sont si clairs que les yeux de ses vrais disciples percent sans peine le voile qui le dérobe à la vue de tous les autres. Cet arbre de vie est planté au milieu du fleuve, pour montrer que l'Humanité sainte, unie au Verbe divin, habite, comme lui, dans le sein du père, et est inondée de la plénitude de la divinité : *In quo habitat plenitudo divinitatis.* Il s'étend sur les deux rives du fleuve, qui figurent le temps et l'éternité, parce qu'il se communique à tous ceux qui s'approchent de lui par une foi vive en cette vie, et la vision intuitive dans l'autre. Il porte douze fruits à la fois, c'est-à-dire, qu'il a douze branches dont chacune porte son fruit chaque mois : ce qui nous ramène encore au nombre consacré de cent quarante quatre dont nous avons déjà indiqué le mystère : *Afferens fructus duodecim per menses singulos reddens fructum suum.*

Il n'y a point de saison stérile pour l'Église de Jésus-Christ. Depuis le commencement du monde jusqu'à la consommation des siècles, il y a toujours eu et il y aura toujours sur la terre des justes en qui la grâce produit des fruits plus ou moins abondants de justice et de sainteté. Enfin il n'y a pas jusqu'aux feuilles de cet arbre de bénédiction qui ne soient infiniment salutaires. Ses fruits marquent les bonnes œuvres, et ses feuilles sont la parole sainte dans laquelle nous trouvons la guérison des plaies que le péché nous a faites : *Lex Domini immaculata, convertens animas.*

Lisez et méditez soigneusement, mes frères, l'admirable peinture que le Saint-Esprit s'est plu à nous faire du paradis terrestre, au livre de la Genèse; et de l'arbre de vie en particulier, dans Ézéchiel. Comparez le tout avec les versets que nous expliquons, et nourrissez-vous de ces fruits délicieux. Vous verrez ainsi comment le bien-aimé disciple rapporte toute l'Écriture à notre adorable maître et Seigneur Jésus-Christ. Vous comprendrez mieux l'importance de l'Apocalypse, et combien est heureux celui qui en lit et écoute les paroles avec respect.

V. 3. *Et omne maledictum non erit amplius : sed sedes Dei et Agni in illâ erunt, et servi ejus servient illi.*

« Il n'y aura plus là aucune malédiction; mais le trône » de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le ser- » viront. »

Nos premiers parents encoururent la disgrâce de leur créateur en cueillant le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, qu'ils rendirent ainsi un arbre de mort pour eux et pour toute leur postérité. Pour nous délivrer de cette terrible mais juste malédiction, il a fallu que notre Rédempteur la portât lui-même et fût attaché à la croix, selon l'interprétation de saint Paul : *Maledictus qui pendet in ligno.* Mais aussi, ayant payé notre rançon et effacé dans son sang la cédule de mort portée contre nous, il n'y a plus de malédiction pour ceux qui croient et demeurent en lui : *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.*

Le royaume de Dieu et de l'Agneau, il est vrai, n'est jamais parfait en cette vie; chacun peut même l'éteindre en soi et retomber ainsi sous l'ancienne malédiction; mais dans le ciel il n'y aura plus rien de semblable à craindre, et les serviteurs de Dieu y seront en pleine assurance : ils ne cesseront de faire entendre leurs cantiques de louange dans le ravissement de leur cœur.

V. 4. *Et videbunt faciem ejus; et nomen ejus in frontibus eorum.*

« Ils verront sa face, et ils auront son nom écrit sur le » front. »

Ils seront tout éclairés de sa lumière et embrasés de ses ardeurs ; leur intelligence sera pénétrée de sa vérité, et leur volonté remplie de son amour. Ils feront éclater jusque dans leurs corps les marques de leur union avec Jésus-Christ qu'ils glorifieront et porteront ainsi dans tout leur être.

V. 5. *Et nox ultrà non erit ; et non egebunt lumine lucernæ neque lumine solis ; quoniam Dominus Deus illuminabit illos : et regnabunt in sæcula sæculorum.*

« Il n'y aura plus là de nuit; et ils n'auront pas besoin de » lampe ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur Dieu » les éclairera; et ils règneront dans les siècles des siècles. »

Au ciel il n'y a plus de doute à éclaircir ni d'ignorance à dissiper : les ténèbres de la foi n'y pénètrent pas. Il n'y a donc plus besoin d'écritures ni d'interprètes : tous recevront même extérieurement la lumière de Dieu dans son Verbe : *Erunt omnes docibiles Dei ; in lumine tuo videbimus lumen.* La charité consommant ainsi toutes choses dans une unité parfaite, formera le règne éternel de Dieu sur les anges et sur les hommes fidèles.

Mais n'allez pas en conclure que ces paroles n'ont aucune application sur la terre ; les prédicateurs y sont nécessaires à la foi, mais ils ne la donnent pas. Leur voix frappe les oreilles, mais le Saint-Esprit seul touche les cœurs. Les prétendus réformateurs ont étrangement abusé du texte d'Isaïe, cité par saint Jean, en rejetant la nécessité du ministère extérieur ; mais ce serait une autre extrémité non moins vicieuse que d'y attacher tous les fruits de salut que nous recevons.

V. 6. *Et dixit mihi : Hæc verba fidelissima sunt et vera. Et Dominus Deus spirituum prophetarum misit angelum suum ostendere servis suis quæ oportet fieri citò.*

« Et il me dit : Ces paroles sont très-certaines et très-véri-

» tables; et le Seigneur, Dieu des esprits des prophètes, a
» envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui
» doit arriver bientôt. »

Notre esprit est si borné et si obscurci par les ténèbres du péché, notre cœur si dur, si lent à croire, et d'un autre côté, les mystères de Dieu sont si profonds, si impénétrables, que ses ministres ont besoin de nous parler avec toute l'autorité dont ils sont revêtus. De là ces affirmations si formelles et ces diverses espèces de serments si souvent répétés dans les livres saints, et jusque dans les discours de Notre-Seigneur lui-même. Nous ne devons donc point être surpris d'entendre l'ange de notre prophète lui confirmer en terminant sa révélation, tout ce qu'il vient de lui dire :

Ces paroles sont pleines de vérité et très-certaines, parce qu'elles sont divines. C'est le Seigneur lui-même, le Dieu qui a inspiré tous les prophètes, qui me les a dictées et m'a envoyé pour faire connaître à ses serviteurs, par votre ministère, les grandes choses qui doivent s'accomplir en peu de temps, parce que mille ans devant lui sont comme le jour d'hier qui n'est plus. Tous les siècles réunis ne forment pas un point en présence de son éternité.

Vérité évidente et bien propre à nous faciliter l'intelligence du style prophétique. C'est donc le Seigneur même, le Dieu de toute vérité, l'inspirateur des prophètes, qui donne ici la mission à son ange : *Dominus Deus spirituum prophetarum misit angelum suum.* Or cette mission est donnée par Jésus-Christ dès le premier verset de l'Apocalypse : *Significavit... mittens angelum suum.* Voilà donc encore, entre mille autres, une preuve évidente de la divinité de Notre-Seigneur. C'est un dernier témoignage que lui rend son saint précurseur, qui disparaît pour lui céder la parole dans les versets suivants, parce que la loi et les prophètes, tous représentés par Jean-Baptiste, n'ont autorité et mission que pour conduire à Jésus-Christ : *Finis legis Christus.* Bienheureux donc celui qui garde les préceptes et les instructions de ce livre divin, lequel n'est qu'une grande prophétie du Sauveur.

V. 7. *Et ecce venio velociter. Beatus qui custodit verba prophetiæ libri hujus.*

« Je viendrai bientôt. Heureux celui qui garde les paroles » de la prophétie de ce livre. »

V. 8. *Et ego Joannes, qui audivi et vidi hæc. Et postquam audissem et vidissem, cecidi ut adorarem antè pedes angeli qui mihi hæc ostendebat.*

« C'est moi Jean qui ai entendu et qui ai vu toutes ces » choses. Et après les avoir entendues et les avoir vues, je me » jetai aux pieds de l'ange qui me les montrait pour l'a- » dorer. »

Parfaitement docile aux enseignements, et fidèle imitateur de son charitable guide, saint Jean s'empresse d'adorer son maître dans la personne de son envoyé, et se nomme encore une fois, mais après avoir tout entendu et tout vu, pour nous apprendre que toutes les connaissances qu'on peut acquérir par la foi et même par la vision béatifique doivent se rapporter à Jésus-Christ, et nous faire tomber à ses pieds dans la vue de notre bassesse et de notre néant.

V. 9. *Et dixit mihi : Vide ne feceris : conservus enim tuus sum, et fratrum tuorum prophetarum, et eorum qui servant verba prophetiæ libri hujus : Deum adora.*

« Mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire, car je suis » serviteur comme vous, et comme vos frères les prophètes, » et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre : adorez » Dieu. »

Jean-Baptiste refuse l'honneur que veut lui rendre un apôtre, et c'est beaucoup pour lui que de se déclarer son égal et celui des prophètes, parce qu'ils sont tous serviteurs du même maître, et qu'à ses yeux Dieu seul est grand : *Deum adora.*

V. 10. *Et dicit mihi : Ne signaveris verba prophetiæ libri hujus : tempus enim prope est.*

« Il me dit ensuite : Ne scellez point les paroles de la pro-
» phétie de ce livre; car le temps approche. »

Le Saint-Esprit ordonna autrefois à Daniel, prophétisant pour un temps si fâcheux qu'il n'y en aurait jamais eu de pareil, *quale non fuit*, de sceller ses paroles jusqu'à cette époque, qui est évidemment, comme le prouve tout son chapitre douzième, celle des derniers temps : *Claude sermones, et signa librum usquè ad tempus statutum*. A la sollicitation du prophète, l'ange qu'il interrogeait lui fit connaître que tous ces évènements auraient lieu après la dispersion du peuple saint : *Cùm completa fuerit dispersio manûs populi sancti, complebuntur universa hæc ;* mais ne doutant point que l'intelligence n'en fût donnée à d'autres, il voulut néanmoins savoir ce qui arriverait ensuite : *Quid erit post hæc?* On ne lui répondit que par le refus le plus formel : *Vade, Daniel, quia clausi sunt signatique sermones ad præfinitum tempus*. En attendant, les impies se livreront à tous les désirs de leurs cœurs et ne comprendront rien aux prophéties : *Impiè agent impii, neque intelligent ;* mais ceux qui seront dociles aux leçons du Saint-Esprit recevront l'intelligence : *Porrò docti intelligent*. Le plus éclairé des prophètes comme le plus privilégié de tous les enfants de l'Église, le disciple que Jésus aimait fut initié à la profondeur de ces mystères au bruit de sept tonnerres effrayants ; mais comme il se disposait à écrire ce qu'il avait entendu, une voix venue du ciel lui défendit de le faire : *Signa quæ locuta sunt et noli ea scribere*.

L'ange qu'il voit dans cette circonstance ressemble beaucoup à celui de Daniel, et annonce absolument la même chose, qui est la fin du monde. On sait avec quelle réserve, ou plutôt avec quel mystère tous les apôtres et Notre-Seigneur lui-même se sont exprimés sur cet évènement et les temps qui en approchent. Ils en instruisaient les fidèles plus amplement de vive voix que par écrit, comme on le voit dans plusieurs de leurs épîtres, et surtout dans la seconde aux Thessalonicieus. Saint Denis d'Alexandrie, et après lui le vénérable Bède affirment expressément que saint Jean, expliqua lui-même, dans un sens spirituel, à ses disciples plusieurs passages de son

Apocalypse que les hérétiques de son temps interprétaient d'une manière grossière et charnelle. Quoiqu'il en soit, il ne saurait jamais être douteux que la divine sagesse ne dispense le trésor de la vérité selon le besoin des temps, des lieux et des personnes. Mais comme tout a été écrit pour notre instruction, il faut que tout soit connu et enseigné suffisamment avant la consommation des siècles. Il est donc tout naturel que notre admirable prophète, dont la révélation s'étend à toute la durée de l'Église, reçoive en un temps l'ordre d'en tenir quelque partie secrète, et dans un autre, celui de la manifester tout entière.

N'oubliez pas, mes frères, ce que nous avons dit dès le commencement, que saint Jean représente tonte l'Église, et surtout l'Église enseignante; or celle-ci, quoique toujours sous la direction du Saint-Esprit, ne devait certainement pas parler à Nicée comme à Trente; au temps des apôtres comme dans la persécution de l'Antechrist; par la bouche d'Hénoch et d'Élie comme par celle de saint Pierre et de saint Paul. C'est ainsi que souvent, sous des contradictions apparentes, se trouvent cachées des leçons pleines de discrétion et de sagesse que l'époux divin donne à son épouse, et dont savent profiter les pasteurs attentifs à ses enseignements : *Docti intelligent*. La vraie sagesse consiste à faire chaque chose en son temps : *Omnia tempus habent*. Jésus-Christ a tout prévu, tout prédit, tout réglé dans son Église; mais tout ne se développe que successivement, et chaque évènement a sa place marquée; chaque mal, son remède préparé. La consolation, le devoir et tout le succès de ceux qu'il a établis pour la gouverner, consistent à bien observer l'ordre des faits, à découvrir les besoins particuliers de chaque siècle, et à y pourvoir selon toutes les ressources qui leur sont données d'en haut. C'est à quoi les exhorte si souvent notre saint prophète par ces paroles : *Qui habet aurem audiendi, audiat quid spiritus dicat ecclesiis*. Il y a un temps de silence, où il faut dissimuler certaines faiblesses, certains travers d'esprit, certaines erreurs même, où l'on doit différer la prédication de quelques vérités et n'en découvrir quelques autres qu'à l'oreille, et, pour ainsi dire, à voix basse, soit pour ne pas jeter les choses saintes aux chiens, soit pour ne pas troubler hors

de propos les auditeurs : *Signa quæ locuta sunt.* Mais il y a aussi un temps de parler, où les sentinelles d'Israël doivent crier sur les toits ; où la dissimulation serait une faiblesse et le silence un crime : *Ne signaveris verba prophetiæ hujus.* Remarquons bien que ces dernières paroles sont placées presque à la fin de notre révélation tout historique : c'est que, selon tous les prophètes, Notre-Seigneur lui-même et ses apôtres, les plus terribles épreuves sont réservées à l'Église pour la fin des siècles : c'est alors que doit venir, et ce temps auquel nul autre n'est comparable, *veniet tempus quale non fuit*, et cet affaiblissement de la foi, et ce refroidissement de la charité, et cette dispersion du peuple saint, et cette séduction universelle capable d'entraîner les élus mêmes, s'il était possible, et cette apostasie générale, et par-dessus tout, cet homme de péché avec sa puissance si épouvantablement efficace pour l'erreur, *operationem erroris*, et son armée de deux cents millions de cavalerie. Or, de quel éclat ne devra pas briller alors le soleil de justice et de vérité, pour pouvoir percer tant de nuages amoncelés les uns sur les autres ? Ce sera donc alors aussi que l'armée du Seigneur devra rassembler toutes ses forces pour résister à tant et de si puissants ennemis, et faire face à tout l'enfer déchaîné contre elle. C'est alors que les prédicateurs de l'Évangile dévoreront le petit livre si délicieux au goût, mais si déchirant pour les entrailles ; qu'il leur sera donné de comprendre et d'expliquer aux fidèles l'ensemble des Écritures, l'application des prophéties, et comment toutes les figures de l'ancien testament auront eu leur accomplissement dans le nouveau : car le temps sera venu de mettre la vérité dans tout son jour : *Tempus enim propè est.* Son éclat éblouira et finira d'aveugler les hiboux en les rendant furieux ; mais loin d'incommoder les aigles, il ne fera que fortifier leur vue déjà si perçante. De ce double effet si opposé de la lumière sur l'esprit et le cœur des hommes, résulte une conduite absolument contraire dans les uns et les autres. Les méchants se croient heureux lorsqu'à force de résistance au Saint-Esprit et d'abus de ses grâces, ils se sont délivrés de tout remords ; et

les gens de bien ne redoutent rien tant que de n'en point éprouver. La patience de Dieu envers les pécheurs est vraiment admirable ; mais sa justice livre pour l'ordinaire les obstinés à leur sens réprouvé. Mon peuple n'a point obéi à ma voix, dit le Seigneur, et Israël n'a point voulu m'écouter ; et je les ai abandonnés aux désirs de leurs cœurs, et ils suivront l'égarement de leurs pensées : *Dimisi eos secundùm desideria cordis eorum, et ibunt in adinventionibus suis.*

Le plus effroyable supplice dont Dieu punisse en cette vie, est de permettre de nouveaux péchés en punition des anciens ; c'est alors qu'il reprend dans sa fureur et qu'il corrige dans sa colère. Or, tel est celui qu'il inflige dans la première partie du verset suivant.

V. 11. *Qui nocet, nocetat adhùc ; et qui in sordibus est, sordescat adhùc ; et qui justus est, justificetur adhùc ; et sanctus, sanctificetur adhùc.*

« Que celui qui fait l'injustice, la fasse encore ; que celui » qui est souillé, se souille encore ; que celui qui est juste, » se justifie encore ; et que celui qui est saint, se sanctifie » encore. »

Il y a donc une mesure de péché aussi bien qu'une mesure de grâce, et l'impie s'avance d'erreur en erreur, de vice en vice, comme le juste de vertu en vertu. Ce qui paraît plus étonnant, c'est qu'il y a une espèce de solidarité de crimes entre les pères et les enfants. Comblez, vous autres, la mesure de vos pères, disait Notre-Seigneur aux Juifs, afin que tout le sang innocent répandu sur la terre depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie, retombe sur vous.

N'est-ce pas ici quelque chose de semblable à ce que la foi nous enseigne de la communion des Saints ? Comme les justes trouvent dans leur justice même un lien qui les unit entre eux en les unissant à Dieu, et fait qu'ils participent tous aux mérites les uns des autres, de même aussi les méchants ont une espèce de complicité dans la haine du souverain bien qui leur est commune à tous. Les Scribes

et les Pharisiens blâmaient leurs pères d'avoir persécuté et immolé les prophètes; mais parce qu'ils n'aimaient pas plus qu'eux la vérité que ces hommes de Dieu avaient toujours enseignée, Jésus-Christ les enveloppe dans le même péché, et les déclare complices de ceux dont ils suivent les erreurs et imitent les œuvres : *Testimonio estis vobismetipsis, quia filii estis eorum qui prophetas occiderunt*. Que les deux sociétés, animées d'esprits si contraires, continuent donc à marcher chacune dans sa voie, puisque les impies ne veulent pas abandonner la leur, et que le temps auquel ils doivent marcher tête levée est arrivé : *Impiè agent impii*. Or, ces jours de tribulation et de douleur sont commencés depuis le seizième siècle, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois : c'est surtout depuis cette époque à jamais déplorable, que les impies et les blasphémateurs de toute espèce ont largement usé de la permission que leur donne ici notre prophète : *Qui nocet noceat adhùc; qui in sordibus est, sordescat adhùc*. Mais aussi les justes ne s'oublient pas. Leurs gémissements et leurs larmes sont connus de leur Père céleste. L'affliction dont il se nourrissent les purifie de plus en plus, et produit en eux de nouveaux fruits de justice et de sainteté. Ils seraient sans doute inconsolables si le règne du crime devait être long; mais ils savent que le triomphe de la vertu est d'autant moins éloigné que l'iniquité devient plus abondante. Cette consolante pensée les affermit dans l'attente certaine d'une prompte délivrance : *Levate capita vestra, appropinquat enim redemptio vestra*. C'est pour animer leur foi et soutenir leur espérance qu'il répète si souvent ces paroles.

V. 12. *Ecce venio citò, et merces mea mecum est, reddere uniquique secundùm opera sua.*

« Je viendrai bientôt, et j'aurai ma récompense avec moi, » pour rendre à chacun selon ses œuvres. »

Cette manière qu'emploie Notre-Seigneur à la fin de sa révélation de se substituer lui-même tout à coup à son prophète annonce qu'il va bientôt paraître en personne, et con-

firme ce que nous venons de dire touchant la clarté et l'évidence des preuves de sa religion aux approches de son dernier avènement. Déjà nous apercevons l'aurore d'un si beau jour; déjà l'histoire; les sciences et les arts, après avoir servi trop long-temps d'instruments à l'impiété et au mensonge, commencent enfin à rougir de leur folie et à rendre hommage à la vérité.

Le souverain juge porte sa récompense avec lui, parce qu'elle n'est autre que lui-même : c'est moi, disait-il autrefois à notre père Abraham; c'est moi-même qui serai ta récompense : *Ego ero merces tua.* Et certainement il n'est aucun des vrais enfants de ce saint patriarche qui voulût se contenter d'une autre. Du reste à chacun selon ses désirs et ses œuvres.

Mais à quoi s'attacheront les malheureux qui, comme le profane Esaü, auront vendu leur droit d'aînesse pour un chétif plat de lentilles, renoncé à leur Dieu pour des biens, des plaisirs et des honneurs dont il ne leur restera que le souvenir le plus cruel : *Desiderium peccatorum peribit.*

O tendres et bien-aimés frères, pensons-y sérieusement, pensons-y sans cesse, tandis que cette pensée peut nous être si avantageuse : car, à l'arrivée du juge, les regrets et même les rugissements seront inutiles ! *Non invenit pœnitentiæ locum, quanquam cum lacrymis inquisisset eam.*

V. 13. *Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, principium et finis.*

« Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, » le commencement et la fin. »

C'est pour la troisième fois que Jésus-Christ répète cette vérité dans les mêmes termes; mais il est bien remarquable qu'aux deux premières, *primus et novissimus*, le premier et le dernier se trouvent séparés d'alpha et d'oméga, du principe et de la fin auxquels ils sont réunis dans ce verset. Chacun pourra penser ce qu'il trouvera bon de cette triple répétition sous trois expressions qui semblent signifier la même chose, et de la différence qu'on y remarque; mais pour moi, je ne

puis me défendre d'y voir encore les plus augustes mystères de notre foi : la Trinité et l'Incarnation, avec les trois lois que Dieu a données à l'homme.

Dieu est sans contredit le principe et la fin de toutes choses, puisqu'il a tout fait par lui-même; mais Jésus-Christ seul est le premier et le dernier en qualité de Dieu-Homme, et de médiateur entre la justice et le péché. C'est pourquoi il dit deux fois : Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin, pour représenter les adorables Personnes du Père et du Saint-Esprit : et il dit une troisième fois la même chose en sa propre Personne, à laquelle est unie sa sainte Humanité. Ainsi se consomme en lui seul l'unité parfaite, *omnia et ipso constant.*

Écoutons-le donc encore une fois nous dire : Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin.

Oui, mon Sauveur, Sagesse éternelle, Fils du Dieu vivant, Vérité infaillible, Verbe fait chair, il en est ainsi, je le crois sans hésiter sur votre parole : mais vous le savez, Seigneur, ma foi est bien faible : *Credo, Domine, sed adjuva incredulitatem meam.*

V. 14. *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni; ut sit potestas eorum in ligno vitæ, et per portas intrent in civitatem.*

« Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de » l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils en- » trent dans la ville par les portes! »

On n'aperçoit d'abord aucune liaison entre ce verset et le précédent, mais, en suivant l'explication que nous venons de donner, il y en a une manifeste. Car si le Fils de Dieu s'est anéanti en prenant la forme d'esclave, s'il est devenu le dernier des hommes et même un ver de terre, *vermis et non homo;* n'est-ce pas parce qu'il s'est rendu caution pour les enfants d'Adam tout souillés du péché de leur père, tous esclaves du démon, et naturellement enfants de colère ? Or, quoiqu'il ait souffert, et qu'il soit mort pour tous, tous cependant ne reçoivent pas l'application de ses mérites : bienheureux donc ceux

à qui elle est faite, et dont les péchés sont ainsi pardonnés en vertu du sang de l'Agneau. Lavés et purifiés dans ce sang précieux, ils seront revêtus de la robe nuptiale et rendus dignes de participer au banquet sacré; nourris du délicieux fruit de l'arbre de vie, conformément à la doctrine, aux pratiques des apôtres dans l'Église de la terre, ils se prépareront à entrer dans celle du ciel où rien d'impur ne saurait être admis, car il est écrit :

V. 15. *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.*

« Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, » les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le » mensonge. »

Voilà un anathème bien formel que l'Esprit-Saint prononce contre tous les pécheurs impénitents. Les premiers sont tous ceux qui, après avoir connu et goûté le don de Dieu, ont repris leur vie criminelle, soit en renonçant ouvertement à la foi par l'apostasie, soit en éteignant la charité dans leur cœur par le péché mortel, se rendant ainsi semblables aux chiens qui retournent à leur vomissement.

Viennent ensuite les empoisonneurs et les homicides, soit des corps, soit des âmes, les impies, les idolâtres, et enfin, sous un nom plus général, quiconque aime et suit le mensonge, selon ce que dit David, que Dieu les exterminera tous : *Perdes omnes qui loquuntur mendacium.*

Mais, Seigneur, qui sera donc sauvé, puisque tous les hommes sont menteurs : *Omnis homo mendax?* Ceux-là seulement sans aucun doute, qui auront lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau, et ne les souilleront plus de nouveau : *Qui perseveraverit usquè in finem, hic salvus erit.* C'est ce que Notre-Seigneur nous confirme ici de la manière la plus vive et la plus solennelle : *Foris canes.*

On dirait, selon les paroles de Bossuet, qu'il sort une voix du milieu de la cité sainte, qui crie à tous les pécheurs : Loin d'ici... C'est aussi ce que semblait imiter l'Église lorsqu'à l'ap-

proche des mystères, et dans le silence qui régnait partout, la voix du diacre s'élevait : Que les catéchumènes se retirent, que les pénitents se retirent ; il faut être purifié pour demeurer ici. Je ne sais au reste, ajoute ce grand homme avec son humilité ordinaire, s'il se trouvera aucun endroit dans l'Écriture, qu'il avait si profondément méditée, où les terreurs soient mieux mêlées avec les consolations, qu'on les y voit dans ces deux derniers chapitres. Tout attire dans cette cité bienheureuse ; tout y est riche et éclatant ; mais aussi tout y inspire de la frayeur, car on nous y montre encore plus de pureté que de richesses. On ne sait comment on osera marcher dans ces places d'un or si pur, transparent comme du cristal, entrer dans ce lieu où tout brille de pierres précieuses, et seulement aborder de ces portes dont chacune est une perle : on tremble à cet aspect, et l'on ne voit que trop que tout ce qui est souillé ne peut approcher. Mais d'un autre côté, on voit découler une fontaine qui nous purifie : c'est la grâce et la pénitence.

V. 16. *Ego Jesus misi angelum meum testificari vobis hæc in Ecclesiis. Ego sum radix et genus David, stella splendida et matutina.*

« Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre » témoignage de ces choses dans les Églises. Je suis le » rejeton et le fils de David, l'étoile brillante, l'étoile du » matin. »

Voilà bien assurément le plus auguste et le plus authentique témoignage que l'on puisse jamais désirer de tout le contenu de cette admirable révélation. Le premier verset porte : Apocalypse de Jésus-Christ,... qu'il a manifestée par le moyen de son ange à Jean son serviteur. C'est le titre et le sujet du livre dont nous trouvons ici l'approbation authentique. Ainsi Jésus, la vérité éternelle, est tout à la fois l'auteur, l'objet et l'approbateur de cette prophétie, ou plutôt de toute la Bible dont l'Apocalypse est l'histoire, l'abrégé, la conclusion et la clef : c'est ici comme dans la Genèse, une bénédiction solennelle que le Créateur de toutes choses donne à son ouvrage à la fin du

sixième jour : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.*

La sagesse par qui et pour qui tout a été fait, a chargé ses anges, comme ses premiers et principaux ministres, d'annoncer ses oracles aux prophètes qui les ont eux-mêmes transmis à l'Église, qui seule en a été constituée dépositaire et gardienne. C'est aux apôtres et aux seuls évêques légitimes qui sont leurs successeurs, que le Saint-Esprit a confié le soin de l'enseigner et de la gouverner jusqu'à la consommation des siècles. Jésus, Fils de Dieu, mort sur la croix vers la neuvième heure du sixième jour de la semaine, et ressuscité ensuite d'entre les morts, confirme du haut du ciel la mission de Jean-Baptiste, représentant la loi et les prophètes, de qui il avait lui-même reçu témoignage sur la terre : *Ego Jesus, misi angelum meum testificari vobis in Ecclesiis.*

Ainsi tout vient de lui et tout retourne à lui. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il est le principe et la fin de toutes choses. Il se désigne aussi comme l'étoile brillante du matin, parce qu'il est annoncé sous le symbole de l'étoile de Jacob, laquelle ne devait paraître qu'à la fin de la loi, qui était comme une nuit ténébreuse en comparaison du grand jour de l'Évangile. Mais ce grand jour n'est lui-même qu'obscurité par rapport aux splendeurs de l'éternité, selon ce qu'enseigne le roi prophète : Je paraîtrai le matin devant vous, Seigneur, et je verrai; comme s'il disait plus clairement : Je connaîtrai alors comme je suis connu : *Manè adstabo tibi et videbo... Tunc cognoscam sicut cognitus sum.*

Ce ne sera donc qu'après cette vie que cette magnifique étoile du matin brillera de tout son éclat; mais cet heureux état ne saurait être bien éloigné pour chacun de nous, car le Seigneur va venir bientôt : *Ecce venio citò.* Aussi les vrais fidèles ne cessent-ils de l'appeler sans cesse.

V. 17. *Et spiritus et sponsa dicunt : Veni. Et qui audit, dicat : Veni. Et qui sitit, veniat : et qui vult, accipiat aquam vitæ gratis.*

« L'esprit et l'épouse disent : Venez. Que celui qui écoute,

» dise : Venez. Que celui qui a soif, vienne ; et que celui » qui le désire, reçoive gratuitement l'eau de la vie. »

La charité de Jésus-Christ nous presse toujours, et il nous crie lui-même de sa propre bouche : Venez à moi, vous tous qui souffrez. Ses bras sont étendus tout le jour pour nous recevoir. Les menaces et les promesses, les châtiments et les récompenses dont les livres saints sont remplis, ne tendent qu'à nous ramener à Dieu dont le péché nous a éloignés. Les enfants des hommes, ne poursuivant que la vanité et le mensonge, sont sourds à de si tendres et si nombreuses invitations; mais l'Église et les fidèles, en qui l'Esprit-Saint prie par des gémissements ineffables, ne désirent rien autre chose que le règne de Jésus-Christ dans les âmes, et ne cessent de crier avec l'Épouse du Cantique : Qu'il vienne donc enfin, cet époux chéri, ce bien-aimé de mon âme ! Pourquoi faut-il que mon bonheur soit différé si long-temps? *Veniat dilectus meus; osculetur me osculo oris sui!* En un mot, l'Époux et l'Épouse, Dieu et l'âme fidèle ne peuvent se dire dans leurs longs et brûlants entretiens que ce seul mot : Venez : *Spiritus et sponsa dicunt : Veni.* Que celui donc qui a le bonheur de les entendre répète sans cesse ce mot mystérieux et si plein de charmes : Venez. *Qui audit, dicat : Veni.* Mais pour comprendre le langage de l'amour, il faut aimer ; et l'on ne parvient à l'amour parfait que lentement et par degrés. Avant d'être rassasié de la justice, il faut en être altéré : mais la soif et le rassasiement ont une source commune. Le commencement et la consommation du salut sont de Dieu : *Domini est salus.* Nous devons travailler beaucoup, et travailler jusqu'à la fin du jour, pour recevoir l'eau de la vie éternelle ; mais comme nous ne saurions ni entreprendre ni soutenir un semblable travail sans avoir reçu l'eau de la grâce qu'il est impossible de mériter, c'est toujours gratuitement que l'on reçoit ces eaux délicieuses que l'on achète toutefois, mais sans argent, comme dit admirablement Isaïe : *Qui vult, accipiat aquam vitæ gratis.* Que de blasphèmes épargnés, que d'erreurs évitées, que de systèmes inutiles, que de contestations terminées, si les docteurs avaient

toujours eu assez de sagesse et d'humilité pour s'en tenir à cette simplicité de la foi !

O mon Sauveur, donnez-moi toujours cette eau vive que vous annonciez à la Samaritaine ! Je ne me mets point en peine de savoir où ni comment vous la trouverez ; vous saurez bien l'atteindre, quelque profonde que soit la source où vous la puisez. Les travaux qu'elle vous coûte vous accablent de fatigues, mais elle glorifie votre Père ; elle nous soulage, nous vivifie et nous sauve : c'en est assez pour votre amour. Faites, je vous en conjure par les entrailles de votre miséricorde, faites que je connaisse le don de Dieu, que je l'apprécie, non à sa juste valeur que vous seul pouvez connaître, mais que je l'estime du moins plus que toutes choses, et que toutes me paraissent méprisables en comparaison de votre amour : *Omnia ut stercora, ut Christum lucri faciam. Amen. Fiat ! fiat !*

V. 18. *Contestor enim omni audienti verba prophetiæ libri hujus : Si quis apposuerit ad hæc, apponet Deus super illum plagas scriptas in libro isto.*

« Mais je proteste à tous ceux qui entendent les paroles de » la prophétie de ce livre, que si quelqu'un y ajoute, Dieu le » frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre. »

V. 19. *Et si quis diminuerit de verbis libri prophetiæ hujus, auferet Deus partem ejus de libro vitæ, et de civitate sanctâ, et de his quæ scripta sunt in libro isto.*

« Et que si quelqu'un retranche quelque parole du livre de » cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de vie, et l'ex- » clura de la sainte cité, et lui ôtera sa part des promesses » qui sont écrites dans ce livre.

Toute la religion consiste dans la pratique de la charité qui renferme la loi et les prophètes, et de l'humilité qui n'est rien autre chose que la haine de soi-même ajoutée à l'amour de Dieu, selon la belle définition de saint Augustin : *Amor Dei usquè ad contemptum sui.* La parfaite union entre le Créateur qui est tout et la créature qui n'est rien, ne devient possible qu'à la double condition de confesser de cœur et de

bouche l'être de l'un et le néant de l'autre. Lucifer a refusé de reconnaître cette vérité, et il a été pour jamais séparé de son Dieu ; saint Michel l'a hautement proclamée, et il a été irrévocablement affermi dans l'unité parfaite. Si l'homme avait conservé l'innocence comme les anges fidèles, il lui aurait suffi d'aimer Dieu ; mais devenu pécheur, il doit nécessairement se haïr en cette qualité. Or, ces deux vertus sont recommandées avec autant de force que de noblesse et de brièveté dans le verset précédent ; car c'est la charité toute pure qui fait répéter sans cesse à l'Esprit et à l'Épouse : Venez ; et c'est l'humilité qui écoute, et est obligée de reconnaître qu'on reçoit tout gratuitement. Tant est profonde cette parole de la vérité éternelle, rapportée par l'humble saint Paul : *Beatius est dare, quàm accipere.* Celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

On doit donc regarder ce peu de mots des versets seizième et dix septième comme la quintessence de l'Apocalypse qui est elle-même l'analyse substantielle de toute la révélation. En effet, Notre-Seigneur assure ses fidèles qu'il a envoyé son ange pour leur enseigner toutes ces choses dans les Églises : ce qu'il rapporte spécialement à ce qui suit, comme on le voit par le verset dix huitième, dont la liaison avec les précédents suppose évidemment l'obligation de garder toutes les paroles de la prophétie. On doit donc l'exprimer en ces termes ou d'autres équivalents : Voilà toute la révélation que je vous ai faite par mon ange, et que vous devez conserver avec la plus grande fidélité : car je vous proteste, etc.

Moïse avait aussi défendu aux enfants d'Israël de rien ajouter à ses paroles, ou d'en retrancher la moindre chose : *Non addetis ad verbum, nec auferetis ex eo*, mais sans ajouter en cet endroit aucune menace ; au lieu que Jésus-Christ, usant de la souveraine autorité qui lui appartient, déclare ici à quiconque osera commettre cet attentat, qu'il doit s'attendre à la damnation, et par conséquent à la séparation éternelle de la société sainte des enfants de Dieu. Mais l'Apocalypse n'est pas le seul livre divin que nous ayons, et la parole de Dieu est également respectable partout où elle se trouve. Si donc le

Saint-Esprit fait consister le bonheur dans la lecture et l'intelligence de cette prophétie : *Beatus qui legit et audit*, et le souverain malheur dans le mépris qu'on en ferait, c'est parce qu'elle représente et renferme toutes les autres. C'est la révélation de Jésus-Christ par excellence, celle qui nous le montre partout comme le Créateur, le Rédempteur et le Rémunérateur des hommes; comme vrai Dieu et véritablement Homme; comme le Maître absolu, le Juge suprême, le souverain Arbitre du ciel et de la terre. L'Apocalypse est encore l'histoire et la prophétie de tout ce qui doit arriver à Jésus-Christ dans son corps mystique qui est son Église, jusqu'à la fin du monde. Or, qu'est-ce que l'Écriture et toute la tradition peuvent nous offrir de plus? La vie éternelle même n'a pas un autre objet, puisqu'elle consiste tout entière à connaître le vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé. C'est donc avec une profonde sagesse et une grande vérité que Notre-Seigneur substitue, en quelque sorte, ce livre si admirable, si plein de mystères, à toute la révélation, en disant : Je proteste à quiconque entendra les paroles de cette prophétie que si quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera... s'il en retranche quelque chose, Dieu l'effacera du livre de vie.... Méditons en tremblant cette terrible sentence de la vérité éternelle, aussi incapable de changement que de mensonge : *Veritas Domini manet in æternum*. Or, ajouter à la parole de Dieu, c'est la falsifier en y mêlant celle de l'homme; c'est l'interpréter en un mauvais sens, comme font les hérétiques, les illuminés et les imposteurs.

Retrancher de la révélation, c'est en supprimer malicieusement quelque partie par intérêt propre ou de secte; par respect humain ou quelqu'autre motif que Dieu réprouve; c'est en rabaisser ou plutôt détruire l'autorité en l'égalant à celle des hommes, selon la méthode des Grecs et des Protestants, qui reconnaissent les princes pour chefs de la religion aussi bien que de l'état. C'est encore faire un retranchement réel à la parole de Dieu, que de refuser d'y soumettre son esprit et son cœur. Toute hérésie, toute incrédulité formelle, toute transgression volontaire des préceptes divins sont autant de soustractions faites à la règle de la croyance et des mœurs.

Quelle étendue n'a donc pas votre loi, ô mon Dieu! *Latum mandatum tuum nimis!* Et quelle multitude effroyable sera par conséquent exclue de votre ville sainte! Ne serai-je point enveloppé dans ce malheur horrible? Ah! ne le permettez point, je vous en conjure, mais rendez-moi vigilant et fidèle, afin que je puisse dire avec confiance: Venez, Seigneur; Seigneur, pourquoi tarder si longtemps? *Veni, noli tardare.*

V. 20. *Dicit qui testimonium perhibet istorum : Etiam venio citò. Amen. Veni, Domine Jesu.*

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, je » viendrai bientôt. *Amen.* Venez, Seigneur Jésus. »

Jésus-Christ se rend enfin aux désirs de l'Épouse qui n'a cessé de l'appeler, et l'âme fidèle répond : *Amen.* C'en est donc fait, Seigneur, vous allez enfin entrer en pleine possession de votre règne : *Veni, Domine Jesu.* Admirable conclusion de l'Écriture, qui commence à la création du monde et finit à la consommation du règne de Dieu, qui est aussi appelé la nouvelle création. Dieu fasse la grâce à ceux qui liront cette prophétie d'en répéter en silence les derniers versets, et de goûter en leur cœur le plaisir d'être appelés de Jésus et de l'appeler en sûreté.

V. 21. *Gratia Domini nostri Jesu-Christi cum omnibus vobis. Amen.*

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec » vous tous. *Amen.* »

Le saint Prophète a commencé sa révélation par souhaiter aux Églises qui devaient la recevoir la paix de la part de Dieu, des anges et de Jésus-Christ; mais comme il y a prouvé fort au long et en mille manières différentes, que Jésus-Christ est Dieu et Homme tout à la fois, et par conséquent infiniment plus que les anges; en un mot, qu'il est tout : l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin; il la termine par le

salut ordinaire aux apôtres qui commencent et finissent toutes leurs épîtres par le souhait de la paix et de la grâce de Jésus-Christ. Ainsi la pratique est parfaitement d'accord avec la foi : tout par Jésus-Christ, tout en Jésus-Christ, tout pour Jésus-Christ. Aussi l'Esprit-Saint a-t-il fait graver son adorable nom dans le premier et dans le dernier verset du nouveau Testament. Tout commence et finit à lui. C'est lui qui prend Pierre, Jacques et Jean représentant tous ses frères de l'ancienne et de la nouvelle loi, qui les conduit sur la montagne, figure de son Église, et se transfigure en leur présence; c'est-à-dire, lève pour un instant à leurs yeux le *voile de la foi*, et leur montre les mystères comme ils sont en cette vie. C'est pourquoi pendant la vision, Moïse et Élie, la loi et les Prophètes s'entretiennent avec lui, et rendent témoignage à sa croix. Mais après s'être relevés par les ordres de Jésus, les apôtres ne voient plus que lui seul : *Non viderunt nisi Jesum solum.* Ainsi en sera-t-il dans le ciel, puisque voir Jésus-Christ c'est voir son Père même : *Qui videt me, videt et Patrem.* Ainsi doit-il en être sur la terre, puisque nous ne pouvons avoir accès auprès du Père que par le Fils : *Ego sum via.*

Qu'ils étaient donc aveugles et insensés, qu'ils étaient éloignés de l'esprit du christianisme ces prétendus docteurs de spiritualité, qui ne craignaient point de présenter à leurs adeptes Jésus-Christ et ses mystères comme un obstacle à la perfection. L'unique moyen d'y parvenir, selon les principes de la secte, était de mépriser tout le reste, pour s'attacher uniquement à l'essence divine. Pour vous, mes frères, marchez constamment dans les sentiers battus de la piété chrétienne. Vivez de la foi que nous ont enseignée les apôtres et dont Jésus-Christ est l'auteur et le consommateur. Dieu vous garde de la folle et criminelle prétention d'être plus parfaits que saint Paul, dont Jésus-Christ faisait toute la vie : *Mihi vivere Christus est.* Placez-le donc ce tendre et tout aimable Sauveur, placez-le comme un sceau inviolable sur votre esprit, sur votre cœur et sur votre bras. Que toutes vos pensées, toutes vos affections et toutes vos œuvres soient pour lui : *Omnia in nomine Domini nostri Jesu-Christi facite.* Que sa sainte et divine grâce

qui vous suffit pour cela, vous accompagne toujours tous, tant que vous êtes ! *Gloria Domini nostri Jesu-Christi cum omnibus vobis. Amen.*

Ainsi se termine la troisième partie de ce livre merveilleux, dans laquelle le saint Prophète n'a cessé de nous montrer ce que nous devons espérer et craindre; après nous avoir appris dans les deux premières ce que nous sommes obligés de croire et de rejeter, de faire et d'éviter; car tel est, à mon avis, le triple objet de son immense révélation, qui renferme tous nos devoirs. A quoi se bornent en effet toutes nos obligations comme chrétiens? N'est-ce pas à imiter et à croire Jésus-Christ, en mettant toute notre confiance en lui? Or, qu'à fait Jésus-Christ? Que nous a-t-il enseigné? Que veut-il que nous espérions?

Ayant lui-même son modèle en Dieu son Père, il a commencé en entrant en ce monde à faire ce qu'il voyait de toute éternité en lui, à l'aimer de toute la force de son être, et nous a enseigné ensuite à faire la même chose, nous obligeant à aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes; mais cette seule obligation nous fait un devoir rigoureux d'éviter tout ce qui est opposé à ces deux grands préceptes qui renferment toute la loi et les prophètes. De plus, Jésus-Christ s'est donné pour Fils de Dieu, égal en tout à son Père. Il a fait tous ses miracles en preuve de cette vérité fondamentale de sa religion; et le Père éternel a confirmé lui-même de la manière la plus authentique et la plus solennelle le témoignage que lui rendait son Fils. Après cela le Sauveur n'est-il pas bien autorisé à dire que sa doctrine n'est pas sienne seulement? Mais, si elle est de Dieu même, nous devons la croire, et rejeter toutes celles qui lui sont contraires.

Enfin Jésus-Christ veut que nous espérions en Dieu seul et en lui : *Creditis in Deum et in me credite. Confidite, ego vici.* Il nous défend de craindre autre chose que la disgrâce et la séparation de Dieu, qui sont le péché et l'enfer.

Or, nous prétendons que l'Apocalypse avec tous ses nombres et ses symboles mystérieux d'anges, d'églises, de sceaux, de trompettes, de coupes, de sauterelles, de cavaleries, avec

ces fréquentes peintures qu'elle nous offre alternativement de la société de l'Agneau avec son Épouse, et de celle du dragon avec son énorme bête, n'est que la représentation des vertus, des vérités et des espérances que prêche Jésus-Christ, et des vices, des erreurs et des craintes que le démon s'efforce de faire prévaloir. Si ces vues sont vraies, elles sont de Dieu, car toute vérité émane nécessairement de sa lumière comme toute autorité de sa puissance; si elles sont fausses, nous en ferons volontiers l'aveu, elles sont toutes de nous; mais nous nous en consolerons dans la pensée que ce sont des erreurs innocentes, ou du moins bien excusables, dont les suites ne sauraient être dangereuses. Peut-être même celui qui fait jaillir la lumière des ténèbres quand il lui plaît, suscitera-t-il quelqu'un plus heureux que nous, parce qu'il aura été d'un cœur plus humble et plus pur, pour démêler ce qu'il peut y avoir de vrai et de faux dans ces idées.

Nous ne terminerons pas notre explication sans dire au moins un mot de l'épigraphe que nous lui avons donnée, et qui nous semble en contenir toute la substance. Saint Jean ne saurait avoir de meilleur interprète que lui-même : Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit.

Dans tout le chapitre d'où sont tirées ces paroles, l'Apôtre s'applique à relever le prix et les avantages de la foi en Jésus-Christ, qu'il nous montre comme fondée sur le témoignage des trois augustes personnes de l'adorable Trinité. Il ne pouvait assurément l'appuyer sur un fondement plus solide. Quelque impénétrable que soit à la faiblesse de notre esprit la connaissance de ce profond mystère, elle nous était indispensable pour bien connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque celle de son incarnation la suppose évidemment.

L'Être nécessaire se révèle à ses créatures par ses œuvres, comme principe de toute existence, et se rend témoignage à lui-même par sa propre perfection inséparable de sa nature. En tant que perfection suréminente, il est le Père par excellence, parce qu'il produit tout ce qui est en lui; mais, s'il est souverainement parfait, il a une connaissance

souverainement parfaite de lui-même. Elle lui est aussi essentielle que son être dont elle est inséparable quoique fort distincte. Or, cette connaissance est sa lumière, sa vérité, son intelligence, son Verbe en qui il voit tout et qui éclaire tous les Esprits créés. C'est la splendeur de sa gloire, sa ressemblance parfaite, son image vivante, son Fils unique qui épuise toute sa substance et lui est parfaitement égal en toutes choses. Le Père se connaît donc parfaitement dans son Fils qui est un autre lui-même. Or, serait-il possible de connaître si parfaitement un objet si parfait sans l'aimer d'un amour égal à sa perfection? Non, assurément non. Cet amour est aussi inséparable d'une telle connaissance, que celle-ci l'est elle-même de l'Être parfait. Le Père aime donc aussi nécessairement et aussi parfaitement son Fils qu'il le connaît; mais ce Fils unique et bien-aimé connaît et aime aussi son Père de la même manière qu'il en est connu et aimé, lui rendant sans la moindre réserve tout ce qu'il reçoit de lui; car, s'il est incapable de rien usurper en se faisant son égal, il ne l'est pas moins de rien retenir de ce qui lui appartient. Or, de cette connaissance et de cet amour mutuel du Père et du Fils, résulte nécessairement le Saint-Esprit, qui est le lien de toute perfection par lequel ils sont unis. Il procède donc du Père par le Fils, et par conséquent de l'un et de l'autre comme d'un seul et même principe. Tel est le sanctuaire inaccessible où, dans une parfaite unité de substance et une propriété non moins distincte de personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit se rendent un témoignage qu'eux seuls peuvent comprendre, mais que doit croire sur leur parole toute intelligence créée à leur image et leur ressemblance : *Hi tres unum sunt.*

Le Seigneur Dieu ne pouvant trouver rien de plus parfait, de plus infaillible ni de plus saint que lui-même, en jure par soi lorsqu'il veut donner à ses créatures toute l'assurance qu'elles ont droit d'attendre de lui. De là le témoignage que les trois personnes divines rendent à Jésus-Christ sur la terre. Le Père le reconnaît solennellement pour son Fils au Jourdain, dans le temple et sur le Thabor. Le Fils prouve sa mission et son identité avec le Père par les miracles qu'il ne cesse d'opé-

rer pour cela. Le Saint-Esprit descend visiblement sur lui après son baptême, et confirme sa doctrine par tous les prodiges que les apôtres opèrent au nom de Jésus de Nazareth. Or, ce triple témoignage si authentiquement descendu du ciel doit y remonter; car Dieu qui est le principe de toutes choses en est aussi la fin. De là trois témoins ici-bas : l'air, l'eau et le sang. Rien n'empêche de prendre d'abord ces expressions à la lettre. L'air, en effet, rend témoignage à Jésus-Christ toutes les fois qu'il retentit de ceux qui lui sont rendus de vive voix. L'eau, qu'il sanctifie par son baptême et dont il a fait la matière de notre régénération, prouve qu'il est la victime des pécheurs avec lesquels il a daigné se confondre. Le sang qu'il a versé pour nous est la preuve irrécusable de son amour; et ceux qui soutiennent l'homogénéité de la matière n'auront aucune peine à croire que ces trois choses n'en font qu'une : *Hi tres unum sunt*. Mais comme l'Écriture sainte n'est point un cours d'histoire naturelle et qu'il a plu à Dieu de livrer le monde aux vaines disputes des savants, nous n'insisterons pas sur ce premier sens. En voici un second qui est plus dans l'analogie de la foi.

Rien de plus subtil ni de plus libre que l'air ou le vent : *Spiritus*. Point d'emblême, par conséquent, plus naturel du Saint-Esprit qui souffle où il veut. L'eau, par son abondance, sa nécessité et ses autres propriétés admirables, est aussi une figure très-expresse de la grâce, appelée si souvent une eau vive. Or, la grâce, c'est le Sauveur, c'est Jésus-Christ qui se compare lui-même à une source dont les eaux rejaillissent jusqu'à la vie éternelle. C'est donc le Fils de Dieu que représente l'eau qui rend témoignage sur la terre. Le sang fait toute la vie animale, selon l'Écriture, et, répandu pour quelqu'un, il est la plus forte preuve d'amour qu'on lui puisse donner. Il est donc, sous ce double rapport, un symbole frappant du Père éternel, principe de toute vie, et qui a aimé le monde jusqu'à lui sacrifier son Fils unique. Ainsi l'adorable Trinité, qui s'est peinte dans toutes les œuvres de la création, mais spécialement dans les trois emblêmes dont il s'agit, les a choisis expressément pour la représenter dans l'ordre de la rédemption. Voilà le mystère

que le plus privilégié des apôtres et le plus pénétrant des écrivains sacrés nous découvre dans le texte que nous expliquons. De même, nous dit-il, qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et que ces trois sont une seule et même chose par nature ; de même il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang ; et ces trois choses n'en font qu'une par destination. Il emploie à dessein le mot *esprit* qui a deux sens, pour nous mettre sur la voie de ne pas nous en tenir aux significations naturelles et grossières des deux autres. Il commence la comparaison et laisse à son lecteur le soin de continuer.

Remarquons soigneusement l'ordre qu'il y observe, parce qu'il n'est pas sans instruction pour nous. Lorsque Dieu veut bien s'approcher de l'homme, il est obligé de descendre, parce qu'il est infiniment élevé au-dessus de lui. Par une raison contraire, l'homme doit monter pour retourner à Dieu. C'est le Père qui ordonne notre réconciliation, le Fils qui l'opère, et le Saint-Esprit qui la manifeste. Le premier nous prédestine, nous appelle ; le second nous cherche et nous invite ; le troisième nous trouve et nous convertit. C'est donc par celui-ci que commencent le mouvement et l'action du cœur, et par conséquent le retour à Dieu. La foi, qui est le don du Père, épouvante le pécheur ; l'espérance, qui est le présent du Fils, calme ses frayeurs ; la seule charité, qui est l'œuvre du Saint-Esprit, le rassure pleinement. Mais si la charité commence et consomme graduellement notre réconciliation, c'est parce que les enseignements de la foi et les douceurs de l'espérance la précèdent et l'accompagnent dans toutes ses œuvres : « Car, » pour s'approcher de Dieu, il faut croire qu'il est, et qu'il ré- » compense ceux qui le cherchent. » C'est donc toujours la foi qui triomphe du monde, mais la foi accompagnée des œuvres. En voilà plus qu'il n'en faut pour comprendre la marche inverse du saint apôtre, ainsi que les rapports particuliers des vertus théologales avec les trois personnes divines, et pour justifier ce que nous avons dit ailleurs : Que, si la foi occupe le premier rang dans l'exposition du dogme, il est dû à la charité dans l'observation des préceptes qui constitue la morale.

Tel est donc l'ordre et l'enchaînement admirable du témoignage rendu à Notre-Seigneur Jésus-Christ au ciel et sur la terre. Le Père éternel le reconnaît solennellement pour son Fils unique ; le Verbe, pour sa victime, et le Saint-Esprit pour son temple. Toutes les œuvres de la création exposent ce témoignage à nos yeux ; tous les enseignements de la loi le développent à nos oreilles, et l'Évangile l'écrit dans nos cœurs.

Réformés par la toute-puissance du Père, instruits par la sagesse du Fils, unis par la charité du Saint-Esprit, tous les enfants de Dieu reçoivent, croient et publient hautement ce glorieux témoignage qu'ils font ainsi remonter au ciel d'un concert unanime : « Mais celui qui ne croit pas en Jésus-Christ » fait Dieu menteur, parce qu'il n'ajoute pas foi au témoi- » gnage qu'il a rendu à son Fils. »

C'est donc à Jésus-Christ que tout se rapporte, et tous les témoignages du ciel et de la terre qu'il a réconciliés, se trouvent réunis en lui sur le calvaire. Si l'amour de son Père paraît l'y abandonner, c'est que sa justice l'y reçoit pour victime et exige de lui le rachat des esclaves qu'il est venu délivrer ; mais sa puissance l'y soutient avec tant d'éclat, que les païens mêmes le reconnaissent pour son Fils. Dieu était donc visiblement en Jésus-Christ se réconciliant le monde par sa mort. La nature entière l'attestait; mais Jésus-Christ, le témoin fidèle, rendait aussi, au nom de toutes les créatures qu'il représentait, l'hommage le plus solennel à la souveraineté du Père par son obéissance jusqu'à la mort de la croix ; à la vérité du Fils, et à la pénétration du Saint-Esprit, par l'accomplissement ponctuel de tant de promesses et de prophéties faites si long-temps d'avance. Le disciple bien-aimé, témoin de tout, en rend témoignage et son témoignage est véritable. Il a donc entendu son divin Maître remettre son esprit entre les mains de son Père comme la preuve de son amour et le gage du nôtre. Il a vu sortir de son côté cette eau mystérieuse qui, selon un prophète, devait couler du temple du Seigneur dans la mer, l'adoucir, et devenir par son abondance un torrent propre à guérir et vivifier tout ce qui en serait abreuvé.

Ainsi Jésus-Christ n'est pas venu seulement avec l'eau,

comme Jean-Baptiste, pour laver les corps, mais aussi avec le sang, pour guérir les âmes et purifier les cœurs : « Car il y en » a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le » Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même » chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la » terre : l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont une » même chose. »

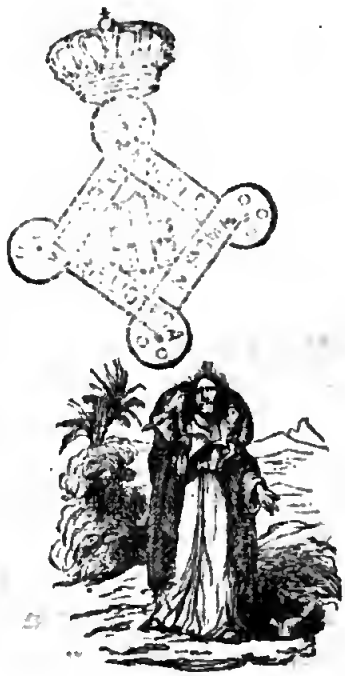
Il nous est facile de comprendre maintenant que le témoignage d'en bas n'est, pour ainsi dire, que l'écho de celui d'en haut. Tous les deux ensemble forment l'échelle qui entretient une correspondance continuelle entre Dieu qui se tient au sommet et Jacob qui est au pied. Pendant toute la nuit de la vie présente, on voit avec les yeux de la foi le ciel ouvert, et les anges de Dieu, ministres du salut, monter et descendre sur le Fils de l'homme.

Tel est, mes frères, le fondement inébranlable de notre foi, racine de toute justification. Pierre en formula une déclaration impérissable, comme inspirée par le Père céleste ; mais avant lui, combien de justes, de prophètes, de martyrs l'avaient professée, enseignée et scellée de leur sang ! Et combien ne s'est pas grossie, depuis les apôtres jusqu'à nous, cette nuée de témoins que saint Paul présentait déjà avec tant de complaisance aux fidèles de son temps. Notre foi a donc son principe dans l'éternité et son modèle dans le sein de Dieu même, d'où elle sort comme une eau bienfaisante pour purifier et fertiliser la terre et retourner ensuite se perdre dans sa source.

O mon Dieu ! Que cette eau salutaire coule toujours sur nous ! Qu'elle devienne un torrent impétueux qui renverse toutes les digues qu'on lui oppose ! Que ce fleuve de paix qui inonde la cité des Saints déborde sur le monde entier ! Doux et humble Jésus, vous voyez à vos pieds le plus pauvre de vos serviteurs; vous l'avez chargé, malgré son ignorance, de distribuer le pain de vie à vos plus chers enfants; pardonnez-moi la témérité avec laquelle j'ai osé leur parler de vos plus profonds mystères. Vous savez, vous qui sondez les cœurs et les reins, avec quelle sincérité je condamne, réprouve et anathématise d'avance tout ce que votre sainte Église catholique-

apostolique-romaine pourrait trouver dans cette chétive explication d'opposé à sa doctrine, ses traditions et ses usages que je révère tous, sans aucune exception. Auteur et consommateur de notre foi, je vous conjure par les entrailles de votre miséricorde de vouloir bien nous conserver ce trésor inestimable, et de m'accorder en particulier la grâce d'en mieux profiter que je n'ai fait jusqu'à présent.

Ainsi soit-il.



Mag 2017621

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1-6-3

Digitized by Google